

Feuillets de cuivre

Fabien Clavel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Pantaleon
CUIVREZ

The title is rendered in a highly decorative, gothic-style font. The letters are thick and black with white highlights, giving them a three-dimensional appearance. The word 'Pantaleon' is on the top line, and 'CUIVREZ' is on the bottom line. The letters are intertwined with a detailed illustration of a dragon. The dragon's head is on the left, facing right, with its mouth open as if breathing fire or smoke. Its body is coiled around the letters, and its tail is on the right, ending in a large, spiky crest. The entire title is set against a dark, textured background that resembles aged parchment or leather.



FABIEN
CLAVEL

The author's name is written in a smaller, elegant, serif font. It is enclosed within a decorative, symmetrical frame that resembles a stylized 'S' or a pair of wings. The frame is rendered in a light, golden-brown color, contrasting with the dark background. The overall design is highly detailed and artistic, typical of a book cover for a fantasy or historical novel.



Feuillets de cuivre

Fabien Clavel



Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.

Préface

Tous les étudiants en lettres le savent. Il est deux façons de raconter Waterloo. Soit vous suivez Victor Hugo dans *Les Misérables* et vous contemplez grâce à lui la progression terrible de la bataille. Depuis les cieux, vous dominez la situation, confortablement installé auprès du maître. Loin de vous, tout en bas, les troupes ennemies ne sont plus que des pions sur une morne plaine. Le spectacle est total. Vous voyez tout. Soit vous accompagnez Fabrice Del Dongo dans *La Chartreuse de Parme*. Stendhal vous place au plus près des affrontements, passant d'un bosquet à l'autre dans un tumulte de bruit et de fureur avec un personnage qui ne comprend rien. Vous croisez des silhouettes diffuses, vous entendez des bruits effrayants. Vous ne voyez rien de la bataille, mais vous êtes au cœur des choses.

La leçon est importante. Elle peut être étendue à la question même du genre. Il est possible d'aborder une forme littéraire de loin, d'en rester le spectateur et d'en jouer avec un talent distancé. Mais on peut aussi plonger au cœur de la matière et tâcher d'en ramener, sinon de l'inconnu, du moins du nouveau.

Cela est d'autant plus vrai en faisant du steampunk.

Faire du steampunk ? L'expression est étonnante et nous rappelle combien le chemin accompli depuis les premiers romans de K.W. Jeter, Tim Powers et James Blaylock est conséquent. En plus d'une trentaine d'années, il est passé d'un genre rétrofuturiste iconoclaste à un mouvement culturel qui occupe de multiples espaces allant de la littérature au roman, de la musique aux arts plastiques, touchant même à l'art de vivre pour certains.

Il est nécessaire de rappeler que K.W. Jeter et consorts n'ont en rien inventé le steampunk. Des fictions victoriennes existaient auparavant sous la plume d'auteurs comme Michael Moorcock ou Christopher Priest. Le public s'interrogeait néanmoins sur la nature des romans victoriens du triumvirat Jeter, Powers et Blaylock. Dans la lettre qu'écrit K.W. Jeter en 1987 au magazine américain *Locus* afin d'expliquer de quoi il en retourne, il lâche sous la forme d'une boutade le mot « steampunk »... Nous n'avions jusqu'alors que la périphrase pour définir leurs écrits. Ce n'était que des fictions victoriennes, des fantaisies victoriennes... Tout d'un coup, nous avons eu à notre disposition un mot.

Ainsi, nous étions dorénavant en mesure de nommer cette forme littéraire et commencer à nous écharper pour en comprendre les caractéristiques. Aucun des trois hommes n'a jamais voulu songer à définir ou cartographier le genre. Le steampunk, à peine nommé, a été

quasiment abandonné par ceux qui, presque par hasard, en étaient devenus les trois pères, laissant à d'autres la possibilité de prendre les choses en main. Sans plan concerté, cela s'est produit un peu partout dans le monde : du jeu de rôle à la musique, des arts plastiques à la littérature, le steampunk a été de plus en plus sur le devant de la scène. Le phénomène est assez simple à comprendre grâce à la caisse de résonance qu'a constitué l'internet à partir des années 2000. Sa diffusion s'est ainsi trouvée accélérée suite à la constitution de communautés de passionnés, mais surtout par une visibilité accrue donnée à l'ensemble de la production.

Certains disent que cet étrange retour vers le passé répond au désarroi de notre époque, incapable de trouver des formes nouvelles pour dire ses angoisses et ses rêves. D'autres affirment que le steampunk permet justement de restituer un discours séditieux et contestataire, en se projetant dans une époque qui contient en elle-même tous les germes des sociétés capitalistes contemporaines. Le steampunk est certainement un peu de tout cela. Dans tous les cas, il nous interroge aussi bien sur notre rapport à la fiction que sur notre manière de comprendre le monde.

Qu'est-ce alors que le steampunk ? La réponse divise les amateurs, comme aux plus beaux jours où il fallait trouver une définition à la science-fiction (aux dernières nouvelles, on cherche toujours). Pour simplifier, nous dirons que le steampunk est une uchronie métatextuelle déviante.

Une uchronie est l'imagination d'un passé alternatif, d'une autre histoire fondée sur le « et si ». Une des plus fameuses est celle de Philip K. Dick *Le Maître du Haut Château* (1962), qui pose la question : « Et si les nazis avaient gagné la Seconde Guerre mondiale ? » Le roman se déroule dans des États-Unis occupés par les forces de l'Axe. Dans une uchronie, le déroulement des faits historiques diffère à partir d'un point de divergence avec notre histoire. Le steampunk est uchronique dans la mesure où cette divergence a effectivement eu lieu. Mais elle est posée comme un simple postulat. Il n'est pas nécessaire pour l'auteur de la citer ni de l'expliquer. Il suffit que le lecteur et lui soient d'accord sur le principe que l'histoire a bifurqué permettant la mise en place d'une réalité autre, parfois très éloignée de la nôtre, parfois distante seulement d'un pas de côté.

D'où la belle formule de Douglas Fetherling disant que le steampunk consiste en l'invention de ce qu'aurait été le passé si le futur était arrivé plus tôt.

Le steampunk est également métatextuel. Le mot peut faire peur. Il indique simplement que d'autres textes sont nichés au cœur du récit. Le steampunk se présente comme un discours construit sur d'autres textes. Par extension, la citation explicite, la référence deviennent

également possibles. Jules Verne et H. G. Wells en sont de parfaits exemples, que ce soit par l'influence de leurs œuvres – de la *Guerre des mondes* à *20 000 lieues sous les mers* – ou par leur présence physique, à l'instar de Jules Verne, protagoniste de *La Lune seule le sait* (2000) de Johan Heliot.

Enfin, il est surtout déviant, ce qui est peut-être sa caractéristique la plus surprenante. Le steampunk regarde du côté des littératures de gare, des mauvais genres, de la science-fiction et de la fantasy. Il emprunte, cite, évoque. Il est de tous les genres, sans imposer la moindre limite. Il est, au sens le plus littéraire du terme, populaire. L'uchronie steampunk peut être sérieuse et réaliste – pensons au chef-d'œuvre de Bruce Sterling et William Gibson *La Machine à différences* (1990) –, mais elle a aussi à sa disposition les ressources de la science-fiction, comme dans l'exploration des multiples Londres imbriqués de *L'Étrange Affaire de Spring Heeled Jack* (2010) de Mark Hodder. Il s'agit toujours de steampunk, mais le curseur a été déplacé différemment. La magie comme la science font leur apparition sans que l'une soit exclusive à l'autre, on peut passer de la fantasy urbaine au roman policier, de la science-fiction au merveilleux.

Cette déviance lui a donné une force supplémentaire. Le steampunk a muté de façon inédite. Il est devenu francophone, se greffant sur un imaginaire qui n'était pas celui de ses débuts. Le steampunk était – et est toujours – principalement vu comme d'inspiration victorienne ou édouardienne, avec parfois une touche de Jules Verne. Mais à partir des années 2000, il a opéré une greffe passionnante en France. Les mêmes processus créatifs ont été appliqués sur une autre époque, une autre culture, une autre histoire littéraire : celle de la France de la Belle Époque, des romans populaires et des romans feuilletons. Le steampunk francophone a pu alors développer une identité propre, aussi bien dans le champ romanesque qu'en bande dessinée se connectant sur l'héritage d'Alexandre Dumas, les travaux de Jacques Tardi, les univers de François Schuiten et de Benoît Peeters, les méfaits de Fantômas et les aventures des Brigades du Tigre.

Cette déviance du steampunk est sa plus grande spécificité. Elle fait de lui une trousse à outils qui donne les moyens de créer sans limiter la création par des présupposés ou des normes. Son extrême plasticité lui a permis de grandir durant ces trente dernières années. Les textes se sont multipliés comme les expériences artistiques. Est-ce que le steampunk est devenu incontournable ? Bien sûr que non, il est simplement visible. Son esthétique est maintenant immédiatement reconnaissable.

Avec lui, il est possible d'aller du plus grotesque au plus sérieux, de la fantasy à la science-fiction. Il est surtout nécessaire de ne pas céder à la facilité, de se contenter de répéter les mêmes motifs, d'utiliser des

machines gigantesques, des *ladies* en corsets et des *gentlemen* armés de pistolets à rayon. D'où l'impression actuelle que le steampunk se fige dans son propre mouvement. Est-ce qu'il est condamné à une accumulation *ad nauseam* de robots géants, de combats épiques nocturnes, de machines crachotantes et de brumes londoniennes ? Est-ce que nous en sommes là, réduits à voir le mouvement se transformer dans sa propre parodie, avec des lunettes de protection sur un chapeau haut de forme ?

Fort heureusement, il n'en est rien, ou du moins pas encore. Certes des auteurs exploitent sans vergogne le filon et appliquent la formule, se contentant d'une esthétique rétrofuturiste réduite à sa seule fonction de vernis. Il ne suffit pas de coller des engrenages en laiton sur un pistolet en plastique pour en faire un *steamgun* redoutable. Cela demande un peu plus d'efforts et de créativité.

L'inventivité est la base de toutes les créations steampunk. Là où tous les genres demandent un respect de leurs codes, le steampunk attend quant à lui une invention accrue. En cela, il a une chance considérable : il existe seulement à travers sa propre histoire, comme une forme étonnante et surprenante qu'il est possible de le modifier en la réinventant. Voilà par conséquent le maître mot : imaginer. Le steampunk se doit d'être toujours différent, en perpétuelle recherche de motifs et de variations.

C'est pour cela qu'il est important de se rappeler qu'il y a deux façons de raconter Waterloo : il est possible de faire un steampunk qui ne soit pas celui de la norme ni celui du moment, il est possible de raconter les choses autrement.

Et Fabien Clavel a choisi de nous plonger au cœur de la bataille.

Il le fait en adoptant une démarche aussi étonnante que séduisante. Ne cherchez pas les effets grandiloquents, vous ne les trouverez pas. Son Paris est un Paris uchronique, métatextuel et surtout déviant. Le pas de côté a été effectué et nous attendons de savoir à quelle distance nous sommes de notre réel historique. Le problème est que nous sommes aux côtés d'un personnage qui – somme toute – ne s'intéresse pas vraiment au monde qui l'entoure. Ce monde apparaît donc à la lisière de sa conscience, et semble toujours nous échapper. Nous en captions des bribes étranges et ces dernières nous semblent frustrantes. Nous voudrions tout savoir et tout comprendre. Mais cela ne sera possible qu'au terme du roman... Tel est le prix à payer pour être en pleine bataille !

Tout commence comme un roman policier, mais on évoque aussi des progrès scientifiques avec une substance formidable – l'éther – puis on découvre que la magie est également présente... Loin de tout nous expliquer, Fabien Clavel procède par allusions impressionnistes. Les lecteurs que nous sommes deviennent par conséquent myopes,

condamnés à ne voir les choses que de très près. Chaque détail prend alors une importance capitale, notre lecture s'avère minutieuse et attentive afin de comprendre ce monde à la fois si proche et si profondément différent.

Au fil des pages, bien des mystères sont révélés, et bien des crimes sont commis. De chapitre en chapitre se tisse la trajectoire d'une vie, celle de l'inspecteur Ragon. En même temps que nous avançons dans le roman, nous découvrons les multiples influences de ce dernier, son tissu d'auteurs, d'archétypes et de citations qui se croisent et se répondent.

Le steampunk s'offre ici comme le creuset d'une expérience littéraire, qui place la littérature au cœur vibrant du texte et fait de l'expérience de lecture une (en)quête aussi étonnante qu'originale.

Le steampunk selon Fabien Clavel ne ressemble à aucun autre.

En cela, il est parfaitement moderne.

Étienne Barillier, juillet 2015

À mon frangin

pour anna

pour léna

Prologue

Cuivre natif. Ce cuivre est quelquefois en feuillets et a pour gangue du quartz. Le cuivre natif est ordinairement disséminé dans une terre martiale brunâtre, susceptible du poli. Lorsque l'on frotte cette mine avec un caillou, les traits paroissent d'un beau rouge de cuivre.

Chaptal, *Éléments de chimie*

Carnet 1872 – À travers ces lèvres nouvelles

*Pour châtier ta chair joyeuse,
Pour meurtrir ton sein pardonné,
Et faire à ton flanc étonné
Une blessure large et creuse,*

*Et, vertigineuse douceur !
À travers ces lèvres nouvelles,
Plus éclatantes et plus belles,
T'infuser mon venin, ma sœur !*

Charles Baudelaire,
À celle qui est trop gaie

Le gardien de la paix arriva en traînant les pieds. La ruelle était à peine éclairée par un grand lampadaire dont les becs de gaz projetaient en sifflant une lueur timide, donnant à ses favoris et à sa moustache des allures fauves.

L'église Saint-Sulpice sonna deux heures dans le lointain.

Essoufflé, quoique jeune, Ragon déplaça son grand corps de plus de deux cents livres avec l'impression d'être un albatros dont on aurait rogné les ailes. Les pavés mal équarris butaient sur ses gros godillots, comme pour l'empêcher d'avancer. On lui disait souvent par plaisanterie qu'il ressemblait à une colonne Morris habillée en sergent de ville.

Il se tourna vers son collègue, gardien comme lui du sixième arrondissement, sous-brigade du quartier Saint-Sulpice.

— C'est bien là, Zehnacker ?

Ce dernier ressemblait à une momie. Il plissa les yeux pour toute réponse, manifestement habitué à côtoyer des cadavres. Ragon l'enviait presque en cet instant.

— Rue du Canivet. C'est là.

Zehnacker pénétra dans l'ombre sans une hésitation. Un corps blanc s'y étendait. Ragon resta à bonne distance, comme pris d'une crainte religieuse.

— Eh bien, Ragon, vous avez peur des morts ? Vous avez fait l'armée pourtant...

Cela n'avait rien à voir. La débâcle de Sedan l'avait entraîné sur les

routes, passant à travers des monceaux de charognes puantes. Il y avait des chevaux au ventre ouvert, déployant des chapelets d'intestins violacés. Et les soldats qui formaient à la terre un manteau tant ils étaient nombreux à gésir sur le sol.

Ce passé disparaissait peu à peu dans l'oubli, fort heureusement, ne laissant qu'une vague impression de tristesse.

Il se consolait en songeant que seuls les hommes tombaient sur le champ de bataille. Mais cette nuit, la victime était une femme. Ce constat sapait toutes ses défenses, sa vision réduite du monde. Plus que sur l'enfance, qu'il savait âpre et terrible, il avait rejeté sur la gent féminine toute la douceur et l'innocence.

On ne tuait pas les anges.

— Si vous vous mettez dans cet état, vous avez mal choisi votre nouveau métier, Ragon.

Zehnacker parlait sans méchanceté. Il semblait dénué de sentiment, l'œil exercé à repérer des indices, le regard levé sur sa carrière, ses relations avec les chefs.

Ragon finit par s'approcher avec répugnance. C'était une très jeune femme, entièrement nue, « côté recto » comme le disait son collègue. Il eut envie de la couvrir de sa pèlerine.

La nuit était de plomb et le corps se dessinait au milieu d'un fouillis de fusain. Étrangement, un peu d'or brillait au bout de ses doigts.

— Vous avez vu ?

Zehnacker montrait sans sourciller la bouche de la victime. Comment s'appelait-elle ? Quelle infortune l'avait conduite ici ? Ragon se pencha et observa de plus près. Les lèvres avaient été cousues par un fil torsadé, formant une cicatrice ignoble.

— Ce n'est pas tout, ajouta Zehnacker.

Il désigna les yeux. Les paupières avaient subi le même sort. Quelle était la couleur de ses iris ? L'opération était récente car les plaies saignaient encore. La jeune femme avait un ventre rond comme les noyés ou les corps moisis.

Zehnacker se saisit d'un bras, le souleva avant de le laisser retomber.

— Elle n'est pas raide. La mort a eu lieu il y a moins d'une heure.

Que faisait-elle une heure plus tôt ? Savait-elle qu'elle allait mourir ? Que son cœur cesserait de battre « et ses pieds de courir leur course aventureuse » ? Peut-être riait-elle, heureuse ? Avec sa chevelure défaite et étalée sur les pavés, elle ressemblait à une fleur coupée.

— Oh...

Zehnacker examinait le bas-ventre, le visage impassible. Ragon refusa de regarder.

— Qu'y a-t-il ?

— Elle a subi une infibulation.

Le mot en lui-même sonnait affreusement et Ragon en devina rapidement le sens plus qu'il ne le comprit. Qui pouvait se livrer à de telles pratiques ? Dans quel but ?

— Et son ventre ? demanda-t-il. Vous pensez qu'elle est enceinte ?

Zehnacker appuya doucement sur l'abdomen de sa paume ouverte. Il pressa l'estomac avec tant d'insistance que Ragon voulut lui demander d'arrêter. Mais son collègue pointa de nouveau le visage de la morte. Un liquide opalescent lui refluit par les narines et s'écoulait le long du profond philtrum, lent et visqueux.

— Elle n'est pas enceinte, dit Zehnacker.

Une odeur iodée monta dans l'air, fade et métallique. Zehnacker renifla, plissant le nez.

— Et ce n'est pas de l'eau, ajouta-t-il.

* * *

Ragon souffla sur la vitre. Son haleine y traça une buée opaque qui vint heureusement troubler le spectacle de mort qui s'étendait derrière.

Une douzaine de tables en marbre noir inclinées, tels des pupitres, présentait des corps en attente de reconnaissance. L'eau froide coulait en continu sur la pierre et aidait à conserver la fraîcheur des chairs.

Fibule, comme la surnommait Zehnacker, était exposée depuis trois jours à la curiosité du bon peuple parisien qui s'en venait visiter la Morgue toute neuve de l'île de la Cité.

On l'avait couverte. Mais les regards des quidams étaient encore un outrage à la dignité de la défunte.

Le chirurgien légiste n'avait pu que confirmer les impressions de Zehnacker. Fibule était morte peu de temps avant qu'on découvre son cadavre. Elle s'était noyée, sans doute dans le liquide séminal dont on l'avait remplie. Elle avait dû en avaler plus d'un litre – quantité incroyable ! Elle avait voulu vomir mais sa bouche close par le fil l'avait empêchée d'évacuer le liquide et elle s'était étouffée dans la semence.

Combien d'hommes avaient dû abuser d'elle pour qu'elle se retrouvât dans un tel état ?

L'exposition du corps sur le chevalet arrivait à son terme et personne n'avait encore reconnu la malheureuse. Elle était étendue là, au milieu d'autres noyés arrachés à la Seine, d'autres charognes infâmes en comparaison.

Ragon n'avait pas aimé ce surnom de Fibule, puis il s'y était fait. Maintenant, il le prononçait avec une sorte de tendresse pour l'inconnue. Baptiser cette victime était un acte humain qui lui

redonnait un semblant de grâce.

Il s'éloigna de la vitre, bouscula des visiteurs empressés et quitta la Morgue. Il sortit du bâtiment auquel on avait donné la forme d'un temple grec. Ragon y voyait une ironie méchante. On moquait les cadavres anonymes en les assimilant à des divinités antiques.

Il marcha quelques instants au bord du fleuve, l'esprit en éveil. Un vent froid poussa son chapeau et lui enveloppa le front. Les eaux étaient noires, veinées du reflet gris des nuages.

Si vraiment la mort était intervenue peu de temps avant la découverte du cadavre, on n'avait pas dû transporter bien loin la jeune femme. Le crime avait donc eu lieu dans un rayon proche de la rue du Canivet.

La victime étant nue, il était impossible de l'identifier autrement que par les marques imprimées sur le corps. Or, on n'en trouvait pas. La peau était lisse et épargnée, à l'exception des mutilations infligées peu de temps avant le trépas. Il pouvait s'agir d'un divertissement charnel ayant viré à l'accident mortel. Certains particuliers payaient très cher pour assister à ces soirées.

Le seul élément significatif était le fil qui fermait les orifices et que Ragon avait conservé.

Lentement, il revint dans la rue du Canivet. Il avait repéré une mercerie. Le policier passa la porte et salua le commerçant.

— Que puis-je pour vous, monsieur le sergent de ville ? s'enquit celui-ci avec une politesse froide.

— Nous sommes des gardiens de la paix à présent.

Ragon déposa les filaments sur le comptoir. L'homme, surpris, les examina rapidement.

— Pardonnez-moi, je pensais que vous veniez pour une affaire...

— C'est le cas. J'aimerais savoir d'où provient cette matière.

Le boutiquier reprit son masque grave. Il ne voulait pas être mêlé à tout cela. Tout en lui irradiait l'innocence outragée.

— Il s'agit de plusieurs fils de coton, dit-il après un moment. Je penche pour de la percale. De fort bonne qualité. La teinture bleue...

— Bleue ? Je la croyais noire...

— Non, monsieur, rectifia l'homme sans chercher à dissimuler son ton condescendant. Il s'agit d'une couleur que l'on obtient d'une plante particulière : l'indigotier.

— Sauriez-vous me dire à quel ouvrage on peut utiliser ce genre de fil ?

— Si c'est bien de la percale, on l'emploie d'ordinaire en literie à cause de son toucher soyeux.

Ragon remercia et sortit. L'air du dehors lui parut nettement plus respirable que l'atmosphère confinée de la petite boutique. Il haïssait l'esprit de lucre des commerçants, leur étroitesse d'esprit. Pour eux, le

monde tournait autour de leurs profits besogneux.

Il en avait connu pendant la guerre, toujours prêts à rogner le dernier sou du soldat affamé. Et le souvenir persistait, cuisant. Aucun ne trouvait grâce à ses yeux. En chacun, il percevait cette pauvreté de cœur, la même sécheresse d'âme. Capables de compter jusqu'à leurs battements cardiaques pour ne pas les dépenser à l'excès.

Ragon repensa à ce qu'il venait d'apprendre. La victime appartenait sans doute à la haute société avec son corps peu marqué et le fragment de percale qu'on avait utilisé sur elle. Mais sans la reconnaissance d'un proche, il était presque impossible de retrouver son identité.

Le gardien de la paix se résigna à devoir rêver encore la nuit à son inconnue brochée.

* * *

— Vous n'êtes pas au courant ? Il y en a une autre.

Une semaine avait passé depuis la découverte du corps et Zehnacker venait d'aborder son collègue avec un rictus ravi.

Ils partirent presque aussitôt.

Le temps était froid et une brume humide collait à leurs pèlerines. Le pavé même rendait des sons étouffés sous la foulée des godillots. Ils allèrent jusqu'à la rue Férou, là où habitait Athos dans *Les Trois Mousquetaires* et, juste à côté, le Marius des *Misérables*. Les arbres du Luxembourg faisaient des ombres menaçantes derrière leurs grilles.

Un second corps gisait là, d'une pâleur délicate. Ragon se crut revenu sept jours plus tôt. Le décor était le même et la disposition semblable. La rue Férou touchait à celle du Canivet.

Les fils avaient repris autour des paupières, de la bouche et du sexe. Cette fois, cependant, les membres étaient gonflés, le visage tuméfié.

— Il n'y a pas trace de coups, s'étonna Zehnacker.

Il renifla.

— Elle a subi le même traitement que la première.

Ragon baissa les yeux.

L'œdème rendait apparente une cicatrice à l'aine, sorte de pli blanchâtre, sans doute dû à un coup de couteau. La scène virait au cauchemar. Le gardien dut plisser les paupières pour se persuader qu'il ne dormait plus. La douleur qu'il éprouvait dans son genou témoignait de son état de veille.

— C'est une bonne chose pour nous, murmura Zehnacker. Le coupable va finir par se trahir et nous laisser des indices.

— Combien va-t-il en tuer encore ?

— Vous réfléchissez à l'envers. Songez plutôt à celles que nous sauverons.

Bien sûr, on ne trouverait aucun témoin à cette heure. Personne n'aurait rien vu. Il faudrait néanmoins aller frapper à toutes les portes et interroger les riverains. Par malheur, l'enflure du visage rendait toute identification impossible. Ainsi, la pauvre femme ressemblait à un monstre de foire.

— Vous pensez qu'elle s'est noyée comme la première ? s'enquit Zehnacker.

— Je n'en sais rien.

Cette fois, Ragon déposa sa pèlerine sur la victime. Ce faisant, il discerna une tache rouge dans la paume ouverte, comme un stigmaté cuivré.

Il s'éloigna, incapable de supporter plus longtemps la vision éblouissante de la peau nue. Cela lui rappelait les éclairs de feu des fusils dans l'ombre.

En se tournant, il aperçut les traces de balle dans le mur. Derniers reliefs de la Commune.

Les combats le poursuivaient. Il força son esprit à se concentrer sur l'affaire sans y parvenir tout à fait. Des échos de Sedan. L'horreur remuait en lui, des souvenirs remontaient de la boue noire de l'oubli.

— Revenez, lui ordonna Zehnacker. Il faut vous confronter à la chair.

Le gardien marchait sans pouvoir s'arrêter.

— Ragon ! lui cria encore son collègue à l'autre bout de la rue.

Il tourna à la première intersection.

* * *

Sur le muret qui le séparait de l'eau, Ragon grattait la pierre du bout de l'ongle. Trois jours encore sans aucune reconnaissance. Il avait réfléchi. Qui pouvait ainsi ignorer la disparition d'une femme ? Des criminels ?

En outre, la percale le travaillait. On l'utilisait pour la literie, avait dit le marchand. Qui pouvait encore accepter des pratiques licencieuses dans un lit ?

Il avait donc consulté les registres des filles soumises à la préfecture de police. En commençant par celles en carte qui exerçaient leur activité individuellement, il nota les radiations, les disparitions, les malades qui étaient envoyées à l'infirmerie de Saint-Lazare, les rebelles au Dépôt ou en prison.

Dans le quartier, il ne trouva aucune concordance intéressante. Ce ne fut qu'en élargissant sa recherche aux filles à numéro, celles exerçant en maisons closes, qu'il découvrit enfin qu'un bordel de la rue Saint-Sulpice avait déclaré deux disparues récemment.

Zehnacker le rejoignit avec ses pas d'échassier.

— Eh bien, Ragon, je suis content que vous ayez repris le dessus. Mais je ne vois pas ce que nous faisons ici.

Le gardien leva les yeux vers la Morgue et ses allures antiques.

— Le commissaire ne prend pas cette affaire au sérieux. C'est à nous qu'il revient de découvrir les coupables.

— Je ne cracherais pas sur un peu d'avancement. Mais vous pensez les trouver ici ?

— J'attends que quelqu'un se manifeste. Les prostituées travaillent ensemble. Elles voudront savoir si l'une des leurs est morte. Alors, elles viendront ici.

Zehnacker éclata d'un grand rire.

— Quel naïf vous faites ! Vous croyez vraiment qu'il y a un esprit de corps parmi ces femmes dégénérées ?

— À l'armée, on n'aurait pas laissé un camarade sans sépulture.

— Cessez de tout imaginer en fonction de l'armée. Ici, c'est l'arrière. Les règles sont différentes. C'est chacun pour soi. Comme au front d'ailleurs.

Zehnacker se redressa.

— Comment s'appelle votre bordel de Saint-Sulpice ?

— Le Vénus. C'est au 36.

— On s'y retrouve ce soir ? On mêlera l'utile à l'agréable. En attendant, vous devriez repasser au poste. Le sous-brigadier vous a à l'œil.

— Oui, répondit évasivement Ragon.

Il laissa partir son collègue et continua à observer la foule qui affluait dans la Morgue. Il aurait dû se poster à l'intérieur, à guetter les visiteurs, leur réaction face aux morts, mais le gardien préférait rester à l'écart, observer les visages de loin, étant lui-même invisible.

Il repéra ainsi des étudiants rigolards, des grisettes, des ouvriers, des cocottes, des bourgeois graves et vaniteux.

Une femme blonde à l'air triste qui passa en coup de vent. Un pur cristal au milieu du charbon. Ragon demeura un instant ébloui par le soleil aérien de sa chevelure.

Puis la nuit arriva et il se dirigea vers la rue Saint-Sulpice.

* * *

De l'extérieur, la maison close était insoupçonnable. Fenêtres fermées, façade austère, porte ornementée. Zehnacker était déjà là. Quand il aperçut Ragon, il frappa à la porte.

Un judas s'ouvrit.

— C'est la police, madame.

Ils pénétrèrent dans le bâtiment sans difficulté. La bonne les guida jusqu'à un escalier où la maquerelle les attendait.

— Que voulez-vous, messieurs ?

C'était une petite bonne femme à figure ovale, à bésicles, aux cheveux pâles et fous, mais dont les prunelles trahissaient une certaine dureté. Son cou était rehaussé d'un collier orné d'une émeraude mais Ragon n'avait d'yeux que pour le décor. Partout d'épais tapis, des tentures aux lourds replis, des tableaux aux sujets équivoques, des statuettes de nu, la plupart représentant Vénus. Le luxe contrastait avec la froide pauvreté de la rue.

— Nous aimerions nous entretenir avec vous d'une affaire importante.

— Et pourquoi le commissaire ne se déplace-t-il pas lui-même ?

— Il est très occupé. Mais je peux lui dire que vous préférez qu'il vienne...

Le ton de Zehnacker était mielleux. La tenancière sentit la menace. La police avait le pouvoir de fermer l'établissement ou, tout du moins, de lui imposer de fortes amendes.

— Suivez-moi dans mon bureau.

Ils passèrent à côté d'un salon d'où s'élevaient des rires de gorges, des tintements de verres et des froissements d'étoffes. Ils entrèrent dans les appartements de la maquerelle qui possédait une très belle bibliothèque comprenant des dizaines d'ouvrages. Ragon, qui avait toujours été fasciné par les livres, se perdit dans la contemplation des reliures.

— Eh bien, messieurs de la police, je vous écoute.

— Madame Loraux, commença Zehnacker, vous devez savoir ce qui nous amène.

Les deux interlocuteurs échangèrent un regard froid. Sorti des livres, Ragon ne se sentait pas à l'aise dans ce décor. Il se balançait d'un pied sur l'autre tout en s'efforçant de conserver la gravité due à sa fonction.

— Mes dettes seront payées, répondit madame Loraux. La guerre et la Commune nous ont fait du tort. J'ai dû emprunter pour garder cette maison ouverte. Mais maintenant les affaires marchent. Je rembourserai l'essentiel dans l'année.

— Nous ne sommes pas là pour cela, fit Zehnacker avec un sourire rusé. Vous avez déclaré récemment deux prostituées disparues.

— C'est exact. La Mauresque et Héloïse. Je pense qu'elles cherchaient à s'enfuir depuis longtemps.

Ragon intervint dans le dialogue feutré d'une voix plus forte qu'il ne l'aurait voulu.

— L'une d'elles portait-elle une cicatrice à l'aîne ?

Pour la première fois, la maquerelle se troubla.

— Oui. La Mauresque disait qu'elle avait reçu un coup de couteau d'un marchand d'esclaves dans son pays.

— Il semble que nous ayons trouvé son corps.

La gorge nouée, il fut incapable d'ajouter quoi que ce fût. Zehnacker prit le relais et lui exposa les faits.

La maquerelle écouta tout sans un mot. Elle se raidit simplement.

* * *

Ragon patientait dans le salon vide. La banquette avait craqué lorsqu'il s'était assis.

Ainsi, le tueur au fil s'attaquait aux prostituées. Et plus précisément à celles du Vénus. Fibule se nommait Julie Vidal, alias Héloïse. Les filles prenaient un pseudonyme comme les militaires s'affublaient d'un matricule, un numéro de série.

Le double assassinat dans le quartier Saint-Sulpice avait à peine occupé deux entrefilets dans les journaux. La mort d'une putain n'émouvait personne. Un simple soldat n'aurait pas eu davantage. Le sous-brigadier s'était montré clair à ce sujet : il n'était pas question de perdre son temps à débusquer un meurtrier qui épargnait les femmes de bonnes mœurs.

Les prostituées étaient naturellement considérées comme de la chair à canon. Leur mort sous les coups d'un homme était programmée, presque attendue.

— Si vous vous en occupez, Ragon, avait ajouté son sous-brigadier, vous ferez cela sur votre temps libre.

Le gardien de la paix n'avait pas protesté. Il ne pensait pas poursuivre l'enquête. Et pourtant les corps blancs des femmes surgissaient dans ses cauchemars, telles des taches de lumière au fond d'yeux éblouis.

Cette ténébreuse affaire l'obsédait.

Il lui semblait que le bordel, comme le champ de bataille, contribuait à l'ordre du monde. C'étaient des points d'équilibre qui devaient rester solides dans leurs fondements sous peine de voir toute la société basculer et couler dans l'ordure. Putains et fantassins en étaient les gardiens sacrifiés.

En attendant qu'on s'intéressât à lui, Ragon lisait. Il avait découvert la poésie sur le front. Depuis, les œuvres le protégeaient aussi bien qu'un livre placé sur le cœur était capable d'arrêter une balle de fusil. En ce moment, avant de se pencher sur les œuvres de Jules Verne dont on lui avait dit le plus grand bien, il lisait *Les Fleurs du mal*, discrètement en raison de la réputation sulfureuse de Baudelaire. Le défunt poète avait chanté la beauté trouble des prostituées.

*Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive,
Comme au long d'un cadavre, un cadavre étendu,
Je me pris à songer près de ce corps vendu*

Ces vers lui revenaient en tête, obsédants. Il croyait être couché auprès du cadavre des hétaires dont l'une lui faisait édredon.

Les escaliers craquèrent sous les pas de la maquerelle.

— Vous vouliez voir les filles, les voilà.

Elles marchaient au pas, dans un froufrou de dentelles, aguicheuses par habitude plus que par envie. Elles se placèrent en ligne devant lui, comme pour une inspection. Il y en avait sept.

Leur beauté frappa Ragon qui demeura incapable de se relever. Il ne put que les observer, ébahi. Son regard passa sur les visages. Ces lèvres, ces joues, ces gorges, ces cheveux, tout le troublait. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas été avec une femme. Les bordels de campagne suintaient la misère et il les avait désertés rapidement, s'épargnant au moins quelque maladie honteuse.

Il reconnut la troisième fille en partant de la droite. Ses cheveux blonds, son air doux et triste lui rappelaient quelque chose. Oui, il l'avait déjà vue dans la foule des curieux de la Morgue ! Sa bouche s'assécha aussitôt.

Tenant de cacher son émotion, il détailla les autres pensionnaires.

— Je vais devoir les interroger séparément.

— Vous pouvez le faire ici.

Ragon examina les lieux. Le salon était ouvert à tous les vents et les oreilles indiscretes étaient susceptibles de se dissimuler partout.

— Cela ne conviendra pas.

— Vous préférez une chambre ? interrogea la maquerelle avec un demi-sourire.

— Non.

Le gardien était au courant des trous que l'on ménageait dans les murs pour pouvoir observer ce qui se passait entre une fille et son client. Madame Loraux n'oserait pas protester davantage. Elle dépendait du bon vouloir de la police. Ragon s'en trouva conforté.

— Je leur parlerai dans leurs appartements.

Le mot fit ricaner plusieurs filles. La tenancière pinça les lèvres avant d'obtempérer. Elle lui fit signe de le suivre dans les escaliers.

Ils montèrent sous les combles.

Là, elle ouvrit la porte d'une misérable cellule agrémentée de deux lits de fer, d'une table et d'une chaise de paille. Fatigué par son ascension, Ragon se posa sans grâce sur le siège et demanda à ce qu'on lui envoyât les filles.

Resté seul, il observa les murs nus et sales, bien loin des fastes du rez-de-chaussée. Il ne pouvait s'empêcher d'attendre la blonde qu'il avait remarquée. Mais ce fut une brune qui se présenta la première.

Elle avait un air mutin, provocant. Elle passa devant lui en se

déhanchant.

— Vous vouliez m'interroger, inspecteur ?

— Je ne suis que gardien de la paix. Asseyez-vous.

Surprise, la prostituée obéit. Il lui posa des questions sans y réfléchir. La femme blonde occupait ses pensées.

Il l'interrogea sur les disparues. Manifestement, elles étaient appréciées au sein du Vénus. Leur départ avait inquiété mais les filles avaient voulu croire à une fuite vers des lendemains meilleurs.

— Vous savez, on doit rembourser notre dette pour pouvoir partir d'ici. Mais tout est fait pour qu'on n'y arrive jamais. Il y a toujours des sujets d'amende. Et si on ne travaille pas assez bien, c'est la maison d'abattage.

Ragon congédia la professionnelle.

Celle qui lui succéda posait sur lui des yeux apeurés.

Il fut très difficile de lui arracher le moindre mot. Du peu que le gardien obtint, il put recouper les informations dans leur immense majorité. Les déclarations concordaient sans donner l'impression d'avoir été modifiées en ce sens.

Une troisième fille lui tint à peu près le même discours.

Ragon était désormais distrait. Tout son esprit était tendu vers le moment où la femme blonde allait apparaître devant lui. D'anticipation, son cœur battait plus fort.

— Vous avez l'air triste, lui dit la prostituée en partant.

Il songea un instant, seul dans la mansarde misérable. Peut-être ne deviendrait-il jamais un bon policier s'il se laissait entraîner par ses émotions. Ses yeux fouillèrent de nouveau la chambre presque nue. Cela ressemblait aux baraquements dans lesquels on entassait les soldats avant la boucherie. Des enclos à bestiaux. Et les jeunes gens qui se conchiaient de peur avant l'assaut. La mort omniprésente.

Une toux discrète le tira de sa rêverie.

Elle était là, devant lui, les yeux baissés, d'une blondeur superbe. Enfin, il put l'admirer sans détour. Ce teint diaphane, ce visage rond et doux, ces épaules grasses à peine dissimulées par un châle transparent. Elle était plus petite que dans son souvenir.

— Comment vous appelez-vous ?

— Pélagie. Enfin, Lise, se reprit-elle. C'est mon vrai nom.

Sans savoir pourquoi, ce prénom l'émut peut-être plus encore que la voix grave. Pendant un instant, il ne sut plus quoi dire.

— Que cherchez-vous, monsieur le gardien ?

— La vérité...

Il reprit contenance.

— Par exemple, je veux savoir qui a tué vos deux amies. Et pourquoi. Je me demande aussi ce que vous faisiez à la Morgue il y a quelques jours.

Deux iris verts apparurent soudain sous les paupières. Ragon se sentit transpercé.

— Je me doutais qu'elles étaient mortes. Je voulais voir si on exposait leurs corps.

— Pourtant, toutes les autres filles pensaient que Julie et la Mauresque s'étaient enfuies.

— Je ne suis pas comme les autres filles. On ne s'enfuit pas d'ici. On y vit, on y souffre, on y meurt.

Incapable de l'interroger plus avant, il la renvoya avec l'impression que toute lumière quittait la pièce avec elle.

Au moment de passer la porte, elle se tourna à demi et laissa tomber, presque involontairement :

— Personne ne vous en voudra si vous abandonnez l'affaire, monsieur le gardien de la paix. Nous sommes là pour servir d'exutoire.

* * *

Ragon retrouva Zehnacker pour leur patrouille du soir.

— Alors, votre enquête avance ? demanda ce dernier.

— Non, convint le gardien.

Depuis une semaine, il réfléchissait à un coupable éventuel et ne trouvait rien. Aucun témoignage, aucune piste, aucun mobile. Tout reposait dans le traitement subi par les corps avant la mort mais cela ne lui apportait pas les réponses attendues.

— Moi, on m'a mis sur l'affaire Vernant, le ministre surpris avec sa maîtresse. J'étais là quand il a été attrapé en flagrant délit d'adultère. Mais ce n'est pas le meilleur : nous avons aussi saisi des papiers compromettants dans la chambre d'hôtel où les amants se réunissaient.

— De quoi s'agissait-il ?

— Il la chargeait manifestement de spéculer pour lui sur une intervention militaire dans les colonies, usant des informations auxquelles son poste lui donne accès. C'est très grave. On parle de révocation.

— Comment l'avez-vous trouvé ?

Zehnacker haussa les épaules.

— C'est un témoignage anonyme qui nous a renseignés... Un simple papier griffonné indiquant le lieu et l'adresse du rendez-vous.

Il laissa passer un instant avant d'ajouter :

— Vous ne devriez pas vous enfermer dans cette sordide histoire de prostituées. Cela ne sert pas votre carrière de faire du plat à une fille publique. Personne ne s'y intéresse. Vous n'avez rien trouvé à part un bout de tissu et les cadavres de ces malheureuses. Moi, si je parviens à me distinguer, je peux espérer une médaille de bronze, voire d'argent.

Et passer officier de paix. Vous pourriez en faire autant.

Ragon ne répondit pas. Le portrait de Lise flottait dans sa mémoire comme un cygne prêt à prendre son envol.

— Bon, je vois que votre cœur ignore la raison. Tenez, je vous livre un détail qui va vous amuser : Vernant était un client régulier du Vénus. Étonnant, non ?

* * *

Ragon se rendit directement à la maison close à la fin de son service. On le faisait entrer par la porte de derrière. Dans l'annexe. Discrètement.

Ce soir-là, il trouva Lise à la table de la cuisine, un livre en main. Elle était si absorbée par sa lecture qu'elle ne l'entendit pas approcher.

— Bonsoir.

Elle sursauta et ferma l'ouvrage. Il nota que, connaissant son cœur, elle avait eu la coquetterie de se parer d'un collier doré.

— Bonsoir, répondit-elle dans un sourire céleste.

Ils aimaient se rencontrer là sous prétexte d'enquête. Mais rapidement, la conversation s'était déplacée vers d'autres sujets. Il lui racontait ses souvenirs de régiments, elle évoquait sa vie à la campagne, fiancée d'un soldat qui n'était jamais revenu et qui l'avait laissée avec un enfant dans le ventre. Grâce à une faiseuse d'anges, elle s'en était débarrassée pour ne pas être montrée du doigt par les bonnes gens. Depuis, elle n'était plus jamais tombée enceinte.

Ragon mit longtemps à lui parler de ses blessures, en particulier l'éclat qu'il avait pris en haut de la cuisse et les poutres qui lui avaient presque écrasé la poitrine.

Ils étaient tous deux des survivants d'une bataille inégale. Ils finiraient dans la tranchée de la fosse commune. Anonymes.

— Que lisez-vous ?

Elle rougit.

— Des contes de bonne femme.

Il s'empara du livre et observa la couverture. *La Baronne Fée* d'un certain Héliodore Carcopino, dont c'était la première publication. Il en parcourut les premières pages. Elles étaient exécrables mais il n'en avait cure.

— Ce ne sont que des aventures amoureuses dans un monde féérique, expliqua Lise. Vous n'avez sans doute pas de temps à perdre avec ces futilités.

Elle paraissait étonnée de son intérêt. Ils se parlaient toujours comme deux aristocrates dans un salon huppé. Leur plaisir de petites gens.

— J'ai négligé de vous poser une question au sujet de la literie de

votre établissement. Certaines chambres utilisent-elles de la percale bleue ?

— Oh, non !

Lise se mit à rire franchement. Il ne put même pas s'en offusquer tant sa gaieté était communicative.

— En quoi ma question vous amuse-t-elle ?

— Eh bien, c'est la preuve que vous êtes un homme de bien, un pur esprit, sinon vous sauriez que presque toutes les chambres sont en soie rouge.

Il se rembrunit. Ainsi, les fils ne provenaient pas du Vénus. Son enquête n'avancait pas. Il avait déjà perdu trop de temps à converser de tout et de rien avec la jeune femme.

— Avez-vous eu des clients violents qui exigeaient des sévices pour leur volupté ?

— Bien sûr. Nous satisfaisons à toutes les demandes à condition qu'elles ne mettent pas en péril notre capacité de travail. Madame Loraux est très à cheval là-dessus.

— Donc vous n'avez assisté à aucune pratique incluant des infibulations ?

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-elle avec de grands yeux étonnés.

Ragon grimaça, gêné.

— C'est une couture des parties intimes et...

Elle l'arrêta pour lui éviter de s'empêtrer dans ses explications. Mais quand elle lui posa la main sur le bras, elle ne fit que le troubler davantage.

— Je comprends. Non, je n'ai jamais vu cela chez nous.

Il se dégagea doucement. À cet instant, des cris éclatèrent. Ragon se dressa. Cela provenait des chambres.

— N'y allez pas ! supplia Lise.

Il ne l'écouta pas. Elle ne tenta pas de l'arrêter : un bœuf n'y serait guère parvenu. Il ouvrit la porte à toute volée, suivit le long couloir des domestiques qui menait au salon principal et déboula dans la pièce.

Quelques clients, surpris, se tournèrent vers lui. Les autres ne le virent même pas arriver, tendus qu'ils étaient vers l'origine des appels. Le gardien monta les marches deux à deux. Il parvint devant une porte sculptée au même moment que madame Loraux.

— N'entrez pas ! dit-elle en faisant rempart de son corps.

— Je dois savoir ce qui se passe ici !

Il allait la bousculer quand elle lui jeta dans un murmure :

— Suivez-moi. Je vais vous montrer.

Elle lui indiqua un cabinet mitoyen dont elle déverrouilla la porte avec une clef qui pendait à son cou, sous le ruban à l'émeraude.

Une pièce aux dimensions réduites s'ouvrit. Il s'installa sur un

fauteuil tandis qu'on faisait glisser un cache amovible. Sans un mot, la tenancière s'installa sur le côté, nerveuse.

Ragon déglutit et appuya son œil à l'orifice.

Au début, il ne vit rien, ébloui par la clarté des bougies. Puis des corps se dessinèrent dans une ambiance verdâtre. Des chandeliers de cuivre portaient les cierges allumés.

Sept femmes s'entremêlaient autour d'un homme. L'une d'elles était la fille espiègle aux cheveux noirs. Les très chers étaient nus. L'air déplacé par leurs mouvements convulsifs arriva aux narines du gardien qui repéra des parfums de pomme de pin, de myrte, de rose, de lilas et de mandragore sans doute.

Il attendit de repérer qui était le client au milieu. Il avisa un crâne chauve et une barbe blanche soignée. Les femmes se relayaient pour masturber l'homme et s'aboucher à son membre un peu flasque. Leurs mains allaient et venaient, laissant entendre des claquements de chair, tandis que leur victime gémissait, à demi évanouie.

Soudain la verge fut prise d'un accès de raideur, elle tressauta et l'homme poussa un grand cri de jouissance douloureuse. Aussitôt, les femmes se précipitèrent sur les larmes de semence, comme des vampires d'un nouveau genre.

Ragon se retira du judas.

— Vous voyez qu'il n'y a pas de quoi interrompre une séance, plaida madame Loraux. Il s'agit simplement d'une mise en scène. D'autre part, je ne souhaite pas compromettre la tranquillité et l'incognito de mes clients. Soyez assez aimable pour partir, je vous prie.

Il quitta le cabinet, encore étourdi par ce qu'il venait de contempler. Sur le seuil, il tomba nez à nez avec Lise. Il se rendit compte qu'il tenait toujours son roman en main.

— Puis-je vous l'emprunter ?

Ce fut madame Loraux qui répondit :

— Faites donc. Il vient de ma bibliothèque personnelle.

Et Ragon quitta les lieux comme un voleur. En tout cas, Lise n'avait pas menti : les draps n'étaient assurément pas bleus.

* * *

Il reprit ses tournées nocturnes avec Zehnacker.

Ce dernier était intarissable sur ses exploits de détective. Son souffle se formait, vapoureux, à la lumière des becs de gaz.

— Je vais avoir une promotion, annonça-t-il.

— Vraiment ?

— L'affaire Vernant a avancé grâce à moi. Vous avez dû apprendre que le ministre avait été révoqué devant le scandale de son adultère et de sa concussion ?

Ragon hocha la tête. Il frissonnait dans le froid nocturne, ayant l'impression d'être l'une de ces sentinelles chargées de veiller sur l'état-major endormi.

— Eh bien, il accuse maintenant un industriel nommé Arthur Mazon, connu pour ses sympathies impériales, de l'avoir envoûté pour remporter le marché de l'éther. Il devait être désespéré pour invoquer une raison pareille. Mais la justice républicaine commence à s'intéresser à ces éléments surnaturels.

— N'est-ce pas une manœuvre de Thiers pour montrer que la République élimine les derniers relents bonapartistes ? Napoléon III s'est lourdement appuyé sur les forces occultes tout en s'en défendant, non ?

— Je n'en suis pas certain, marmonna Zehnacker, visiblement mécontent d'aborder un sujet politique. Thiers veut rétablir la monarchie sans savoir comment procéder. Il s'accommode de toutes les forces susceptibles de l'aider. S'il peut rallier la Ligue spirite, il le fera. Tout comme il a cherché à se concilier les savants en leur promettant pour bientôt une nouvelle Exposition universelle à Paris. Mais tout cela nous dépasse, vous et moi. Agissons plutôt au niveau qui est le nôtre.

Il se pencha vers son camarade juste au moment où ils passaient sous un réverbère : l'ombre allongea son nez démesurément et, la clarté brillant à travers ses larges oreilles, lui donna des airs de korrigan monté en graine.

— Je vous disais que j'ai fait avancer l'affaire Vernant et, en effet, c'est moi qui ai découvert une statuette placée dans l'appartement des amants et destinée à attirer sur eux le mauvais sort.

— Bravo ! Mais je m'étonne que vous connaissiez ce genre de choses...

Zehnacker l'arrêta soudain. Pris d'une terrible prémonition, Ragon leva les yeux vers la plaque de la rue : ils venaient d'entrer dans la rue Servandoni qui coupait celle du Canivet avec une maison d'angle marquée par de puissantes chaînes de refends.

— Tonnerre ! murmura-t-il.

Mais déjà son collègue l'avait précédé et s'agenouillait auprès d'une troisième victime.

Là encore, le corps était blanc sur les pavés gris. Avec horreur, Ragon reconnut les traits de la femme. C'était la première prostituée qu'il avait interrogée, la brune mutine. Celle qui, quelques jours plus tôt, était encore occupée à satisfaire les désirs d'un vieillard libidineux.

Il eut alors honte du soulagement qu'il éprouva à savoir Lise saine et sauve.

— Regardez avec moi, murmura Zehnacker.

Ragon se força donc à contempler la chair pâle et nue. Au premier abord, tout semblait identique aux deux premiers crimes. Cependant, il n'y avait nulle trace de couture cette fois. La défunte avait été poignardée sous le sein gauche. Elle avait tenté de se défendre comme en témoignaient de multiples blessures aux mains.

Le gardien nota sur la paume une sorte d'ecchymose sombre. Mais il était trop tôt pour qu'elle se fût déjà formée. Quand, surmontant sa répugnance, il passa l'index dessus, la tache partit en fragments presque terreux qui roulèrent sous son doigt.

Quant aux vêtements, ils semblaient avoir été arrachés de force, comme le montraient les zébrures rouges sur les flancs.

— Le tueur devient de plus en plus violent, soupira Zehnacker.

— Dites-moi, s'enquit brusquement Ragon, la statuette, que représentait-elle ?

* * *

Ragon se trouvait face à madame Loraux. Il se taisait, contemplant la belle bibliothèque.

— En quoi puis-je vous aider ? demanda la tenancière en robe de chambre.

— Je suis simplement venu vous rapporter votre livre.

— Il vous a plu ?

— Je l'ai à peine feuilleté. Néanmoins, vous devriez faire attention, l'humidité attaque la tranche et la reliure. Je m'y suis sali les mains.

— Vous m'en voyez désolée. C'est malheureusement chose courante dans nos métiers respectifs...

Ragon reprit son attente silencieuse. La maquerelle et le policier se défièrent du regard.

— Vous ne semblez guère troublée par la perte de trois de vos pensionnaires, murmura-t-il enfin.

— Qu'y puis-je ?

Ragon se redressa et alla droit vers les rayonnages. Madame Loraux s'écarta, croyant qu'il allait la frapper.

— Que faites-vous ?

— J'ai enfin saisi ce qu'il s'était passé, répondit-il. Combien faudrait-il encore de mortes pour que vous interveniez ?

— Je ne comprends pas.

Il choisit tous les ouvrages dont la tranche n'était pas dorée et les tira de leur emplacement pour les renverser sur l'épais tapis.

— Julie avait les doigts couverts de poudre d'or. Quant à la Mauresque, ses mains étaient tachées de rouge.

Il ôta alors les livres où l'on ne trouvait que de l'encre noire. Les rangs de la bibliothèque se décimèrent encore davantage. Ils

évoquaient maintenant un clavier brisé.

— Quant à la troisième victime, elle arborait des taches marron sur les paumes.

Il sélectionna cette fois toutes les reliures qui présentaient une couleur différente. Ils s'effondrèrent comme des soldats fusillés. Le tas devenait imposant.

— Vous êtes fou ! cracha la tenancière.

Ragon observa les cinq volumes survivants, perdus sur les étagères vides.

— J'oubliais la percale bleue dont on a cousu les chairs de ces malheureuses. J'ai longtemps cru qu'elles provenaient des draps de votre établissement. Mais la percale sert aussi dans les livres.

Il abattit encore les œuvres qui comportaient des signets de tissu jaune, vert ou rouge.

Un seul livre était encore debout : doré sur tranche, la reliure de chagrin havane, la page de titre écrite à l'encre rouge et son marquage de percale bleue dont la partie inférieure avait été coupée.

Magia sexualis de P. B. Randolph.

Il s'en empara et le posa sur le bureau. Il s'approcha de la petite bonne femme, la dominant de toute sa taille et de tout son poids.

— À présent, je ne veux plus aucun mensonge. Je sais que vous pratiquez la magie dans cet établissement. Vos pensionnaires ont toutes consulté cet ouvrage : voilà le point commun qui me manquait. Je sais que vous avez placé une statuette de Vénus que vous avez enchantée dans l'appartement du ministre Vernant. Il en manque une dans votre salon, je l'ai vérifié en entrant. Si vous n'êtes pas franche avec moi, je vous fais arrêter pour sorcellerie sur la personne d'un représentant de l'État.

Tout en l'énonçant, il savait qu'une telle accusation ne pourrait jamais aboutir devant les tribunaux. Il retourna s'asseoir dans son fauteuil et madame Loraux, secouée, revint derrière son bureau et caressa la couverture du Randolph.

— J'ai découvert la magie sexuelle avec ce manuel, dit-elle d'une voix grave et ferme. Un client me l'a confié au moment de la Commune. Il a été fusillé et j'ai gardé l'ouvrage. L'auteur y explique que l'énergie dégagée par la sexualité peut être la source de pouvoirs importants. Selon lui, l'amour est une substance physique, un fluide nervo-vital formé de composants électriques, magnétiques et chimiques. Les fluides de l'homme et de la femme se mêlent au moment de l'acte pour créer l'éthyle, une aura capable d'appeler les entités du monde invisible, les absents et les morts.

Elle soupira avant de reprendre :

— L'auteur décrit une cérémonie baptisée Mahi Kaligua. L'homme doit d'abord méditer une semaine et s'attacher à une influence

planétaire par un choix de parfum, de couleur, de métal, de pierre et de note musicale. À l'issue de ces huit jours, la femme pénètre dans la chambre à son tour et l'union commence. Il faut renouveler l'opération tous les trois jours en atteignant la jouissance à chaque fois. Cette énergie magique peut aussi être déposée dans des statuettes appelées volt. On recourt alors aux fluides corporels : sang et semence en particulier.

Ragon écoutait attentivement. Il s'efforçait de repousser les images de Lise, sa muse vénale, si éthérée, participant à ces rites barbares pour faire s'épanouir la rate du vulgaire.

— Randolph théorise une magie blanche de l'amour, dit-il. Vous en avez pratiqué le versant noir, forçant vos pensionnaires à se prêter aux délires de vos habitués pour obtenir du pouvoir, une malédiction sur un concurrent. Ils ont torturé Julie, la Mauresque et la brune. Quand leur expérience a mal tourné, ils ont abandonné les corps dans les rues alentour, sans même une couverture.

— Vernant avait les moyens de faire fermer l'établissement ! se récria la maquerelle. Depuis la Commune, nous sommes criblés de dettes. Nous avons dû lui obéir. Il souhaitait devenir riche et puissant.

— Mais le jeu a mal tourné...

— Il insistait pour que Julie boive un litre entier de semence que nous avions récoltée. Ensuite, nous avons dû lui coudre les lèvres. Mais elle a tout rendu. Elle en avait trop avalé. Elle s'est étouffée. Nous n'avons rien pu faire. Vernant nous en empêchait.

— Il a voulu recommencer.

— Oui. J'ai tenté de refuser mais il a menacé de tuer Leïla. La Mauresque. Alors, elle est devenue la seconde victime.

— Elle s'est noyée aussi ?

— Je ne le crois pas : nous avons été plus prudentes. Cependant, elle s'est soudain mise à réagir très vivement. Elle a commencé à tousser, à avoir du mal à déglutir. Tout son corps la démangeait et son visage a brusquement enflé. Elle a étouffé sous nos yeux.

Elle se détourna à ce souvenir.

— Vernant était furieux. Comme la première fois, il nous a fait abandonner le corps en pleine rue. Nous avons dû obtempérer. Mais quand il est revenu pour exiger une nouvelle expérience, nous avons refusé en le menaçant de le dénoncer. Il nous a ri au nez et il est parti.

— Mais alors, le troisième corps ?

— Nous avons décidé de nous venger. L'un de nos clients, monsieur Mazon, est venu nous voir pour réaliser un rituel identique. Nous l'avons mis sous l'influence de Vénus en suivant le tableau des correspondances planétaires de Randolph. La couleur verte, le nombre sept, le cuivre vont tous dans le même sens. Le parfum participe tout autant du rituel.

— Et l'émeraude que vous portez au cou.

Elle caressa fugacement son amulette.

— Oui.

— C'est donc la cérémonie que j'ai surprise chez vous ?

— Effectivement. Mais nous avons menti à Mazon. Nous avons en fait utilisé l'éthyle pour fabriquer une statuette qui maudirait Vernant. C'est Rachel qui l'a offerte au ministre. Il revenait parfois la voir.

Ragon comprenait enfin le fin mot de l'histoire.

— Et votre sort a fonctionné, acheva-t-il. Vernant a été dénoncé, surpris, révoqué. Il a alors songé au lien avec la statuette. Et il a tué Rachel, laissant son corps dénudé pour faire croire à un unique tueur.

— C'est lui, l'unique tueur ! s'emporta la maquerelle. Il a assassiné trois de mes filles. Lui seul est responsable ! Vous pouvez bien m'arrêter. Avec ce que je sais, j'emporterai quelques réputations avec moi !

Le gardien réfléchit longuement avant de demander :

— Que pense Mazon de tout cela ?

— Lui ? fit madame Loraux, interloquée. Il a gagné une fortune dans cette histoire. Le départ de Vernant lui a permis de signer de nouveaux contrats avec le gouvernement : il a désormais la mainmise sur les gisements d'éther des colonies. Mazon pense que notre rituel a parfaitement fonctionné. D'ailleurs, il s'est engagé à rembourser toutes nos obligations. Je peux donc partir de cet établissement la tête haute.

— Vous n'êtes pas forcée de partir, murmura-t-il.

— Vous vous tairiez ? fit la maquerelle avec un affreux soulagement. Mais qu'avez-vous à y gagner ?

— Je n'ai pas les moyens de m'attaquer à Vernant. Un simple policier et des prostituées contre un ancien ministre ? Même en République, cela ne se fait pas. Par contre...

Le regard de la tenancière se fit soudain plus rusé. Elle venait de deviner la demande du policier avant même qu'il ne la formulât.

— Annulez la dette de Lise. Je l'épouserai. Votre secret sera bien gardé.

Après un court instant de réflexion, la femme inclina la tête. Ragon se leva sans savoir s'il devait se haïr ou se réjouir. Remettant son chapeau, il se dirigea vers la sortie.

— Un autre policier enquête sur l'affaire Vernant, prévint-il en franchissant le seuil. Un chauve avec une tête de momie. Méfiez-vous de lui. Il est extrêmement intelligent, et ambitieux. Je passerai prendre Lise demain matin.

Et il partit.

Dehors, la première étoile brillait dans le ciel.

Ragon savait que les révoltes au front s'achevaient toujours devant un peloton d'exécution.

Seuls quelques déserteurs s'en tiraient parfois.

PREMIÈRE PARTIE

Tout porte à croire aussi que, vu l'application massive de notre thérapeutique, nous serons obligés de mêler à l'or pur de l'analyse une quantité considérable du cuivre de la suggestion directe.

Freud, *Les Nouvelles Voies
de la thérapeutique*

Carnet 1889 – Pour un nouveau festin de nos chairs androgynes

Quand l'ange anthropophage nous
[guide sur la colline
Pour un nouveau festin de nos chairs
[androgynes

Hubert-Félix Thiéfaine,
Sentiments numériques revisités

La porte s'ouvrit sans résistance. Le gardien de la paix Bailly et l'inspecteur de la Sûreté Ragon firent leur apparition.

La pauvre mansarde de la rue Racine était chichement éclairée en cette journée d'été. Il y régnait pourtant une chaleur étouffante. À peine entré, Bailly se plaqua par réflexe une main sur la bouche. L'odeur de soufre sembla d'abord insoutenable, puis elle se dilua un peu avec l'arrivée d'air.

Le policier se reprit bien rapidement, effaçant de ses traits toute trace de malaise. Ce fut à peine si son supérieur distingua une légère crispation de ses sourcils, toujours noirs et épais alors que les cheveux blanchissaient déjà.

Le plancher grinça sous le pas lourd de Ragon. Ce dernier se demandait s'il ne préférerait pas les meurtres bourgeois qui avaient le bon goût de se situer dans les premiers étages. Il se serait bien vu, détective en fauteuil, envoyant ses adjoints faire le travail de recherche à sa place tandis qu'il se consacrerait à la lecture. Ou aux orchidées.

Son regard se promena lentement sur la pièce.

Le toit laissait voir la charpente, à peine isolée par un peu de chaume. À travers une fente cramoisie, on pouvait même apercevoir, au loin, dans les splendeurs roses du couchant, la toute nouvelle tour Eiffel, fièrement érigée pour l'Exposition universelle.

À l'intérieur, la lumière tombait par pinceaux larges et veloutés, donnant à la pièce des allures de tableau romantique. On ne trouvait, dans cette misérable chambre de bonne du Quartier Latin, presque aucun mobilier, à part une table, une chaise mal rempaillée et un lit.

Tout autre que Ragon aurait concentré son intérêt sur la couche où était étendu un cadavre entièrement nu. Lui repéra immédiatement le cahier posé sur la table, seul écrit contenu dans la pièce.

C'était la seconde raison pour laquelle l'inspecteur préférait les meurtres bourgeois : les gens de la bonne société possédaient souvent d'amples bibliothèques qui les trahissaient. Quand ils s'aventuraient à les lire.

— Pardonnez-moi, s'impatienta le concierge.

Il ne parvenait pas à pénétrer dans la chambre, empêché par l'immense carrure du policier qui occupait tout le cadre de la porte. Derrière lui, le docteur Gaffiot patientait, hiératique.

Celui-ci attendit d'avoir repris son souffle avant d'aller jusqu'à la table et s'emparer du cahier. Un titre était écrit sur la page de garde avec de beaux pleins et déliés d'élève modèle : *Confessions androgynes*.

Le deuxième mot était raturé avec une violence surprenante qui n'était pas dans le ton du reste. Ragon en parcourut quelques feuillets. Il n'y en avait que onze. Numérotés. Le texte était tracé d'une écriture soignée et agréable.

— J'ai découvert le corps ce midi. Les voisins ont été alertés par l'odeur de gaz.

L'inspecteur ne parut pas entendre. Il lisait la première page.

Ne vous faites pas le juge de ce que je suis, soyez plutôt le confident de mes malheurs, vous qui lisez ces lignes. Je compte y retracer ma vie succinctement. Car le terme de mon existence n'est plus très loin et, après tant de déceptions, tant de larmes, je n'y veux plus songer trop longtemps. Mon propre corps me pèse désormais et j'ai hâte d'en libérer mon âme.

J'ai reçu l'éducation des bons chrétiens. Je sais qu'attenter à ses jours est un crime contre Dieu. Mais quand le Seigneur m'a-t-Il jamais apporté Son aide dans ma détresse ?

Je n'ai pas demandé à venir au monde. À ma naissance, mes parents se sont réjouis. J'ai passé mon enfance et ma jeunesse à l'abri du besoin. Très tôt, j'ai manifesté une prédilection pour les choses de la religion. Je faisais preuve d'une piété qui ravissait le monde autour de moi. « C'est un véritable petit ange ! » s'écriait-on à ma vue. Ma mère fit même prendre une photographie de moi, en extase, en habits de communiant.

Mon père aurait préféré que je prisse la suite de son commerce de chapeaux mais je n'avais guère d'appétence pour les costumes. Nous eûmes de nombreuses querelles à ce sujet. J'avais cependant bien intégré la loi paternelle, aussi finis-je par céder à ses instances et me préparai au métier de chapelier.

Je découvris peu à peu tous les emplois de la fabrication de couvre-chefs et les diverses techniques : les machines chaînettes, les piqueuses plates, le travail au plateau ou à la pédale...

Le style était digne du feuilletoniste Carcopino. Ragon sauta quelques lignes sans se préoccuper des autres occupants de la pièce, auxquels s'était ajouté le docteur Gaffiot. Le praticien, homme important et conscient de lui-même, se racla la gorge.

— Personne n'a rien vu, poursuivait le concierge. Il y avait tellement de monde qui défilait dans cette chambre. Des hommes, des femmes. Un véritable scandale !

L'inspecteur ne leva même pas les yeux et alla au bas de la page.

... je pris finalement goût au velours et à la dentelle, quoiqu'ayant une préférence pour le feutre que l'on moulait sur des formes en bois.

Comme j'avais en âge, on imagina de me marier. À ce sujet, je dois dire que je n'avais jamais vraiment posé les yeux sur le sexe opposé. Jusqu'à mes sept ans, je ne voyais même pas de différences entre nous. Les particularités de caractère me semblaient bien plus importantes.

Mais il est de bon ton dans notre société policée de séparer les deux sexes au point que, quand il s'agit de les unir, ils sont devenus des étrangers l'un pour l'autre, mais aussi pour eux-mêmes. Je n'ai jamais pu me découvrir car tout était tu. Le langage était expurgé, rempli de sous-entendus. On se comprenait à demi-mot.

Or, mes parents moururent à cette époque, emportés par le typhus. J'eus de la chance dans mon malheur car je pus repousser le mariage que l'on voulait m'imposer. Revenant à ma première passion, je décidai d'entrer au séminaire.

J'avais alors vingt-et-un ans et j'ignorais que ces années allaient m'enseigner toute autre chose qu'une religion d'amour. Au contraire, j'allais apprendre que j'appartenais à une engeance innocente mais haïe, celle des...

— Hermaphrodites, lut Ragon à haute voix.

Son ton fit sursauter le médecin et le concierge. Bailly, accoutumé aux lubies de son supérieur, ne broncha pas.

Enfin, l'inspecteur se pencha sur le cadavre qui trônait dans une pose langoureuse, allongé sur le côté droit, la jambe gauche légèrement repliée, la joue reposant sur ses bras croisés et la tête tournée vers les visiteurs. Le drap qui le recouvrait ne pouvait dissimuler des courbes indéniablement féminines. Quant au visage, serein, il était d'une perfection angélique.

— Je n'ai jamais eu de locataire aussi aimable, avoua le concierge, presque à regret. Toujours un bonjour, toujours un merci. Un sourire. Mais si triste !

— J'ai été appelé au chevet de cette personne, prononça doctement le médecin. J'ai ainsi pu constater le décès, ainsi que l'anomalie

physique que présentent certaines parties du corps...

Ragon fit le tour du lit et, passant de l'autre côté, aperçut deux seins menus mais correctement formés. Sans cacher sa répulsion, il souleva le tissu blanc, amoureusement pris autour du mollet. Dans l'entrejambe de la victime pendaient des organes incontestablement mâles.

— Voilà qui est inhabituel...

— N'est-ce pas ? repartit Gaffiot. J'ai pu constater que les deux sexes sont si parfaitement fusionnés en cette personne qu'on ne peut plus les démêler. C'est une sorte de chimère.

Le policier hocha la tête. Il repensait à sa première enquête.

On aurait pu croire à une statue. La peau était devenue d'une blancheur de marbre. Quant aux traits de la victime, ils étaient doux, presque sereins. Les lèvres bleues témoignaient pourtant d'une asphyxie.

— Que s'est-il passé, docteur ? Selon vous.

— C'est une mort par étouffement. Intoxication au gaz de ville.

— On entendait le sifflement depuis le palier, intervint le concierge. Et puis, une odeur terrible ! Cela sentait le soufre pire qu'en Enfer ! J'ai fermé le robinet au plus vite.

Avec réticence, Ragon examina le cadavre admirable. Il n'y avait pas trace de violence. On pouvait conclure au suicide.

— Souhaitez-vous entendre la suite de mon rapport ? fit le médecin, irrité par l'indifférence que lui témoignait l'inspecteur.

— Non.

Ragon se tourna vers le concierge :

— Pouvez-vous aider ce cher docteur Gaffiot à emporter le corps à la Morgue ?

— Bien sûr.

— Sans vouloir abuser de votre gentillesse, je pense que l'agent Bailly ne refuserait pas un rafraîchissement.

— Messieurs, s'inclina le portier.

Il pensait manifestement avoir affaire à un fou qu'il ne fallait pas contrarier. Le praticien se drapa dans sa dignité et quitta les lieux avec un reniflement de mépris.

Quant à Ragon, il alla s'asseoir lourdement sur l'unique chaise, qui soutint son poids malgré sa frêle apparence, et reprit sa lecture à la deuxième page. À haute voix.

Croyez bien que je fis tous les efforts nécessaires pour endosser l'habit de prêtre. J'y mis toute mon âme.

Mais mon corps me fit défaut. J'usurpais l'identité d'un autre. Très vite, je compris que ma poitrine n'aurait pas dû s'arrondir comme elle le faisait. Les autres pensionnaires avaient le torse aplati, aussi

dissimulai-je la mienne au moyen de nombreux bandages. Il me fallut recourir aux expédients les plus divers pour parvenir à cacher mon état. Ainsi...

Avec un soupir, l'inspecteur passa de nouveau quelques lignes. Les subterfuges de l'hermaphrodite l'intéressaient mais il se préoccupait surtout de résoudre cette affaire.

Il lut en diagonale jusqu'à tomber sur un détail intéressant en toute fin de page.

Je m'en ouvris à mon confesseur.

Celui-ci, d'autant plus troublé qu'il avait toujours montré pour moi une amitié sans faille, me tint un discours de péché. Il me parla des flammes de l'Enfer. J'eus en effet la maladresse de lui confier mon affection pour d'autres hommes, en plus des femmes.

Mais, pour moi, ce n'était pas là le pire. Je savais mon cœur innocent de la moindre luxure. Je n'aspirais qu'à un amour pur et sans tache. Une fois encore, mon corps me gênait. Je ne savais qu'en faire.

Quel avait été le dessein de Dieu en me donnant une identité indécidable ? Le choix me revenait-il ? Avais-je la possibilité de me faire homme ? Ou femme ? Ou, plus simplement, ne pas choisir ?

La réaction de l'abbé B... me plongea dans une grave crise morale. Pendant de longues semaines de contrition, je vécus effectivement en Enfer, ou tout comme.

À ce moment, deux aides vinrent chercher le cadavre. Les hommes lançaient des regards étonnés sur ce mélange pour eux inédit. Fascinés, ils le dévoraient des yeux. On utilisa le drap comme un linceul et la nudité dérangeante fut couverte d'un voile pudique.

— Sous quel nom avez-vous enregistré cette personne comme locataire ?

— Tiphaine Romilly, répondit aussitôt le concierge, fier de pouvoir être utile. Pendant longtemps, j'ai cru à une jeune femme. Et puis, à un jeune homme. Maintenant, j'en sais encore moins qu'avant. Quand je pense à tous les visiteurs qui sont passés par ici. Peut-être étaient-ils attirés par ce mystère...

Revenant à la réalité, il déposa sur la table deux verres et une bouteille de cidre.

— J'espère que cela conviendra à ces messieurs, ajouta-t-il. C'est tout ce que j'ai d'un peu frais.

— Merci beaucoup.

L'homme attendit d'être congédié mais cela ne vint pas.

— Vous restez dans la chambre, monsieur l'inspecteur de la Sûreté ?

— Oui.

— Malgré l'odeur ?

— Oui. Ce n'est pas si différent d'un parfum de fleur.

Cette dernière réponse fut donnée avec une légère impatience qui n'échappa pourtant à personne. Le concierge salua et se retira.

— Serviteur.

On entendit son pas dans les escaliers. Faisant abstraction de l'atmosphère empuantie, Ragon entama la troisième page.

Rien ne m'avait préparé à cela. Ne trouvant aucun réconfort dans les paroles enflammées de mon confesseur, je me tournai vers l'évêque. Celui-ci me montra une oreille plus attentive et un cœur plus compatissant. Il me demanda s'il avait l'autorisation d'en parler à un médecin.

J'acceptai.

Le verdict fut des plus étonnants. Je n'entrerais pas ici dans des détails anatomiques mais...

Ragon releva un œil.

— Vous pouvez vous asseoir, Bailly. Tiphaine ne vous en tiendra pas rigueur.

Le gardien de la paix observa une seconde le lit qui avait porté le cadavre puis, après un imperceptible haussement d'épaules, déposa son solide fessier sur un coin du matelas. L'inspecteur avala un verre de cidre servi par son subordonné.

— Où en étais-je ?

Il passa de nombreuses lignes et se contenta des deux phrases terminales.

La conclusion cependant ne faisait aucun doute. J'étais l'une de ces pauvres créatures damnées que l'on nomme androgynes.

— Cela ressemble tout à fait à la note de quelqu'un qui va se suicider, résuma Ragon.

— Et pourtant, vous croyez qu'on l'a tué, dit Bailly.

— Qu'est-ce qui vous fait penser une telle chose ?

— Autrement, nous ne serions déjà plus là, monsieur l'inspecteur.

Ragon constata que la lumière faiblissait. Il s'écorchait les yeux à lire dans la pénombre. D'un geste las, il tendit le cahier à l'agent.

— Prenez donc la suite, voulez-vous ? C'est un four, ici.

Bailly s'exécuta sans protester. Il s'éclaircit la gorge et, d'une belle voix grave, déchiffra les calligraphies.

De toute ma vie, je n'ai connu période aussi malheureuse. J'avais

beau faire acte de contrition, me flageller parfois, je ne parvenais pas à modifier ma propre anatomie.

De même, mon affection me portait vers toutes les beautés que je rencontrais. Et je dois avouer que l'on n'était pas insensible à mon charme, même en apprenant mon infortune.

Un jour, par exemple...

Le gardien de la paix cessa de lire.

— Pourquoi vous arrêtez-vous ?

— Il est certaines choses qu'on ne peut dire à haute voix, monsieur l'inspecteur.

— Je comprends votre pudeur. Allez directement à ce qui nous intéresse.

Bailly parcourut lentement les lignes suivantes et finit par reprendre plus bas :

Mais cette vie ne pouvait durer.

La religion me faisant défaut, je me tournai vers la science. L'un de mes amours me confia qu'il existait un hospice où l'on se préoccupait des gens de mon espèce. Un médecin donnait des consultations près du boulevard Saint-Michel, impasse des Salicornes.

Je préparai donc mes affaires et, dès le lendemain, je partis pour Paris.

« Ce docteur s'occupe-t-il de tous les monstres de la nature ? » avais-je demandé.

On m'avait répondu :

« Tous. »

Les deux hommes échangèrent un regard de connivence.

— Appelez donc un fiacre, ordonna Ragon.

— Mais le boulevard Saint-Michel est à deux pas d'ici !

— Je n'aime pas marcher et nous pourrions lire en route, répliqua l'inspecteur.

* * *

Une fois en voiture, à la lumière passante des becs de gaz, il voulut poursuivre sa lecture mais le conducteur s'étonna :

— Impasse des Salicornes ? Vous êtes sûrs qu'elle existe ?

— Remontez donc le boulevard Saint-Michel et arrêtez-vous devant ce qui s'en approche le plus.

Le fouet claqua et le véhicule se mit en route sur les pavés équarris.

— Pardonnez-moi, inspecteur, reprit Bailly. Je ne comprends pas vraiment ce qui vous détourne de l'hypothèse du suicide.

— Avez-vous vu le cadavre ? Tiphaine était manifestement dans les bras de Morphée au moment où cela est arrivé. Et puis, vous avez remarqué comme son corps l'accablait. Songez-vous un seul instant que notre victime ait pu décider de se coucher nue pour attendre la police ? Non. Ceci est manifestement une mise en scène. On lui a d'ailleurs donné la position exacte de l'*Hermaphrodite endormi* du Musée du Louvre. Nous avons affaire à un meurtre arrangé en suicide, j'en ai l'intime conviction.

— Vous ne pensez pas que Tiphaine, dans sa coquetterie dévoyée, ait pu adopter cette pose d'elle-même ? Ou de lui-même ?

— Non. C'est ce qu'on a voulu nous faire croire en jouant sur nos préventions contre les invertis de toute sorte. Nous les imaginons habités par le désir, ne songeant qu'à la gaudriole, alors que, bien souvent, ils ne sont pas très différents de nous.

— Si vous le dites, inspecteur, fit Bailly d'un ton sceptique.

— Lisez donc la suite. Vous avez de bons yeux.

Le véhicule cahotait sur la route et s'arrêtait fréquemment. On entendait le conducteur demander son chemin à ses collègues.

— La cinquième page est très courte, prévint l'agent.

Ce qui m'arriva ensuite dépasse l'imagination. Encore aujourd'hui, en l'écrivant, je doute que quiconque puisse m'accorder le moindre crédit. Cette rencontre fut semblable à un rêve prégnant que le matin naissant chasse.

— C'est tout ? s'étonna Ragon.

— Je vous avais averti, inspecteur.

Une nouvelle fois, le fiacre stoppa.

— Messieurs, vous pouvez descendre, dit le conducteur. Ce n'était pas chose aisée, mais j'ai trouvé votre impasse.

La nuit tombait lorsqu'ils sortirent devant un minuscule passage, presque dissimulé par une colonne Morris qui rappelait les représentations des *Pêcheurs de perles* au Théâtre italien. Un peu plus loin, une plaque émaillée annonçait en blanc sur bleu outremer : impasse des Salicornes.

— J'habite et je travaille sur cet îlot depuis trois ans, confia Bailly, et c'est la première fois que j'entends ce nom.

Ragon ne releva pas son commentaire.

— Depuis que nous arpentons les rues, dit-il, on ne se tue plus à l'extérieur, on s'égorge dans les étages. Malheureusement...

Ragon avisa, surmontée d'un beau frontispice à angelots, une unique porte à laquelle il frappa. Il espérait ne pas avoir à grimper encore des escaliers.

— Bonsoir, messieurs, fit une voix flûtée.

— Nous venons de la part de Tiphaine, lança l'inspecteur à tout hasard.

On s'effaça. Les deux hommes pénétrèrent dans l'ouverture si basse qu'ils durent se pencher. Les flancs de Ragon passaient à peine dans le cadre.

Une fois à l'intérieur, il distingua une lampe étrange de forme allongée, semblable à une goutte d'eau géante. Un fil passait au centre, porté à incandescence. Elle éclairait autant qu'une dizaine de bougies.

À cette lueur, il put admirer les traits de la personne qui leur avait ouvert. Il s'agissait d'une soubrette assez jolie qui baissait modestement les yeux. Elle observa à la dérobée l'uniforme de Bailly.

— Je suppose que vous désirez voir le docteur, dit-elle.

— Tout à fait.

— Veuillez attendre ici. Je vais le chercher.

Dès qu'elle fut partie, l'intérêt du policier revint sur l'ampoule. Il n'en avait jamais vu de cette sorte. Elle ne fonctionnait manifestement pas au gaz ni à l'huile. Quelle énergie pouvait bien faire brûler le fil métallique ? De l'électricité comme dans la fontaine lumineuse de Coutan ? Il remarqua que le fil était plongé dans un liquide bleuâtre qui tourbillonnait sous l'effet de la chaleur. De l'éther ?

Ses réflexions furent interrompues par l'arrivée d'un homme d'âge moyen, en costume sombre. Ses cheveux avaient déjà commencé à battre en retraite sur son crâne, ne laissant qu'une couronne ouverte sur le devant, tandis que sa barbe consistait en un simple collier glissé sous le menton. Il pâlit en apercevant l'uniforme du gardien de la paix.

— Bonsoir, messieurs, je suis le docteur Daremberg.

— Inspecteur Ragon. Voici l'agent Bailly.

Le praticien ne se démonta pas.

— Mon cabinet est parfaitement en règle... Que puis-je faire pour vous ?

— Je suis occupé par la lecture d'un cahier qui pourrait vous intéresser. Il a été écrit par Tiphaine Romilly.

Il guetta la réaction de son interlocuteur qui parut alarmé, étonné et curieux.

— C'est la page six, précisa-t-il.

Qui saura traduire mon émotion au moment où j'entrai dans le laboratoire ? J'allais peut-être enfin pouvoir séparer les deux moitiés qui me composaient, redevenir unique. Finalement, tout se résumait à des problèmes d'extrémités. En retranchant l'une ou l'autre, je pourrais enfin atteindre ma pleine vérité.

Mais je luttai contre un terrible dilemme : devais-je me faire

entièrement homme ou entièrement femme ? Devais-je suivre l'identité que l'on m'avait inculquée depuis ma naissance ou bien choisir celle qui avait grandi avec moi ?

Qui saura m'aider à trancher ?

Qui ?

Il se tut. Cherchant des yeux un fauteuil où s'asseoir, il soupira quand il n'en aperçut aucun.

— Oui, concéda le docteur Daremberg. Tiphaine a passé du temps ici, il y a quelques jours. Mais je n'ai pu l'aider. Tiphaine se trouvait incapable de choisir entre ses deux identités comme vous venez de le lire. Nous n'avons pu trouver de solution et nous nous sommes séparés bons amis.

— Je vous propose de parcourir la suite, proposa Ragon pour toute réponse.

— Si vous le souhaitez, fit le médecin décontenancé.

— Page sept.

Il lui tendit les feuillets.

Est-il possible que mon esprit ait été à ce point induit en erreur ? Je pensais trouver un sauveur en la personne du docteur et j'y découvris un corrupteur.

Mes mains n'osent écrire ce qui pouvait se commettre dans ces sous-sols mais tout mon être en fut révolté.

Je partis dans un état de trouble absolu et, pour laver mes yeux du péché qu'ils venaient de contempler, je trouvai refuge auprès d'un prêtre.

Daremberg avait blêmi.

— Je ne comprends pas. Tiphaine n'a pu écrire une telle chose !

Il se passa une main dans ses rares cheveux qui rebiquèrent sur les tempes, lui conférant un air désespéré. Tout en lui disait sa culpabilité. Il se déplaçait imperceptiblement sur le côté, comme pour bloquer l'accès à la porte qui se dressait dans son dos.

— Veuillez nous montrer vos locaux, demanda Bailly qui avait suivi le mouvement.

— Je ne puis... Il s'agit d'expériences tout à fait novatrices... Vous risquez de vous méprendre sur...

— Ouvrez, insista Ragon.

La voix de l'inspecteur fit céder les maigres velléités de résistance du médecin. Accablé, il se tourna, les épaules affaissées, et déverrouilla la serrure. La soubrette, attirée par le bruit, survint avec un air de souris effrayée.

— Ce n'est rien, Camille, la rassura le médecin. Je fais visiter le laboratoire à ces messieurs de la police.

— Accompagnez-nous donc, mademoiselle, l'invita Ragon.

Il savait que la domestique risquait de dissimuler des preuves si on la laissait aller.

Ils descendirent donc tous les quatre dans un conduit extrêmement obscur qui sentait l'éther et le salpêtre. Des fils couraient sur le côté, reliés à des lampes semblables à celle aperçue dans l'entrée. Le docteur appuya sur un interrupteur et tout s'éclaira.

Ils parvinrent ensuite à une grande salle qui semblait sculptée dans les roches calcaires du sous-sol parisien. Une sorte de laboratoire se dressait au milieu avec des lits à sangles. Un bassin apportait une eau claire. Des instruments chirurgicaux étaient déposés sur une table.

Mais le plus surprenant était un grand sarcophage couvert de plaques de cuivre rivetées et auquel étaient reliés de nombreux câbles, tubes et tuyaux. Dans ces derniers, on apercevait des fluides sang et azur qui se mouvaient avec une lenteur visqueuse. Une âme artiste avait pris le temps de graver des figures délicates dans le métal dont le sexe était indécidable. L'ensemble était digne d'un roman de Jules Verne, à la fois magnifique et terrible.

— Qu'avez-vous fait ? murmura Bailly.

— De quoi s'agit-il ?

Maintenant hagard, le docteur Daremberg inspira longuement avant de répondre :

— Je l'ai baptisé le Gynandrator. C'est l'aboutissement d'années de travail et j'espérais le présenter à l'Exposition universelle. Il fusionne les avancées de Pasteur, Semmelweis et Lister sur l'asepsie. Tout est désinfecté avec de l'acide phénique. Quant aux bandelettes et à la charpie pour bander les plaies, elles sont chauffées à l'autoclave. Le patient est endormi grâce à un subtil mélange de protoxyde d'azote, d'éther et de chloroforme que j'ai mis au point...

— Mais quel est l'usage de cette machine infernale ? le coupa brutalement Bailly.

Le gardien de la paix semblait effaré par cet exposé. Comme Ragon, il en appréhendait la conclusion autant qu'il attendait.

— Avez-vous lu *Le Banquet* de Platon ? répliqua le médecin.

— J'ai lu tous les livres, fit Ragon.

Le médecin émit un rire sinistre.

— J'ignorais qu'il y eût des lettrés dans la police... L'un des discours de ce traité philosophique, celui d'Aristophane, raconte comment la terre fut jadis peuplée d'être à huit membres et deux têtes. Certains étaient entièrement hommes, d'autres femmes et les derniers androgynes. Leur puissance attira la jalousie de Zeus qui les foudroya et les coupa en deux. Eh bien, je cherche à restaurer notre androgynie primordiale. Je veux retrouver ce banquet originel où toutes les identités étaient acceptées.

— Comment procédez-vous ?

Le praticien était dans son élément. Il retrouva un certain allant.

— Je compile depuis le début de mes études de médecine toutes les techniques chirurgicales de « réparation des monstres ». J'ai appris à disséquer une poche périnéale entre la vessie et le rectum pour créer un...

— Taisez-vous ! s'emporta Bailly, blafard.

Ragon lui fit signe de se calmer et invita le docteur à poursuivre son exposé.

— Mais, pour éviter les complications liées à l'intervention, j'ai découvert de nouveaux procédés, notamment grâce à mon professeur à l'école de médecine, monsieur Sequard. Il a réussi à fabriquer un extrait aqueux à partir de testicules de chien et de cobaye. J'ai suivi sa voie mais en me concentrant sur les humains. Après de nombreux errements, je suis parvenu à isoler et cristalliser des matières spécifiquement mâles et femelles à partir de l'urine d'hommes et de femmes enceintes. Lorsqu'on injecte ce sérum sous la peau, le patient développe peu à peu des caractères sexués qui n'étaient pas les siens à l'origine. Les résultats sont étonnants, une véritable révolution de la médecine est en marche et...

L'inspecteur fut pris d'un doute. Il jeta un oeil à la petite Camille. Daremberg suivit son regard.

— Oui, vous avez bien deviné. Camille était un homme. J'en ai fait, à sa demande, un androgyne. Un sexe tiers qui nous réconciliera avec notre splendeur passée. Nous réunirons un nouveau banquet qui surpassera celui de Platon.

— Et Tiphaine ? Est-ce le fruit de votre travail ?

— Non, sourit le docteur. Son corps était déjà parfait. Tiphaine aurait pu être un personnage de feu Victor Hugo, mêlant en soi le grotesque et le sublime. Quand elle s'y applique, la nature dépasse toutes les capacités humaines.

— Je me dois de vous arrêter pour exercice illégal de la médecine, trancha Ragon.

Bailly posa une main sur l'épaule du suspect. Le dénommé Daremberg acceptait son sort sans protester mais dans ses yeux une flamme brillait toujours. Même si on le condamnait, il recommencerait.

— Je vous suis, messieurs.

— Une dernière question, docteur. Avez-vous convaincu Tiphaine de renoncer à l'opération ?

— Oui. Il n'y avait rien à changer. C'était l'incarnation de la perfection.

— Vous en parlez au passé...

— Si vous êtes là, c'est que Tiphaine n'est plus. Je ne suis pas

surpris. Le chagrin l'aura emporté... Quel malheur ! Tout le monde l'aimait. Mais d'autres viendront. N'oubliez pas quel est le thème du *Banquet* de Platon : l'amour. L'avenir sera androgyne, inspecteur. Le nouvel âge d'or arrive !

Sur un signe de son supérieur, Bailly emmena le médecin sans trop de ménagements. Avant de partir, Ragon jeta un dernier regard à la machine barbare et la jeune hermaphrodite qui le flanquait.

* * *

Quelques jours plus tard, l'inspecteur et l'agent se trouvaient à bord d'un fiacre qui traversait un Paris écrasé de chaleur.

— Je ne comprends pas, fit Bailly. Pourquoi vous acharner ? Nous avons trouvé le coupable.

— Vraiment ?

— Ce docteur maléfique aura de toute évidence tué Tiphaine. Ils se seront disputés pour leurs sombres questions de genre. Vous avez bien vu qu'ils n'étaient pas d'accord sur le sujet. C'est une bonne chose que nous ayons mis fin à ses agissements. On ne m'ôtera pas de l'idée qu'un homme et une femme, cela suffit à constituer l'humanité. Nous n'avons pas besoin de ce « sexe tiers ».

— Pourquoi les empêcher d'exister ?

— Mais ils sont une offense au Créateur ! Ils seraient heureusement incapables de se perpétuer. C'est bien la preuve qu'ils ne mériteraient pas de vivre.

Ragon se rencogna dans son siège, ses deux grosses mains posées sur son ventre énorme, retenant le cahier d'écolier.

— Voyez-vous, Bailly, j'ai rencontré mon épouse il y a dix-sept ans. Si nous avions pu avoir des enfants, ils auraient presque l'âge de Tiphaine. Mais nous n'en avons pas. Nous sommes donc incapables de nous perpétuer. Cela nous ôte-t-il le droit de vivre ?

Le gardien de la paix bredouilla, gêné.

— Monsieur, ce n'est pas ce que je...

— Je vais vous dire une chose, ajouta le policier, pensif. Aujourd'hui, je m'estimerai le plus heureux des hommes si j'avais un enfant comme Tiphaine.

Il exhala un long soupir, le regard dans le vague. Après quelques secondes de méditation, ses yeux se posèrent de nouveau sur son subordonné.

— Néanmoins, vous avez raison, Bailly. L'affaire semble close. Pour autant, il reste un élément qui nous engage à poursuivre.

— Lequel ?

— Laissez-moi vous relire la fin du cahier...

Il l'ouvrit à la huitième page.

Écrit à la hâte, ce cahier ne peut traduire qu'une partie de mes tourments. J'ai sacrifié au rite de la confession de nombreuses fois sans parvenir à chasser de mon cœur cette culpabilité qui me pèse. Pourquoi dois-je supporter cette différence dont on me fait grief et dont je ne suis aucunement responsable ?

Il n'empêche. Je crois savoir de façon indubitable que je recevrai bientôt ce qui m'est dû.

— Cela ne nous apprend pas grand-chose, murmura Bailly.

— Détrompez-vous. Quel est le personnage qu'évoque ce cahier et qui nous manque depuis le début ?

L'agent réfléchit rapidement.

— Le prêtre ?

— Après tout, il s'agit de confessions... J'ai pu identifier la ville d'origine de Tiphaine : il s'agit de Marigny. Je sais également qui y dirigeait le séminaire à cette période.

Sur ces mots, le fiacre s'arrêta non loin du collège des Bernardins.

Ils étaient arrivés.

* * *

Les deux policiers entrèrent dans l'hôtel particulier tout proche, guidés par un laquais en livrée dorée. Après avoir monté un escalier drapé de rouge, on les plaça dans une antichambre où ils attendirent un quart d'heure avant qu'un curé en robe ne les introduisît.

L'évêque se leva pour les accueillir.

— Messieurs, je vous en prie, prenez place. Le commissaire Zehnacker m'a averti de votre visite.

Ils s'assirent dans des fauteuils si moelleux que Ragon ne put retenir un soupir d'aise. Il inspira un parfum de roses dont un bouquet était disposé sur la table.

— Je vous écoute, messieurs, dit aimablement l'ecclésiastique aux beaux cheveux blancs sous sa toque violette. Je n'ai malheureusement que peu de temps à vous consacrer.

— Allons droit au but, monseigneur.

Il se pencha pesamment et déposa le cahier sur le vaste bureau.

— Pourriez-vous nous lire la neuvième page ?

Légèrement interloqué, l'évêque s'exécuta en parcourant quelques lignes.

— À voix haute, si vous le voulez bien.

Dans mon sommeil, des cauchemars me poursuivent encore. Je ne vis plus qu'une parodie de vie, pathétique. J'ai cessé toute activité et

ne sors plus de ma chambre.

Mais je pense avoir trouvé un moyen de mettre fin aux rêves affreux dont je suis victime...

Le religieux redressa la tête, circonspect.

— De quoi s'agit-il, messieurs ?

— Pouvez-vous nous confirmer que ces pages ont bien été écrites de la main de Tiphaine Romilly dont vous fûtes le confesseur à Marigny ?

Le visage de l'évêque se détendit.

— Je n'étais pas vraiment son confesseur. Tiphaine a simplement eu recours à mes lumières concernant un problème privé.

— Son androgynie.

— Comment se fait-il que...

— Je suis au regret de vous apprendre son décès.

— C'est terrible ! s'exclama le prêtre avec un air de profonde compassion. Que s'est-il passé ?

— Sa mort serait due à un geste criminel. Son meurtrier, un charlatan, a ouvert le gaz dans sa chambre, provoquant l'asphyxie.

— Voilà une bien triste nouvelle. Je prierai pour le repos de son âme.

Il examina de nouveau le cahier.

— En tout cas, je reconnais bien son écriture, toujours très appliquée. Maintenant que vous m'avez révélé l'auteur, je remarque même un tour que Tiphaine appréciait particulièrement. Il s'agissait de ne jamais laisser transparaître son sexe à l'intérieur d'un texte. Il suffit d'utiliser des verbes avec l'auxiliaire avoir et des adjectifs épiciens comme « pathétique ». Je me rappelle bien la fascination de cette chère âme pour les travaux de l'abbé Trithème et la stéganographie. Trithème s'efforçait de communiquer avec les anges par des langues secrètes. Mais j'ai à peine connu Tiphaine. Pourquoi vous adresser à moi ?

— En réalité, nous cherchions l'abbé Bérard en charge du séminaire de Marigny. Mais nous n'avons pu retrouver sa trace.

— Sur ce point, je puis vous apporter mon aide : l'abbé Bérard vient d'être nommé dans l'archidiocèse de Medellín, au sein de la jeune République de Colombie.

— Quel dommage, déplora Ragon. Nous aurions tant voulu le remercier pour ce qu'il a fait pour Tiphaine. Vous permettez ?

Il s'empara du cahier et lut la dixième page.

Cette vie ne me convient plus. J'ai décidé d'y mettre un terme. Mes pensées vont à l'abbé B... qui m'a été d'un grand secours pour me retrouver et savoir qui je suis.

Il enchaîna avec la dernière feuille :

*Confession, tu touches à ta fin.
Je n'ajoute plus rien, même si subsiste en moi la question : qui suis-je ?*

L'inspecteur reposa le cahier.

— On ne peut qu'être troublé par ces mots, ne trouvez-vous pas ?

— Oui, assister à l'agonie d'une âme qui se jette dans un péché mortel pour échapper à un autre. J'espère que Dieu lui pardonnera.

— Ce n'est pas de cela que je voulais parler, fit Ragon. Cette fin est très étrange. En page dix, Tiphaine écrit en substance « Je sais qui je suis » avant de s'interroger en onzième page « Qui suis-je ? » Ne sentez-vous pas une grande incohérence ?

— On peut mettre cela sur le compte de l'égarement d'un esprit au bord du gouffre...

— Vous oubliez qu'il ne s'agit pas d'un suicide, mais d'un meurtre. Pourquoi cette confession cherche-t-elle à nous faire croire à la première version ? Vous l'avez dit, ce texte est très maîtrisé quand il s'agit de cacher le genre de l'auteur. Pourquoi alors se perd-il finalement dans des contradictions ?

— J'imagine que vous allez me proposer une explication, inspecteur...

— Vous m'avez donné un indice important en évoquant le goût de Tiphaine pour la stéganographie. Ce cahier n'est pas ce qu'il semble être, il est codé. Or, le texte nous donne sa propre clef au milieu.

Il relut la page six :

Finalement, tout se résumait à des problèmes d'extrémités. En retranchant l'une ou l'autre, je pourrais enfin atteindre ma pleine vérité.

Bailly ouvrait de grands yeux surpris.

— Je vous propose de suivre son conseil, reprit Ragon. J'ai retranché l'extrémité de chaque page. Si l'on en conserve le premier mot, cela donne la phrase suivante : *Ne. Croyez. Rien. De. Ce. Qui. Est. Écrit. Dans. Cette. Confession.*

La révélation tomba dans un silence sépulcral. On aurait entendu une mouche voler.

— Il est étrange, repartit Ragon, que ce texte nous dise lui-même de ne pas lui accorder le moindre crédit. Mais alors, qui croire ? Et où se trouve la vérité ?

— Elle sans doute ailleurs. Tiphaine parle des deux extrémités, intervint l'agent. Avez-vous essayé avec le dernier mot de chaque page ?

— Bonne idée, Bailly.

Il feuilleta rapidement le cahier, prononçant les mots au fur et à mesure :

— *Hermaphrodites... Comme... Androgynes... Chasse... Qui... Prêtre... Dû...* Non, c'est du charabia. Même grammaticalement, cela ne fonctionne pas.

— Pardonnez-moi, fit l'évêque avec une irritation croissante, je ne vois pas bien où vous voulez en venir. Il est évident que vous êtes arrivés avec une théorie en tête. Soyez aimable de l'exposer ou de vous retirer séance tenante. Je n'ai pas le temps pour les fariboles d'un inverti !

L'inspecteur leva une main en signe d'excuse.

— Je suis désolé. J'étais persuadé que quelqu'un avait maquillé son crime en suicide mais que le coupable n'était pas le docteur. Il possède d'ailleurs un alibi pour la nuit du meurtre. J'ai vu comme il parlait de Tiphaine : « Tout le monde l'aimait », a-t-il déclaré. Je n'ai vu Tiphaine qu'à l'état de cadavre et je dois dire que son charme était évident. Sa particularité devait attirer l'attention et déclencher des émois amoureux chez hommes et femmes. Il arrive parfois que l'amour se tourne en haine. Je me suis donc demandé si quelqu'un aurait pu haïr Tiphaine au point de vouloir sa mort. Or, une seule personne est désignée dans ce cahier : l'abbé B... alias Bérard qui a réagi à cela en évoquant les flammes de l'Enfer. Ce même abbé qui a dû se confier à vous et qui est parti précipitamment dans les forêts colombiennes. Ne vous aurait-il rien dit à ce sujet ?

Le visage de l'évêque était un masque de marbre.

— Vous savez que je ne puis rompre le secret de la confession...

— Mais il vous a tout dit, n'est-ce pas ? L'amour contre nature qui l'étreignait malgré lui pour ce superbe androgyne. Ses projets pour en débarrasser le monde, supprimer la tentation. C'est pour cette raison que vous l'avez envoyé au loin. Au lieu de protéger un innocent, vous vous êtes fait complice d'un assassin.

— Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez, inspecteur. Je pourrais me sentir insulté par vos paroles et en référer à votre supérieur, le commissaire Zehnacker. Croyez bien que si j'avais à choisir entre un acte criminel motivé par la foi et l'abomination qu'est l'inversion...

— Tonnerre, l'inversion ! tonna Ragon en bondissant sur son siège.

Il feuilleta fébrilement le cahier et laissa percer un grand rire.

— Il suffisait de lire en sens inverse pour comprendre le second message ! Voici la phrase : *Je... Suis... Victime... Dû... Prêtre... Qui... Chasse... Androgynes... Comme... Hermaphrodites...*

Il reposa le carnet avec lenteur, comme libéré d'un poids. Un silence épais passa dans la pièce tandis que Ragon fixait son interlocuteur.

— Voici la preuve que vous attendiez. Je suppose qu'une enquête à Marigny nous apprendrait que l'abbé Bérard n'a pas toujours respecté son vœu de chasteté avec les séminaristes à sa charge. On pourrait sans doute montrer qu'il a effectué un voyage à Paris la semaine dernière. Je suis même prêt à parier que son portrait serait reconnu par le concierge de la victime, comme faisant partie des nombreux visiteurs de Tiphaine, peut-être le plus assidu.

L'inspecteur soupira.

— Je vous demande de rester à la disposition de la police dans les prochains jours, monseigneur.

L'évêque ne se troubla pas. Il regarda les policiers se lever et quitter le grand bureau. Finalement, l'eau des roses coupées commençait à croupir dans son vase.

— Je dois défendre mes brebis ! cria-t-il quand ils passèrent le seuil.

— Je pensais que vous aviez en charge l'humanité tout entière, répliqua Ragon en refermant la porte derrière lui.

* * *

— Un prêtre, murmura Bailly une fois qu'ils furent dehors. Qui l'aurait cru ? Comment avez-vous compris ?

— C'est élémentaire : le fait que le cahier ait été laissé sur place. Quelqu'un qui n'en aurait pas connu le contenu l'aurait pris avec lui par précaution. Comme le meurtrier a agi pendant que la victime dormait, il n'avait pas le temps de le consulter. Donc, l'assassin savait que rien ne l'y accusait. Cela ne pouvait être le docteur, désigné dedans comme un démon.

Les deux hommes commencèrent à remonter la rue, se plaçant du côté de l'ombre. Ragon avait déjà le souffle court et la transpiration abondante.

— Le titre indiquait qu'il s'agissait de confessions, reprit-il entre deux respirations. Et l'adjectif « androgynes » avait été barré rageusement. J'en ai déduit que le confesseur de Tiphaine lui avait demandé d'écrire ce cahier comme une pénitence. Il avait même dû lire ces pages. Il pouvait le laisser sans risque. Il n'a simplement pas pu s'empêcher de raturer le mot « androgynes » dont l'idée même le hérissait autant que le péché de chair.

— Mais comment avez-vous compris qu'ils étaient... ?

— Amants ? C'est le second détail que j'ai noté. Seul un amoureux pouvait disposer le corps de sa victime de cette manière. J'imagine que Tiphaine a cédé à son confesseur, qu'ils ont vécu une passion échevelée et que l'abbé, par honte, par jalousie peut-être, a tué l'objet de son amour.

— Tiphaine savait sa vie menacée en rédigeant sa confession.

Pourquoi, il – enfin elle – a-t-il laissé l'abbé la tuer ?

Bailly se perdait dans son indécision quant au sexe de l'hermaphrodite.

— Notre androgyne ne savait pas forcément si son amant allait frapper... En fait, je pense que Tiphaine acceptait sa mort, y voyant une fin à ses tourments. Il y avait quelque chose de sacrificiel dans son attitude.

— En tout cas, je suis soulagé que la machine contre nature de ce boucher de médecin soit détruite.

— Ses patients étaient volontaires, rappela doucement l'inspecteur. Pour ma part, je suis davantage heurté par le fait que l'abbé assassin s'en tire aussi bien dans son diocèse colombien. Nul n'ira l'arrêter là-bas.

Bailly ne répondit pas.

Ragon pensa fugacement à la petite soubrette nommée Camille qui, selon le docteur Daremberg, était destinée à devenir l'avenir de l'humanité. Il se demanda qui serait convié au nouveau festin que le médecin appelait de ses vœux. En attendant, la société avait dévoré Tiphaine.

Alors, il tourna au coin de la rue de Poissy et, quittant l'ombre, entra soudain dans la lumière aveuglante du soleil d'août.

Carnet 1893 – Croire à la pieuvre

*Pour croire à la pieuvre, il faut l'avoir vue.
Comparées à la pieuvre, les vieilles hydres
font sourire.*

*À de certains moments, on serait tenté de le
penser, l'insaisissable qui flotte en nos songes
rencontre dans le possible des aimants
auxquels ses linéaments se prennent, et de ces
obscures fixations du rêve il sort des êtres.
L'inconnu dispose du prodige, et il s'en sert
pour composer le monstre.*

Victor Hugo,
Les Travailleurs de la mer

Par un beau matin de printemps, l'inspecteur Ragon descendait lourdement la rue du Roc qui longeait le domaine du château de Lamballe. Il avait suivi le chemin qui allait de l'ancienne maison de Balzac à la Seine.

Malgré la pente douce, les genoux du policier souffraient du traitement qui leur était infligé et il dut s'arrêter plusieurs fois en route pour s'appuyer contre le mur. À sa décharge, son cœur non plus n'appréciait guère l'effort qu'on lui imposait.

Il nota alors que l'enceinte était, en son sommet, hérissée de tessons de bouteille.

Quelques pas plus loin, il découvrit, derrière une belle grille, un parc magnifique qui suivait docilement la déclivité naturelle du terrain, couvert d'arbres superbes, en particulier des marronniers, et des fleurs tout aussi resplendissantes qu'il ne reconnut pas.

Le jardin paradisiaque épousait la forme d'un quadrilatère traversé d'allées et semé de bâtiments divers : pavillon, chalet, remises. Des dames en crinoline et des messieurs en costumes d'alpaga y déambulaient paisiblement. Difficile de croire que ces personnes brûlaient d'un feu morbide et souterrain.

Pourtant, des hommes aux allures d'infirmiers les suivaient à distance respectable.

En haut se déployaient les deux ailes blanches du château. La façade fleurait bon le temps passé avec ses pilastres, ses palmettes, ses frontons aux L entrelacés et ses rubans sculptés.

— Vous êtes attendu ? demanda le portier.

— Je suis l'inspecteur Ragon.

— Monsieur le Docteur vous recevra dans son bureau.

Il remonta vers le palais.

Le salon était à l'image de l'extérieur : des rideaux de taffetas cerise tamisaient le beau soleil du jardin qui rehaussait les colonnes doriques et les portes de style Louis XIV.

— Monsieur le Docteur va vous recevoir.

Tous les domestiques parlaient de leur patron avec une componction digne du mobilier Louis-Philippe et du tapis de la Savonnerie. Tout ce qui pouvait blesser les sens était ici adouci : sons, lumières, pas sur le sol.

L'inspecteur fut introduit dans un bureau aux chaises encombrées de dossiers, de rapports, d'épreuves d'imprimerie et de vieux numéros du *Journal des Débats* et de *La Vie française*. Aux murs, on apercevait encore les traces rectangulaires d'une collection de tableaux qui n'avait jamais été remplacée.

Le policier s'assit devant un médecin aux traits ronds, comme entraînés vers le bas par des favoris sans épaisseur. L'homme se leva, ôta le cigare qui dépassait de sa bouche et tendit la main à son visiteur. Une vague de parfum parvint aux narines de Ragon.

— Bienvenue à Passy, inspecteur.

— Merci, monsieur Blanche.

Le visage de son interlocuteur s'affaissa comme sous l'effet d'un brusque chagrin mais il se reprit aussitôt et se rassit dans un siège curule.

— Je suis au devoir de vous détromper : je ne suis pas le docteur Blanche, mais le docteur Meuriot.

Ragon voulut lui demander pardon de cette méprise mais l'autre leva une belle main aux ongles parfaitement limés.

— Rassurez-vous, vous n'êtes pas le seul à vous tromper. J'ai racheté la clinique du docteur Blanche il y a tout juste vingt ans. Cela m'a coûté deux cent mille francs à l'époque. Mais tout le monde continue de l'appeler « la maison du docteur Blanche ». Que voulez-vous ? C'est ainsi. De toute façon, il est encore ici chez lui. Il passe régulièrement, notamment pour s'occuper de notre plus célèbre patient : monsieur de Maupassant. C'est à peine si j'ai le droit de m'en approcher...

Il souffla un nuage de fumée et observa les volutes avec attention, comme si elles devaient lui dévoiler l'avenir. Ragon attendit patiemment. Le regard de l'aliéniste revint sur lui.

— Mais je ne vous ai pas convoqué pour cela, inspecteur. Je sais que vous avez effectué des démarches pour que votre épouse intègre notre institution. Il était question de la deuxième classe à deux cent cinquante francs par mois.

— C'est exact, mais mes émoluments ne me permettent pas de déboursier une telle somme...

— Certes, l'interrompt Meuriot. Du temps de Blanche, on avait pour coutume de ne pas réclamer d'argent aux artistes, aux militaires et aux ecclésiastiques. Nous devrions pouvoir étendre ce privilège aux policiers. D'ailleurs, n'avez-vous pas été soldat ?

Ragon n'osait comprendre. Peut-être allait-il enfin assurer une vie décente à sa chère Lise ? Voyant qu'il se taisait, le médecin insista :

— J'ai lu la touchante lettre de recommandation du commissaire Zehnacker à votre sujet. Elle m'a convaincu. Je vous propose donc de prendre en charge les soins de votre femme. Cependant...

— Cependant ?

Meuriot inspira une nouvelle bouffée à la tête de son cigare.

— J'aurais besoin d'un service de votre part. En toute discrétion, bien sûr.

— De quoi s'agit-il ?

L'inspecteur n'était pas loin d'accepter n'importe quel pacte, fût-ce avec le diable. Il avait suffisamment vu l'état de Lise se dégrader, de jour en jour, à une allure effrayante. Elle en devenait presque immatérielle.

Meuriot se leva et lui tendit de nouveau la main sans attendre sa réponse.

— Mon adjoint le docteur Franklin Grout vous expliquera de quoi il retourne.

Avec l'impression d'avoir été joué par cet homme, Ragon accepta la poignée de main qu'on lui offrait. Il était prêt à payer le prix fort pour que son épouse bénéficiât des meilleurs soins.

* * *

Il vit venir vers lui un jeune homme osseux qui lui évoqua vaguement Zehnacker. Mais cette impression de dureté était démentie par un regard très doux et une voix suave.

— Inspecteur Ragon ? Je suis le docteur Grout. Suivez-moi, je vais vous conduire.

L'adjoint semblait plus loquace que son chef car il ne cessa de parler durant tout le trajet qui les mena du salon au premier étage.

— C'est là que nous logeons les pensionnaires libres, expliqua-t-il. Ceux qui se révèlent inoffensifs et autonomes. Monsieur Flacelière était de ceux-là. Un homme simple. Nous le traitions pour un délire mélancolique hypocondriaque. Quand on l'a amené ici, il manifestait une crise d'une extrême violence et il a fallu lui passer la camisole de force. Mais, depuis, il montrait un état mental très amélioré. Le docteur Meuriot pensait qu'après quatre années d'effondrement, il

allait sortir enfin de son douloureux spleen...

Grout ne s'était pas rendu compte que Ragon se ménageait une pause au milieu des escaliers. Il monta encore deux marches, constata qu'il était seul, se retourna et redescendit à hauteur du policier. Il se trompa sur les causes de son essoufflement.

— Vous devriez prendre davantage d'exercice et lutter contre votre embonpoint, diagnostiqua-t-il. Vos genoux, votre cœur s'épuisent comme ceux d'un vieillard.

— Mes genoux ?

— Je les entends craquer.

— Mon cœur ? demanda encore Ragon.

— Il suffit d'écouter votre respiration. Si vous poursuivez dans cette voie, vous mourrez avant l'âge.

Grout parut réfléchir un instant avant de reprendre :

— Finalement, nous pratiquons des métiers similaires. Nous enquêtons pour découvrir l'origine du mal et tenter, sinon de le prévenir, du moins de le circonscrire.

— À ceci près que mon travail commence quand le vôtre s'achève, répliqua Ragon.

D'un geste, il indiqua à son obligé guide qu'ils pouvaient reprendre leur ascension. Survolant quelques nouvelles marches de son pas léger, Grout ne put s'empêcher de poursuivre la conversation.

— Vous ne posez pas beaucoup de questions pour un policier. Dieu sait que notre clinique a éveillé la curiosité du public ces derniers temps avec l'internement de monsieur de Maupassant. Jamais nous n'avions eu une telle publicité. Et je dois dire que cela ne nous profite guère : l'agitation perturbe nos malades et entrave leur rémission.

Ragon grimpait chaque marche comme un condamné montant à l'échafaud. Ce n'était pas sa corpulence qui lui faisait des bottes de plomb. En cet instant, il ne songeait qu'à Lise. Serait-il capable de dénouer l'énigme que le docteur Meuriot allait lui proposer ? Pour la première fois de sa vie, il tremblait presque à l'idée d'échouer. Il se sentait fébrile, faillible, vulnérable. Ses petites cellules grises seraient-elles à la hauteur ?

Son seul réconfort provenait de son immense carcasse. Ses muscles gainés de gras fonctionnaient toujours. Ils repartaient à l'assaut, dégradé par degré. Il sentait en lui la force des géants qui ne demandait qu'à se manifester. Ce cœur abîmé qu'il traînait dans son poitrail de bœuf se remit à cogner avec une volonté farouche.

Arrivé en haut, il eut l'impression d'avoir conquis un sommet.

— Vous allez bien ? s'inquiéta le médecin. Vous êtes fort pâle.

— Je vais mieux. Expliquez-moi ce qu'il s'est passé.

Grout le fit pénétrer dans une chambre après avoir vérifié qu'aucun pensionnaire ne pouvait les voir. Ragon exhala un long soupir et se

concentra sur ce que lui offraient ses sens.

Il n'y avait qu'un livre dans la pièce, posé sur le bureau. Ragon alla s'installer dans le fauteuil et contempla le roman. Car il s'agissait d'un roman. Le titre en était le fameux *Vingt mille lieues sous les mers*, écrit par Jules Verne.

L'inspecteur passa le doigt sur la reliure de chagrin beige, détournant la vignette dorée à l'or fin. Dans un rectangle, on devinait le professeur Aronnax et le capitaine Nemo, à bord du *Nautilus*, observant un plongeur à travers un immense hublot ovale.

Le volume, qui ressemblait à des dizaines d'autres que Ragon avait pu observer en librairie, en cuir ou percaline de toutes les couleurs – rouge, bleu, vert, havane, brique, lilas... –, avait été refermé.

Il l'ouvrit sur la page de titre pour y lire qu'il s'agissait d'un ouvrage couronné par l'Académie française, qu'il était illustré de 111 dessins de Riou et Neuville, gravés par Hildebrand, qu'il appartenait à la collection « Bibliothèque d'Éducation et de Récréation », et qu'il était édité par J. Hetzel & Cie, 18, rue Jacob à Paris.

— Tiens, il n'est donc pas dédié ? s'étonna Grout. Je pensais que c'était un exemplaire offert par l'auteur lui-même au docteur Blanche.

Devant le regard interrogateur de Ragon, il expliqua plus avant :

— Son fils, Michel Verne, a été reçu quelques jours dans notre clinique quand il avait douze ou treize ans. Il aura eu une enfance mouvementée, même s'il semble s'être amendé depuis. Bien sûr, je vous le dis sous le sceau du secret. Cela aurait expliqué la présence de ce roman ici. Mais, s'il avait été dédié, le docteur Blanche l'aurait sans doute conservé. En tout cas, c'était le livré préféré de ce bon Flacelière. Ces derniers jours, il l'emportait partout avec lui. Nous avons même songé à le lui enlever car nous craignions que cette lecture ait une influence néfaste sur son état. Mais comme il semblait aller mieux, nous le lui avons laissé. Peut-être avons-nous commis une erreur...

Le policier feuilleta encore quelques pages qui lui apparurent infiniment monotones. Toujours ces longs dialogues alternés avec d'épais paragraphes de descriptions.

Le livre n'avait plus rien à lui apprendre, il l'avait déjà lu avec application quelques années auparavant. Les passages concernant les poissons lui avaient semblé interminables. Pour le reste, il restait fasciné par le capitaine Nemo et son submersible.

Au loin, étouffées, des notes de piano montèrent. Ragon repoussa le livre à regret et s'intéressa enfin au reste de la chambre.

Ses yeux balayèrent le décor simple et dépouillé. Les meubles ne prenaient pas beaucoup de place. Il n'y avait qu'un tableau au mur, voilé par un linge blanc aux allures de spectre.

— C'était la chambre de monsieur de Nerval à la grande époque,

murmura Grout avec révérence. Quand monsieur Flacelière a emménagé ici le mois dernier, il avait « déraillé », détruit tout son mobilier ou l'avait brûlé dans un accès de mélancolie. Nous lui avons fourni le strict nécessaire.

— Puis-je voir la peinture ?

Le médecin souleva le tissu et révéla une estampe japonaise. Ragon comprit aussitôt pourquoi l'œuvre était ainsi occultée.

La gravure représentait une jeune femme nue et renversée sur le dos, la tête en arrière, les yeux clos, abandonnée à l'étreinte monstrueuse d'un poulpe, ou plutôt d'une pieuvre, comme on le disait depuis que Victor Hugo avait popularisé le mot.

L'animal avait le bec abouché au sexe de sa partenaire et enroulait ses bras autour de ses membres, à la manière d'une corde. En scrutant l'image avec attention, Ragon comprit qu'une seconde pieuvre, plus petite, était posée à côté du visage de la femme et tentait de s'immiscer entre ses lèvres, tout en lui entourant le sein de ses ventouses.

Le tableau irradiait d'un érotisme troublant. On eût dit que la chair féminine était encore parcourue d'un frisson et que les tentacules allaient s'animer.

— D'où vient-il ?

— Il nous a été donné par le marchand d'art que nous avons reçu il y a quelques années, un certain Theodorus Van Gogh. Il n'est pourtant pas resté longtemps chez nous. Peu après, il était transféré dans une maison de santé d'Utrecht. Il y est mort depuis. Comme je vous le disais, nous avons dû décorer la pièce avec ce que nous avons retrouvé dans nos réserves. Je dois avouer que ce tableau m'a toujours mis mal à l'aise. Le sujet... Cette impression de volupté... Cette bestialité évidente... Là encore, nous avons hésité à le proposer à monsieur Flacelière mais il s'y est vivement attaché et nous avons déjà constaté, à notre grande surprise que, depuis que nous l'avons ressorti, il apaisait nos pensionnaires.

Ragon soupira. Cette enquête lui déplaisait. Il sentait confusément que le tableau en serait le centre. Et puis, malgré la nature printanière, ce lieu sentait la mort et le malheur, parc zoologique renfermant de vieux fauves séniles et fatigués.

Mais un Éden, même pourrissant, valait mieux que rien.

Il se redressa, songeant à Lise.

— Monsieur Flacelière avait-il de la famille ?

— Seulement un neveu encore étudiant, monsieur Detienne. Il lui rendait visite quotidiennement. Je peux vous donner son adresse.

— Puis-je emporter le tableau ?

Grout parut un peu interloqué.

— Je suppose que cela ne posera pas de problème. Si vous voulez

des informations sur l'art japonais, je peux vous appuyer auprès de monsieur de Goncourt. C'est une relation du docteur Blanche. Il vous recevra sur sa recommandation dès aujourd'hui.

Ragon décrocha la gravure, remit le voile avec soin et se prépara à partir.

— Vous ne voulez pas voir le corps ? s'étonna Grout.

— Je fais confiance à votre science. Parlez-m'en.

Le médecin demeura indécis quelques secondes avant de répondre :

— Quand nous l'avons trouvé, il était attablé à ce bureau où vous vous êtes vous-même assis. Il était mort.

— Et quelle était la cause du décès ? demanda Ragon qui ne voulait pas s'attarder.

— Justement, c'est la raison de votre présence ici. Son cœur s'était arrêté et il avait un masque d'horreur sur le visage...

* * *

Ragon fut introduit dans le cabinet de travail d'Edmond de Goncourt.

Avec bonheur, il admira les quantités d'ouvrages alignés sur les rayonnages avec un ordre parfait. Les étages inférieurs étaient occupés par des cartons à dessin, eux-mêmes soigneusement rangés.

Quand il regarda enfin le maître des lieux, un vieillard massif, de haute stature, aux épaules larges et à l'épaisse moustache blanche, il se rendit compte que ce dernier l'observait déjà.

— Vous êtes... imposant, murmura l'écrivain.

Il bougonna quelques secondes, froissant dans sa main la recommandation manuscrite du docteur Blanche.

— Même sans cela, je vous aurais reçu. J'aime que l'on sorte du cadre, que l'on déborde. Aujourd'hui, tout est petit. Nous nous rabougrissons dans la mesquinerie et nous ne valons pas mieux que les républicains, les femmes ou les Juifs. De plus...

Il scruta Ragon avec une intensité presque malsaine.

— Je vois le deuil en vous. Ne dites rien : les artistes reconnaissent ces choses-là. Nous sommes un peu policiers, nous aussi, à enquêter sur le monde, à y rechercher des documents vrais, à y dénicher la pathologie.

Comme l'inspecteur restait silencieux, il tendit la main vers lui :

— Mais je crois que vous aviez un tableau à soumettre à mon expertise. Je ne puis rien vous promettre, même si je mettrai tout en œuvre pour aider ce cher docteur Blanche.

Lorsque la gravure lui fut dévoilée, le visage de Goncourt s'éclaira.

— Ah, Hokousai ! Vous avez de la chance, je viens justement de recevoir une lettre d'un ami japonais contenant une monographie de

ce grand peintre. Mais c'est bien sûr insuffisant. Je prépare d'ailleurs un long texte à ce sujet.

Il souffla en contemplant le dessin.

— L'amusant, chez Hokousai, c'est la variété du sujet. Il peut illustrer des romans de chevalerie et puis c'est une araignée gigantesque à tête de pieuvre, au corps pustuleux d'un crapaud, ayant un chapelet de crânes d'hommes autour d'elle. Il lui arrive même de recourir à la scatologie. Dans l'un de ses volumes, nous voyons une Japonaise, retroussée jusqu'à la ceinture, jeter à terre un de ses compatriotes par la violence d'un pet.

Il admira encore l'œuvre, fasciné.

— Terrible planche ! Bien sûr, tout peintre japonais a une œuvre érotique, ses *shungwa*, ses peintures de printemps. Celle-là est tirée, si je ne m'abuse, d'un album d'impressions merveilleuses. Il a pour titre : *Kinoyé no Komatsou*, ou *Les Jeunes Pins*, et la publication remonte aux années 1820. Regardez : ces rochers verdis par les herbes marines... Ce corps nu de femme, évanoui dans le plaisir, *sicut cadaver*, à tel point qu'on ne sait pas si c'est une noyée ou une vivante... Et cette immense pieuvre, avec ses effrayantes prunelles, en forme de noirs quartiers de lune, qui lui aspire le bas du corps, tandis qu'une petite lui mange goulûment la bouche. Il y a quelque magie malsaine là-dedans.

Il reposa le cadre avec précaution.

— D'après mes renseignements, les Japonais appellent cette œuvre *Tako to Ama*, ou *L'Ama et le Poulpe*. Outamaro, un autre peintre japonais sur lequel j'ai fait paraître un opuscule, aimait à représenter ces pêcheuses de perles qui descendaient en apnée, vêtues d'un simple pagne et dont la tradition remonte à près de deux millénaires. Mais ce que vous me montrez est une copie, de qualité, certes, mais un œil suffisamment exercé peut le déceler. Les écritures japonaises qui occupent l'arrière-plan sont du charabia. D'où la tenez-vous ?

Ragon se pencha. Il n'avait pas discerné ces symboles de fond, captivé par les figures. Au mot de noyée, il avait brusquement éprouvé une réminiscence de sa première affaire.

— On m'a dit que c'était un présent d'un marchand d'art. Van Gogh, je crois.

— Ah, oui. Je l'ai connu. Il tenait la galerie Boussod, Valadon & Cie, à Montmartre. Il avait un frère artiste qui ne cessait de peindre des copies de Hiroshige. C'est peut-être lui l'auteur de cette copie, allez savoir. Il est mort à présent...

Comme beaucoup de vieilles gens, Goncourt sembla soudain submergé par ses souvenirs, oubliant la présence de son visiteur.

— Ils étaient très attachés l'un à l'autre, très attachés. Et il l'a perdu... L'autre moitié de lui-même... Cela se fait progressivement :

peu à peu, il se dépouille de l'affectuosité, il se déshumanise ; les autres commencent à ne plus compter pour lui. La sensibilité, la tendresse, l'attachement, toutes les qualités du cœur ont disparu... Un autre être paraît s'être glissé en lui ; son milieu ne le préoccupe plus ; ses ouvrages, il les a oubliés, comme s'ils avaient été créés par quelqu'un qui ne l'intéresse pas. Quand, prenant une œuvre, il tombe sur une des siennes, il s'écrie : « *C'était bien fait...* » Il se rebelle contre tout raisonnement, contre toute logique. Quand on lui parle raison, on a beau y mettre toute l'affection possible, on ne peut jamais obtenir de lui une réponse, l'engagement qu'il fera la chose demandée. Il s'enferme dans un silence entêté, sa figure se couvre d'un nuage méchant et apparaît en lui comme un être nouveau, inconnu, surnois, ennemi... Depuis bien longtemps, sa figure a désappris le rire, le sourire... Ses lèvres jettent avec effort des sons qui ne sont plus des paroles, des murmures, des bruissements douloureux qui ne disent rien...

Et Ragon comprit que Goncourt ne parlait plus de Van Gogh, mais de son propre frère, Jules, mort depuis vingt ans, fou, et qui habitait toujours l'esprit de l'écrivain solitaire comme un fantôme obstiné.

L'inspecteur se leva, ne voulant pas troubler son hôte. En outre dans ces paroles, il reconnaissait le portrait de Lise. Comme il reprenait la peinture, les yeux de Goncourt parurent se déciller.

— Laissez-moi copier la signature, dit-il d'une voix raffermie. Elle est en véritables idéogrammes, quoique différente de d'habitude. Hokousaï n'a cessé de changer de nom, aussi vais-je vérifier auprès d'un ami.

Il nota sur un papier le signe : 獮. Ragon se retira, murmurant des remerciements que le vieillard n'entendit pas.

* * *

Tout en revenant à Passy, l'inspecteur songeait à cette affaire. Il se sentait perdu. L'image n'était pas son domaine. Le fait d'opérer hors du regard de sa hiérarchie lui posait de plus un problème de conscience. Il aurait fallu avertir Zehnacker.

Mais la pensée de l'enjeu fit taire pour un moment ses scrupules. Il ne songea plus qu'au malaise qui s'emparerait de lui dès qu'il aurait passé la grille du parc de Lamballe.

Ce fut de nouveau Grout qui l'accueillit.

— Alors ? s'enquit-il gaiement. Votre démarche a-t-elle été couronnée de succès ? Monsieur de Goncourt n'est pas toujours tendre avec ses interlocuteurs. Ne vous a-t-il pas parlé de Maupassant ? Non, sans doute pas : il ne l'apprécie guère. Selon lui, il n'y a pas une ligne de notre romancier digne d'être citée...

Si le bavardage de Goncourt tenait du radotage érudit, celui du jeune médecin trouvait son origine dans un état d'excitation amoureuse. Ragon s'étonna de ne pas l'avoir compris dès leur première rencontre.

Il suffisait de le contempler pour que ses sentiments apparussent sans équivoque : l'homme marchait en sautillant presque, son visage irradiait de joie et il ne pouvait s'empêcher de parler sans cesse, attendant toujours une occasion de confier son bonheur à une oreille complice.

— Qui est l'heureuse élue ? demanda le policier.

Grout s'empourpra et, presque aussitôt, ses lèvres s'étirèrent en un irrépressible sourire.

— Savez-vous garder un secret ? J'ai rencontré Caroline Commanville, la nièce du regretté Gustave Flaubert ! Je la courtise assidûment et je crois pouvoir dire, sans me leurrer, qu'elle répond à mes sentiments !

Il exhala un long soupir, son regard s'accrochant aux fleurs du jardin comme s'il en composait mentalement des bouquets.

— Bien, se reprit-il, n'oublions pas l'affaire en cours. Le docteur Meuriot aimerait que vous puissiez éclaircir ce décès de la façon la plus rapide possible. Il cherche à moderniser cette clinique et un esclandre ruinerait tous ses efforts. D'autant que le docteur Blanche est malade – on parle d'un cancer des intestins –, il ne va plus tarder à passer définitivement la main. Maupassant sera sans doute son dernier cas. De Nerval à Maupassant, quelle carrière ! Quoi qu'il en soit, si l'on apprenait qu'un patient est mort alors qu'on le croyait guéri, le scandale pourrait atteindre notre institution et gêner la succession du docteur Meuriot.

Ragon ne répondit pas. Les explications du jeune médecin sonnaient faux depuis le début. De nombreux malades étaient morts pendant ou après leur séjour à la maison du docteur Blanche et jamais l'institution n'avait été mise en cause. Il se contenta de toiser Grout, attendant davantage de sincérité.

Ce dernier observa que personne ne se trouvait dans le salon avec eux et lui confia à voix basse :

— En réalité, c'est le neveu du défunt qui nous pose problème. Dans son testament, monsieur Flacelière a tout légué à la clinique. Or, monsieur Detienne menace de nous attaquer en justice car il nous accuse d'avoir mal soigné son oncle. Selon lui, nous ne mériterions pas cet argent. Il suggère même que nous l'aurions délibérément poussé vers la mort pour hériter. Vous comprenez que nous nous passerions bien de cette publicité.

Ragon hocha la tête.

— Et vous n'avez pas montré la moindre défaillance dans votre

thérapeutique ? Je sais que les asiles recourent parfois à des traitements violents...

Le médecin se redressa, piqué au vif.

— Monsieur, nous nous enorgueillissons de soigner nos patients sans brutalité. Les plus agités doivent en passer par la section de l'hydrothérapie dans des cellules matelassées avec un grillage épais. Mais ils sont surveillés par un personnel nombreux dont je réponds comme de moi-même. La plupart sont des anciens de l'hôpital de La Salpêtrière qui se relaient jour et nuit au chevet des malades. Vous pouvez les interroger si vous le désirez. Le docteur Meuriot souhaite que toute la lumière soit faite.

Il montra le piano à queue qui trônait entre des fauteuils beiges à fleurs. Une femme y exécutait un morceau enlevé.

— Monsieur Flacelière faisait partie des pensionnaires libres qui pouvaient accéder au salon après les repas pour jouer au trictrac sur les tables de jeu ou écouter de la musique, continua Grout. Levé chaque jour à sept heures, couché à neuf, il n'accordait de visites qu'entre midi et seize heures. Il recevait ensuite ses soins à base de bains de pieds ou de siège, à l'eau de source ou à la vapeur sulfureuse, résineuse, térébenthinée. Le reste du temps était rythmé par les trois repas quotidiens, les promenades dans le parc et un peu de gymnastique. Et tout sous l'œil du personnel médical sur lequel les docteurs Blanche et Meuriot exercent un contrôle total.

Son regard étincela d'une admiration sans bornes :

— J'ai assisté à plusieurs reprises à des repas où de nombreux patients étaient réunis dans le salon. Une dispute, une rixe commençait-elle ? La voix du docteur Blanche arrêta aussitôt tout désordre, comme par enchantement. On dirait vraiment de la sorcellerie, monsieur l'inspecteur. Alors, enquêtez autant que vous le voulez mais ce n'est pas au sein de notre maison que vous trouverez des responsables. Un événement extérieur est intervenu. Nous ignorons lequel mais il a causé la mort prématurée de monsieur Flacelière. Suivez-moi, je vous prie.

Repris par sa nature enjouée, le jeune médecin avait recommencé à sourire. Il emmena Ragon vers un pavillon tout proche, bien plus frais que les autres.

— C'est là que nous avons placé le corps de notre patient avant de le présenter aux autorités... et à la famille. Nous avons pu constater le décès nous-mêmes, bien entendu.

Il le fit entrer dans une pièce occupée par un lit à sangle, fixé au sol, à fond de cuivre. Placé en plan incliné, sans doute pour évacuer toutes les déjections par un orifice central qu'on devinait au tuyau qui reliait un vase fermé.

Le cadavre était allongé sous un linge blanc que le médecin ôta sans

cérémonie.

Ragon vit alors apparaître un visage complètement déformé par l'angoisse, une sorte de masque de terreur douloureuse qui n'avait plus rien d'humain.

* * *

Monsieur Detienne était un jeune homme très sec, au long visage anguleux, traversé par un nez en proue de navire. Seules ses lunettes rondes et un modeste collier de barbe sous le menton venaient polir ses traits.

Il reçut Ragon dans son petit pavillon de Saint-Cloud.

— J'ai emménagé ici pour me rapprocher de mon oncle après la mort de ma mère. Il n'avait pas d'enfant. J'étais sa seule famille et...

Un soupir coupa sa phrase. Le policier en profita pour chercher les éventuelles bibliothèques. Il n'en trouva aucune, à part quelques exemplaires froissés de *La Vie française*. Il s'assit avec lassitude dans le fauteuil qu'on lui proposait et qui craqua sous son poids.

— J'imagine que c'est la clinique qui vous envoie, marmonna Detienne. Ils refusent de reconnaître leur responsabilité !

Le regard de Ragon passa sur les journaux étalés, dont les pages étaient systématiquement ouvertes sur le feuilleton du moment : *L'Incube*, roman d'Héliodore Carcopino, auteur que son épouse appréciait tant et qu'il n'avait jamais pu lire. Il fit comme s'il ne voyait pas où Detienne voulait en venir. L'autre parut hésiter à parler avant de se reprendre.

— Vous voulez sans doute savoir qui était mon oncle, dit-il d'une voix contenue. Un homme tout à fait charmant, amateur de modèles miniatures. Il en raffolait, en particulier les navires en bouteille.

Ragon haussa un sourcil étonné.

— Oui, il courait les ports pour acquérir cet artisanat de marins. Ils utilisent des matériaux de récupération pour représenter le vaisseau sur lequel ils sont embarqués et les enferment dans du verre. Certains les vendent lors des escales. Mon oncle les collectionnait. Malheureusement, il a tout détruit lors de sa crise de neurasthénie. Il fallait le voir, piétinant les morceaux de verre, les pieds en sang. C'était pitié !

— Savez-vous ce qui a déclenché un accès aussi violent ?

— Malheureusement, je n'en ai pas la moindre idée. Il montrait des moments de langueur depuis des années. Depuis la mort de son épouse, en réalité. Elle s'est noyée dans la Seine, la pauvre créature, bien avant l'âge. Ses jupons, alourdis par l'eau, l'ont entraînée vers le fond sans qu'on puisse rien y faire.

Son visage se crispa sous l'effet d'une douleur irrépressible.

— Vous y étiez, devina Ragon.

— Oui. J'ai plongé à de nombreuses reprises pour la reprendre. Mais c'était au-dessus de mes forces. J'aurais préféré périr, ce jour-là... Elle n'aurait pas dû mourir... si jeune...

Ses yeux se perdirent dans le vague. L'inspecteur reprit après quelques instants de silence :

— Étrangement, cela n'a pas eu l'air d'ôter à votre oncle son goût des choses de la mer...

— Vous avez raison. Pendant des années, il a paru presque oublier cette tragédie. Il vivait, morne, reclus, entouré de ses bateaux. Jusqu'à une nuit où il a tout renversé. On m'a immédiatement appelé. Il était dans un tel état d'excitation que j'ai dû le confier aux bons soins du docteur Blanche. Si j'avais su ! Mais il bredouillait, il extravaguait...

Après une pause, Ragon revint à la charge :

— Que reprochez-vous exactement à la clinique ?

Un éclair d'exaspération passa dans les prunelles de Detienne.

— Ils ont abusé de sa faiblesse ! À peine était-il là-bas qu'il changeait son testament et donnait tout à ses chers docteurs ! Et ils l'ont poussé vers la tombe ! N'avez-vous pas vu ?

— Quoi donc ?

— Mais le tableau ! cracha le jeune homme, furieux. N'avez-vous pas ressenti son influence maligne ?

Il lorgna Ragon pour tenter de lire ses pensées sur son visage.

— Mais peut-être êtes-vous de ces sceptiques qui nient qu'il existe quoi que ce soit au-delà de la nature que nous percevons...

— Je m'efforce de garder un esprit ouvert, monsieur, le rassura l'inspecteur. Poursuivez, je vous prie.

Detienne, qui s'était levé dans son mouvement de colère, se rassit et se pencha comme pour une confidence.

— J'ai vu de mes yeux cette chose, la pieuvre, remuer ses tentacules quand j'étais à demi détourné. Je suis certain qu'elle a aspiré les dernières forces mentales de mon oncle, un peu à la manière de cette histoire extraordinaire de Poe, « Le Portrait ovale ».

— Je la connais : une peinture y aspire la vie d'une femme.

— Exactement ! triompha Detienne. Je me suis renseigné sur cette estampe japonaise. Elle aurait été donnée par un marchand d'art qui est mort fou. Le propre frère de ce négociant, un peintre, a également sombré dans la démence. C'est pour moi la preuve que ce tableau attaque la raison de son possesseur. Et les médecins ont refusé de l'enlever de la chambre de mon oncle ! C'est un geste criminel ! Criminel !

— J'ai vu le corps. Il semblait plutôt être mort d'épouvante.

— Pensez-vous vraiment qu'il aurait souri en sentant que la vie lui était arrachée par une image pernicieuse ?

Voyant qu'il n'en tirerait pas davantage, Ragon quitta son siège et se dirigea vers la sortie.

— Je vous remercie de cette conversation, monsieur Detienne. Je vous avertis dès que j'y vois plus clair.

— De toute façon, je reviens ce soir à la clinique avec un médium afin de faire constater l'emprise maléfique de ce tableau.

Il secoua la tête.

— Comme si mon oncle n'avait pas assez souffert depuis quatre ans. Songez que sa jeune épouse s'est noyée le lendemain de ses noces ! C'est le jour anniversaire de sa mort qu'il a perdu pied !

Sur ces mots, il referma la porte, laissant Ragon sur le palier qui écoutait résonner les derniers échos de ses paroles.

* * *

— Alors ? lui demanda Grout quand il pénétra dans le salon.

Le jeune médecin était occupé surveiller des pensionnaires réunis paisiblement autour du piano, tandis qu'un autre lisait dans un fauteuil. Ragon reconnut l'édition du Jules Verne qu'il avait découverte dans la chambre du mort.

— Je vois que vous lui avez trouvé un nouvel usage, fit-il en désignant le volume.

— Les lectures sont peu nombreuses ici, expliqua Grout. Outre les spiritueux et les objets tranchants, nous interdisons l'introduction de livres ou de journaux susceptibles d'un emploi dangereux ou nuisible dans un asile d'aliénés.

— N'est-ce pas accorder trop de pouvoir à la lecture ?

— Malheureusement, nous avons déjà pu constater combien certains esprits peuvent être dérangés par des romans nocifs. Gustave Flaubert l'a bien exprimé dans sa *Madame Bovary*.

Il avait dû évoquer le sujet récemment avec sa conquête car il attendit quelques secondes, un air satisfait sur la figure, comme pour bien appuyer la référence, puis revint à leur premier sujet de conversation.

— Vous rentrez, je crois, de chez monsieur Detienne. Dans quelle disposition était-il ?

— Il demeure persuadé que le tableau est responsable du décès de son oncle. Selon lui, la peinture est douée d'une vie funeste...

— Vous voulez dire qu'il la pense hantée ? s'exclama Grout avec un gloussement. J'en viens à me dire que c'est le neveu qui aurait dû séjourner chez nous...

Une phrase musicale vint l'interrompre qui parut familière au policier. Il se tourna vers la pianiste, une femme à l'allure tragique.

— Quel morceau jouez-vous ?

Comme elle ne lui répondait pas, il se pencha sur la partition et y lut : « *Les Pêcheurs de perles*. Acte premier. Scène première. Chœur des pêcheurs. »

— Vous aimez ? demanda Grout qui s'était approché sans bruit. C'est un cadeau de monsieur Bizet lui-même, le docteur Blanche s'étant, par le passé, occupé de sa belle-mère. On vient d'ailleurs de reprendre l'œuvre dans une nouvelle version à l'Opéra-comique.

— J'ai déjà entendu cette mélodie...

— Madame la joue souvent. Monsieur Flacelière goûtait particulièrement cet opéra. Il était attiré par tout ce qui avait trait à la mer. Je ne sais pas si vous avez eu l'occasion d'écouter le chant d'Emma Calvé dans le rôle de Leïla : elle est admirable. J'avais déjà pu l'entendre en 1889 au Théâtre-Italien. Elle a progressé. Cependant, le nouveau dénouement m'a moins séduit...

Le portier arriva à ce moment, portant un pli.

— Ah, Breteau. Vous avez un message ?

— Un coursier l'a apporté de chez monsieur de Goncourt.

Aussitôt, Grout tendit la lettre à Ragon.

— Ce doit être pour vous, alors.

Le policier décacheta l'enveloppe, déplia le papier bleu et lut une belle écriture penchée.

Cher Monsieur de la Police,

Ne sachant où vous envoyer le fruit de mes recherches, je l'adresse à la maison du docteur Blanche qui fera suivre.

Après avoir enquêté auprès de tous mes amis atteints de japonisme, j'ai réussi à obtenir la traduction du fameux symbole relevé sur votre copie : 𪛇 désigne en réalité le bakou, un démon nippon dont la particularité est de se nourrir des rêves.

Il est habituellement représenté sous la forme d'une chimère où se mêlent diverses parties d'un bœuf, d'un tigre, d'un rhinocéros, d'un éléphant. N'en jetez plus ! Quoi qu'il en soit, il s'agirait d'une entité protectrice puisqu'elle est supposée éloigner ou dévorer les cauchemars.

J'ai effectué ma part. J'attends maintenant en retour le fin mot de ce mystère qui a éveillé ma curiosité.

Agréez, cher monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus sympathiques.

Edmond de Goncourt

Ragon redressa la tête et dut céder la lettre au médecin qui trépigrait presque à force d'attendre.

— Voilà qui ne fait guère votre affaire, déclara-t-il en achevant sa

lecture.

Il semblait presque déçu de la tournure des événements. Ragon ne savait que dire. Il sentait que la solution était proche. Son instinct lui parlait, hurlait même à son âme, mais aucun élément tangible ne venait l'appuyer.

Cependant, toute la théorie du tableau maléfique s'effondrait. Quand bien même elle aurait été magique, l'estampe n'aurait pu former l'arme du crime.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Grout avec sollicitude. Le dessin n'est plus en cause, semble-t-il.

— Je l'ignore encore. Je pensais vraiment tenir la clef de l'énigme. J'étais sûr que la petite pêcheuse de perles y était pour quelque chose...

À ce mot, le pensionnaire qui lisait dans son fauteuil à fleurs sursauta.

— Ça, par exemple ! s'écria-t-il. Il y a donc des pêcheuses de perles partout, ces temps-ci !

— Que voulez-vous dire ? l'interrogea Grout.

— Eh bien, il y a ce tableau dans la chambre de monsieur Flacelière. Et puis, celles de l'opéra de Bizet. Et celles du roman de Jules Verne. Étrange coïncidence...

— Il s'agit d'un pur hasard. N'y voyez pas l'esquisse d'un dessein caché, le rassura le médecin.

— Un instant, le coupa Ragon. Vous avez bien parlé de pêcheuses de perles dans *Vingt mille lieues sous les mers* ?

— Bien sûr, pardi ! Tenez, c'est là !

Et l'homme tendit le volume ouvert à peu près en son milieu. L'inspecteur en parcourut quelques lignes en fronçant ses gros sourcils. Devant l'intensité de sa concentration, plus personne n'osait parler dans le salon. Même la pianiste interrompit son jeu pour observer le colosse qui pensait.

— Tonnerre ! De quand date l'entrée de monsieur Flacelière dans votre établissement ?

— Le 22 avril, répondit aussitôt Grout.

— Et quand a été donnée la reprise des *Pêcheurs de perles* ?

— Le 21 du même mois. Pourquoi ?

— Avez-vous le moyen de vérifier si votre pensionnaire a assisté à cette représentation ?

— Je vais me renseigner mais...

— Qu'on me donne de quoi écrire.

Le portier qui n'avait pas bougé pendant tout ce temps courut dans la pièce à côté et en rapporta du papier à lettres, de l'encre et une plume.

— Monsieur Breteau, murmura Ragon tout en rédigeant son

message, pouvez-vous faire porter ce pli à un certain Bailly, gardien de la paix de son état ?

— Monsieur, si le directeur en est d'accord, je ferai la commission moi-même.

Sur un hochement de tête de Grout, il s'empara de l'épître et se mit en route.

— Attendez ! l'arrêta l'inspecteur. Vous devez prendre autre chose.

Il alla de son pas lourd vers le lecteur assis dans son fauteuil et lui retira très doucement des mains son volume de Jules Verne.

— Je vous promets de vous le rendre sans faute.

Puis, il tendit l'ouvrage à Breteau.

— Vous donnerez cela à l'agent Bailly. Il comprendra en lisant mes instructions. Dites-lui bien d'agir avec la plus grande diligence.

Le portier fila comme une flèche sous le regard béant du jeune médecin.

— M'expliquerez-vous... ?

— Maintenant, fit Ragon en se frottant les mains, nous n'avons plus qu'à attendre l'arrivée de nos visiteurs.

Il adressa un signe aussi majestueux que péremptoire à la dame au piano.

— Rejouez donc ces dernières mesures de Bizet. Elles viennent de devenir mes préférées de ce compositeur...

* * *

Ils passèrent dans la salle de billard afin d'y être plus tranquilles. Le soir tombait déjà sur Passy et l'on apercevait, au bout du parc, la silhouette enrosée de la tour Eiffel.

Grout n'en pouvait plus de ne pas savoir, consultant sa montre à gousset à chaque instant. Il avait fait venir le docteur Meuriot qui fumait cigare sur cigare.

On introduisit ensuite le gardien de la paix Bailly, en uniforme, avec ses sourcils noirs sous ses cheveux blancs, le livre de Jules Verne dans la main. Il adressa un silencieux signe de connivence à son supérieur, ce qui parut mettre Grout dans un état de fièvre extrême.

Ragon ne détacha ses regards du dossier de monsieur Flacelière que cette seule et unique fois. Le reste du temps, il en parcourut le détail avec des exclamations satisfaites. Puis il s'empara de *Vingt mille lieues sous les mers* et lut le roman en silence, soupirant parfois d'aise.

Enfin, la porte s'ouvrit et la tête de Breteau passa dans l'embrasure.

— Monsieur Detienne est là avec son spirite, monsieur Hatzfeld.

— Dites-leur d'entrer.

Le tableau avait été allongé sur le tapis vert, sous l'éclat des lampes. Le neveu entra dans la pièce, précédé de son nez en forme de foc.

Ragon se leva.

— Monsieur Detienne, merci de nous rejoindre. Veuillez prendre place. Tandis que votre médium procédera à l'expertise du tableau, j'aimerais que nous ayons une petite conversation. Juste quelques détails à vérifier.

Il n'eut qu'un bref regard pour le médium qui affichait des cheveux fous et de grands yeux hallucinés. Ce dernier, après un coup d'œil aigu à Ragon, alla aussitôt à l'estampe et passa lentement la main au-dessus. Ses traits tremblèrent.

— Un esprit imparfait est à l'œuvre ici, murmura-t-il d'une voix sépulcrale. C'est typiquement une image d'art médiumnique.

Les médecins accueillirent cette déclaration avec scepticisme.

— Et que veut ce périsprit ? demanda Ragon sans se troubler.

— Il me faudrait de longues heures de transe pour communiquer avec lui et le soulager...

— Je serai plus bref, trancha Ragon. Monsieur Detienne, vous rappelez-vous le jour du mariage de votre oncle ?

— Bien sûr, mais je ne vois pas ce que...

— Quelle en était la date exacte ? Jour, mois, année.

— Le 21 avril 1889, admit le neveu du bout des lèvres.

— Et quel événement a marqué la célébration des noces ?

— Nous sommes allés à l'opéra. C'était une matinée, un dimanche.

— Il s'agissait bien d'une représentation des *Pêcheurs de perles* de Bizet au Théâtre-Italien ?

La réponse ne fut qu'un souffle :

— Oui.

L'inspecteur poursuivit sans hâte.

— C'est donc bien le lendemain, un 22 avril, que son épouse est décédée lors d'une excursion en canot sur la Seine. Or, je me rends compte qu'après quatre années de profonde mélancolie, la crise de violence de votre oncle a eu lieu justement un 22 avril. Qu'avait-il fait la veille de ce jour où il a détruit ses bouteilles et brisé ses meubles ?

Detienne avait détourné les yeux. Ragon frappa du poing sur le billard et le tableau tressauta sous l'œil effrayé du spirite.

— Vous ne dites rien ? Il se trouve pourtant que, la veille, on représentait la première des *Pêcheurs de perles* à l'Opéra-Comique. Et que vous y étiez, tous deux. Étrange coïncidence, n'est-ce pas ?

Les médecins échangèrent des regards effarés. Meuriot mordait son cigare comme jamais.

— Vous suggérez que ce spectacle a déclenché la crise de fureur de monsieur Flacelière ?

— Oui. J'irai même plus loin : je pense que *Les Pêcheurs de perles* est responsable à la fois de la crise de votre pensionnaire et de la mort de son épouse.

Detienne avait affreusement pâli, tandis que Grout bondissait comme un ressort :

— Expliquez-vous, bon sang !

Ragon prit son temps pour s'exécuter :

— Examinons le livret de cet opéra. Deux amis, dont l'un est le chef du village, ont été jadis amoureux de la même femme. Ils se sont juré mutuellement, au nom de leur amitié, de ne jamais la revoir. Mais cette femme réapparaît. Et leurs belles paroles volent en éclats. L'un revoit la femme et lui déclare son amour. L'autre, fou de jalousie, les condamne à mort. Je vous épargne les détails de la suite car seule cette partie m'intéresse.

Il se tourna vers le neveu dont les phalanges blanchissaient.

— Lorsque j'ai parlé avec vous, monsieur Detienne, un mot m'a frappé. Par trois fois, vous avez répété qu'elle était jeune au moment de sa mort. Trop jeune. Si je ne me trompe pas, l'épouse de votre oncle était plutôt dans vos âges, n'est-ce pas ?

Sa question ne reçut aucun écho mais Ragon savait qu'il ne commettait pas d'erreur.

— Je vais vous livrer le fond de ma pensée. C'est en assistant à cet opéra que monsieur Flacelière a compris que son neveu était son rival. Peut-être à une rougeur commune, quand son épouse et vous avez assisté à la scène des retrouvailles. En tout cas, il a compris à cet instant que ses épousailles n'étaient qu'une mascarade. À peine marié, il était déjà cocu. Bien sûr, son neveu n'avait pas de situation et ne pouvait envisager de noces sans argent. Il ne restait aux deux amoureux que la clandestinité de l'adultère.

Le policier soupira longuement.

— Certains s'en seraient contenté. D'autres auraient révélé le scandale, rompu les bans. Mais monsieur Flacelière était capable d'une grande violence. Sous le coup de la jalousie, il a imaginé la mort de l'infidèle, comme dans l'opéra. Ce n'était pas très difficile. Il savait qu'il y aurait une promenade en barque le lendemain. Une poussée discrète, la mariée était à l'eau et se noyait irrémédiablement. Même un excellent nageur ne peut arracher aux flots une femme dont les robes détrempées l'alourdissent. Nos bonnes bourgeoises ne plongent pas nues comme les amas japonaises. Certains diront que c'est pitié...

— Au fait, inspecteur, au fait, je vous prie ! intervint Meuriot qui achevait de déchirer son cigare à belles dents.

— Pendant longtemps, monsieur Detienne a caché sa peine. Il pensait que celle de son oncle était sincère. Mais peu à peu, il a éprouvé quelque doute. Ce chagrin, ce deuil sans fin, ne ressemblait-il pas à du remords ? Il aura voulu en avoir le cœur net. Apprenant que l'on reprenait la composition de Bizet, il y a vu l'occasion de vérifier son hypothèse. Sous couvert de surprise, de sortir pour oublier le triste

anniversaire de la disparition de son épouse, il l'a emmené à l'opéra. Nous avons la réservation à votre nom.

Detienne, furieux, voulut se diriger vers la porte mais Bailly se plaça sur sa route.

— Le résultat, poursuivit Ragon, a dépassé sans doute toutes ses prévisions. Pas sur le moment, mais dès la nuit qui a suivi, où monsieur Flacelière a été victime d'un accès particulièrement violent. Était-ce dû aux modifications du livret ? En effet, dans cette version remaniée, le jaloux finissait poignardé. Le simple rappel de son crime a pu suffire, je n'en sais rien.

Il leva ses énormes mains et balaya son auditoire d'un regard circulaire. Tout le monde était suspendu à ses lèvres.

— Le neveu croyait bien tenir sa revanche. Son oncle était devenu fou et enfermé à l'asile. L'histoire aurait pu s'arrêter là. Mais, à sa grande surprise, le malade connaît une brusque amélioration. Outre les soins qu'il reçoit, le tableau qu'on a installé dans sa chambre se trouve posséder un pouvoir inattendu. Le bakou aspire ses cauchemars, comme il a aspiré ceux de monsieur Van Gogh. Monsieur Detienne voit rouge : il est privé de sa vengeance. Pire : celui qui a tué l'amour de sa vie est maintenant libéré de ses remords ! C'est intolérable.

Ragon se tourna vers le spirite.

— Pour la suite, j'ai besoin de vous. Je pense que monsieur Detienne vous a consulté afin de connaître la véritable nature de l'estampe. Est-ce le cas ?

Le médium Hatzfeld jeta un coup d'œil à son client :

— Pardonnez-moi, mais je dois obéir à la loi morale de société : l'homme ne peut progresser qu'en aidant ses semblables. C'est la raison pour laquelle je vous ai soutenu jusqu'à présent. Mais s'il se révèle que vos motivations sont égoïstes, cela n'est plus possible.

Puis ses yeux revinrent sur le policier :

— Oui, inspecteur, j'ai déjà expertisé ce tableau. Monsieur Detienne m'a demandé quel était l'effet exact de l'esprit qu'il contenait. Je lui ai révélé qu'il dévorait les mauvais rêves. Il m'a alors demandé quelle était la nature des cauchemars de son oncle. Il s'agissait de noyades et de fantômes de naufragées revenant le tourmenter.

— Tout cela ne tiendra pas devant un tribunal ! gronda Detienne qui tournait maintenant comme un animal pris au piège.

— Nous n'en sommes pas là, tempéra Ragon. Nous établissons simplement les faits. Ainsi, vous aviez la preuve de la culpabilité de votre oncle. C'est là que vous avez décidé de prendre les choses en main sans vous aliéner son héritage, puisque vous n'avez toujours pas de situation.

— Je suis étudiant !

— C'est bien ce que je disais. Vous avez remarqué que monsieur Flacelière lisait régulièrement un livre de Jules Verne. La mer toujours. Poursuivant votre improvisation au gré des événements, vous y avez vu le moyen de précipiter sa fin. Monsieur Bailly ?

Le gardien de la paix s'avança et montra le roman sur le tapis vert. Ouvrant un carnet, il survola ses notes :

— Cet exemplaire ne devrait pas exister. Il est indiqué qu'il a été relié par Magnier, alors qu'il l'a été par Lenègre. Sa couverture est beige alors qu'elle aurait dû être rouge, brique, bleue, verte, havane, violette, lilas, chaudron, grise ou orange. Enfin, elle est datée de 1878 alors que ces éditions avec cartonnage personnalisé ont été arrêtées trois ans plus tôt. Le libraire que j'ai consulté est donc formel : nous sommes devant l'œuvre d'un faussaire négligent.

— Je suis sûr que si nous enquêtons quelque peu, nous trouverions que monsieur Detienne s'est adressé à un falsificateur pour obtenir à prix d'or cet exemplaire, lequel achevé à la hâte comporte un grand nombre d'erreurs invisibles au profane.

— Mais pourquoi avoir pris tant de mal pour fabriquer un faux ouvrage ? s'étonna Grout.

— Le crime parfait, messieurs. Mais je vous invite à lire un extrait de *Vingt mille lieues sous les mers* avec moi. Nous sommes dans la deuxième partie, au chapitre trois. Le capitaine Nemo et le professeur Aronnax effectuent une sortie sous-marine.

De sa voix rauque et sifflante, il entama sa lecture :

À cinq mètres de moi, une ombre apparut et s'abaissa jusqu'au sol. L'inquiétante idée des requins traversa mon esprit. Mais je me trompais, et, cette fois encore, nous n'avions pas affaire aux monstres de l'Océan.

C'était un homme, un homme vivant, un Indien, un noir, un pêcheur, un pauvre diable, sans doute, qui venait glaner avant la récolte. J'apercevais les fonds de son canot mouillé à quelques pieds au-dessus de sa tête. Il plongeait, et remontait successivement. Une pierre taillée en pain de sucre et qu'il serrait du pied, tandis qu'une corde la rattachait à son bateau, lui servait à descendre plus rapidement au fond de la mer. C'était là tout son outillage. Arrivé au sol, par cinq mètres de profondeur environ, il se précipitait à genoux et remplissait son sac de pintadines ramassées au hasard. Puis, il remontait, vidait son sac, ramenait sa pierre, et recommençait son opération qui ne durait que trente secondes.

Ce plongeur ne nous voyait pas. L'ombre du rocher nous dérobait à ses regards. Et d'ailleurs, comment ce pauvre Indien aurait-il jamais supposé que des hommes, des êtres semblables à lui, fussent là, sous les eaux, épiant ses mouvements, ne perdant aucun détail de sa

pêche !

Plusieurs fois, il remonta ainsi et plongea de nouveau. Il ne rapportait pas plus d'une dizaine de pintadines à chaque plongée, car il fallait les arracher du banc auquel elles s'accrochaient par leur robuste byssus. Et combien de ces huîtres étaient privées de ces perles pour lesquelles il risquait sa vie !

Je l'observais avec une attention profonde. Sa manœuvre se faisait régulièrement, et pendant une demi-heure, aucun danger ne parut le menacer. Je me familiarisais donc avec le spectacle de cette pêche intéressante, quand, tout d'un coup, à un moment où l'Indien était agenouillé sur le sol, je lui vis faire un geste d'effroi, se relever et prendre son élan pour remonter à la surface des flots.

Je compris son épouvante. Une ombre gigantesque apparaissait au-dessus du malheureux plongeur. C'était un requin de grande taille qui s'avavançait diagonalement, l'œil en feu, les mâchoires ouvertes !

Ragon s'interrompit.

— Voici donc la version écrite par Jules Verne. Consultons à présent celle que nous trouvons dans l'ouvrage que compulsait monsieur Flacelière.

À cinq mètres de moi, une ombre apparut et s'abaissa jusqu'au sol. L'inquiétante idée des requins traversa mon esprit. Mais je me trompais, et, cette fois encore, nous n'avions pas affaire aux monstres de l'Océan.

C'était une femme, une femme vivante, une Indienne de Ceylan, une noire, une pêcheuse de perles, une pauvre âme, sans doute, qui venait glaner avant la récolte. J'apercevais les fonds de son canot mouillé à quelques pieds au-dessus de sa tête. Elle plongeait, et remontait successivement. Une pierre taillée en pain de sucre et qu'elle serrait du pied, tandis qu'une corde la rattachait à son bateau, lui servait à descendre plus rapidement au fond de la mer. C'était là tout son outillage. Arrivée au sol, par cinq mètres de profondeur environ, elle se précipitait à genoux et remplissait son sac de pintadines ramassées au hasard. Puis, elle remontait, vidait son sac, ramenait sa pierre, et recommençait son opération qui ne durait que trente secondes.

Cette plongeuse me regarda tout à coup avec fixité. Elle savait que j'étais là, sous les eaux, épiant ses mouvements, ne perdant aucun détail de sa pêche !

Elle m'observait avec une attention profonde quand, tout d'un coup, je lui vis faire un geste d'effroi, se relever et prendre son élan pour remonter à la surface des flots.

Je compris son épouvante. C'était de moi qu'elle avait peur ! Un chapelet de bulles s'échappa de sa bouche. Je remarquai alors ma main qui tentait de la retenir au fond.

Elle se débattit comme une forcenée, les yeux roulant dans leurs orbites. Puis ses gestes se firent plus lents. Elle avala de grandes goulées d'eau. Ses prunelles devinrent vitreuses.

Elle était morte. Par ma faute ! Et sa main, flottant encore dans l'abandon de l'agonie, semblait tendre vers moi un doigt accusateur.

Ragon se tut quelques secondes avant de relever les yeux de l'ouvrage.

— Le texte continue ensuite comme dans le roman originel. Maintenant imaginez, monsieur Flacelière lisant ce passage et se croyant poursuivi par des fantômes vengeurs ! Déjà affaibli, il n'aura pas supporté cette impression. La peur l'a emporté. Monsieur Detienne accomplissait un crime parfait : il n'était pas présent sur les lieux au moment de la mort, aucune arme n'était trouvable, le mobile demeurait inconnu. Mais vous avez été trop gourmand en réclamant l'héritage et surtout en accusant la clinique pour vous dédouaner. C'est ce qui a déclenché cette enquête.

Le jeune homme était maintenant pâle comme la mort.

— Je n'allais pas laisser passer cet argent. Je le méritais pour toutes les souffrances que mon oncle a engendrées. C'était lui l'assassin !

— Assassiner un assassin ne fait pas de vous un justicier, répliqua Ragon sans s'émouvoir. Je vous accuse de meurtre, monsieur Detienne.

La lourde main de Bailly s'abattit sur l'épaule de l'étudiant.

* * *

— Entrez.

Ragon pénétra de nouveau dans le bureau du docteur Meuriot. Ce dernier se leva pour l'accueillir et lui serra la main avec une chaleur nouvelle.

— Nous vous devons une fière chandelle, inspecteur. Sans vous, nous aurions été mêlés à des histoires de magie. Grâce à ce livre contrefait, nous avons l'arme du crime. Je dois vous avouer qu'au départ, je n'étais pas certain que vous obtiendriez une issue aussi favorable pour nous.

— Un homme est mort, tout de même. Et son assassin sera relaxé par un juge rétif au surnaturel.

— C'est regrettable mais nous essayons de nous tenir éloignés de ces affaires criminelles. Vous serez heureux d'apprendre que j'ai tenu monsieur de Goncourt informé de l'épilogue de ce mystère, eu égard à l'aide qu'il nous a apportée...

Ragon se contenta de hocher sa lourde tête.

— Quoi qu'il en soit, reprit Meuriot, je vous ai fait venir afin de signer les derniers papiers pour l'admission de votre épouse. Est-elle est arrivée ?

— Elle attend dans la pièce à côté avec le docteur Grout.

— Eh bien, je vais vous demander de signer ici et là, fit-il en désignant deux emplacements sur un document. Ensuite, nous pourrons faire entrer madame votre épouse.

Tandis que Ragon s'exécutait, Meuriot se racla la gorge.

— Dites-moi, comment avez-vous pu deviner que le roman était un faux ? Cela réclamait des compétences de spécialiste...

— Avant même d'entendre votre pensionnaire parler de pêcheuses de perles qui n'existaient pas dans le livre de Verne, un détail avait déjà attiré mon attention. La page de titre annonçait une centaine de gravures...

— Et alors ?

Ragon se leva pesamment.

— Il n'y avait aucune illustration dans l'ouvrage. Une autre erreur du faussaire.

Sur ces mots, l'inspecteur alla à la porte, l'ouvrit et, d'une voix bien plus douce que d'ordinaire :

— Tu peux venir, Lise...

Carnet 1895 – Tourbillon aux Trois Ponts d'or

*Déjà le tourbillon l'a ôté des regards
Et le gouffre se ferme sur l'auda-
[cieux nageur,
Mystérieusement, et on ne le voit
[plus.*

Friedrich von Schiller,
Le Plongeur

Un matin de janvier, l'inspecteur Ragon quitta le boulevard Saint-Germain et pénétra dans le passage des Trois Ponts d'or. La pension qui occupait le fond de la cour pavée portait le même nom.

Le policier avisa un agent qui grelottait : la bouche sévère, des lunettes épaisses, le cheveu abondant. Les deux hommes échangèrent un regard en silence.

— Monsieur l'inspecteur ? tenta l'autre, incrédule.

Il paraissait surpris par la corpulence éléphantinesque de son supérieur. À voir son physique sec et élancé, Ragon devina qu'ils ne partageaient pas le même idéal esthétique.

— Vous devez être l'agent Fredouille, marmonna-t-il de sa voix grasseyante.

Il s'arrêta pour contempler l'enseigne qui représentait fort à propos trois ponts dorés suspendus au-dessus d'une rivière très bleue.

Ragon cracha un nuage de fumée blanche, attendant quelques informations.

Fredouille replaça son képi sur son crâne pour masquer sa gêne. Remuant ses remarques *in petto*, il finit par comprendre qu'il devait parler et relut des notes sur un calepin.

— Nous avons un cadavre à l'étage, monsieur l'inspecteur. Un dénommé Jules-Émile Goelzer, retrouvé mort dans sa chambre. J'ai pris la liberté d'interroger les pensionnaires et...

— Oui, oui, éluda Ragon. J'aimerais observer le lieu du crime.

— Bien sûr, monsieur l'inspecteur divisionnaire.

Ragon ne s'était pas encore habitué à ce nouveau titre. Sa carrière n'était pas foudroyante. Il devait cette promotion à son collègue Zehnacker qui avait commencé dans la police en même temps que lui et était depuis devenu commissaire.

Étranger aux intrigues, trop honnête sans doute, trop étrange à coup sûr, Ragon se savait une curiosité dans les forces de l'ordre

parisiennes. On évoquait souvent son mariage avec une ancienne fille de joie pour expliquer son absence d'avancement, mais ses collègues mentionnaient également, quand ils le croyaient trop loin pour entendre, son extraordinaire obésité.

Il avait cessé de se peser depuis qu'il avait dépassé les trois cents livres. Cela justifiait sans doute l'étonnement de son agent en l'apercevant pour la première fois.

Ils entrèrent dans la pension.

L'inspecteur n'accorda aucune attention aux gémissements forcés de la tenancière. Chagrin, il constata en revanche que la chambre se trouvait à l'étage. Les marches vermoulues, déformées, n'inspiraient aucune confiance, pas plus que le tapis usé jusqu'à la corde.

Après un soupir, Ragon entama l'ascension. Il songea à la récente victoire d'alpinistes sur le mont volcanique du Kilimandjaro et cette pensée ne lui apporta aucun réconfort. Après une station tous les quatre degrés, soit un total de quatorze, il arriva enfin sur le palier et constata que la porte de la chambre avait été enfoncée.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il entre deux longues respirations.

— Les autres pensionnaires ont brisé la serrure quand ils ont entendu un bruit de chute à l'étage.

— Vous voulez dire que la porte était fermée de l'intérieur ?

Fredouille ne put retenir un sourire.

— C'est ma première affaire de chambre close, confessa-t-il.

— Vous aimez les romans à énigme ? s'intéressa soudain Ragon. Poe ? Gaboriau ? Conan Doyle ?

— Seulement les feuilletons dans les journaux : Zola, Laforest, Carcoppino...

Après un haussement de ses énormes épaules, l'inspecteur entra dans la pièce tapissée d'un papier peint jaune et assombrie par une fenêtre calfeutrée pour éviter les courants d'air froid. Il prit soin d'éviter les éclats de bois du chambranle et le battant qui gisait sur le sol.

Plus loin, un homme était étendu, une étrange flèche plantée en plein front, des fruits répandus autour de lui ainsi que la corbeille qui les avait contenus.

Ragon l'enjamba négligemment en prenant soin de ne pas écraser les poires qui avaient roulé à terre, n'accorda qu'un regard rapide à l'établi chargé de cardans, de ressorts et de grosses loupes, et alla directement vers l'immense bibliothèque qui occupait tout le mur du fond.

Les alignements d'ouvrages montaient jusqu'au plafond, protégés par une vitre. Manquant de place, Goelzer avait même utilisé les étagères du vaisselier pour ranger ses gros volumes.

— Vous n'examinez pas le cadavre, monsieur l'inspecteur ?

— J'imagine que vous vous en êtes chargé, Fredouille.

Le ton de Ragon était distrait, car il détaillait, à côté de quelques exemplaires du journal *L'Époque*, de *La Revue socialiste*, une belle collection reliée de *The American Science Journal* qui comptait une vingtaine de tomes. Il remplaça le numéro XXX qui dépassait légèrement. Un volume du *Science Schools Journal* s'était glissé au milieu de cet ensemble.

— Je vous écoute, agent Fredouille. Faites-moi entendre vos conclusions sur le corps.

— Eh bien, il s'agit de Jules-Émile Goelzer. Il a été formellement reconnu par la propriétaire. Il est inscrit sur les registres comme ingénieur. Célibataire. Il travaillait souvent la nuit.

— Des conquêtes éphémères ?

— Il était trop absorbé par son travail.

— En quoi ce travail consistait-il ?

— Nul ne sait vraiment. Horloger sans doute à en juger par son matériel. Le dénommé Goelzer était très secret et ne parlait à personne, s'attardant des journées entières dans sa chambre.

Ragon hocha la tête tout en poursuivant son inspection.

Les livres apparaissaient dans le plus grand désordre : le *Voyage au centre de la Terre* de Jules Verne côtoyait *On the Theories of the Internal Friction of Fluids in Motion* de George Gabriel Stokes et *Qu'est-ce que la propriété ?* de Proudhon voisinait avec les *Œuvres complètes* de Rousseau et les *Novelle Morali* de Francesco Soave.

Après une courte hésitation, Fredouille reprit ses commentaires.

— La porte était verrouillée, la fenêtre calfeutrée avec soin. Aucun meurtrier n'aurait pu s'enfuir d'ici sans laisser de trace. Pourtant, nous devons exclure un suicide : impossible de s'envoyer tout seul une flèche en pleine tête. D'autant que le trait est profondément enfoncé dans le crâne, ce qui demande une certaine force.

— Quoi d'autre ? demanda distraitement Ragon.

— C'est tout, monsieur l'inspecteur. Je note simplement que la victime a dû renverser la corbeille de fruits en s'écroulant.

Ragon observa encore les *Dramatische Werke* de Schiller, *Un Yankee à la cour du roi Arthur* de Mark Twain, *Uranie* de Camille Flammarion, un traité sur *La Magie angélique* de John Dee et *Les Luttes de classe en France* de Marx. Puis il se tourna vers son subordonné, le fixa longuement et alla s'asseoir avec pesanteur.

— Vous ne savez pas regarder, Fredouille.

Une rougeur passa sur les joues de l'agent.

— J'imagine que vous voulez parler de la montre-bracelet, dit-il, les traits crispés.

Fredouille montra le poignet de Goelzer.

— C'est un modèle utilisé par l'armée impériale allemande, sans la

grille de protection. À Sedan, un cuirassier de la garde en possédait une, dérobée à l'ennemi. Celle-ci est cassée. Les aiguilles sont arrêtées à huit heures moins dix. Cela correspond à peu près au moment où le cadavre est tombé.

— Que voulez-vous dire par « à peu près » ?

— Selon les pensionnaires, il était huit heures pile quand ils ont entendu du bruit. Ils mangent tous ensemble, à part Goelzer qui préfère prendre ses repas dans sa chambre. En l'occurrence des fruits.

— Un ingénieur horloger avec une montre qui retarde ? s'étonna Ragon. Ce sont toujours les cordonniers les plus mal chaussés. Quoi qu'il en soit, je vous accorde un bon point pour avoir examiné le poignet. Et puisqu'il s'agit de notre première affaire ensemble, et de votre premier cas de meurtre en chambre close, je vous propose une gageure.

— Laquelle ? demanda l'agent avec méfiance.

— Nous devons être capables de résoudre le mystère de cette chambre jaune sans quitter les lieux.

— Vous suggérez une enquête en chambre close ?

— Je n'aurais pas mieux dit.

— C'est d'accord.

L'inspecteur acquiesça et alla s'asseoir péniblement dans un grand fauteuil qui faisait face aux rangées de livres. Le cadavre se trouvait entre le siège et le vaisselier.

— À vous l'honneur.

Ragon sentit qu'il commençait à intéresser son subordonné. Il n'exprimait aucune admiration encore, juste un peu de curiosité. Fredouille se plongea dans une intense réflexion. D'après ce qu'en savait l'inspecteur, cet agent était un bon élément, même s'il manquait d'imagination.

— Vous êtes allé directement vers les livres, reconstitua Fredouille. J'en déduis que c'est là que vous comptez trouver vos indices.

— Effectivement. Une bibliothèque, c'est une âme de cuir et de papier. Il n'y a pas meilleur moyen pour fouiller dans les tréfonds d'une psyché que de jeter un œil aux ouvrages qui la composent. La sélection, le rangement, le contenu, même la qualité de la reliure : tous les détails sont importants. Me croiriez-vous si je vous disais que j'ai résolu toutes mes enquêtes à partir de livres ?

Fredouille prit un air incrédule.

— Et comment procédez-vous lorsque la victime ne possède pas de publications ?

— Dans ce cas, il s'agit d'un meurtre sans intérêt et sans finesse. Ces affaires ne méritent même pas d'être mentionnées. Elles reposent toujours sur les mêmes canevas primitifs. On les résout en un claquement de doigts.

L'agent observa son supérieur, tentant d'évaluer s'il plaisantait. Ragon lui rendit un regard appuyé qui l'assurait de son sérieux.

Fredouille aborda donc la première étagère. Il lut les dos un par un, se contentant parfois d'un marmonnement entendu.

Après une longue minute, il se tourna vers Ragon.

— J'ai un mobile.

— Je vous écoute, répondit l'inspecteur en se calant plus confortablement dans le fauteuil.

— Les ouvrages indiquent clairement que notre homme était un agitateur : Marx, Proudhon, Bakounine. Quant aux livres consacrés à la science et à l'horlogerie, ils n'avaient qu'un but : fabriquer des bombes avec retardateur. Goelzer était un anarchiste comme ceux qui terrorisent la France depuis trois ans. Il a dû être tué par ses commanditaires. Comme il possède, outre l'anglais, un livre d'un certain Francesco Soave, je pencherais pour un Italien, comme le meurtrier du président Carnot. Goelzer est sans doute un faux nom.

Ragon hocha la tête, encourageant.

— Vous ne vous en tirez pas trop mal. Mais cela ne résout absolument pas la manière dont le meurtre a été perpétré.

— Attendez donc. Il est possible que l'on ait tiré à travers la porte.

Fredouille avança vers l'entrée.

— Imaginons que Goelzer ne soit pas mort sur le coup. Il aurait pu être frappé par la flèche à partir du seuil. Comme ceci.

L'agent voulut se placer de l'autre côté de la porte pour mimer sa reconstitution. Mais quand il essaya de quitter la pièce, le plancher craqua et il se retrouva immédiatement deux pas en arrière.

Surpris, il insista et retenta de sortir.

Il revint au même point.

Il tourna son visage stupéfait vers l'inspecteur.

— Je suis incapable de partir...

* * *

Ragon ne put dissimuler tout à fait son étonnement. Il avait déjà rencontré des événements difficilement explicables par des causes rationnelles. Quelque magie était peut-être à l'œuvre ici.

Il se tut cependant afin de ne pas passer pour extravagant auprès de ce nouvel agent. La Préfecture de police voyait d'un mauvais œil toute mention du surnaturel, en particulier le spiritisme, quand les avocats s'en gobergeaient. Sans se lever de son siège, il accusa le coup et lui fit signe de revenir.

— Ce phénomène étrange semble indiquer que nous sommes partis dans une mauvaise direction. Cela dépasse de loin l'attentat anarchiste avorté.

— Mais comment cela est-il possible ? s'écria Fredouille. Un moment je suis là et l'instant d'après...

Il appela dans le couloir.

— Par ici !

Quelqu'un monta rapidement les escaliers.

— Vous auriez dû attendre un peu, conseilla Ragon.

La tenancière passa la tête dans l'encadrement. Fredouille l'invita à entrer. Elle mit un pied devant l'autre sans pour autant parvenir à avancer, comme si une force invisible la repoussait. Elle ne réussit qu'à faire gémir légèrement le plancher. Son ébahissement fut presque comique.

L'agent regarda de nouveau son supérieur, quêtant une explication.

— Nous vous remercions, chère madame, lança Ragon poliment. Vous avez parfaitement répondu à nos interrogations. Vous pouvez disposer. Et veillez à ce que dorénavant personne ne nous dérange dans notre travail. Nous ne sommes pas au Moulin Rouge.

La femme disgracieuse se retira, une grimace effarée sur le visage.

— Pourquoi restez-vous aussi calme ? fit Fredouille, soudain suspicieux.

— J'ai lu les nouvelles de Maupassant, rétorqua Ragon.

— Mais ce sont des contes !

— Je ne fais pas de différence entre ses écrits réalistes et ses histoires fantastiques. Pour moi, ils ne décrivent que les deux faces d'une même pièce de monnaie. N'avez-vous jamais rencontré, au cours de votre service, des événements surnaturels ? De la magie ? Des monstres ? Des tableaux hantés ? Des morts qui reviennent à la vie ?

L'agent parut ébranlé par cette question. Des plis se formèrent sur son front, comme s'il se rappelait des faits similaires. Ragon ne chercha pas à savoir ce dont son subordonné avait pu faire l'expérience. Cela ne le regardait pas. Il en était du fantastique comme de l'acte charnel, on n'en parlait qu'à mots couverts quoique tout le monde en eût connaissance.

— Ce qui m'étonne tout de même, reprit l'inspecteur, c'est qu'à un moment ou à un autre, des gens ont pu entrer et sortir de la chambre sans souci. Quelque chose a dû se passer à notre arrivée...

Fredouille revint vers lui, se forçant manifestement à la tranquillité. Comme nombre d'anciens soldats, il savait s'adapter aux nouvelles réalités tant qu'un gradé était là pour le guider.

— Que proposez-vous ?

— Nous allons devoir examiner de nouveau les indices présents dans la pièce. Je m'occupe de la bibliothèque. Vous fouillerez le bureau.

L'agent allait se précipiter comme un chien de chasse quand Ragon le retint.

— Deux choses avant que nous commençons. D'abord, je dois vous avertir que notre homme n'est pas italien. Je ne crois pas qu'il ait changé de nom.

— Il serait français ?

— Réfléchissez, Fredouille. De quel pays peut venir un homme qui est capable de lire le français, l'italien et l'allemand dans le texte ?

— Vous oubliez l'anglais.

— Non, regardez le choix des œuvres. Les ouvrages en anglais sont tous très techniques. Ils ont un usage scientifique, tandis que, dans les autres langues, on trouve de la littérature : contes de Soave, théâtre de Schiller, roman de Rousseau. Alors, quelle est la nationalité de Goelzer ?

— Je dirais citoyen helvétique...

— Exactement. Comme Rousseau et Soave. Vous l'auriez su en un clin d'œil si vous connaissiez ces auteurs.

Fredouille eut un sourire crispé.

— Et quelle était la seconde chose ?

— Oui, voudriez-vous me donner *On the Theories of the Internal Friction of Fluids in Motion* de George Gabriel Stokes, le *Science Schools Journal*, ainsi que le tome XXX de *The American Science Journal* ?

— Pourquoi ce numéro en particulier ?

— Il était mal rangé. Je pense que Goelzer l'a consulté récemment.

L'agent s'exécuta d'assez mauvaise grâce et déposa tous les volumes sur un guéridon proche du fauteuil dans lequel trônait l'inspecteur à la manière d'un roi fainéant.

Malgré son impassibilité de façade, Ragon n'était pas très optimiste sur les suites de cette enquête. Bien sûr, son esprit aiguisé avait déjà formulé de nombreuses hypothèses. Mais il n'était pas certain que la résolution du mystère suffît à les tirer de ce mauvais pas.

En outre, à part dans l'affaire du docteur Daremberg et de son incroyable machine, il avait surtout été confronté à de la magie jusqu'à présent. Or, Goelzer semblait davantage féru de science que d'occultisme.

L'inspecteur s'abîma dans la lecture des deux recueils d'articles. Des traces brunes sur la tranche indiquaient les pages qui avaient été davantage consultées. Dans *The American Science Journal*, cela conduisait à une publication de deux savants, Michelson et Morley, « *On the Relative Motion of the Earth and the Luminiferous Ether* », en novembre 1887. Elle prouvait de façon définitive l'existence de l'éther, un fluide luminifère qui remplissait le vide de l'univers.

Quant au *Science Schools Journal*, il avait manifestement attiré l'attention de Goelzer par une simple histoire : *The Chronic Argonauts*.

Enfin, le traité de George Gabriel Stokes abordait les mouvements des fluides.

L'examen dura presque une heure à l'issue de laquelle une voix le tira de ses pensées :

— Monsieur l'inspecteur ?

— Oui ?

— Je viens de découvrir la correspondance de notre victime dans un tiroir du bureau. Elle est adressée à un certain Constant Girard.

Ragon leva un sourcil intéressé et distingua des paquets de lettres liées entre elles par une ficelle.

— De qui s'agit-il ?

— Apparemment, expliqua Fredouille avec une satisfaction évidente, l'homme est un horloger suisse. Goelzer lui a écrit après 1889, suite à la médaille que Girard a remportée à l'Exposition universelle de Paris. Girard a mis au point un système qui permet d'améliorer la précision des montres en éliminant les effets de la gravitation terrestre sur le balancier. En fait, ce système s'appelle « tourbillon sous trois ponts d'or » et consiste à faire tourner le balancier sur lui-même. C'est du moins ce que j'ai compris à travers les lettres que j'ai parcourues. En espérant qu'aucune n'a été volée.

— La coïncidence avec le nom de notre auberge est étonnante.

— Je dirais même plus : troublante.

— Continuez, l'encouragea Ragon.

— D'après ce que j'ai lu, Goelzer a envoyé à Girard les plans d'une montre-bracelet très particulière. Ils ont collaboré pendant cinq ans pour parvenir à un prototype. Ils semblaient satisfaits tous les deux mais, dans les dernières lettres, Girard se plaint d'avoir dû concevoir un mécanisme incomplet. Il aimerait savoir à quoi sont destinées certaines pièces manquantes dont Goelzer avait néanmoins prévu l'emplacement.

— Nous devrions pouvoir le découvrir...

— En examinant la montre qu'il porte au poignet, acheva l'agent.

Il se précipita sur le cadavre de Goelzer et lui ôta le bracelet. Il déposa ensuite l'objet sur le guéridon placé à côté du fauteuil de Ragon. Les deux hommes se penchèrent sur l'invention.

Les principaux mécanismes étaient désormais apparents derrière le verre brisé. L'ensemble se révélait d'une petitesse et d'une complexité incroyables qui dépassaient de loin les compétences des enquêteurs.

— Il y a un schéma préparatoire dans l'une des lettres de Girard ! jubila Fredouille.

Après quelques secondes à fouiller dans les liasses de missives sur le bureau, il en revint avec un plan qu'il étala devant son supérieur. Effectivement, plusieurs zones du mécanisme avaient été laissées dans l'ombre.

— Donnez-moi donc l'une des loupes de l'établi.

En comparant le prototype avec la figure dessinée sur le papier,

Ragon repéra que plusieurs des éléments ajoutés par Goelzer consistaient en de minuscules tubes de verre qui semblaient contenir un liquide bleuâtre. Du moins ceux qui n'avaient pas été brisés.

— De quoi s'agit-il selon vous ? demanda Fredouille.

— C'est de l'éther, devina Ragon. J'ai déjà rencontré cette substance dans une précédente enquête. Les articles scientifiques que j'ai parcourus ont ce point en commun. Selon nos physiciens, il s'agit d'un fluide universel capable de transporter la lumière, notamment dans le vide.

— Mais dans quel but en ajouter dans une montre ?

Ragon inspira lentement en croisant les bras sur son énorme ventre.

— Je pense que Goelzer avait découvert le secret du voyage dans le temps, dit-il, marmoréen.

Fredouille partit d'un grand hennissement qui s'éteignit devant le sérieux imperturbable de son supérieur.

— Oh, fit-il.

— Observez, reprit l'inspecteur. Quel point commun y a-t-il entre des œuvres aussi différentes que *Voyage au centre de la Terre* de Jules Verne, *The Chronic Argonauts*, *La Magie angélique* de John Dee et *Un Yankee à la cour du roi Arthur* de Mark Twain ?

— Je l'ignore.

— Ils traitent tous de voyages temporels. Que ce soit dans l'avenir ou dans le passé. C'était manifestement l'obsession de Goelzer.

Fredouille réfléchit.

— Ce serait donc la montre de Goelzer qui nous empêcherait de quitter la pièce ?

— Si l'éther crée un lien entre temps et espace, cela me semble possible. Ne me dites pas que vous commencez à y croire, Fredouille ?

L'agent feignit l'indifférence.

— Pardonnez-moi, monsieur l'inspecteur, mais je crois comprendre ce qui a pu se passer. Le but de Goelzer en construisant cette machine était de mettre en place, d'une manière ou d'une autre, une société socialiste. Cela explique ses lectures politiques. Il a donc pu être assassiné par quelqu'un qui ne partageait pas son idéal.

— Vous en revenez donc à votre première explication, fit Ragon, déçu.

— Mais cette fois, ma théorie se tient. Laissez-moi vous la détailler : Goelzer met au point une machine à voyager dans le temps dans le but d'influer sur l'évolution de l'histoire. Quelqu'un l'apprend et le tue. Puis il s'enfuit en utilisant la montre à voyager dans le temps. Cela explique le meurtre en chambre close. Le coupable pourrait même être son correspondant, Constant Girard.

L'inspecteur secoua la tête.

— Mais il manque de nombreux éléments dans votre reconstitution.

Tout d'abord, pourquoi avoir tué Goelzer d'une flèche ? Vous avez dû remarquer qu'elle est en outre très courte et très lourde. Le choix n'a pas dû être fait au hasard.

Fredouille avoua son impuissance. Ragon revint à la charge.

— Le deuxième problème me semble encore plus grave : comment l'assassin aurait-il pu s'enfuir si la montre était brisée et au poignet de sa victime ?

— Je n'en sais rien, se défendit l'agent. Même si la machine ne marche plus, ses effets continuent à se faire sentir. C'est pour cela que nous n'arrivons pas à sortir d'ici. Peut-être que votre fluide...

— L'éther.

— Peut-être que l'éther, une fois stimulé par la montre de Goelzer, continue de réagir. Un peu comme une mare dans laquelle on lance un pavé.

— Ou bien un tourbillon pendant une tempête ! Fredouille, je commence à vous apprécier. Nous allons vérifier immédiatement votre théorie. Allez à la porte.

L'agent obéit sans vraiment comprendre. Son œil s'éclaira lorsque Ragon sortit sa montre à gousset.

— Efforcez-vous de sortir, s'il vous plaît.

Fredouille s'exécuta. Au moment où il mettait le pied dehors, l'aiguille des secondes partit d'un cran à rebours.

— Recommencez.

Le subordonné n'avait bien entendu pas réussi à dépasser le seuil. Il renouvela son geste et l'aiguille recula de nouveau.

— Bien, souffla Ragon en rangeant sa montre dans la poche de son veston. Vous aviez raison. L'éther semble encore actif dans la chambre de notre victime. Cela signifie que nous n'avons aucune idée du moment où nous pourrions sortir. Si jamais nous en réchapons un jour...

* * *

— Je ne pensais pas me retrouver prisonnier d'une sorte de tourbillon d'éther au passage des Trois Ponts d'or, geignit Fredouille.

Ragon partageait son abattement. Le ventre de son subordonné commençait à gargouiller à l'approche du déjeuner. Il lorgna sur les fruits renversés sur le parquet.

— Je me demande dans combien de temps les pensionnaires vont s'impatisser et monter voir ce qu'il se passe, réfléchit l'agent. Sinon, nous serons chocolat. À moins que nos collègues s'en inquiètent plus tôt.

— Ou votre famille, suggéra Ragon. Je suis sûre que votre femme aimerait vous avoir avec vous pour les fêtes.

— Et mon fils aussi, ajouta Fredouille. D'ailleurs, votre propre épouse ne risque-t-elle pas de s'inquiéter ?

— Elle est morte.

L'agent déglutit avec difficulté.

— Pardonnez-moi, j'ignorais totalement...

— Ce n'est rien.

Ragon s'étonna de son émotion en évoquant sa chère Lise.

— Je vous ai parlé de Maupassant, reprit-il pour chasser cette impression détestable. Il est mort, deux ans auparavant, atteint du mal italien. Il avait sans doute contracté cette maladie auprès d'une des collègues de ma femme. Vous saviez qu'elle était fille de joie, n'est-ce pas ?

Fredouille s'efforça de ne pas répondre.

— Allons, souffla Ragon, toute la Préfecture de police de Paris doit être au courant. Comme pour mon embonpoint, bien qu'on cache souvent ce dernier fait aux nouveaux comme vous afin qu'ils profitent mieux de leur surprise.

— Le commissaire Zehnacker m'avait dit, avoua l'inspecteur, mais je ne l'avais pas cru.

Ragon soupira.

— Quoi qu'il en soit, en raison de sa condition de femme perdue, mon épouse souffrait du même mal vénérien que le grand écrivain.

Les yeux de l'inspecteur se perdirent dans le vide.

— Pendant longtemps, il n'y a pas eu de signe. Ou bien je n'ai pas su les voir. Mais cette maladie est une machine infernale. Elle attend de se déclarer, dans l'ombre, avec une précision d'horlogerie... Lise a commencé à être victime de délires. En quelques mois, je n'ai plus été capable de la garder auprès de moi. Elle a été internée dans le même institut que Maupassant, la clinique du docteur Blanche. Quelle ironie, n'est-ce pas ?

Sans attendre de réponse, il acheva son récit.

— À la fin, elle ne souffrait plus, elle ne parlait plus. Elle s'est endormie un soir et ne s'est pas réveillée, aussi légère qu'une brise. Comme l'écrivait Hugo, « c'était un esprit avant d'être une femme ».

Désormais sa poitrine était trop lourde pour se permettre un sanglot. Il s'éclaircit la gorge.

— Savez-vous pourquoi je vous ai raconté cette histoire, Fredouille ?

— Non, monsieur l'inspecteur.

— Parce que, si nous sortons d'ici, vous ne devrez en aucun cas parler des événements qui ont eu lieu dans cette pièce. Sinon, vous finiriez par reprendre la chambre de ma femme chez le docteur Blanche. Le commissaire Zehnacker a l'irrationnel en horreur. Nous avons pour consigne d'étouffer tout élément sortant de l'ordinaire afin

de ne pas créer de précédent. Et cela vaut pour toutes les affaires que nous pourrions rencontrer à l'avenir. Est-ce clair ?

— Oui, monsieur l'inspecteur divisionnaire.

Ragon hocha sa gigantesque tête.

— Bien, maintenant, vous devez savoir que personne ne viendra à notre secours. J'ai regardé ma montre à plusieurs reprises. Nous sommes entrés dans cet endroit à neuf heures passées. Les aiguilles indiquent qu'il est exactement neuf heures et treize minutes.

— Ce n'est pas possible ! Nous avons passé toute la matinée ici !

— Observez autour de vous.

L'agent embrassa la chambre du regard. Ses yeux s'écarquillèrent quand il comprit que les volumes consultés par son supérieur avaient regagné leurs emplacements sur les étagères. Le tome XXX de *The American Science Journal* dépassait toujours légèrement, comme si Ragon ne l'avait pas encore réaligné.

Quant au bureau, le tiroir n'avait pas été ouvert et la correspondance ne s'étalait pas en désordre sur la table.

De même, la montre-bracelet était revenue au poignet de Goelzer.

— Nous repartons en arrière ! Mais quand cela s'est-il passé ? Je n'ai rien vu !

— Vous avez pourtant subi un léger déplacement. Un instant, vous vous trouviez à proximité du guéridon, et celui d'après, vous aviez reculé de trois pas.

— Vraiment ?

— Vraiment. Il semble que nous soyons pris dans une sorte de boucle temporelle, confirma Ragon. Voyons les choses du bon côté. Vous pouvez dévorer les fruits du panier, ils finiront par réapparaître. D'ailleurs, pouvez-vous m'en donner un ?

De mauvaise grâce, Fredouille obtempéra.

— Voulez-vous une poire ou une pomme ? bougonna-t-il.

Ragon fixa les deux fruits que l'agent lui tendait.

— Je crois que j'ai la clef de l'énigme, déclara-t-il doucement.

— Vous avez trouvé cela dans un fruit ?

— N'avez-vous rien écouté de ce que j'ai tenté de vous apprendre ? La réponse est toujours dans les livres, Fredouille. Prenez donc les œuvres de Schiller.

Fredouille eut un instant de confusion avant de s'emparer du volume des *Dramatische Werke*.

— Lisez-moi la table des matières.

— Vous comprenez l'allemand ?

— Je lis toutes les langues, même celle des anges.

Peu sensible à la plaisanterie, l'agent ouvrit le gros livre et commença à ânonner avec un affreux accent :

— *Die Räuber, Kabale und Liebe, Die Verschwörung des Fiesco zu*

Genua, Körners Vormittag... Je continue ?

— Je vous dirai quand vous arrêter.

— *Don Karlos, Wallenstein, Maria Stuart, Die Jungfrau von Orléans...*

Je ne vois pas en quoi...

— Vous y êtes presque.

— *Die Braut von Messina, Wilhelm Tell, Die Hul...*

— Vous l'avez manqué.

— Il faut donc que je recommence ? se désespéra Fredouille.

— Pourquoi pas, nous avons tout notre temps. Contentez-vous de répéter le dernier titre.

— *Wilhelm Tell* ?

— Cela ne vous dit rien ?

— J'ai reconnu Guillaume Tell mais...

Un éclair de compréhension passa dans les yeux de Fredouille.

— La pomme !

L'agent vérifia que c'était la seule parmi la demi-douzaine de poires.

— Elle n'était pas dans la corbeille de fruits. Goelzer l'avait posée sur sa tête ! Cela signifie que cette étrange flèche est en réalité...

— Un carreau d'arbalète, compléta Ragon. J'aurais dû le deviner plus tôt. Si nous avions retiré le trait, nous aurions vu immédiatement le fer pyramidal de la pointe. Là, c'est l'empennage de parchemin que j'ai pris pour de la plume dans la pénombre.

— Vous voulez dire que le meurtrier a forcé Goelzer à mettre la pomme sur sa tête et l'a visé avec l'arbalète ? À moins que ce ne soit un accident... Mais cela ne nous dit toujours pas comment le coupable a pu s'enfuir.

L'inspecteur secoua négativement la tête.

— À part pour la thèse de l'accident, vous êtes dans l'erreur. Songez aux livres. Guillaume Tell est l'un des mythes fondateurs de la Suisse indépendante. Goelzer était citoyen helvétique. Il a opéré ce choix symbolique pour prouver quelque chose. Il répétait une expérience destinée à démontrer au grand public que sa machine à voyager dans le temps fonctionnait.

— Vous m'avez perdu, avoua Fredouille.

— Je vais vous préciser le déroulement. Goelzer est suisse, savant et socialiste. Lorsqu'il parvient à mettre au point une machine à voyager dans le temps, sa première idée est de la mettre au service de l'amélioration des conditions de vie du peuple. C'est pourquoi on ne trouve aucun compte-rendu de son travail dans cette chambre. Il pensait se passer de la communauté scientifique et proposer son savoir-faire directement à la foule. Pour cela, il lui fallait une mise en scène spectaculaire.

— D'où le choix de Guillaume Tell.

— Exact. Goelzer fait donc l'acquisition d'une arbalète et d'une

pomme. Puis, il répète son tour. Je pense qu'il voulait tirer le fruit sur sa propre tête. Par le biais du voyage dans le temps, il pouvait appuyer sur le déclencheur puis se projeter dans le passé pour se placer au bon endroit. Ainsi, il était à la fois le tireur et la cible.

— Mais il a échoué et il s'est tué ! acheva Fredouille. C'est un beau conte de fées, monsieur l'inspecteur, mais nous aurions dû retrouver l'arme du crime à ses pieds.

Ragon eut un sourire de triomphe.

— Encore une fois, vous oubliez des éléments. Reprenons. Goelzer arme son arbalète et vise un point préalablement fixé. Vous en trouverez sans doute le dessin sur le dos d'un livre. Regardez où se trouve le numéro XXX de *The American Science Journal*.

Fredouille alla se placer à côté du vaisselier. Les croix du chiffre romain se situaient à peu près à hauteur des yeux. Elles formaient une excellente cible.

— C'est pour cela qu'il avait modifié l'alignement de ce volume, concéda Fredouille avec admiration.

Ragon fit mine de le viser.

— Goelzer n'était sans doute pas un tireur chevronné. Il a dû utiliser le dossier de ce fauteuil comme appui, en plus de la cible. Il vise, il tire et se voit tomber, un carreau en plein front. Sa première réaction est de lâcher l'arme qui lui fait horreur parce qu'il vient de tuer quelqu'un : lui-même. Quant à l'arme, elle a pu glisser dans sa chute. Qu'y a-t-il derrière le fauteuil ?

— Le lit, répondit l'agent.

Avant que son supérieur lui en eût donné l'ordre, Fredouille se pencha et regarda sous le sommier. Ébahi, il ressortit un superbe exemplaire d'arbalète médiévale, équipée d'un cric à crémaillère qui permettait de tendre la corde plus rapidement.

— Jusqu'ici mon histoire se tient, poursuivit Ragon sans plastronner. Désespéré de son geste, Goelzer décide de remonter le temps grâce à son invention. Mais il ne remonte pas au moment où il avait prévu son tir, sans doute une heure fixe. Disons, huit heures pour être sûr de ne pas être dérangé, tout le monde étant occupé à manger. Il revient à huit heures moins dix.

— J'ai compris ! s'écria Fredouille en se claquant le front. Sa montre retardait, sans doute à cause de son premier retour dans le passé. Il ne s'en est pas avisé. Donc, quand il a cru remonter le temps suffisamment, il s'est retrouvé à l'instant même où il tirait ! C'était bien un suicide finalement : il s'est tué en voulant se sauver !

— Avec un horloger dont la montre retarde, nous n'en sommes plus à un paradoxe près.

Soudain, Ragon se sentit accablé par la mélancolie. Maintenant que l'affaire était résolue, son chagrin reprenait le dessus. La voix de son

subordonné le tira de sa rêverie.

— Monsieur l'inspecteur divisionnaire ?

— Oui ?

— Nous avons trouvé le fin mot de l'histoire, mais cela ne nous permet toujours pas de partir...

L'inquiétude transparaissait dans le ton de l'agent.

— Vous savez, Fredouille, pendant un instant, j'ai été tenté d'utiliser cette machine pour revoir ma femme. J'aurais voulu la contempler de loin, au temps où elle avait encore toute sa légèreté, toute sa tête...

Il songea quelques secondes encore.

— Mais je suppose qu'il vaut mieux oublier tout cela. Allons-y.

Fredouille commençait à connaître son supérieur. Son regard alla de l'énorme inspecteur à la montre-bracelet.

— Elle fonctionne toujours, n'est-ce pas ?

— Suffisamment pour créer ces petites interférences temporelles. Il faut croire qu'elle marche tant qu'elle contient encore de l'éther.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai vu les rouages bouger quand je l'ai observée à la loupe. En outre, les effets sur le temps sont intervenus au moment où le parquet a craqué sous mon poids. Je pense que cela a suffi pour stimuler le mécanisme de la montre. Les pensionnaires qui sont entrés ici n'étaient sans doute pas assez... corpulents pour cela.

— Et l'autre retour s'est effectué quand nous l'avons manipulée...

— Je vous en prie, Fredouille, brisez-la et sortons d'ici.

Ce dernier ne se fit pas prier. Du talon, il écrasa à la fois le poignet de la victime et la montre qui y était attachée. Un petit bruit de verre pilé se fit entendre.

Et ce fut tout.

Ragon observa sa montre à gousset.

— Il est neuf heures passées de vingt-sept minutes. Jamais une enquête n'aura été résolue en si peu de temps, et sans quitter le lieu du crime. Car il est bien évident que monsieur Goelzer s'est suicidé au moyen de son arbalète, laquelle a glissé sous le lit quand il l'a lâchée. Le recul, sans doute...

L'inspecteur se leva enfin. Il eut beaucoup de difficulté à s'extraire de son fauteuil.

— Au fait, souffla-t-il lorsqu'il fut debout, n'oubliez pas de ramasser les fruits. Ils pourraient nous trahir.

— Comment cela ?

— Il n'y a pas de poires en cette saison, lâcha Ragon.

Sans attendre de réaction, il quitta la pièce de son pas lourd et entreprit de redescendre lentement les escaliers.

Carnet 1899 – Fleur d'encre, fleur de chair

*Des fleurs d'encre crachant des pol-
[lens en virgule*

...
*Qui jadis, émergeant dans l'immense
[clarté*

*Des flots bleus, fleur de chair que la
[vague parfume.*

Arthur Rimbaud,
Les Assis et Soleil et chair

Le mois de février était frais cette année-là, d'autant plus que le jour était à peine levé.

L'inspecteur Ragon arpentait pesamment la rue des Fossés-Saint-Jacques. Sa bouche crachait de longues langues de vapeur qui s'effilochaient mollement dans la clarté pâle de l'aurore.

À ses côtés, l'agent Fredouille ne se donnait aucune peine pour dissimuler sa jubilation.

— Cette fois, dit-il, je doute que vous parveniez à résoudre cette enquête en mettant le nez dans des livres...

Afin d'atténuer un peu son insolence, il ajouta *in extremis* :

— Monsieur l'inspecteur de la Sûreté.

Ragon lui en sut gré. Il avait déjà assez de mal à ne pas glisser sur les pavés en pente et couverts de givre sans se préoccuper d'asseoir son autorité. Avec son embonpoint colossal, une chute aurait pu entraîner des conséquences gravissimes. D'autant qu'il n'était plus de toute première jeunesse.

Au moins, il pouvait se réjouir que l'affaire ne se situât pas au dernier étage d'un immeuble haussmannien. Si l'on était capable de construire des ascenseurs dans la tour Eiffel, on pourrait bientôt équiper les habitations. Qu'attendaient les ingénieurs pour se pencher sur le problème ? Ses genoux ne tiendraient plus longtemps.

Les deux hommes arrivèrent sur la place de l'Estrapade où des filaments de brume s'accrochaient aux branches dénudées. La fontaine se taisait. Des policiers en uniforme, fronçant la moustache, éloignaient les rares curieux, badauds et voisins qui tentaient de percer l'air cotonneux pour profiter du spectacle.

Enfin, entre deux bancs de brouillard et deux troncs noirs, Ragon aperçut une masse de chair suppliciée, écartelée comme des quartiers

de bœuf.

La vision en était difficilement soutenable.

La victime ne possédait plus d'avant-bras ni de tête. En outre, on l'avait éviscérée et écorchée. Il était difficile de reconnaître ce qui avait été jadis un corps humain.

Une odeur de viande à nu flottait sur la place, écoeurante.

— C'est tout ce qu'on a, précisa Fredouille. Pour l'instant. Ce sont des chiens qui ont alerté les habitants en se battant pour goûter à ce morceau de choix.

— Avez-vous interrogé les riverains ?

— Oui, j'en ai noté plusieurs qui disent avoir entendu du bruit cette nuit.

— Sont-ils dans les parages ?

— Je leur ai demandé de ne pas s'éloigner.

— Amenez-les-moi.

Puis, l'inspecteur se laissa tomber sur un banc avec un soupir las. Il avait peine à croire que, dans moins d'un an, le vingtième siècle débiterait. Tous ces millénaires d'inventions, d'histoire et d'art pour se vautrer dans un tel raffinement de barbarie.

Dans ces muscles dépouillés, ces nerfs, ces os, avait existé une intelligence, un esprit. Ragon n'allait pas jusqu'à l'âme. Devant ce genre de boucherie, l'hypothèse d'un principe vital transcendant confinait au ridicule. Seul demeurerait le mystère insondable des corps.

— Inspecteur ?

Il tourna lentement son énorme tête que les épais favoris rendaient plus massive encore. Un homme chauve, les joues tombantes, la toque blanche à la main, une chemise hâtivement passée sur son torse nu, se tenait devant le policier. De grosses gouttes de sueur coulaient encore sur son visage rougeaud.

— Parlez, monsieur.

— Je me nomme Chantraine et je possède la boulangerie au coin.

Il la désigna du doigt.

— J'effectuais ma première fournée de la journée quand j'ai entendu du bruit au-dehors.

— Êtes-vous allé voir ce qui se passait ?

— Non. Pour tout vous dire, j'ai cru que je rêvais tout éveillé...

— Pour quelle raison ?

Le boulanger hésitait à répondre.

— Cela ressemblait à des sonneries de cuivre...

— Comme des cors de chasse ?

— Exactement ! Je me suis dit que personne n'aurait l'idée saugrenue de jouer d'un tel instrument en pleine rue, en plein hiver. Alors, j'ai repris le travail et le son a disparu.

Ragon se cala plus confortablement sur son banc.

— N'avez-vous rien remarqué d'autre ?

— Non. J'en suis désolé. Puis-je retourner à mes fourneaux ? Je ne veux pas brûler mes pains...

Songeur, Ragon lui fit signe de se retirer. Mais il eut à peine le temps d'éclaircir ses idées qu'une seconde personne se dressait devant lui. Une énorme dame en tablier blanc et à joues rondes le regardait de ses petits yeux myopes.

— Madame Mossé. Je suis la femme du tenancier du cabaret Au Port Salut. J'ai été réveillée, cette nuit. Il y a eu des aboiements, des cavalcades, des sifflements, des hurlements : bref un vacarme infernal. Puis j'ai aperçu la carcasse sur la place. Et ça criait « Taïaut ! » On aurait dit une procession de païens...

— Qu'avez-vous vu précisément ?

— Cela même. Avec l'obscurité et le brouillard, je ne pouvais rien distinguer de plus.

— Et votre mari ?

— Ce fainéant ? Il dormait !

— Je vous remercie, madame.

La mère Mossé s'éloigna, éruptant encore contre son époux qu'elle accablait de diverses malédictions.

— Bon travail, Fredouille.

Le subordonné eut le triomphe modeste.

— Je n'ai pas eu à les chercher très loin. Qu'en pensez-vous, inspecteur ?

— Si j'en crois ces deux témoins, une chasse à courre a eu lieu au beau milieu de Paris. Mais il semble que le gibier était un homme.

— Et vous ne trouverez pas son identité dans quelque page de roman, cette fois.

Ragon tendit la main pour que l'agent l'aidât à se relever. À eux deux, ils parvinrent à remettre sur pied l'énorme inspecteur.

— Je trouve les lieux bien propres après un tel carnage, marmonna-t-il. Prolongez vos interrogatoires sur les différentes rues qui mènent à la place. Je veux savoir par où cette troupe est passée. Nous nous retrouverons au commissariat.

Fredouille acquiesça, vaguement désappointé. Il s'éloignait quand son supérieur le rappela.

— Dites-moi, pensez-vous réellement que je serai incapable de résoudre cette enquête sans la moindre lecture ?

— Tout à fait. Je vous ai souvent vu opérer. Mais vous devrez suivre la voie classique pour cette affaire.

— Je vous affirme le contraire. Et je vous le prouverai. N'oubliez jamais cela, Fredouille : tout est dans les livres. Notre vie n'est qu'un feuillet détaché de l'ouvrage gigantesque du monde.

Le commissaire divisionnaire Zehnacker était assis derrière son bureau avec des allures de pharaon momifié à peine sorti de son sarcophage. Il fixait Ragon depuis ses orbites caves, rendues plus creuses encore par son nez en bec d'oiseau de proie. Chaque année, il ressemblait davantage à un charognard.

— Comment se passe l'enquête de la place de l'Estrapade ? demanda-t-il d'une voix sèche et sifflante.

— Les rares témoignages concordent mais, pour l'instant, rien n'explique comment le meurtre a pu être commis, ni comment les assassins ont pu s'enfuir, ni qui était la victime.

— En somme, vous ne savez rien.

— Non, monsieur. Les investigations viennent de commencer.

Le commissaire soupira longuement.

— Pardonnez-moi, Ragon, mais cette affaire me déplaît souverainement. Le spectacle de la violence n'est pas acceptable. Nous devons montrer très vite que la police veille afin de ne pas donner d'idées aux révolutionnaires de tout poil qui redressent la tête avec la mort du président Faure. Depuis quatre jours, l'agitation est partout. Je ne vous rappelle pas les circonstances grotesques de son décès que les adversaires de la République montent en épingle. La Ligue des Patriotes, la Jeunesse royaliste, la Ligue de la patrie française, l'Union pour l'Action française : tous ces nouveaux groupuscules se font entendre. Ils sauront profiter de la moindre faiblesse de notre part.

— Je le sais bien.

— Et l'histoire du capitaine Dreyfus ne nous aide pas. Les antidreyfusards veulent mettre à profit cette parenthèse. Les obsèques du président seront très surveillées.

Il joignit ses mains parcheminées.

— Quant à vous, réglez cette affaire au plus vite, avant qu'elle n'entraîne de fâcheuses conséquences. C'est pour cette raison que j'ai voulu que vous meniez cette enquête. J'ai confiance en vous, Ragon. Je vous connais suffisamment pour savoir que votre absence d'avancement n'est pas due à un quelconque manque d'efficacité. Vous devriez vous remarier, tourner la page. Vous ne pouvez pas rester un éternel veuf...

Ragon répondit de sa voix profonde et tranquille :

— Jamais.

— Vous êtes une forte tête avec une propension à vouloir faire l'ange, voilà tout, soupira Zehnacker. Et qui veut faire l'ange fait la bête... Si le monde allait droit, vous seriez dans ce fauteuil à ma place.

— Et vous seriez préfet de police.

Un sourire fugace glissa sur la face squelettique du commissaire.

— J'en profiterais pour gagner en prestige en acquérant une de ces cannes-épées qui me font envie depuis si longtemps.

On frappa à la porte. L'agent Fredouille fit son entrée, le chapeau en main, obséquieux.

— Messieurs, je tenais à vous faire part au plus vite de notre découverte.

— Eh bien, nous vous écoutons.

— Nos hommes ont trouvé, devant le numéro 21 de la rue de l'Estrapade, des restes humains qui pourraient appartenir à la même victime que celle de la place. Il s'agit d'une longue peau qui recouvrait des entrailles sanglantes.

— Cela ressemble à une curée, dit Ragon.

— Ce n'est pas tout. Comme tout avait été disposé avec beaucoup de soin, j'ai vérifié qui habitait à cette adresse. Le locataire actuel se nomme monsieur Péguy. Il est journaliste.

— J'ai lu un article de lui dans *La Revue socialiste*, siffla Zehnacker. Son nom apparaît dans presque tous les appels à la révision du procès Dreyfus dans *L'Aurore*. Et nous savons aussi qu'il a participé à des affrontements avec les antidreyfusards. Exactement ce que je craignais : les combats ont commencé. Une véritable guerre se prépare. Je m'occupe d'avertir la Préfecture. Vous, faites aboutir ce dossier au plus vite !

Il renvoya ses deux subordonnés d'un mouvement impatient de la main.

* * *

Une fois dans la rue, Ragon demanda à Fredouille :

— Où avez-vous fait porter le corps ?

— Les morceaux sont à la Faculté de médecine. Le professeur Jerphagnon s'en occupe.

— Très bien...

Étant donné son état, le cadavre ne pouvait décemment pas être exposé à la Morgue. Cela tombait bien. L'inspecteur appréciait le vieux médecin des morts qui savait décrire précisément les blessures sans passer par le langage jargonnant de ses confrères.

— Avez-vous réussi à trouver des témoignages indiquant d'où venaient les agresseurs et par où ils sont repartis ?

— Non, avoua l'agent. En dehors de la place de l'Estrapade, personne ne semble avoir vu ni entendu quoi que ce soit de suspect.

— Tonnerre ! Ils ne se sont pas envolés, tout de même !

Les deux policiers arrivèrent devant la porte d'entrée magistrale qui s'ouvrait sur le boulevard Saint-Germain. Ils avaient leurs habitudes dans le bâtiment récent et trouvèrent sans difficulté l'amphithéâtre de

dissection.

Le professeur était penché sur la table au milieu des gradins de bois vides.

— Messieurs, salua-t-il aimablement.

Il portait fièrement la moustache et d'épais lorgnons qui lui creusaient des cernes impressionnants. Il jeta un regard tranquille sur les balustrades désertées.

— Jadis, nous aurions été un théâtre anatomique et la ville entière se serait précipitée pour assister à un tel spectacle. Aujourd'hui, on maintient les foules à l'écart. Le cadavre est caché comme un mystère honteux, cela vaut aussi bien pour la boucherie que pour la Morgue.

Il adressa un sourire aux policiers.

— Et pourtant, il me semble que plus nous dissimulerons les corps, plus nous leur accorderons une importance nouvelle. La science les fera parler...

— ... Comme des livres ? acheva Ragon, au grand désappointement de Fredouille.

— Exactement. Il n'y a qu'à établir le langage qui convient. C'est ce à quoi mes confrères s'emploieront dans les prochaines années. Mais les chiffres y remplaceront les lettres.

Il leur fit signe d'approcher. L'odeur de viande semblait se mêler aux essences de bois en une sorte de parfum à la fois animal et végétal. Travailler ici réclamait un certain goût pour la mort.

— Je ne vous ferai pas l'insulte de vous décrire notre victime. Notre inconnu a été dépecé, étripé et écorché comme un mouton. La tête manque, aussi m'est-il difficile de donner la cause exacte de la mort. Mais il me semble, d'après l'état des tissus, que notre homme a succombé à une grave hémorragie. On l'a vidé de son sang, sans doute de son vivant.

Ragon tiqua. Cet élément ne correspondait pas au déroulement de la curée. Cela expliquait la propreté des lieux : le meurtre avait dû avoir lieu ailleurs.

— Les avant-bras ont été retranchés. Le travail est fort propre. Cela a été effectué avec une lame bien aiguisée qui est passée exactement dans l'articulation. Ni l'os ni le cartilage n'ont été entamés.

— Nous devons chercher parmi les grands veneurs, acheva Fredouille. Ils ont l'habitude de pratiquer le découpage à chaud, en très peu de temps.

— Ne sautons pas aux conclusions. Professeur, vous avez dit qu'il s'agissait d'un homme.

— Effectivement. Je n'ai pas de doute à ce sujet. Les organes de la génération, quoique malmenés dans l'opération, sont clairement visibles. À ce sujet...

Il montra une maigre chose recroquevillée sur une moitié de

carcasse. Ragon eut du mal à reconnaître une verge.

— Vous remarquerez que le pénis est circoncis.

La chose n'était pas claire mais l'inspecteur fit confiance au médecin. Cela signifiait que la victime pouvait être juive et que son meurtre entraînait peut-être dans les poussées de haine antisémite, ce chancre européen.

Zehnacker avait vu juste.

— Pour le reste, d'après mes calculs, notre victime devait mesurer un mètre et cinquante-sept centimètres. Il possédait des cheveux bruns. Son estomac était rempli d'un dernier repas, composé de choucroute et d'oranges. C'est une peau qui a beaucoup vu le soleil. Elle est presque parcheminée tant elle est sèche. Mais j'ai plus intéressant. Pouvez-vous prendre le seau qui se trouve derrière vous, je vous prie ?

Fredouille obéit.

— Jetez donc l'eau sur cette dépouille.

L'agent hésita devant l'épiderme sanglant qu'on lui présentait. Son supérieur l'invita à s'exécuter. Un jet liquide vint alors frapper la couche de sang séché. Cela suffit pour en détacher la pellicule supérieure et révéler le cuir à nu.

Des dessins fantastiques apparurent qui occupaient presque toute la surface. Il fallut un moment à Ragon pour déchiffrer la scène.

L'ensemble représentait une longue frise de chiens de chasse qui couraient depuis le bras droit, remontait jusqu'au cou, s'enroulait autour du torse et, après un détour par le bras gauche, descendait vers les reins et se terminait au bas-ventre, la pilosité pubienne faisant office de buisson d'où dépassait... la trompe d'un éléphant.

— Voilà qui est du meilleur goût, murmura Jerphagnon avec un petit rire. Jamais je n'avais contemplé un tel motif.

Fredouille se pencha sur le tatouage, immense fleur de chair et d'encre.

— Il s'agit d'un matelot, à en juger par la qualité. On n'en fait de si beaux qu'à Londres, au Japon ou dans les îles de la Nouvelle-Zélande.

— Cela expliquerait le régime de notre homme : les oranges et la choucroute permettent d'éviter le scorbut, expliqua Jerphagnon. Les Anglais en font manger de grandes quantités à leurs marins.

Ragon examina la gravure à son tour.

— Vous noterez cependant qu'il n'a pas été entièrement dessiné par la même main. Il existe de très grandes différences de traits d'un morceau à l'autre. En outre, les couleurs sont plus pâles sur le bras droit, tandis qu'elles deviennent de plus en plus fortes à mesure que l'on se rapproche de la... conclusion. Cette fresque est assurément collective.

— Il me semble qu'il y a des mots inscrits, fit le professeur en

rajustant ses lunettes.

Il s'empara d'une loupe.

— Oui, c'est bien cela. Il faut croire que ce marin a noté les destinations de son navire. Regardez là.

À travers le verre grossissant, l'inspecteur parvint à lire les mots suivants :

— Himalaya, Sikkim, Népal, Mores, Harrar, Cap Boullanger, Choa, Ogaden, Djibouti, Andalousie, Sicile...

— Notre homme a sillonné toutes les mers du monde, fit Jerphagnon, admiratif.

— Pas seulement, reprit Ragon. Plusieurs de ces destinations n'ont aucun lien avec l'océan. Il a poursuivi son travail à terre...

— Pardonnez-moi, intervint l'agent, mais je ne sais ce que sont le Sikkim, les Mores et le Cap Boullanger.

— Si je ne m'abuse, les Mores doivent désigner l'Afrique du Nord. Quant au cap Boullanger, il se situe en Australie.

Il allait avouer son ignorance concernant le dernier lieu quand Jerphagnon vint à sa rescousse :

— Et le Sikkim est une région du nord de l'Inde.

— Cela signifie que nous sommes à peu près certains du métier de notre victime, conclut Fredouille. Il était marin. En retraçant ses destinations, nous devrions pouvoir l'identifier. Et puis un tel tatouage ne devait pas passer inaperçu. Je vais contacter les ports.

— J'ai déjà entendu parler d'un dessin de ce genre dans un ouvrage de Pierre Loti, révéla Ragon. Il s'agissait d'une chasse au renard néanmoins.

— Il est tout de même ironique qu'il ait été finalement tué comme un gibier, soupira le médecin en secouant la tête. J'ai repéré des coups de pique dans plusieurs parties du corps.

Une fois Jerphagnon parti, l'inspecteur prit encore quelques instants pour noter les noms géographiques mentionnés sur le tatouage, puis il recopia les dessins. Il avait pour cela un carnet de chagrin noir à la tranche cuivrée.

— C'est un cadeau de mon épouse, expliqua-t-il à Fredouille qui ne lui connaissait guère cette habitude. Elle m'en avait acheté tout un stock depuis des années mais, avec sa maladie, elle les avait oubliés. Je viens de les retrouver en rangeant ses affaires.

Il ajouta dans un souffle :

— Jusqu'ici, je n'y avais pas réussi.

Alors, à sa grande surprise, Fredouille lui répondit sobrement :

— Je ne sais pas comment vous faites. Mais, si je n'avais pas d'autre motif d'admiration pour vous, celui-là suffirait.

Après un silence, il ajouta, comme une formule magique, avec un respect renouvelé :

— Monsieur l'inspecteur de la Sûreté.

* * *

Ragon se sentit mieux respirer une fois dans la rue. Les effluves organiques lui montaient à la tête. Il était troublé. Bien des éléments de cette affaire manquaient de cohérence.

Tout d'abord, ces lieux au milieu des terres que le marin était censé avoir visités. Et puis la disparition des agresseurs sans laisser de traces. Enfin, la tête et les avant-bras manquaient encore. Ces retranchements n'étaient pas habituels dans le rite de la curée. On présentait la nappe aux chiens, soit la tête et la peau. Pourquoi alors avoir guillotiné le cadavre ?

— Monsieur l'inspecteur ?

Ragon s'arracha à ses réflexions. Il en avait presque oublié où il se trouvait.

— Qu'y a-t-il, Fredouille ?

— J'attendais vos ordres. Dois-je contacter les ports ?

— Prévenez les autorités maritimes mais je ne pense pas que cela nous aidera beaucoup. Le commissaire veut que cette affaire soit réglée au plus vite. Nous n'avons pas le temps de nous plonger dans les archives portuaires pour des semaines.

Il songea encore un moment, le nez dans les flocons de neige volatils.

— Une chose encore, Fredouille, j'espère que vous êtes convaincu à présent que nous travaillons une fois de plus sur un livre.

— Je vous demande pardon ?

— Ne soyez pas mauvais perdant : vous voyez bien que notre victime s'est faite livre. Il nous faut donc lire pour mener l'enquête.

L'agent ne semblait pas vraiment convaincu mais il se tut, sans doute battu par le poids de la hiérarchie.

— Vous savez, Fredouille, livres et hommes ne sont pas si éloignés. Le parchemin n'est-il pas taillé dans le cuir ? Et vous n'êtes pas sans ignorer que les reliures en peau humaine ont une longue histoire derrière elles.

— Vraiment ?

— Je me rappelle que les Goncourt rapportent quelque part dans leur *Journal* que des médecins de Clamart vendaient la peau de poitrine de certaines mortes pour qu'elle soit reliée, par exemple pour des œuvres de Sade. Je vous le disais : tout est dans les livres.

Son subordonné acquiesça, tandis qu'un policier en uniforme s'approchait d'eux en courant, la pèlerine volant au vent.

— Inspecteur Ragon ! s'exclama-t-il. Je suis bien heureux de vous trouver là. Je suis l'agent Grimal. Le commissaire Zehnacker m'envoie

vous dire qu'on a découvert une flaque de sang dans la rue Louis-Blanc. Il dit que cela pourrait concerner votre affaire.

— Vraiment ? Mais c'est vers La Villette ! Cela pourrait être le sang de n'importe qui...

— Il y avait aussi un avant-bras à côté, compléta Grimal.

* * *

La neige tombait doucement sur le canal Saint-Martin, se mouillant à la surface presque gelée avant de disparaître. D'innombrables péniches ne cessaient de fracasser la fine couche de glace qui se reformait au fur et à mesure.

Plusieurs hommes en noir étaient réunis autour d'une tache rouge. Du sang avait été répandu là en grande quantité. La flaque s'était prise entre les pavés sous l'action conjuguée du froid et de la coagulation. Quelques flocons y apportaient des touches pâles.

Ragon se pencha sur la mare figée qui devenait une sorte de miroir triste et voilé. Comment la victime aurait-elle pu saigner jusque-là ? L'avait-on égorgée ici avant de l'installer place de l'Estrapade, à plusieurs kilomètres de distance ? Cela semblait prouver qu'on en voulait à ce journaliste dreyfusard nommé Péguy. Mais pourquoi avoir tué un homme ? Il suffisait de sacrifier un animal.

L'identité du tatoué demeurait fondamentale. Comment s'était-il retrouvé au milieu de cette querelle politique ? Pourquoi y avait-il perdu la vie ?

Un doute le prit.

— Fredouille, trouvez-moi un récipient contenant environ six litres d'eau.

Sans attendre la réaction de son agent, il se tourna vers Grimal.

— Montrez-moi le bras.

On le fit descendre sur le quai où, non loin d'un arbre au sommet tronqué, le membre tranché reposait sur le sol. Il s'agissait bien de celui de la victime, le même motif de chasse à courre s'enroulant autour du poignet.

Les doigts étaient grotesquement recroquevillés. Les paumes arboraient des cals épais indiquant un travail manuel. La manipulation des cordes avait dû créer ces durillons caractéristiques.

— Donnez-moi une branche, ordonna l'inspecteur.

Grimal s'empressa et lui tendit le morceau de bois. Un genou à terre, Ragon s'en servit pour faire rouler l'avant-bras sur le côté. Il discerna, outre un dessin d'hélice double, une écriture sur le début de la frise.

— Ah...

— Qu'y a-t-il ? demanda Fredouille qui venait de revenir avec un

gros seau.

— Il y a une série de chiffres : 6269, 8671, 8994. Du plus ancien au plus récent. Les deux premiers sont très effacés, tandis que le dernier semble bien mieux conservé.

— Pensez-vous que ce pourrait être des matricules d'incorporation ?

— Possible. Mais cela ferait une longue carrière militaire à notre homme.

Pensif, l'inspecteur se redressa avec l'aide de deux agents après avoir noté leur découverte.

Il remonta sur la rue qui passait au-dessus du canal et se rapprocha de la flaque. Il lança alors le contenu du seau sur les pavés.

Une tache noire se répandit sur le givre, bien plus importante que la flaque pourpre.

— Je viens de renverser tout ce que le corps de notre victime pouvait contenir comme sang. Il en manque donc une bonne partie. De deux choses l'une : soit le meurtre a commencé ici et s'est poursuivi ailleurs, soit on a recueilli une partie du liquide vital. J'aimerais que les hommes cherchent la moindre trace de sang dans les environs. Grimal, avez-vous recueilli des témoignages ?

— Non, monsieur l'inspecteur. Nous sommes dans un quartier industriel, ici. Il n'y a que des usines et des entrepôts. Les ouvriers n'ont rien vu ni entendu.

— C'est fâcheux, marmonna Ragon en examinant sa branche. Fredouille, faites porter le bras au professeur Jerphagnon et rejoignez-moi à la Morgue.

— Vous voulez dire l'École de médecine...

— Non, je parle de la Morgue sur l'île de la Cité.

* * *

Ragon pénétra dans le bâtiment sombre qui paraissait presque s'excuser d'être là. C'était ici qu'il avait aperçu pour la première fois sa chère Lise. À croire que, dès leur rencontre, leur vie ensemble était vouée à une fin prématurée.

Quand il fut à l'intérieur, il ne regarda pas les voûtes de pierre mais se concentra, dans la salle des inconnus, sur la cloison de verre découpée en grands carreaux.

Là, des cadavres étaient étendus, comme sur des écritoirs, le torse relevé. Des planches venaient dissimuler les parties honteuses des noyés tandis que leurs vêtements avaient été posés sur une étagère au-dessus d'eux.

Une foule se pressait déjà pour observer les morts les plus frais. Certains échangeaient des remarques sur le spectacle :

— Cette grisette est jolie comme un cœur...

— Regardez son ventre, la pauvre enfant !
— Il était bel homme, celui-là. Et blond avec ça.
Nauséeux, l'inspecteur avisa le morgueur et le salua.
— Père Bizos, je cherche un corps.
— Nous en sommes tous là, répondit le gardien. Dans mes derniers arrivants, j'ai une femme qui s'est pendue avec sa jarrettière et un homme qui a trois jours d'eau. Mais d'autres viendront sans doute, le temps qu'on les remonte en barque depuis Passy.
— Vous n'auriez pas un bras ou un crâne isolés parmi vos collections ?

Le gardien ouvrit un œil intéressé.
— C'est amusant que vous me demandiez cela. Nous venons juste de recevoir une tête orpheline. Voulez-vous la voir ?

— Si cela ne vous dérange pas.
— Suivez-moi. Je vais prendre le registre.
Ils allèrent dans une petite pièce dérobée qui sentait la mort et le chlore. Bizos consulta ses livres.

— Voyons : la tête a été déposée ce matin à onze heures et cinq minutes. Il s'agit d'un homme de quarante à cinquante ans. Lieu de naissance : inconnu. État : inconnu. Métier : inconnu. Adresse : inconnue. Les cheveux sont bruns et bouclés, épais. De même que la barbe. Le cou porte un tatouage. On évalue le temps écoulé depuis son décès à une ou deux heures d'eau. Le relief a été retrouvé contre une arche du Pont Neuf. Les cheveux s'étaient pris dans une branche qui l'a empêché de couler.

— C'est mon homme, je crois.
Le morgueur s'effaça et montra une tête posée sur une dalle. Les yeux étaient grand ouverts et révulsés au milieu d'une pagaille de cheveux et de poils noirs. La peau affichait toujours un hâle important.

Ragon nota une trace sur le front. L'homme avait été frappé violemment, jusqu'à briser l'os. Au moins, il connaissait maintenant la cause de la mort. Il vérifia que le tatouage sur la nuque était bien le même que sur le marin.

— Pouvez-vous me l'emballer ? demanda-t-il au gardien. C'est pour emporter.

* * *

L'inspecteur arriva à l'école de médecine avec un panier d'osier serré contre son flanc. Fredouille l'attendait en tapant du pied sur le seuil de la vénérable institution.

— Je n'ose vous demander ce que vous transportez sous le bras, inspecteur...

— J'ai retrouvé la tête, répondit Ragon en lui tendant le macabre paquet.

Il ne dissimula pas son soulagement en s'en débarrassant au profit de son subordonné.

— Comment saviez-vous qu'elle serait là ? s'enquit ce dernier.

— Il s'agissait d'une simple supposition. Notre victime étant un marin et son membre ayant été retrouvé près du canal, je me suis dit que les agresseurs avaient pu emprunter la voie fluviale, de la Seine au canal Saint-Martin en passant par le port de l'Arsenal. Cela permettait d'expliquer pourquoi personne ne les avait vus. Ils ont dû se débarrasser des restes du corps le long de leur trajet, sans doute en les jetant à l'eau pour qu'on ne puisse pas identifier le mort.

— Vous voulez dire que le matelot assassiné aurait pu être tué par son propre équipage ?

— Ou bien par un équipage rival. Je l'ignore. Mais tout cela devient de plus en plus confus. Espérons que le professeur Jerphagnon saura nous aider à y voir plus clair.

Ils rejoignirent l'amphithéâtre de dissection où régnait un froid glacial.

— Ah ! De nouveaux éléments ! s'exclama le médecin.

— Vous ne chauffez donc pas la pièce ?

— Cela pourrait compromettre la conservation des tissus... Montrez-moi donc ce que vous m'apportez.

Il sourit devant les morceaux comme un enfant découvrant ses cadeaux de Noël.

— Je me sens presque comme un docteur Frankenstein d'un nouveau genre. Il ne manque plus que les sutures sur les différents morceaux.

Rapidement, il examina la tête, puis le bras qu'il frotta consciencieusement.

— J'imagine que vous avez repéré les chiffres sur le bras.

— Oui, mais nous ignorons de quoi il s'agit.

— 6.2.69 ? C'est très mystérieux, effectivement.

Ragon réagit le premier.

— D'où sortez-vous les points que vous venez de lire ?

— Ah, oui, je les avais pris pour des grains de beauté à première vue, mais ils sont trop réguliers pour être naturels.

L'inspecteur se saisit de la loupe et observa de nouveau les tatouages. Jerphagnon avait raison : les chiffres étaient séparés par des marques noires sur la peau.

— 6.2.69, 8.6.71, 8.9.94, lut-il. Ce pourrait être des dates. Que s'est-il passé le 6 février 1869, le 8 juin 1871 et le 8 septembre 1894 ? S'il s'agit bien de notre siècle...

Les trois hommes se dévisagèrent sans trouver de réponse

satisfaisante. Ragon laissa son esprit errer. Il savait qu'il ne découvrirait sans doute pas la solution ainsi.

Et pourtant, une idée l'effleura. Et si les autres écrits avaient été mal lus eux aussi ? Il retourna vers la peau morte qui gisait sur la table de dissection voisine. Il passa en revue toutes les destinations. Himalaya, Sikkim, Népal, Mores...

Il s'interrompt. Ce qui pouvait passer pour une tache de naissance couleur de café venait surmonter le « e » de ce dernier nom.

— Morès, prononça-t-il à haute voix.

Fredouille tressaillit.

— Vous pensez que cela fait référence au marquis de Morès, l'aventurier ?

— Et antisémite, compléta Ragon.

— Mais il est mort depuis bientôt trois ans !

Ragon poursuivit son examen : Harrar, Cap Boullanger...

Il dut s'arrêter une nouvelle fois. Deux éléments lui avaient échappé la première fois : un point se posait après le « p » et le second « l » se révélait être un simple bleu mal placé.

— Cap. Boulanger, énonça-t-il.

— Ce serait le général Boulanger ? s'enquit l'agent. Il a été un temps capitaine-instructeur, je crois.

— Voyons, marmonna l'inspecteur, d'un côté, nous avons un activiste de la Ligue antisémitique de France, passé par l'armée. De l'autre, nous avons un général dont le mouvement revanchard qui porte son nom a été soutenu par Ligue des patriotes. Soit deux figures de l'extrême droite ayant des liens notoires avec les milieux monarchistes.

— Mais ils sont tous deux décédés ! Boulanger s'est suicidé en 1891. La dernière date au moins ne les concerne pas.

— Oui, mais au sujet du meurtre d'un marin circoncis dont le cadavre a été déposé devant le domicile d'un journaliste dreyfusard, cela commence à faire sens.

Ragon se félicita d'avoir avancé dans ses déductions. Il vérifia que les derniers mots ne comportaient pas d'informations codées : Choa, Ogaden, Djibouti, Andalousie, Sicile.

Non, tout semblait transparent.

Deux questions majeures demeuraient : pourquoi la victime s'était-elle fait tatouer un tel motif ? Et pourquoi l'avait-on assassinée ? À la première, le policier commençait à penser qu'il s'agissait d'un message déguisé qui n'avait pas dû plaire à ses meurtriers.

Jerphagnon s'était désintéressé de l'affaire. Il avait déballé la tête du chiffon qui l'entourait et s'appliquait à scruter la blessure au front, ainsi que les coupures au cou. Il paraissait fasciné.

— Je suis en mesure de vous donner la cause de la mort, annonça-t-

il finalement.

— Le marin n'a-t-il pas été assommé ?

— Certes, mais le coup ne l'a pas tué. Quelqu'un a introduit dans le cerveau une lame très fine ou une aiguille, vraisemblablement pour sectionner la moelle épinière.

— C'est à ce moment que la victime est décédée ?

— Toujours pas, inspecteur. Voyez les différentes coupures sur les lèvres de la plaie au cou. C'est l'égorgement qui a eu raison de notre homme. Ensuite, on a pratiqué une nouvelle incision, cette fois pour détacher la tête.

Fredouille pâlisait.

— Pourquoi s'être donné tout ce mal ? Cela ressemble moins à une exécution qu'à un abattage.

— Mais oui ! s'exclama Ragon. J'ai été stupide ! Je me suis empêtré dans l'imagerie de la chasse et j'en ai oublié celle des bouchers. Notre victime a été tuée comme un bœuf. Cela explique pourquoi les membres ont été tranchés avec une telle dextérité. Pourquoi le sang a été recueilli. Pourquoi la tête manquait. Des bouchers sont derrière tout cela ! Et des royalistes ! Venez, Fredouille, nous devons parler à Zehnacker !

Ils laissèrent le professeur Jerphagnon seul avec ses restes humains.

* * *

Le commissaire plissa ses yeux de rapace. Il ne semblait pas attentif mais était aussi éveillé qu'un reptile immobile, prêt à fondre sur sa proie.

— Vous aviez raison, déclara Ragon tout à trac. Les derniers éléments nous prouvent que la mouvance royaliste est sans doute associée à ce meurtre. Tout comme des bouchers. Le nom de Morès a été évoqué...

— Nous parlons bien du marquis qui partit aux États-Unis et y créa ses propres abattoirs avant de revenir, ruiné, à Paris, pour haranguer les bouchers de La Villette ?

— J'ai immédiatement effectué ce lien : Morès s'était fait une spécialité d'utiliser les tueurs comme gardes du corps. Les révolutionnaires de droite le considéraient plus ou moins comme le successeur du général Boulanger dans la lutte contre la République.

Zehnacker émit un soupir.

— Mais Boulanger et Morès sont morts. Nous devons trouver qui a pu prendre leur suite et déclencher cette chasse à l'homme dans les rues de Paris. Drumont ?

— J'ai également pensé à lui. Il est à la fois partisan de la monarchie et antisémite. Morès et lui ont organisé des conférences

communes par le passé et des bouchers assuraient le service d'ordre, notamment contre les anarchistes qui voulaient perturber la soirée. Drumont a pu établir des liens avec les bouchers de La Villette à cette occasion.

— Cependant, intervint Fredouille, Morès et Drumont s'étaient ensuite irrémédiablement brouillés. Je doute que, dans ce cas, Drumont ait pu marcher dans les traces du marquis.

— Déroulède, alors ?

— Cela m'étonnerait, fit Ragon. Certes, il a soutenu le général Boulanger mais il ne s'est jamais livré aux excès délirants de l'antisémitisme sauvage. Il nous reste Jules Guérin, le bras droit de Morès.

Le commissaire leva une main pour imposer le silence.

— Nous verrons cela plus tard. Si vraiment les tueurs de La Villette sont impliqués, nous devons immédiatement intervenir dans les abattoirs. Les obsèques du président Faure ont lieu demain. Je refuse que cela s'achève en manifestation contre la République. Mais j'ai besoin d'éléments solides.

Ragon eut un petit sourire.

— Je ne vous ai pas expliqué comment j'ai retrouvé la tête. Je pense que si personne n'a vu passer toute la troupe qui poursuivait la victime, c'est que les assassins sont passés par la voie fluviale. Ils sont remontés jusqu'à la Seine, et ont emprunté le canal Saint-Martin, profitant de l'eau pour se débarrasser du crâne et des bras du cadavre...

— Et le canal Saint-Martin aboutit au bassin de La Villette, acheva Zehnacker. Cela me suffit. Je monte une opération avec les gardes républicains chargés de surveiller les abattoirs. La préfecture nous indiquera les éléments dangereux. Nous serons prêts à l'aube.

Les deux policiers prirent congé. La nuit tombait sur Paris et les cheminées fumaient sur les toits.

Dès qu'ils eurent quitté la Préfecture de police, Fredouille se tourna vers son supérieur.

— Je ne voulais pas vous contredire devant notre chef mais il me semble que votre explication ne tient pas.

— Vraiment ? fit Ragon, amusé.

— Le parcours entre la Seine et le bassin de La Villette est entrecoupé d'une dizaine d'écluses. Les péniches font la queue pour passer. Il aurait fallu des heures à nos hommes pour effectuer ce chemin. Et puis, quelle raison avaient-ils de se mettre à si nombreux pour déposer un cadavre dans le Quartier Latin ? Les risques étaient trop importants.

— Vous avez sans doute raison, Fredouille. Heureusement, nous avons jusqu'au matin pour élaborer une nouvelle théorie.

L'agent ouvrit une bouche stupéfaite.

— Vous avez menti sciemment au commissaire ?

— Disons que je m'en suis tenu à mon erreur et qu'il a accepté de croire ce qui l'arrangeait. Mais, à présent, vous m'avez décillé les yeux.

Et, avec un demi-sourire, il héla un fiacre.

* * *

— Arrêtez-vous là.

Le cocher tira sur les rênes.

Les deux hommes descendirent sur le pavé brillant. La nuit était noire désormais et des panaches de fumée s'échappaient de leurs bouches glacées. Le brouillard s'étendait en nappes épaisses, nimbant les becs de gaz d'auréoles irréelles.

Ils se trouvaient sur la partie de la rue Louis-Blanc qui franchissait le canal. La voiture disparut très vite, avalée par la brume. La ville ne se devinait plus qu'à quelques éclats troubles et lointains.

L'inspecteur évita la tache de sang gelé au milieu de la chaussée, préférant se pencher au-dessus de la rambarde, non sans un regard à l'arbre mutilé qui se détachait à peine dans les vapeurs. Les eaux sombres formaient un long ruban parsemé de scintillements phosphorescents : les morceaux de glace.

— Il semble que les écluses soient fermées la nuit. Un élément qui nous prouve que nous faisons fausse route. Les bouchers n'ont pu suivre le canal. Mais alors, comment expliquer que nous ayons trouvé la tête et le bras sur la route exacte qui relie les abattoirs à la scène de crime ?

— Peut-être prenons-nous le problème à l'envers, suggéra Fredouille.

— Vraiment ?

— Oui, les hommes ont pu suivre la route du canal mais par voie de terre, dans une sorte de chariot. Ils auront tenté de lancer le bras à l'eau mais auront manqué leur coup. Peut-être le membre a-t-il été arrêté par l'arbre sur la rive. On le voit à peine avec ce brouillard. Peut-être les assassins allaient-ils dans l'autre sens, remontant vers le nord au moment où ils ont cherché à se débarrasser du bras...

Ragon le regarda avec intensité.

— Fredouille, vous êtes un génie ! Comme le dirait cet enquêteur britannique que je lisais tantôt, une fois que nous avons éliminé l'impossible, le reste doit être la vérité, aussi improbable que cela paraisse.

— Je ne vous suis pas...

— Ce n'est rien. Allons aux abattoirs, je vous expliquerai sur place.

Derrière de hauts murs noyés de brouillard s'élevait la cité du sang.

À l'entrée des abattoirs, rue de Flandre, des grilles taillaient la brume en lambeaux. Des cris de bouviers étranges, invisibles, montaient par intermittence. On entendait les trains de bestiaux arriver au nord en soufflant leur fumée. Une odeur animale flottait dans l'air.

— C'est jeudi, jour de tuerie, expliqua l'inspecteur de la préfecture qui servait de guide aux policiers. Bientôt, une foule de dandys et de jeunes filles malades se présenteront à cette porte pour boire le sang frais des bêtes.

Zehnacker lui fit signe qu'ils pouvaient entrer. Tandis que les gardes républicains stationnaient devant les grilles, observant les bouchers qui montraient une médaille accrochée à leur blouse.

— Elles sont numérotées et donnent seules l'autorisation de franchir le mur d'enceinte. Ainsi, nous évitons les fraudeurs.

La petite troupe de policiers s'engagea dans l'espace clos. En avant se présentaient Zehnacker et le fonctionnaire de la préfecture. Puis venaient Fredouille et Ragon et enfin un groupe d'agents en uniforme.

— Vous avez de la chance, les abattoirs sont juste devant nous. Plus loin, de l'autre côté du canal de l'Ourcq, ce sont les halles du marché aux bestiaux.

— Oui, oui, éluda le commissaire. Parlez-moi de ces bouchers que vous suspectez.

— Eh bien, jusqu'à présent, ils sont irréprochables mais dans leurs échaudoirs...

— Pardon ?

— C'est un local où les bêtes sont tuées. On y trouve un chevillard, le patron, qui s'appelle Chuvin, et ses quatre garçons bouchers. Ils respectent les lois mais on peut apercevoir une fresque séditeuse sur le mur.

Ils parcoururent un long couloir agrémenté de portes qui toutes comprenaient un judas extérieur. L'inspecteur de la préfecture s'arrêta devant la septième.

— Vous pouvez regarder.

Zehnacker souleva le loquet de bois et une grimace passa sur son visage émacié.

— À votre tour, Ragon, dit-il d'une voix sépulcrale.

L'inspecteur s'exécuta.

Un bœuf était entravé. Un homme de belle carrure, un genou à terre, maintenait la tête de la bête par une corne. Un second boucher leva un maillet et, avec une dextérité étonnante, l'abattit sur le front

de l'animal, lui perforant le crâne. Aussitôt, un troisième garçon enfonça une tige métallique dans la plaie pour paralyser la bête.

Il n'y avait aucun doute : leur victime avait subi exactement le même sort.

Ragon leva les yeux vers les hauteurs de la salle. Dans l'air encombré de la fumée qui s'élevait de l'animal, il aperçut une large peinture.

C'était une scène de vénerie.

Des chiens se précipitaient derrière un homme nu au nez ignoblement crochu et aux oreilles décollées. En tenue de tueur, celui qui conduisait la chasse était posté sur un étrange char et portait une couronne. Ragon reconnut sans difficulté sa moustache noire : il s'agissait du marquis de Morès.

En dessous, s'inscrivait le titre : *La Mesnie*.

— Qu'en pensez-vous ? demanda le commissaire.

— Ce sont eux.

Les policiers se préparèrent à pénétrer dans l'échaudoir. Dès qu'ils furent en place, on ouvrit la porte en grand. Les bouchers ne réagirent pas et continuèrent leur travail comme si de rien n'était.

— Messieurs, au nom de la République, nous vous arrêtons !

Un grand rire monta sous le haut plafond.

— La République ?

Ils se tournèrent sur le côté et aperçurent un colosse presque aussi large que haut, rouge, les bras énormes, véritable montagne de chair. L'hercule fit jouer ses muscles tout en avançant. Le seul à posséder une corpulence approchant la sienne était Ragon.

Le chevillard s'en rendit compte et, au lieu de se diriger vers le commissaire, se planta devant le plantureux inspecteur.

— Que nous veulent ces messieurs ? grasseya-t-il.

— Vous êtes soupçonnés de meurtre, répondit fermement Zehnacker.

— Depuis quand le soupçon suffit-il à enfermer les citoyens ? se moqua Chuvin.

— Quand il s'agit de la sûreté de l'État. Ragon, arrêtez cet homme.

Le maître boucher repartit d'un grand rire, accompagné cette fois par ses trois garçons et l'apprenti qui se faisait discret dans un coin.

— Que vas-tu me faire, le dur à cuir ? Tu es épais, mais tu es ramolli. C'est de la mauvaise graisse et...

Ragon ne le laissa pas achever. Sans prévenir, il décocha un violent coup de tête à son interlocuteur. Son front alla frapper dans l'arête du nez qui craqua, ainsi que la lèvre supérieure. La bouche ouverte sur un crachat de sang, Chuvin partit en arrière et s'écroula, assommé net.

Cela calma instantanément l'hilarité des bouchers.

— Alors ? demanda Ragon en pénétrant dans le Dépôt.

Fredouille secoua négativement la tête.

— Ils ne parlent pas. À part pour nous lâcher quelques mots en louchébem.

— De quoi s'agit-il ?

— L'argot des bouchers.

L'inspecteur réfléchit une seconde.

— Qu'en dit Zehnacker ?

— Il est parti, voilà une heure, pour suivre les obsèques du président. Il nous a chargés de lui transmettre tout élément nouveau.

Ragon soupira.

— Vous les avez bien séparés ?

— Oui.

— N'y en a-t-il pas un qui vous semble plus faible ?

— L'apprenti, sans conteste. Mais il est effrayé.

— Vous avez bien laissé le panier avec lui ?

— Oui, inspecteur.

— Je vais l'interroger.

Ils se dirigèrent vers une petite pièce boisée. Jouant nerveusement avec ses bretelles, le jeune homme était assis sur un banc avec l'air d'un oiseau effaré. Le policier s'assit avec difficulté à côté du suspect. Son auguste fessier manquait de place sur la planche étroite.

Un long moment passa. On n'entendait que la lourde respiration de l'obèse et le souffle court du prisonnier. La rumeur des bureaux et des couloirs leur parvenait, apaisée, presque douce.

Lentement une odeur se répandit dans la salle : de la chair froide en voie de putréfaction. Le boucher renifla l'air, vaguement étonné, lançant des regards interrogateurs autour de lui.

— Vous ne m'en voudrez pas, j'ai réclamé de la lecture, dit l'inspecteur en guise d'excuse.

Tout en parlant, il montra un panier posé devant eux, à même le sol.

— Prenez ce qu'il contient, ordonna Ragon.

L'apprenti s'exécuta et dégagea un paquet emballé dans un chiffon de velours rouge. Une humeur sombre avait taché le tissu par en dessous. Il déposa le tout sur la table et défit les nœuds pour révéler la tête tranchée.

— Je ne vous présente pas : vous vous connaissez déjà, je crois.

L'apprenti était un garçon blond pâle, bien bâti. Sa lèvre inférieure trembla en apercevant le relief humain.

— J'espère que vous n'allez pas tourner de l'œil. Vous devez être habitué à voir des morceaux découpés...

— Ce n'est pas la même chose, bredouilla le jeune homme.
— Oh, un bœuf, un juif, quelle différence ? Ce sont des animaux qu'on sacrifie. Il y en a un qu'on ne mange pas ensuite, voilà tout.

— Je ne l'ai pas tué !

Ragon laissa passer quelques secondes de silence. Il fronça les narines, plus dérangé par la tête coupée qu'il ne voulait bien l'admettre.

— Mais vos camarades, oui, n'est-ce pas ? Inutile de répondre. Laissez-moi vous exposer ce qui s'est passé.

Le policier changea sa position sur le banc qui gémit douloureusement.

— Comme vous avez déjà fait le coup de poing dans des assemblées, on vous a recrutés pour tuer un juif. Mais cet homme, vous le connaissiez et il vous connaissait. Vous l'utilisiez pour manœuvrer votre véhicule. C'est grâce à cela que vous vous déplacez discrètement dans Paris – en loucedé, comme vous dites. Le brouillard vous y aide. Notre victime était marin à bord.

L'inspecteur désigna la tête tranchée.

— Il n'avait aucune raison de rejoindre vos rangs. À moins que ce ne fût pour vous espionner. Il a utilisé sa peau pour noter en langage codé vos plans et complots. Mais il a commis une erreur. Vous avez découvert qu'il était de cette race que vous détestez et vous avez décidé de le supprimer.

— Je n'ai rien fait !

— Bien sûr. Quand vos camarades ont mis en place la chasse, vous avez été forcé d'obéir. Les autres vous ont sans doute menacé, ou bien votre épouse et vos deux enfants...

Ragon devint songeur :

— Je me suis interrogé sur la fresque qui décore votre échaudoir. Surtout ce titre : *La Mesnie*. Cela m'a rappelé une légende : la Mesnie Hellequin. Personne n'est d'accord à son sujet mais, la plupart du temps, il est question d'un roi qui conduit une chasse nocturne avec des chiens, des musiciens. Elle est réputée annoncer des catastrophes. C'est bien à cela qu'elle fait référence ?

Il eut un geste évasif.

— Ne répondez pas. Je dois vous expliquer plus avant. Au début, je croyais que votre *Mesnie* était un bateau. Mais la légende m'a aidé à y voir clair. J'ai réfléchi de nouveau au dessin d'hélice que j'avais repéré. Le bras, posé sur le sol, donnait l'impression qu'elle appartenait à un navire. Mais le membre est le plus souvent placé verticalement, le long du corps. Elle permettrait donc de se déplacer en hauteur. Et là, tout est devenu évident.

Le policier laissa échapper un petit rire.

— Vous avez poursuivi votre victime dans Paris en volant dans les

airs. C'est ainsi que personne ne vous a vus. Vous avez décollé une fois votre crime perpétré, emportant le sang, les bras et la tête avec vous. Ensuite, profitant du brouillard, vous avez suivi le canal afin de ne pas heurter d'immeubles. Mais cela n'a pas suffi. Quand vous êtes passés au niveau de la rue Louis-Blanc, vous n'avez pu éviter un arbre sur le quai. Cela a renversé une partie du sang et il faut croire que la main a roulé au sol. J'ai bien vérifié que le sommet de l'arbre était brisé. Il vous manquait sans doute un bon marin pour la manœuvre...

Ragon se leva, sortant une paire de ciseaux de sa poche intérieure. Le boucher eut un mouvement de recul.

— Tous les éléments se sont mis en place quand je me suis souvenu que la Mesnie Hellequin s'avère parfois être une chasse volante. N'est-ce pas amusant ? J'en viens maintenant à ce que je veux vous demander. Il ne s'agit pas de dénoncer vos complices. Ni même de me dire où se trouve *La Mesnie*. J'imagine qu'on l'aura laissée dans le canal de l'Ourcq comme une simple péniche. Sans son équipage, elle ne peut être déplacée.

Malgré sa répugnance, il s'avança vers la tête et entreprit de couper les cheveux noirs les plus longs sous l'œil écarquillé de son prisonnier.

— Avez-vous entendu parler de Nabuchodonosor ? La Bible hébraïque le mentionne pourtant. Notre marin devait connaître son histoire. Ce roi de Babylone avait pour habitude de transmettre des messages secrets en rasant la tête de ses esclaves. Il leur écrivait un message sur le crâne et, une fois que les cheveux avaient repoussé, il les envoyait à son destinataire. Certains de ses esclaves étaient des juifs. Deux millénaires et demi plus tard, quelqu'un a repris ce mode de stéganographie. Regardez.

Il tourna la tête, montrant la peau à nu. Un blason apparut, montrant trois fleurs de lys.

— D'azur aux trois fleurs de lys d'or posées deux et un, au label d'argent, explicita Ragon. Ce sont les armes du duc d'Orléans, prétendant au trône de France, prince antidreyfusard et grand voyageur. Il a notamment exploré l'Himalaya, la Somalie, l'Éthiopie et la Méditerranée. Autant de destinations inscrites sur la peau de la victime. Quant aux dates notées sur son bras, il s'agit de sa date de naissance le 6 février 1869, l'abolition de la loi d'exil des Orléans le 8 juin 1871 et la mort de son père le 8 septembre 1894, date à laquelle il est devenu chef de la maison royale. J'oubliais qu'il a chassé au Népal en compagnie du marquis de Morès.

Ragon revint s'asseoir auprès du jeune boucher, le front baigné de sueur.

— Vous ne me démentez pas. J'en déduis que j'ai tout compris. Il reste encore quelques ombres à mon tableau. Le nom du marin assassiné, par exemple.

— Je l'ignore...

— Je m'en doutais. De toute manière, il ne se serait pas présenté sous sa véritable identité. J'aimerais savoir qui a mené *La Mesnie* cette nuit-là.

L'apprenti fut pris d'un tremblement nerveux.

— Vous ne serez pas inquieté, je vous le promets.

— Vous ne comprenez pas !

— Expliquez-moi. Je suis tout ouïe. Cela restera entre nous.

Le jeune boucher avala péniblement sa salive. Il semblait en proie à la panique.

— C'était Morès, dit-il brusquement. Il était là ! Comme revenu d'entre les morts !

* * *

Zehnacker reposa le rapport son bureau. Il semblait satisfait.

— Je vous félicite, Ragon. Voilà une affaire menée de main de maître. Vous avez su faire craquer ce jeune homme de La Villette. Malheureusement, le contenu de ces feuillets devra rester secret. La Sûreté l'ordonne.

— Pourquoi ?

Le commissaire déplia sa longue silhouette et alla se placer à la fenêtre, tournant le dos à son subordonné.

— Ce que je vais vous dire devra rester entre nous, inspecteur. Mes appuis à la Sûreté m'ont permis d'apprendre qui était notre fameux tatoué. Il s'appelait Finley, mais son nom originel était Finkelstein. Ses parents ont fui la Pologne au moment des pogroms des années 1880. Ils se sont réfugiés en Angleterre. Le fils, Moïse, est resté dans la marine. C'est là qu'il aurait connu le duc d'Orléans. Il aurait fait partie de son équipage lors de ses nombreux voyages.

Zehnacker soupira.

— Au début de l'Affaire Dreyfus, il aurait approché nos agents de la Sûreté, expliquant qu'il ne pouvait supporter l'antidreyfusisme du duc. Il se disait prêt à l'espionner pour le compte de la France. On ne le prit guère au sérieux jusqu'à ce qu'il montrât comment il avait utilisé son corps comme une sorte de journal de tous les déplacements du duc d'Orléans. Des renseignements inestimables étaient tatoués sur sa peau, solution à la fois discrète et pratique pour un marin en perpétuel mouvement. On lui accorda donc la citoyenneté française en échange de ses services : il devait continuer à surveiller le duc.

Le commissaire tourna lentement son profil d'oiseau vers Ragon.

— Vous devinez la suite. Finley a dû se trahir et être découvert. Cela expliquerait son exécution brutale. Finalement, il aura réussi par sa mort à nous renseigner une ultime fois sur les activités des

orléanistes. Nous savons d'ailleurs qu'une rencontre importante a eu lieu début février entre le duc d'Orléans et Jules Guérin.

Il consulta l'horloge qui trônait au-dessus de la cheminée.

— Si vous vous dépêchez, vous pourrez admirer la fameuse *Mesnie*. Nos agents viennent de mettre la main dessus et la gardent jusqu'à ce que les hommes de la Sûreté s'en emparent à leur tour.

Ragon hocha la tête et se prépara à prendre congé. Zehnacker le retint encore un peu :

— Pas un mot sur cette affaire, murmura-t-il. Et vous pouvez espérer gagner le grade de commissaire.

— Je ne l'oublierai pas, monsieur, salua Ragon en sortant.

* * *

Ragon arriva sur le quai.

Le canal de l'Ourcq passait à travers les abattoirs comme une coulée blanche et noire. Fredouille se tenait sur la passerelle d'un navire arborant le nom de *La Mesnie*, à demi effacé.

— On a eu du mal le trouver, avoua l'agent. Il n'avait rien de particulier.

Effectivement, avec ses quatre mètres de large et ses trente de long, sa coque arrondie et sa proue en forme d'éperon, le vaisseau ne déparait pas au milieu des autres qui longeaient le cours d'eau.

Pourtant, une trentaine de trous percés dans le pont finissaient par attirer l'attention.

— J'imagine que vous avez découvert les hélices dans la cale.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai lu. Avec le temps, je me suis rappelé que j'avais déjà vu la double hélice tatouée sur le poignet de notre victime. C'est le travail de Gustave Ponton d'Amécourt. Il y a presque quarante ans, il a inventé une chaudière d'aluminium permettant d'actionner, par la force de la vapeur, un engin appelé hélicoptère. Une trentaine devrait suffire à soulever *La Mesnie*. Quant au déplacement horizontal, il suffisait d'adapter l'hélice du navire.

— Encore une fois, où avez-vous appris cela ?

— Jules Verne s'est inspiré des travaux de Ponton d'Amécourt pour décrire *L'Albatros* dans *Robur le Conquérant*. Sans le roman, je n'aurais jamais entendu parler de cette découverte.

— Seriez-vous en train de me prouver que la lecture était nécessaire pour résoudre cette enquête ?

— Je ne pensais plus avoir à le faire depuis que notre victime s'était transformée en livre humain.

Fredouille soupira.

— Montez donc à bord. Nous avons installé l'une de ces

hélicoptères. Je sais comment la mettre en marche. Écoutez plutôt.

Il s'approcha d'un épais cylindre d'aluminium riveté d'où émergeait un arbre mécanique pourvu de quatre pales. Un serpent de verre s'enroulant autour de l'axe présentait des reflets bleuâtres, typiques de l'éther.

Quand il déclencha le mécanisme, on entendit la vapeur passer à travers les tuyaux et émettre un long son cuivré qui rappelait les cors de chasse. Puis l'hélice se mit à tourner en grinçant à un rythme de plus en plus rapide. Le bruit rappelait vaguement les aboiements plaintifs des chiens. Multiplié par trente, l'ensemble devait donner l'impression qu'une meute entière passait par là.

L'agent arrêta le moteur et la vapeur azurée s'échappa en sifflant, se mêlant au brouillard qui montait déjà des eaux.

— Voilà ce que nos témoins ont entendu cette nuit-là. Comme nous, ils se sont trompés sur l'origine de cette manifestation.

— Belle machine, soupira l'inspecteur. Dommage qu'elle ait servi à donner la mort et à effrayer le monde. En outre, nous n'avons aucune preuve contre les bouchers. Nous avons dû les relâcher. Ordre de la Sûreté, selon Zehnacker.

— Rien d'étonnant à cela après ce qui s'est passé aux funérailles du président Faure...

— Que voulez-vous dire ?

— Vous n'êtes pas au courant ? Sur le chemin du retour, les troupes qui avaient participé à la cérémonie ont été abordées par Déroulède. Il a attrapé la bride du cheval du général Roget et a voulu l'entraîner vers l'assemblée pour un coup d'État contre la République !

— Et ensuite ?

— Le général a refusé. Déroulède a été arrêté et conduit à la caserne.

Ragon se passa un pouce énorme le long de ses épais favoris.

— Ainsi, tout se rejoint. Le commissaire m'a confié qu'une réunion secrète avait eu lieu début février entre le duc d'Orléans et Jules Guérin, accompagné de plusieurs bouchers de La Villette. Ils devaient planifier la future action contre le régime parlementaire.

— Mais ils ne pouvaient pas prévoir que le président de la République allait mourir !

— Ils ont saisi l'occasion. Cette première chasse à l'homme devait être une répétition générale.

— Mais pourquoi s'en prendre à l'un de leurs hommes ?

— Ils avaient sans doute découvert que celui-ci les trahissait et en ont profité pour s'en débarrasser. Notre marin voulait peut-être avertir les autorités de ce complot. Le parti royaliste ne pouvait laisser passer cela. Le duc d'Orléans ou ses partisans ont décidé de lancer une chasse royale pour châtier le traître, la dépouille déposée devant le domicile

du journaliste Péguy n'étant qu'un leurre. Je pense aussi que Déroulède connaissait l'existence de *La Mesnie*. On devait lui avoir promis du soutien aérien pour convaincre le général. Sans l'équipage, le vaisseau est resté à quai et le coup d'État a lamentablement échoué.

Fredouille quitta *La Mesnie* et regagna le quai.

— À ce propos, reprit l'inspecteur, je m'interroge toujours sur l'identité de celui qui a dirigé l'opération.

— L'apprenti est persuadé qu'il s'agit du fantôme de Morès, révéla Ragon.

— Vraiment ? Et pourquoi pas Guérin ? Il était son lieutenant et il a poussé le mimétisme jusqu'à lui ressembler comme un jumeau depuis que le marquis est mort. J'ai observé des photographies assez troublantes : le même chapeau de feutre, la même fine moustache, la même allure puissante.

— Sans doute. Nous ne le saurons jamais. La Sûreté se charge de tout cela maintenant qu'il est question de la sécurité de la République. Même *La Mesnie* leur revient. Du reste, ce sont nos armées qui vont bénéficier de ce prototype d'hélicoptère.

Ils s'éloignèrent d'un pas mesuré. Le brouillard avalait les murs des abattoirs et les halles à bestiaux, les transformant en ruines fantomatiques. Fredouille secoua la tête.

— Je ne puis m'empêcher de songer à notre victime. Pauvre homme, il a sans doute voué sa vie à suivre les tribulations des royalistes, sacrifiant jusqu'à sa peau.

— Je crois qu'il m'aurait été sympathique, murmura l'inspecteur. Il devait être un peu fou mais il avait de l'humour. Vous savez que c'est l'histoire de l'éléphant qui m'a mis sur la piste ? Le duc d'Orléans, grand chasseur, est réputé avoir découvert un type de pachyderme qui porte maintenant son nom. *Loxodonta Africana Orleansi*, si je ne m'abuse.

— Je refuse de savoir si vous l'avez lu chez Loti, ou les Goncourt ou même dans la Bible, marmonna Fredouille. Moi, je m'en tiens à Carcopino. En tout cas, je sais que la mort de ce malheureux nous a permis d'éviter un coup d'État alors que nous ne connaissons même pas son nom !

— Nous avons mieux, répliqua Ragon en pénétrant dans la brume. Ne nous a-t-il pas laissé un livre ?

SECONDE PARTIE

L'or faux n'est pas réellement ce qu'il paraît être. Il n'est qu'une « apparence », il est, pour cette raison, irréel. L'irréel passe pour le contraire du réel. Mais le cuivre doré est tout de même quelque chose de réel. C'est pourquoi nous dirons plus clairement : l'or réel est l'or authentique. Mais « réels » ils le sont l'un et l'autre, l'or authentique ne l'est ni plus ni moins que le cuivre doré. La vérité de l'or authentique ne peut donc être garantie par sa simple réalité.

Heidegger, *L'Essence de la vérité*

Carnet 1901 – Aux cadavres jeté ce manteau de paroles

Quoi les bagnes toujours et la chair
[sous la roue
Le massacre toujours justifié d'idoles
Aux cadavres jeté ce manteau de
[paroles
Le bâillon pour la bouche et pour la
[main le clou

Louis Aragon,
Un jour un jour

Le commissaire Ragon était occupé à noter le détail de sa dernière affaire sur l'un des carnets de cuir offerts jadis par sa défunte épouse. Il en appréciait en particulier la jaspure cuivrée de la tranche dont il faisait jouer les feuillets sous ses doigts.

Le parquet craqua sans qu'il levât pour autant la tête de son travail. Son écriture était appliquée, lente, laborieuse. Il acheva sa ligne et, précautionneusement, abandonna son porte-plume à côté de l'encrier.

L'inspecteur Fredouille déposa sur son bureau une enveloppe cachetée. Elle émanait du directeur du bagne de Cayenne.

Monsieur le commissaire Ragon,

Je me fais l'exécuteur d'une bien curieuse requête. En effet, l'un de nos détenus, un délinquant récidiviste nommé Félix Allard, et que ses camarades surnommaient fort à propos Fleur-de-Bagne, vient de mourir d'une mauvaise fièvre.

Il a eu le temps de confier à l'un de ses semblables une récitation que l'on m'a répétée par la suite. Selon lui, le contenu devait en être transmis à un certain inspecteur de la Sûreté Ragon, du commissariat du Quartier Latin.

Après enquête auprès des services du directeur de la Sûreté générale, monsieur Zehnacker, j'ai finalement découvert votre existence, à cette différence près que vous aviez été nommé commissaire entre-temps.

Vous imaginez bien que la relation que je vous propose ci-dessous souffre des conditions de son énonciation. Le détenu Allard délirait et son camarade, étant illettré, n'a rien su transcrire et n'a pu se fier

qu'à sa mémoire. Néanmoins, à ma grande surprise, ces esprits bornés avaient retenu quelques formules frappantes que j'ai bien entendu conservées.

En voici la retranscription :

« Notre époque est celle d'une transformation radicale.

« Un poète a bien vu que le quinzième siècle avait opéré une première métamorphose de ce genre. Ceci a tué cela : l'architecture a été tuée par l'imprimerie, l'imprimeur a succédé au maçon.

« Nous croyons vivre depuis dans la démocratie qui a suivi la théocratie. L'essor de la presse nous a fait croire que la chose imprimée l'avait emporté définitivement.

« Mais, de nouveau, nous prenons pour une aurore un soleil couchant à l'or trompeur. Le dix-neuvième siècle n'a pas été celui de l'architecture, ni du livre, mais celui de la machine. Nos feuillets de papier sont pris entre les feuillets de pierre et ceux de cuivre.

« Après l'âge d'or, celui d'argent, de bronze et de fer, voici venue la race de cuivre !

« Avec la machine naît un nouveau héros : l'ingénieur. Et avec lui une constitution nouvelle : la tyrannie ! Car, de même que nous avons versé dans les livres la sève de notre savoir, nous nous en remettrons entièrement à la machine qui vivra, agira, pensera à notre place.

« Le passé se bâtissait et le présent s'écrit. L'avenir s'automatisera.

« Sauf si nous nous résolvons à la seule extrémité possible : tuer l'ingénieur avant qu'il n'assassine l'imprimeur. Que son visage disparaisse à jamais. »

Voici ce que j'ai pu retenir, je vous demande encore pardon de n'avoir pu en noter davantage. Il semble que le détenu avait appris tout cela par cœur comme un message à vous rapporter.

Mon premier soin en constatant la menace de mort qui clôt le discours a bien sûr été d'avertir les autorités compétentes : vous-même.

Cependant, je vous avoue que l'aspect romanesque de cette péripétie a éveillé ma curiosité et j'espère que mon office d'exécuteur testamentaire improvisé me permettra d'en apprendre davantage sur cette étrange affaire.

Recevez, Monsieur le commissaire, l'expression de mes respectueuses salutations.

Ragon soupira longuement en reposant la lettre. Il se froissa la moustache, notant à peine la présence de Fredouille qui se dandinait d'une jambe sur l'autre. Le commissaire se replongeait dans ses souvenirs de lecture.

Impossible de ne pas reconnaître dans cette lettre, une reprise du fameux chapitre de *Notre-Dame de Paris* : « Ceci tuera cela ». On y

retrouvait les mêmes arguments, mais l'analyse était poursuivie et prolongée jusqu'à aujourd'hui.

La question demeurait : pourquoi ce bagnard avait-il voulu lui adresser un tel message ?

— Fredouille, puisque vous êtes toujours là, pourriez-vous me chercher le casier judiciaire et la fiche d'identité de Félix Allard ?

— Bien, monsieur le commissaire.

L'inspecteur ne bougea pas.

— Eh bien, qu'avez-vous à danser devant mon bureau ? s'impacienta Ragon.

— C'est qu'un journaliste demande à vous voir.

— Vraiment ? A-t-il dit son nom ?

Fredouille fouilla dans son carnet. Il préférait toujours tout noter, marotte que Ragon avait fini par adopter car il lui arrivait d'oublier des détails.

— Jules Veyne.

Ragon sourcilla. Cela ressemblait à une mauvaise plaisanterie.

— Faites-le entrer. Et n'oubliez pas de me chercher cette fiche !

L'inspecteur s'effaça et s'éloigna entre deux bibliothèques fort chargées qui dessinaient un couloir à travers l'ancien salon. Les rayonnages s'étaient gauchis sous le poids des livres, dossiers et documents qui les accablaient.

Dans ce même corridor improvisé, entre les deux haies de papier, apparut un homme étonnant.

Sous une chevelure fauve, il possédait un visage où l'œil gauche était bien plus haut que le droit. De larges lunettes ne corrigeaient qu'imparfaitement cette dissymétrie qui le faisait ressembler pour moitié à un lion. Pour le reste, l'arrivant avait tout du reporter, jusque dans son costume à rayures.

Il s'assit en face de Ragon sans y avoir été invité et déposa sa carte sur le bureau.

Jules Veyne
Reporter à La Vie française

Il s'agissait en réalité d'une photo-carte, objet très à la mode, qui comportait au verso un portrait en pied du journaliste, le coude droit appuyé sur un livre, lui-même posé sur un piédestal.

Ragon ne put résister à la curiosité de lire le titre de l'ouvrage ainsi représenté. Il s'empara d'une loupe dont le manche imitait un caducée et découvrit qu'il s'agissait du *Gargantua* de Rabelais.

— Ne faites pas attention, je l'ai pris au hasard, ricana Veyne. J'aurais dû choisir une œuvre de mon paronyme Jules Verne, si j'ose dire, puisque nous sommes presque homonymes.

Le commissaire reposa son instrument.

— Que me vaut le plaisir de votre visite ?

Son ton las et sec démentait ses paroles. Il regrettait déjà d'avoir accepté l'entrevue.

Les reporters étaient pour lui une espèce nuisible, charognarde, qui s'improvisait justicière et policière à la fois, effrayait le public en publiant chaque jour de nouveaux faits divers, donnant l'impression que le pays sombrait dans le crime, aboyant comme des chiens devant un morceau de viande. Mais surtout, il ne supportait pas leur discours continu en faveur d'une répression accrue face aux grâces du président Georges du Roy de Cantel qui s'opposait à la peine de mort.

Du moins au début de son mandat, suite à la mort de Loubet, son prédécesseur, sous les coups de canne du baron de Christiani, à l'hippodrome d'Auteuil, quelques mois seulement après son élection.

À présent, Cantel s'était laissé fléchir par l'opinion. Il y avait gagné en soutien populaire. Et les exécutions avaient repris. Seule petite concession aux opposants de la peine capitale : on ne pouvait exécuter qu'un condamné dûment identifié. Un anonyme ne pouvait être guillotiné.

Veyne observait le décor avec curiosité.

— Ce n'est pas le premier commissariat qui occupe un appartement bourgeois. Vous n'avez pas de difficultés avec le voisinage ?

Il n'attendit pas la réponse.

— Si, bien sûr. Ils se plaignent du bruit. C'est le lot de ces organisations particulières.

— Venez-en au fait, monsieur Veyne.

Le reporter se pencha comme pour une confidence.

— Pouvons-nous parler librement ?

Ragon plissa les yeux sans daigner répliquer.

— Bien, je viens à vous pour une affaire de la plus haute importance. Vous savez que, dans notre métier, un peu à l'instar du vôtre, nous avons des indicateurs parmi la pègre – des moutons, comme nous les appelons – afin de nous renseigner sur les crimes les plus marquants et d'arriver ainsi les premiers sur place.

— Poursuivez.

— L'une de mes connaissances dans le milieu m'a averti qu'on détenait une information extrêmement importante. Je trouve donc la personne concernée. Elle me dit qu'elle ne parlera qu'à un certain commissaire Ragon.

L'intéressé s'efforça de ne rien montrer de la curiosité qui naissait en lui. Cette histoire présentait des analogies troublantes avec la lettre reçue le jour même. Il s'enfonça dans son fauteuil, énorme, impassible et souverain.

— Est-elle ici ?

— Elle m'attend dans l'entrée.

— Faites-la donc venir.

Veyne esquissa un sourire rusé.

— Je compte bien trouver mon compte dans cette histoire. J'ignore encore ce qu'elle vaut mais je veux être averti de tout ce qui se trame et assister à son interrogatoire. Sans quoi, je mènerai l'enquête moi-même.

— Et comment ferez-vous si elle ne veut parler qu'à moi ?

— Allons, commissaire, nous pouvons nous entendre, fit le mielleux journaliste. Cela ne vous coûte rien. Et mes articles serviront à montrer que la police travaille efficacement.

Ragon s'offrit alors une longue pause. Le silence s'éternisa entre les deux hommes. Plusieurs anges passèrent. Veyne attendit sans montrer de trouble devant l'énorme masse muette du commissaire. Celui-ci battit enfin des cils et dit :

— C'est entendu. Amenez-la.

Le journaliste se releva d'un bond.

— Parfait !

Il s'éloigna et revint quelques instants plus tard avec une femme à la chevelure blonde. Ragon reconnut aussitôt le port des prostituées qui mêlaient toujours dans leur attitude un air de défi canaille et une dose de crainte haineuse face aux forces de l'ordre.

Elle arborait un chignon qui formait un astre aux mèches pareilles à des flammes. Lise lui ressemblait avec son air évaporé.

Une fois devant le bureau du policier, elle se tint debout. Veyne allait s'asseoir quand le commissaire l'arrêta d'une main.

— Voyons, un peu de galanterie.

Il invita la femme à prendre place dans le fauteuil. Celle-ci, stupéfaite, semblait se demander si on ne lui jouait pas un tour cruel. Mais le visage chiffonné de Ragon la persuada.

— Comment vous appelez-vous ?

— La même Soleil.

Il était aisé de deviner d'où lui venait ce surnom en regardant sa chevelure.

— Je veux dire à l'état civil.

— Hélène Ernout, lâcha-t-elle du bout des dents.

— Eh bien, mademoiselle, je vous écoute.

Elle faillit s'étrangler au mot de « mademoiselle » mais, après avoir retrouvé son sérieux, sans qu'on lui eût rien demandé, elle commença à réciter sa leçon, telle une écolière qui redoute de l'oublier en retardant le moment de la dire :

« C'était à Paris, en marge de l'Exposition universelle, dans les jardins des Tuileries.

« Les maires venus de toute la France se donnaient un grand festin pour célébrer le jour anniversaire de la proclamation de la République et mangeaient et buvaient en pleine liberté.

« Le président de la République, au centre, était entouré, à sa droite, par le président du Sénat et, à sa gauche, par le président de la Chambre. Les principaux de la Nation étaient à la table présidentielle. Puis venait la Presse.

« Des arbres centenaires entouraient les galeries de toile, longues de trois kilomètres, banderolées d'oriflammes, enguirlandées de verdure, traversées par les flèches d'un radieux soleil d'automne. Puis des tables perpendiculaires s'allongeaient à l'infini, comme les môles de pierre d'une jetée.

« Il y avait là des édiles de toutes les régions. Beaucoup étaient en habit, d'autres, la majorité, en redingote, d'autres encore en veston, tous uniformément ceints d'écharpes tricolores. Le maire breton se reconnaissait à sa petite veste et son large chapeau à rubans. Deux prêtres, maires de leurs communes, portaient l'écharpe par-dessus leur soutane. Des maires arabes étaient venus d'Algérie en burnous. C'était un véritable fourmillement de couleurs, de dorures, de décorations et de plastrons blancs.

« D'abord on leur servit des darnes de saumon glacées parisienne. Ensuite les tables furent couvertes de viandes : pains de caneton de Rouen, filets de bœuf en Bellevue, poulardes de Bresse rôties, ballotines de faisans Saint-Hubert.

« Ils avalaient à pleine gorge tous les vins de Preignac qui étaient servis en carafes, les vins de Haut Sauternes enfermés dans des bouteilles, le Champagne Montebello que l'on apportait dans des magnums. »

Elle se tut. Malgré ses nombreuses hésitations, pendant lesquelles elle roulait des yeux à la recherche d'un mot, le texte avait coulé de façon assez rapide.

Ragon se rencogna dans son fauteuil, pensif. Il se demanda si le fameux banquet des maires, dont il était question ici, était celui de 1889 ou celui de l'an dernier, les deux ayant eu lieu en même temps qu'une Exposition universelle.

Il s'interrogeait également sur la motivation de la petite fille de joie qui semblait apeurée dans l'attente d'un verdict.

— C'est bon ? s'enquit-elle. Je peux partir ?

— Une ou deux questions encore, si vous le voulez bien. Qui vous a demandé de me rencontrer pour me tenir ce discours ?

— Je l'ignore, monsieur. Un jour, on est venu me trouver à La Pomme au lard. On m'a dit qu'un homme proposait beaucoup d'argent pour apprendre des textes comme à l'école.

— Qui est ce « on » ?
— Je ne sais plus. Le bruit courait parmi les clients du caboulot... Elle rechignait à donner des noms. Ragon n'insista pas :
— Poursuivez votre récit.
— On m'a arrangé un rendez-vous avec l'homme. On est montés dans ma chambre. Là, il m'a expliqué ce qu'il voulait. Comme je ne savais ni lire ni écrire, il m'a enseigné les phrases une par une.
— Avez-vous vu son visage ?
Les yeux de la jeune femme s'écarquillèrent d'angoisse.
— Non. Il le dissimulait.
Encore un mensonge sans doute. Mais le commissaire n'obtiendrait rien de plus. La fille soumise était terrifiée.
— Vous pouvez y aller.
Elle s'empressa de partir dans un froufrou de jupes. La question de Ragon la rattrapa au moment où elle s'engageait entre les deux bibliothèques :
— Connaissiez-vous Fleur-de-Bagne ?
Elle se retourna à peine :
— Jamais entendu parler.
Et elle poursuivit sa route en hâte. Veyne, qui n'avait pas dit un mot de l'entretien, releva le menton :
— Vous ne l'interrogez pas davantage ?
— Je n'ai pas besoin d'elle pour l'instant. Si je vais la voir plus tard, par surprise, elle sera plus encline à me parler pour se débarrasser de moi. Et puis, si l'homme qui l'a contactée s'est donné tant de mal, il a sans doute pris soin d'effacer toutes les pistes possibles.
Le journaliste hocha la tête, visiblement impressionné.
— Je ne vous retiens pas, monsieur Veyne. J'ai fort à faire.
— Je comprends, fit servilement le reporter. Je reviendrai demain pour poursuivre cette enquête. Vous pourrez me dire qui est ce Fleur-de-Bagne que vous venez de mentionner...
— Pour l'heure, il n'y a pas matière à enquête.
— Mon instinct me dit que nous trouverons cette matière, assura Veyne en remettant sa casquette.
Ragon avait déjà rouvert son carnet cuivré sur tranche et prenait des notes.

* * *

— Commissaire ?
Ragon s'éveilla brusquement. Il s'était assoupi dans la chaleur de cette fin d'après-midi. Fredouille se tenait devant lui. Une fiche en main.
— Voilà tout ce que l'on sait sur l'auteur de votre lettre.

Ragon survola la partie sur les mesures anthropométriques, son regard glissa sur la photographie sans s'y arrêter, de même pour les trois empreintes digitales. Il alla à la page qui l'intéressait au premier chef.

N° 3245 *Nom* : Allard

Prénoms : Félix, Paul, Antoine

Surnoms et pseudonymes : Fleur-de-Bagne

Né le 15 novembre 1880 à Morienvall

Canton : Crépy-en-Valois *Départ.* : Oise

Dernier domicile connu : 4, rue de la Roquette, face à « La Pomme au lard »

Profession : a été apprenti tourneur

Relations : sa maîtresse la fille Meillet Berthe

Condamnations antérieures, leur nombre : 2

Renseignements divers

Se vantait d'appartenir à la bande dite des « Chancres de Ménilmuche » dont on le soupçonne d'être le chef. La bande semble dissoute depuis sa condamnation au bagne. Parle le patois picard.

Marques particulières et cicatrices

I. Cicatrice horizontale de 4 à 8 cm dessus poignet gauche antérieur

II. Furoncle à 3 cm sous et à droite 7^e vertèbre

III. Paire d'oreilles tatouées à 2 cm dessous l'articulation du coude droit face antérieure

IV. Buste très haut pour la taille qui est relativement petite

— Des détails intéressants ? demanda Fredouille.

— Pas pour l'instant. J'ai d'ailleurs une mauvaise nouvelle pour vous, inspecteur. Vous allez devoir retourner à la préfecture pour me trouver la fiche de Berthe Meillet, la maîtresse de notre épistolier malgré lui. Ainsi que celle d'Hélène Ernout.

Son subordonné nota tout sans discuter.

— Vous pensez qu'il y a un lien entre la lettre et ce que cette fille est venue vous dire ?

Ragon décida de lui lâcher un os :

— Je me trouve avec deux jeunes délinquants qui tiennent à ne s'adresser qu'à moi personnellement, après avoir appris par cœur des textes qu'ils ne comprennent vraisemblablement pas. L'un est mort, l'autre est terrifiée.

— Ils se connaissaient ?

— Je compte sur les fiches pour me l'apprendre.

Fredouille hocha la tête.

— Et entre les textes ? Existe-t-il un lien ?

— Tous deux sont des parodies de passages célèbres de romans. Le premier vient de *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, l'autre reprend l'ouverture du *Salammbô* de Gustave Flaubert.

— Donc, leur seul point commun est la littérature. Celui qui vous a adressé ces personnes vous connaît bien !

Ragon ne sourcilla pas. Il était sombre.

— L'autre lien est la science. Elle apparaît dans le premier discours et sous la forme de l'Exposition universelle dans le second.

— La dernière ?

— Je l'ignore encore. Mais vérifiez à tout hasard ce qu'on a servi aux banquets des maires de 1889 et de 1900. Ce sera décisif.

Ragon allait se lever et déclarer sa journée terminée quand un agent essoufflé fit irruption dans l'appartement-commissariat.

— Grimal, que se passe-t-il ?

— Monsieur le commissaire, il y a une échauffourée à la Roquette.

— Ce n'est pas notre secteur, je ne vois pas en quoi cela nous...

L'agent, ayant à peine avalé sa salive, coupa son supérieur :

— Monsieur, il y a un forcené qui ne veut parler qu'à vous !

Las, Ragon soupira.

* * *

Ils se mirent en route au soir tombant. Le fiacre pencha dangereusement quand Ragon prit place. Le cocher lui-même avait grimacé en apercevant l'ampleur de son passager. Seuls les chevaux accomplirent leur tâche sans rechigner.

Ils arrivèrent dans la rue de la Roquette où un escadron de gendarmes était déjà présent. Le commissaire enfila son écharpe tricolore et descendit de la voiture bringuebalante.

— Qui est l'officier en charge ?

Un homme se présenta, remettant son bicorne en place.

— Commandant Magnien. C'est moi qui vous ai fait appeler.

Ragon le salua d'un signe de tête. Il entretenait des relations cordiales avec la maréchaussée, en particulier parce qu'il refusait d'enquêter sur les mœurs politiques et religieuses des gradés. En outre, il faisait attention à ne pas utiliser les gendarmes comme s'ils étaient les agents directs de son commissariat et prenait le temps d'écrire une réquisition officielle quand il avait besoin d'eux.

Ce comportement demeurait assez rare pour être notable et il jouissait d'une bonne réputation parmi les escadrons parisiens.

— Pouvez-vous m'expliquer la situation ?

— Nous avons à l'intérieur de ce café un individu armé d'un revolver. Il s'est barricadé et menace d'abattre quiconque tentera d'y pénétrer. À part vous.

Ragon examina l'établissement en question. Il s'agissait de La Pomme au lard. N'était-ce pas le nom que lui avait indiqué la même Soleil ? Un esprit malade jouait avec lui.

— D'ordinaire, je m'efface après les sommations d'usage, dit-il. Mais les circonstances...

— Vous voulez entrer ? s'étonna Magnien.

— Il le faut si je veux m'entretenir avec le forcené. Que sait-on de lui ?

— D'après les témoignages, il s'agit d'un habitué des lieux : un Apache nommé Ouistiti. Son nom de naissance est moins pittoresque : Jean Martin.

Le commissaire hocha la tête et s'avança vers la porte d'entrée. Il ne tremblait pas, sachant néanmoins que, vu sa corpulence, un tireur n'avait aucune chance de manquer sa cible.

Il se trouva face à un très jeune homme, vêtu d'un pantalon de velours, d'une chemise rose et chaussé de savates. Tête nue, il portait la coiffure typique des Apaches : la nuque ironiquement rasée pour mieux laisser passer la lame de la guillotine. Au bout de son long bras pendait le revolver.

Surpris, le dénommé Ouistiti sursauta et braqua le visiteur.

— T'es qui, toi ? Un flic ?

— Commissaire Ragon. Tu m'as réclamé, à ce qu'on m'a dit.

— Approche donc pas. Sinon je lâche les pruneaux. T'as un reniflant ?

Avec le temps, le commissaire s'était familiarisé avec l'argot des barrières. Il montra ses mains vides. Cela parut tranquilliser l'Apache.

— Peux-tu m'expliquer pourquoi tu m'as fait appeler ?

Du menton, Ouistiti indiqua un point de la pièce. Un corps inanimé était étendu le long du bar. Il n'eut aucun mal à reconnaître la même Soleil à sa chevelure qui gisait maintenant, éclatée, telle une pieuvre d'or.

— Elle est morte ?

— Pour sûr ! éclata le garçon. Mais c'est pas moi ! D'abord Fleur-de-Bagne, puis la même Soleil. On va tous y passer ! Mais je veux pas !

— Je ne te suis pas, dit doucement Ragon. Et si tu me racontais tout depuis le début.

L'Apache lui remua son arme sous le nez, menaçant. Ses yeux étaient injectés de sang.

— Maintenant, tu remercies, sale vache ! Et tu m'esgourdes !

Alors, sans baisser le canon, il parut chercher dans les tréfonds de sa mémoire et se mit à réciter avec la même application laborieuse que la fille soumise.

« L'homme avait dit vrai, la victime était affreusement mutilée.

« On ne pouvait voir quelque chose de plus épouvantable que le visage de ce malheureux. Sa figure était sillonnée en tous sens de plaies profondes, livides ; l'action corrosive de l'éther avait boursouflé ses lèvres ; les cartilages du nez ayant été coupés, deux trous difformes remplaçaient les narines.

« Ses yeux gris, très-clairs, très-petits, très-ronds, étincelaient de

terreur douloureuse ; son front, aplati comme celui d'un tigre, disparaissait à demi sous une casquette de fourrure à longs poils fauves... on eût dit la crinière du monstre.

« Il n'avait guère plus de cinq pieds deux ou trois pouces ; sa tête, démesurément réduite par la liquéfaction des chairs, était enfoncée.

« Il avait les bras courts, maigrelets ; les mains longues, fines et glabres jusqu'à l'extrémité des doigts ; ses jambes étaient un peu arquées, mais leurs mollets rachitiques trahissaient une absence d'exercice.

« Après des soubresauts féroces, la victime cessa peu à peu de bouger. C'est que l'éther avait fini de ronger l'os du crâne pour atteindre le cervelet. Un long cri d'agonie s'échappa de la bouche altérée.

« Quant à l'expression d'horreur qui éclatait sur ce masque affreux, quant à ce regard inquiet, mobile, ardent comme celui d'une bête sauvage prise au piège, il fallut renoncer à les peindre. »

Il se tut, épuisé, après avoir débité son texte d'une traite, aspirant quelques mots en même temps que l'air qui venait à lui manquer. Cela suffit néanmoins à Ragon pour reconnaître un passage fameux d'Eugène Sue, décrivant le Maître d'école dans *Les Mystères de Paris*. Bien sûr, la lettre avait été modifiée comme dans les deux premiers messages.

Sa réflexion fut interrompue par Ouistiti qui leva soudain la tête et parut s'adresser à un fantôme :

— Ça y est ! J'ai fait ce que vous vouliez ! Vous n'avez pas besoin de me...

Il n'acheva pas sa phrase. Un coup de feu retentit. Une tache écarlate vint fleurir sur sa poitrine au niveau du cœur. Éperdu, il se tourna vers Ragon, comme pour le prendre à témoin de l'injustice du monde.

Puis, pivotant sur lui-même, il s'écroula auprès de la même Soleil. Dans un dernier effort, il enfonça ses doigts dans les mèches blondes.

— Hélène ! murmura-t-il.

Son geste révéla un trou qui perçait la tempe de la jeune femme. Elle aussi avait été exécutée.

À cet instant, les gendarmes firent irruption dans la salle.

— Que s'est-il passé ? demanda Magnien.

— Ce n'est pas vous qui avez abattu ce garçon ? s'étonna Ragon.

— Pas du tout !

— Alors, il y a un tireur en fuite...

L'escadron prit possession des lieux, les hommes fouillant l'arrière-boutique, montant dans les étages.

Fredouille entra juste après. Il eut un regard trouble en direction des deux amants morts et la main du garçon perdue dans la chevelure

étable.

— Ils n'auront pas été séparés longtemps, marmonna-t-il en arrivant à hauteur de son supérieur. Espérons que cette tragédie mettra un terme à notre affaire.

Ragon inspira longuement.

— Je crois au contraire que tout cela ne fait que commencer, lâcha-t-il avec fatalisme.

* * *

Le commissaire prit place dans un coin de La Pomme au lard, tandis que l'on évacuait les cadavres. Fredouille s'avança vers Ragon tandis que celui-ci constatait tristement qu'aucun livre n'était visible dans l'établissement.

— J'ai pris la liberté d'envoyer l'agent Grimal à la préfecture.

Il lui tendit deux fiches anthropométriques.

— Voici ce que nous avons sur la même Soleil et sur Ouistiti.

— Excellente initiative, inspecteur.

Ragon se saisit du papier tel un homme mourant de faim. Ses yeux avides parcoururent les lignes tracées avec application.

N° 2432 *Nom* : Ernout

Prénoms : Hélène, Marie

Surnoms et pseudonymes : La même Soleil

Né le 13 mai 1882 à Ormoy-Villers

Canton : Crépy-en-Valois *Départ.* : Oise

Profession : modiste, puis fille soumise

Relations : amant régulier Jean Martin

Condamnations antérieures, leur nombre : 1

Renseignements divers

Appartient à la bande dite des « Chancres de Ménilmuche ».

Marques particulières et cicatrices

I. Petite plaie rosée à gauche de la lèvre inférieure

II. Paire d'oreilles tatouées à 2 cm dessous l'articulation du coude droit face antérieure

Le commissaire soupira dans sa moustache. Il commençait à distinguer des liens. À n'en pas douter, on s'attaquait aux membres d'une même bande d'Apaches, les Chancres de Ménilmuche. Un bien joli nom qui faisait sans doute référence aux stigmates de la syphilis que tous devaient porter malgré leur jeune âge.

Comme bien des groupes de ce genre, ils se tatouaient un signe de reconnaissance, une étoile ou un grain de beauté. Dans ce cas, il s'agissait d'oreilles, symbole que le policier n'avait jamais vu auparavant et dont le sens lui échappait.

Il passa ensuite à la fiche de Ouistiti.

N° 3217 Nom : Martin

Prénoms : Jean, Pierre

Surnoms et pseudonymes : Ouistiti

Né le 27 août 1880 à Gilocourt

Canton : Crépy-en-Valois Départ. : Oise

Profession : marchand des quatre saisons

Relations : fréquente « La Pomme au lard » de la rue de la Roquette, maîtresse connue
Ernout Hélène

Condamnations antérieures, leur nombre : 1

Renseignements divers

Membre des « Chancres de Ménilmuche ».

Marques particulières et cicatrices

I. Cicatrice rectangulaire de 2 cm sur 3 sur l'omoplate gauche

II. Paire d'oreilles tatouées à 2 cm dessous l'articulation face antérieure du coude droit

III. Bras très longs par rapport à sa taille

Ainsi, la bande semblait originaire de province. Tous étaient natifs de l'Oise, plus précisément du canton de Crépy-en-Valois. Ils étaient donc montés à la capitale très jeunes pour y mener une vie de délinquance.

— Fredouille, pourriez-vous me prendre les fiches de tous les membres connus des Chancres de Ménilmuche ?

— J'y ai songé, commissaire.

L'inspecteur déploya fièrement une liasse de papiers. Ragon leva un sourcil étonné :

— Vous êtes irremplaçable, Fredouille. J'imagine que vous avez déjà parcouru ces fiches. Faites-m'en donc un compte-rendu rapide.

— Nous connaissons encore quatre membres vivants de la bande, originaire de l'Oise. C'est de là que datent leurs premières condamnations. Ensuite, pour une raison inconnue, ils quittent leur région et s'installent à Ménilmontant. Outre nos trois morts, on peut mentionner : Antoine Budé alias Guignol, Émile Gaillard alias Cœur-d'acier, Berthe Meillet alias Bouzille et un certain Dégringoleur.

— Possède-t-on l'explication de leur nom ou de leur tatouage ?

— Non, mais ils arborent des ulcérations. Presque tous étaient sans doute malades de la syphilis.

— Oui, je me formulais la même hypothèse mais elle ne me convient pas tout à fait. Quel rapport entre ces jeunes Apaches et un esprit dément qui les force à apprendre des parodies d'extraits littéraires ? Notre assassin – car, à n'en pas douter, c'est lui qui a abattu la même Soleil et Ouistiti – est un fervent défenseur des lettres contre la science, si j'en crois le premier passage. Les deux sont présentes dans nos trois récitations.

Les policiers se mirent à réfléchir. Les gendarmes avaient quitté les lieux à présent et le silence était revenu.

— Et pourquoi cherche-t-il à s'adresser à vous en particulier ? interrogea Fredouille. Pensez-vous que c'est en rapport avec votre goût pour les livres ?

— Cela me paraît évident. L'homme derrière cette énigme sait parfaitement ce qu'il fait. Il n'y a qu'à en juger par la succession parfaite des révélations. Il y a du génie là-dedans. Un malin génie.

Ragon se redressa avec des grâces de pachyderme.

— Je retourne au commissariat, souffla-t-il, pour dormir quelques heures. Nous chercherons dès l'aube les autres membres de cette bande. Peut-être ont-ils encore à nous apprendre. Vous laisserez Grimal en faction devant La Pomme au lard.

Une fois dehors, il héla un fiacre. Derrière lui, le propriétaire de l'établissement, qui attendait leur départ, abaissa le rideau de fer.

Porté par le roulement de la voiture, le commissaire laissa son esprit vagabonder. Visiblement, les extraits étaient les supports d'un message à son intention, mais lequel ?

Quels points communs entre *Notre-Dame de Paris* de Hugo, *Salammbô* de Flaubert et *Les Mystères de Paris* de Sue ? Tous étaient des romans français écrits au siècle dernier. Pour le reste, les époques, les lieux, les styles des récits différaient.

Trois ré citations, trois œuvres, trois morts.

La pensée du commissaire ne pouvait se détacher de cette obsédante trinité.

* * *

Au matin, Ragon eut la désagréable surprise d'une visite de Jules Veyne.

— Vous m'avez caché des rebondissements, lui reprocha le journaliste.

Le commissaire releva à peine la tête de ses carnets. Il avait tenté de noter l'essentiel des ré citations sur les pages, rafraîchissant sa mémoire en relisant les extraits originaux. Malgré tous ses efforts, il ne comprenait toujours pas pourquoi on lui avait soumis ces textes. Quelque chose manquait.

— Je ne voulais pas vous éveiller en pleine nuit. Votre mouton a été égorgé.

— Je le sais, soupira Veyne. J'en suis le premier attristé. Cependant, ce n'était qu'une Apache. Après tout, cette engeance n'est faite que pour remplir les bagnes.

— Et les journaux. N'est-ce pas *La Vie française* qui a publié dernièrement une tribune appelant aux châ timents corporels sur ces personnes ?

Ragon ne supportait plus la surenchère de violence qui polluit les

affaires de police. Les seuls à haïr les journalistes davantage que les policiers étaient les magistrats, sans cesse questionnés sur leurs verdicts.

— Je n'ai rien à vous apprendre de plus, reprit-il. Une bande originaire de l'Oise et acclimatée à Ménilmontant, appelée les Chancres, voit ses membres tués les uns après les autres. Cette machination est dirigée contre moi, sans que je puisse encore déterminer en quoi elle pourrait me nuire.

— Est-ce que ça ne pourrait pas être un défi à vos capacités d'enquêteur ? suggéra Veyne. Votre réputation n'est plus à faire depuis le scandale des bouchers de La Villette. Cela pourrait attirer des criminels brillants, avides d'en découdre avec un esprit supérieur, fût-il policier.

Ragon ne croyait pas à cette explication mais, pour l'heure, elle lui apparaissait comme la plus plausible. Il fallait que l'assassin le connût bien pour qu'il s'attachât à citer des romans présents dans sa bibliothèque. Le commissaire y dépensait son salaire.

— Comment avez-vous dit que la bande se nommait ? reprit le journaliste.

Interrompu dans ses pensées, Ragon gronda :

— Les Chancres de Ménilmuche.

— Ah... Et ils viennent de Picardie, n'est-ce pas ?

— Certes. Pourquoi cette question ?

— Savez-vous qu'en patois picard, on prononce « chancre » pour « cancre » ?

Le policier n'y avait pas songé mais, à présent, le lien lui semblait évident. Sa théorie des signes de syphilis était une impasse. Ces jeunes Apaches insistaient sur leur absence de connaissances.

Une certitude s'empara de Ragon : on les avait même choisis parce qu'ils étaient analphabètes ! D'où leur incapacité d'écrire, d'où leur difficulté à réciter comme à l'école. Le maître pervers avait transformé ces mauvais sujets en livres vivants. En pages, tout du moins.

— Je vois que ma remarque vous laisse songeur, insista Veyne.

— Cette bande possédait un signe de ralliement, un tatouage sous la saignée du coude représentant des oreilles. Je suis maintenant prêt à parier qu'il s'agit d'un bonnet d'âne. Fredouille !

L'inspecteur arriva à grandes enjambées.

— Pouvez-vous me tracer exactement le tatouage de nos victimes ?

— Vous n'avez pas regardé vous-même ? s'étonna le reporter.

Fredouille s'inclina respectueusement :

— Vous le vérifierez de visu, monsieur. Un membre des Chancres a été retrouvé.

— Mort ?

— Non, il est simplement au théâtre.

Le fiacre s'arrêta devant le numéro 20 bis de la rue Chaptal, là où commençait l'impasse qui accueillait le théâtre du Grand-Guignol.

— C'est l'ancien directeur qui nous a avertis quand il a lu l'article dans la presse, expliqua Fredouille.

Ragon se tourna vers Veyne :

— Vous avez déjà publié votre histoire ?

— Je ne suis pas le seul journaliste sur l'affaire...

— Monsieur Méténier est fils de commissaire de police, ajouta l'inspecteur. Il a jugé qu'il était de son devoir de signaler qu'il avait souvent vu son théâtre fréquenté par un certain Antoine Budé, justement surnommé Guignol.

Un gardien de la paix était posté devant l'établissement.

— Il est toujours à l'intérieur ?

— Oui, messieurs.

Les trois hommes pénétrèrent dans la salle. Sur scène, un homme était occupé à étrangler une femme. Fredouille eut un mouvement pour voler à son secours avant de se rappeler qu'il ne s'agissait que d'un spectacle.

— Mesdames et messieurs, annonça Ragon de sa voix de stentor. Nous sommes ici pour appréhender l'individu répondant au nom de Guignol.

Les spectateurs, un instant interloqués, se mirent à applaudir à tout rompre.

— Bravo !

— Quelle invention !

Le policier leva une main et obtint le silence. Son embonpoint en faisait un enquêteur bien peu crédible et les gens pouffaient autour de lui. Il ne s'en émut pas outre mesure.

— Je suis le commissaire Ragon, de la Sûreté.

Aussitôt, un homme se dressa, comme mû par un ressort. Il affichait une mine traquée.

— C'est vous ?

— C'est moi.

— Je savais que vous alliez venir...

Le public était aux anges et les acteurs interrompus suivaient également l'échange avec grand intérêt.

Le dénommé Guignol se mit alors à déclamer d'une voix forte :

« Il était minuit à peu près ; la lune, échancrée par sa décroissance et ensanglantée par les dernières traces de l'orage, se levait derrière le dôme de la Sorbonne. »

« Deux Apaches entraînaient le savant, qu'ils tenaient chacun par un bras ; l'Anagnoste marchait par derrière, et Cœur-d'acier, Fleur-de-Bagne, Ouistiti, le Dégringoleur et Guignol marchaient derrière l'Anagnoste.

« La même Soleil et Bouzille venaient les dernières.

« On conduisit le savant du côté de la cave. Arrivés au seuil de la porte, l'Anagnoste s'approcha du savant et lui lia les pieds et les mains. »

Tout en parlant, il avait quitté le siège qu'il occupait et remontait le rang vers l'allée.

— Fredouille, allez donc de ce côté pour lui couper la retraite.

Cependant, Ragon ne perdait pas un mot de ce que Guignol récitait, bien mieux que ses complices il fallait l'avouer.

« Alors il rompit le silence pour s'écrier :

« — Vous êtes des lâches, vous vous mettez à sept pour égorger un homme de science !

« — Vous n'êtes pas un homme, dit froidement Ouistiti, vous n'appartenez pas à l'espèce humaine, vous êtes un démon échappé de l'Enfer et que nous allons y faire rentrer.

« Il fit un pas vers le savant.

« — Je vous pardonne, dit-il, le mal que vous nous avez fait ; je vous pardonne notre avenir brisé, notre savoir perdu. »

Voyant que toute échappatoire lui était interdite, Guignol prit son élan et sauta sur scène sous les yeux stupéfaits des acteurs. Un murmure passionné parcourut le parterre.

L'Apache resta sous les feux de la rampe pour la fin de son texte :

« Le savant, pendant le trajet, était parvenu à détacher la corde qui liait ses pieds : le sol était humide ; il glissa et tomba sur ses genoux.

« Une idée superstitieuse le frappa sans doute ; il comprit que le Ciel lui refusait Son secours et resta dans l'attitude où il se trouvait, la tête inclinée et les mains jointes.

« Alors on vit, au fond de la cave, l'Anagnoste lever lentement son bras, un rayon de lumière se refléta sur la bouteille au liquide bleuté ; on entendit le chuintement acide de l'éther et le cri du docteur Daremberg puis une masse rongée s'affaissa.

« Alors l'Anagnoste détacha son manteau, l'étendit à terre, y coucha le corps et le noua par les quatre coins.

« — Telle est la justice de Dieu ! cria-t-il à haute voix.

« Et il ajouta... »

Des protestations éclatèrent dans la salle.

— Eh bien, qu'a-t-il dit ?

— Poursuivez donc !

— La suite ! La suite !

Guignol était maintenant pâle comme la mort.

— C'est tout, dit-il d'une voix blanche. On ne m'en a pas appris davantage. Oh !

Il allait tendre la main devant lui pour désigner quelqu'un quand un coup de feu résonna. Foudroyé, Guignol hoqueta, s'accrocha au rideau rouge qui céda sous son poids, ensevelissant le corps dans une vague pourpre.

Ce fut la panique.

Les spectateurs, enfin décillés, se ruèrent vers la sortie dans le plus parfait désordre. Ragon ne dut qu'à son exceptionnelle corpulence de ne pas finir foulé aux pieds.

En trois minutes, la marée humaine avait reflué hors de la salle. Seuls restaient quelques blessés qui s'étaient tordu qui un genou, qui une cheville, et dont les gémissements de douleur s'élevaient jusqu'au plafond.

Ragon laissa à Fredouille le soin de monter sur scène et d'ôter le linceul de velours.

— Il est mort, monsieur. La balle l'a frappé en plein cœur.

— Montrez-moi son bras.

L'inspecteur releva la manche et exhiba le tatouage. Il s'agissait bien d'un bonnet d'âne.

* * *

Ragon s'était assis dans un large siège de velours rouge. Il songeait aux extraits. Cette fois, il avait compris qu'ils racontaient une histoire. Chacun constituait le chapitre d'un court roman.

Cependant, il fallait encore les replacer dans le bon ordre. Selon Ragon, il convenait d'abord de lire la reprise de Flaubert qui constituait l'ouverture de *Salammbô*.

Cela posait le décor : l'assassin avait participé au banquet des maires de 1889 ou 1900, peut-être en compagnie de sa victime.

Ensuite venait une ellipse.

Puis, grâce aux sutures concordantes, trois extraits s'enchaînaient : celui des *Trois Mousquetaires* de Dumas qui indiquait que la bande de Ménilmuche avait saisi le docteur Daremberg et l'avait emmené dans une cave avant de l'exécuter. À travers l'extrait de Hugo, on savait que l'Anagnoste avait pris la parole pour justifier son geste. Enfin, l'extrait de Sue montrait les ravages de l'éther sur le corps du médecin.

Le reste du récit faisait encore défaut et le commissaire soupçonnait

que les parties manquantes ne tarderaient pas à être connues, avec leur lot de cadavres.

Qui avait pu imaginer un dispositif aussi complexe ?

Il avait été nécessaire de rassembler une bande picarde, de la déplacer à Paris, de lui enseigner les textes avant d'abattre les membres dès leur récitation achevée. Cela demandait une coordination sans faille, un sang-froid extraordinaire, effrayant.

La machination avait sans doute été conçue depuis des mois, voire des années puisqu'elle précédait la condamnation de Fleur-de-Bagne.

Ragon connaissait maintenant le nom de la victime : le docteur Daremberg. Cela faisait remonter de lointains souvenirs à la surface de sa mémoire. Le praticien, inventeur du Gynandrator, avait été arrêté par le policier, avant d'être rapidement relâché, quand il n'était encore qu'un inspecteur de la Sûreté fraîchement promu. Les faits remontaient à une douzaine d'années. Depuis, Daremberg n'avait plus pu exercer.

Même Fredouille ignorait tout de ce dossier.

Or, on n'avait pas choisi la cible au hasard, ni le mode d'action. L'attaque était entièrement tournée contre Ragon. On le convoquait à un duel d'esprit. Serait-il capable de dénouer l'énigme littéraire posée par l'Anagnoste ?

Pour l'heure, le commissaire se sentait amer et dépassé. Il ne comprenait pas comment on pouvait investir tant d'énergie et de subtilité dans un projet aussi criminel.

Outre Daremberg, on comptait à présent quatre morts. Quel gâchis !

Il avait simplement envie de rentrer dans son bureau-bibliothèque et de s'y ensevelir de lectures.

— Je pense avoir compris où notre tueur veut en venir, déclara soudain Fredouille.

— Je vous écoute, marmonna Ragon.

— Chacun de ces extraits nous renseigne sur l'affaire. La lettre de Fleur-de-Bagne nous indiquait les raisons du bourreau : sa haine de la science. C'est le mobile du crime. Ensuite, la même Soleil nous a orientés vers le banquet des maires du 22 septembre de l'an dernier – j'en ai vérifié les menus dans de vieux journaux. Nous avons vraisemblablement la date du meurtre. Enfin, Guignol vient de nous donner l'identité de la victime.

Le commissaire releva un œil injecté de sang :

— Vous avez raison. Quant à l'extrait que vous n'avez pu entendre, celui de Ouistiti, il m'a révélé l'arme du crime, à savoir l'éther. Il nous manque donc encore le lieu du crime et le coupable.

— Et l'emplacement du corps, reprit Fredouille. Pour l'instant, nous n'avons aucune preuve que le docteur Daremberg a réellement été assassiné. À cette heure, ce n'est qu'une histoire policière, agrémentée

de quelques exécutions.

— Tout cela est passionnant ! s'exclama Veyne. Une histoire de ce calibre va me valoir les félicitations du directeur !

Ragon soupira :

— Je me réjouis pour vous. Manifestement, vous ne répugnez pas à tremper votre plume dans le sang versé.

— Sans lui, vous ne travailleriez pas non plus, commissaire.

— Parfois, je le préférerais... Quand j'étais soldat, j'aspirais à la paix. Maintenant, j'ignore si cela change quoi que ce soit.

L'agent Grimal poussa la porte battante de la salle.

— Commissaire ! expira-t-il. Enfin, je vous trouve !

— Eh bien, reprenez votre souffle, mon vieux ! l'encouragea Fredouille.

Grimal se redressa, la face rubiconde.

— Vous aviez raison de surveiller La Pomme au lard. Le dénommé Émile Gaillard dit Cœur-d'acier s'y est présenté pas plus tard que tout à l'heure. Il n'était pas encore au courant de la mort de ses complices.

— Vous l'avez arrêté ? s'enquit Ragon.

— Pas vraiment.

— Pas vraiment ?

— C'est un colosse, monsieur. Mais il était fin saoul. Il doit être encore là-bas. J'ai laissé des gendarmes pour le surveiller. De toute façon, il disait...

— Ne vouloir parler qu'à moi, acheva Ragon.

Il se redressa et le strapontin claqua en retrouvant sa position d'origine.

— Allons-y, messieurs. Appelez-moi un fiacre.

* * *

Ragon descendit de la voiture en grimaçant. Ses genoux le faisaient grandement souffrir.

— Cette affaire me tuera avant d'être résolue, murmura-t-il.

Un cordon de gendarmes bloquait le passage de la rue. Le commandant Magnien eut un pâle sourire en apercevant le commissaire.

— Nous n'attendions plus que vous !

— Pourquoi n'avez-vous pas appréhendé l'individu ? Sommes-nous confrontés à un nouveau forcené ?

— Non, mais Cœur-d'acier a pris la rue à témoin de ce qu'on essayait de l'assommer. La population s'est rangée de son côté et nous a bombardés d'objets divers. Nous avons préféré battre en retraite pour éviter l'émeute. Néanmoins, nous bloquons les deux extrémités de la voie et nous gardons un œil sur l'Apache.

— Merci, commandant. Surveillez les environs, il se peut que quelqu'un tente de tuer notre suspect.

Ragon s'engagea alors dans la rue de la Roquette. Le calme semblait être revenu avec la retraite de la maréchaussée.

Néanmoins, le pavé témoignait encore des affrontements qui avaient eu lieu : le sol était jonché de bouteilles brisées, de pots de chambre, de vases à fleurs, de chaudrons enfoncés, de vieilles casseroles et de boîtes de conserve.

Quelques silhouettes glissaient encore derrière le reflet des vitres, comme pour surveiller que l'escadron n'était pas de retour.

De son pas lourd et laborieux, Ragon avança jusqu'à une montagne de chair avachie contre une gouttière. Cœur-d'acier ronflait comme un bienheureux. Il sentait l'absinthe à plusieurs mètres à la ronde.

Il fallut le réveiller d'un coup de pied dans une terrine en grès qui avait miraculeusement survécu à sa chute des étages. Le récipient ne résista pas aux brodequins du commissaire et ses débris glissèrent bruyamment sur la chaussée.

L'Apache, quoique fort jeune, était un véritable hercule. Il atteignait des proportions proches de celles de Ragon, le gras en moins.

— Qu'est-ce que c'est ? bredouilla-t-il.

Il leva ses yeux troublés sur la figure du policier.

— Tu dois être le Ragon qu'on m'a annoncé, ricana-t-il. J'ai un petit poème pour toi...

Prenant son inspiration, il commença à déclamer d'une voix pâteuse :

« L'attente du bourreau, qui quittait le banquet, ne fut pas longue. Dix minutes plus tard, un jeune homme au costume excentrique se présentait.

« — J'ai appris, d'après ce qu'on disait à Ménilmontant, que vous aviez pour projet un assassinat de savant...

« — Ce n'est que trop vrai, monsieur... ?

« — Fleur-de-Baghe... Et je viens vous offrir de tuer quelqu'un pour vous.

« L'Anagnoste apprit alors que ce jeune visiteur, originaire de Picardie, appartenait à une bande d'Apaches de la capitale. Aussi répondit-il :

« Monsieur, vous venez fort à propos. Vous pourrez, dès aujourd'hui, m'assister dans cette lourde tâche... Une seule question, cependant. Avez-vous déjà tué ?...

« — Quelques fois...

« — Et... pas de remords ?...

« — Pas de remords... et j'ai même lieu de croire que je n'en aurai jamais...

« — C'est à considérer pour un assassin, vous en conviendrez...

« — À vous revoir donc, monsieur, répondit l'Apache, et, quant au crime...

« — Le crime pourrait s'effectuer dès aujourd'hui, à la nuit tombée, si j'étais parvenu à trouver une victime comme je suis parvenu à trouver des complices...

« — Mais j'y pense, monsieur l'Anagnoste, je puis vous indiquer une victime... Qui serait à ce même banquet...

« — Vraiment ?... »

Cœur-d'acier s'interrompit.

— Je crois que j'ai un trou. J'ai dû trop forcer sur les môminettes...

Il joignit le geste à la parole et leva le coude.

— Il faut dire que je viens d'apprendre que mes camarades sont tous morts. Ou presque. Il ne reste plus que Bouzille et moi.

Il tomba dans une langueur muette. Ragon le rappela à la réalité.

— Cœur-d'acier, essayez de vous rappeler la fin. C'est important.

L'Apache redressa la tête, comme tiré d'un profond sommeil, tandis que Ragon observait les fenêtres qui l'entouraient. Le tueur aurait pu se trouver derrière n'importe laquelle d'entre elles.

— Oh, ça me revient ! s'exclama le jeune homme. La fin était dans ce genre-là :

« Et l'Anagnoste se dépensa en remerciements à l'adresse de ce providentiel jeune Apache. Il semblait qu'il entendait déjà résonner les coups du maillet sur le cercueil du mort. »

« — Vous n'avez donc pas songé à ce médecin ? Celui qui habite au numéro 36 de la rue de l'École-de-Médecine ? »

Il se tut de nouveau. Sa bouche se rouvrit pour ajouter quelque chose mais il avait sans doute terminé car une balle lui fit sauter l'œil droit. Le globe oculaire jaillit de sa cavité et se mit à pendre lamentablement sur la joue de l'Apache.

— Ah, les lâches ! hurla une voix au-dessus de lui. Ces sales flics l'ont tué comme un chien.

— Sales tantes !

— Mort aux vaches !

Et le déluge d'objets hétéroclites reprit. Cette fois, ce furent des savates, des écuelles, des pots à eau qui tombèrent en pluie sur Ragon.

Par chance, le commandant Magnien était intervenu dès qu'il avait entendu le coup de feu. Avec ses hommes, il entourait le commissaire et l'escadron l'escorta hors de la rue.

— Vous n'êtes pas touché ? demanda-t-il une fois qu'ils furent à l'abri.

— Non. Et vous ?

— Moi non plus.

Magnien se préoccupa alors de ses hommes. Quant à Ragon, il était songeur. Pour la première fois depuis le début des événements, il n'avait pas été capable de reconnaître l'extrait qu'on lui proposait.

* * *

Le commissaire restait troublé, non pas d'ignorer la provenance du texte originel, mais que l'assassin eût fait porter son choix sur un tel passage. Il commençait à pénétrer l'esprit retors de son adversaire et soupçonnait un signe derrière cette difficulté nouvelle.

— Qu'y a-t-il, monsieur ? s'inquiéta Fredouille qui venait d'arriver.

— Nos théories se confirment. Le roman se complète puisque nous savons ce qu'il s'est passé entre le banquet d'origine et le meurtre. D'autre part, on nous donne maintenant le lieu du crime : 36, rue de l'École-de-Médecine.

— Eh bien, pourquoi ne courons-nous pas là-bas ? Nous y découvririons sans doute le cadavre de Daremberg.

— Justement, marmonna Ragon. Jusqu'à présent, l'Anagnoste avait choisi des extraits extrêmement célèbres, reconnaissables immédiatement. Là, je ne parviens pas à en identifier la source.

— Peut-être l'a-t-il trop transformé ?

— Non, il a choisi une référence plus obscure. Mais, il veut certainement que je sois capable de la trouver, mais dans un second temps.

— Vous croyez qu'il s'agit d'une fausse piste ?

— Je l'ignore mais si nous nous précipitons sans réfléchir nous risquons de lui donner toute latitude pour agir. Combien reste-t-il de membres de la bande des Chancres de Ménilmuche ?

— Deux à notre connaissance : Bouzille et le Dégringoleur. Mais ils demeurent introuvables. Bouzille est une prostituée qui n'a pas donné signe de vie depuis des jours. Quant au Dégringoleur, il semble avoir disparu sans laisser de trace. Mais il n'existe que dans les mots. Nul ne connaît sa véritable identité. Cela pourrait faire de lui notre assassin...

Ragon renifla :

— Cela me semble peu probable mais nous ne devons pas écarter cette hypothèse.

Il sombra dans ses pensées. Au bout de quelques minutes, Fredouille revint à la charge :

— Donc, nous n'allons pas rue de l'École-de-Médecine ?

— C'est exactement ce que le tueur attend de nous. Si nous partons d'ici, il aura le champ libre. Pourquoi a-t-il besoin que nous allions là-bas ?

— Mais le cadavre pourrait nous donner des indications précieuses...

— Eh bien, envoyez donc Grimal. Mais je reste persuadé qu'il ne trouvera rien. C'est vous-même qui avez clairement établi la distinction entre le lieu du crime et l'endroit où repose le corps.

— Mais comment savoir si la dépouille de Daremberg a été déplacée ?

L'inspecteur ajouta après une légère hésitation :

— Peut-être accordez-vous trop d'importance au fait de ne pas connaître le texte qu'on vous soumet.

— Oh, je l'ai déjà lu. Mais je ne parviens pas à me souvenir où. Notre tueur est extrêmement malin. Il cherche à détourner notre attention. Prenons-le à revers. Vous disiez que chaque récitation nous donnait une indication précieuse sur le meurtre.

— Oui.

— Or, nous connaissons déjà : l'arme du crime, le lieu et la date, la victime et le mobile. Que nous reste-t-il ?

— Eh bien, le nom du criminel.

— Cela fait une récitation. Il nous en reste vraisemblablement deux. Qu'est-ce que cela pourrait être d'autre que l'endroit où le cadavre a été dissimulé ?

Fredouille hocha la tête.

— Vous avez raison. Mais s'il n'y a rien à l'École-de-médecine, pourquoi nous y expédier ? Ce n'est peut-être pas seulement une question de temps mais aussi d'espace : il cherche à nous éloigner de La Pomme au lard.

Ragon acquiesça.

— Fredouille, vos progrès m'étonnent de jour en jour. Effectivement, nous ne cessons d'en revenir à cet établissement. Le jeu de piste littéraire nous a égarés. Si l'un des membres survivants de la bande des Chancres se cache, c'est sans doute dans le quartier. Avez-vous regardé à toutes les adresses connues ?

— Bien sûr, commissaire.

— Même celles de Fleur-de-Bagne ?

La stupéfaction se peignit sur les traits de l'inspecteur.

— Non, il est mort et...

— Allons voir immédiatement. Si je me souviens bien, c'était au numéro 4 de notre rue.

Prudemment, ils retournèrent dans la voie au pavé encombré de débris. Les habitants semblaient barricadés chez eux, attendant le retour prochain de la maréchaussée, en force cette fois.

Ragon s'arrêta devant la porte comportant le chiffre attendu. Il tourna la poignée et pénétra à l'intérieur. L'endroit abritait une cour s'ouvrant sur plusieurs appartements miteux.

Une concierge interpella les deux hommes :

— Où allez-vous, messieurs ?

— Nous sommes de la Sûreté, répondit Fredouille. Pouvez-vous nous indiquer où habitait Félix Allard, dit Fleur-de-Bagne ?

— Au troisième. À droite sur le palier.

Les deux hommes montèrent les escaliers. Ragon se mit à souffler comme une forge malgré le petit nombre de marches – il en avait compté trente-neuf.

— Enfoncez la porte, ordonna-t-il à son subordonné. Nous manquons de temps.

L'inspecteur s'exécuta. D'un coup de pied, il fit sauter la serrure et se précipita dans le logement.

Le commissaire qui montait toujours à faible allure, entendit des cris, un bruit de gifle et des piétinements sur le parquet. Un homme surgit sur le seuil et la main de Ragon se referma sur son épaule, inflexible.

— Je ne suis qu'un honnête client, moi ! La fille m'a dit qu'elle était en carte !

Le commissaire observa les bretelles tombantes de l'individu et son air effaré.

— Nom, prénom, qualité ?

— Lacroix Auguste, commis...

Pas d'hésitation. Le policier relâcha sa victime. Il pénétra à son tour dans le logis misérable. Une simple paillasse avait été jetée par terre. Une femme maigre et malade y était allongée. Les cheveux lui tombaient par poignées. Sans doute les effets de la syphilis. Lise avait souffert des mêmes symptômes vers la fin.

— Tu es qui, toi ? s'exclamait-elle, affolée.

Mais quand elle aperçut Ragon, son visage se décomposa.

— Déjà ? souffla-t-elle. Je ne pensais pas que ce serait si tôt...

Ragon, épuisé par son ascension autant que par ses souvenirs, alla s'asseoir sur le seul meuble que contenait la pièce : un énorme coffre plat. Il exhala un long soupir de soulagement tandis que Fredouille relevait la jeune fille soumise.

— Vous vous appelez bien Bouzille ? Ou plutôt Berthe Meillet.

— Oui, monsieur.

Contrairement aux autres, elle ne semblait pas pressée de débiter sa tirade. Ses mains tremblaient tandis qu'elle rajustait son corsage. Ragon détourna pudiquement les yeux.

— Vous êtes la seule membre de la bande des Chancres à être encore en vie, mentit-il.

— Et Cœur-d'acier ?

— Il vient d'être abattu dans la rue. Vous n'avez donc pas entendu le tumulte ?

Elle haussa les épaules.

— Le miché m'avait mis les jupons sur la tête. Pour pas voir mes plaques. Alors...

La fille fondit en larmes.

— Mardiü ! Lui aussi ! On n'aurait jamais dû s'associer avec ce type !

— Nous avons besoin de vous pour le retrouver. Que pouvez-vous nous dire à son sujet ?

— Pas grand-chose. C'est Fleur-de-Bagne qui traitait avec lui, dès la Picardie. Il apprenait les textes et nous les répétait.

Ainsi, la même Soleil avait menti, ce qui n'était pas vraiment surprenant.

— Moi, je faisais les tatouages. C'était tout. Je ne suis au courant de rien. Même si on était ensemble, Fleur-de-Bagne était du genre taiseux. Mais il avait très peur de l'homme qu'il appelait l'Anagnoste. Il nous a dit que nous souffririons mille morts en cas de trahison. Jamais je ne l'avais vu aussi terrifié.

Ragon voulut lui poser une nouvelle question mais la fille se dégagea de l'étreinte de Fredouille. Soudain calme, elle s'avança au milieu de la pièce :

— Il va venir. Vous ne l'arrêterez pas.

— Alors, aidez-nous à le prendre de vitesse ! Nous cherchons le Dégringoleur.

Elle eut un sourire.

— Alfred ? Vous ne savez pas où il est ? C'est trop drôle ! Bien sûr que si que vous le savez ! Il est...

Soudain, la vitre derrière elle s'étoila. La jeune femme eut un sursaut de surprise. Elle ouvrit la bouche pour parler mais elle ne put émettre qu'un crachat de sang au lieu de mots.

Elle tomba en avant, projetée par l'impact de la balle. Glacé, Ragon crut voir le cadavre ressuscité de Lise se précipiter sur lui. Par réflexe, il tendit les mains et la repoussa avec horreur.

Elle ne pesait presque rien. Le corps désarticulé repartit en arrière sous les yeux des deux policiers stupéfaits. La fenêtre n'y résista pas et, dans un scintillement phosphorescent, l'être chétif passa à travers avant de disparaître.

Un silence s'étira. Ragon voyait le monde tourner au ralenti.

Puis, il y eut des éclats de verre qui tombèrent en pluie dans la cour intérieure. Seul un bruit plus mat vint ponctuer la mélodie cristalline.

* * *

Fredouille réagit le premier en poussant Ragon sur le côté.

— Éloignez-vous de la fenêtre, commissaire !

Mais aucune balle ne suivit la première. Seuls montaient de la cour les cris horrifiés de la concierge.

— Elle était morte avant de tomber, murmura Fredouille. On dira au Vieux...

— Ne l'appellez pas comme cela !

— On dira à Zehnacker, se corrigea l'inspecteur, qu'elle est tombée toute seule.

— Merci, reprit Ragon, tremblant tout de même.

Il respira avant de reprendre :

— Nous avons perturbé le bel ordonnancement de l'Anagnoste, au point qu'il a dû abattre Bouzille avant même qu'elle ait pu nous réciter son texte.

L'inspecteur s'approcha prudemment du châssis brisé et jeta un œil en contrebas.

— La pauvre, murmura-t-il. On l'aura utilisée jusqu'au bout. Je me demande ce qu'elle allait nous révéler.

— L'endroit où repose le corps, j'en suis certain. Mais ce n'est pas notre problème le plus important. Pour l'heure, nous avons à retrouver le Dégringoleur.

Fredouille revint en soupirant.

— Nous savons déjà que son prénom est Alfred. Cela réduit le champ de nos recherches.

— Elle nous a livré une information plus fondamentale encore. Nous savons où il se trouve.

— Comment pourrions-nous le savoir sans en être conscients ?

Ragon réfléchit.

— Fleur-de-Bagne était en relégation. Il se peut que le Dégringoleur soit incarcéré... Cherchez tous les Alfred qui pourraient avoir appartenu à la bande des Chancres de Ménilmuche. Le tatouage en bonnet d'âne sera déterminant. Retrouvons-nous au commissariat demain matin. J'ai besoin de réfléchir à certaines choses.

Fredouille partit très vite. Son supérieur l'entendit donner des instructions rapides aux gendarmes qui avaient surgi dans la cour.

Le commissaire descendit pesamment les trois étages. L'effort était tel qu'il ne parvint pas à mettre ses pensées au clair avant d'avoir atteint le rez-de-chaussée. Là, sans un regard pour la dépouille de la pauvre Bouzille, il quitta l'immeuble et héla le premier fiacre qui passait dans la rue.

Une fois assis, il put enfin commencer à songer. Deux questions persistaient : où se trouvait le corps de Daremberg et, surtout, d'où venait le cinquième extrait ?

Il arriva au poste sans avoir trouvé la réponse. Plus il remuait ses souvenirs, plus il se rappelait avoir lu récemment le passage en question. Il ne s'agissait sûrement pas d'un ouvrage classique.

Depuis le début, l'Anagnoste semblait posséder une connaissance intime de la vie du policier. Son choix de morceaux était d'une extrême précision. Une fois dans son bureau, Ragon se mit à rassembler tous les ouvrages qu'il avait lus ces derniers mois. Il y en avait près d'une cinquantaine, bien rangés.

Il en prit dix et les posa sur sa table de travail. Avec application, il entreprit de les feuilleter.

* * *

Le soir arriva, une partie de la nuit passa sans qu'il eût mis la main sur ce fameux passage. Il remonta à un an de lecture et son corpus s'éleva à cent cinquante ouvrages.

Il possédait une excellente mémoire. En entendant les récitations des Apaches, il avait immédiatement reconnu les extraits mais aussi été capable de les situer sur la page de l'édition qu'il avait compulsée.

Vint le moment où le dernier livre fut refermé. Ragon avait peut-être manqué l'extrait mais il ne le pensait pas. Le texte se trouvait ailleurs. Mais où ? Quel élément lui échappait ?

Il en revenait à la proximité de son adversaire. Tout reposait là. Malgré les détails abondants, tout tournait autour d'un petit nombre de personnages dans un espace réduit. La rue de la Roquette et le Quartier Latin avec la rue de l'École-de-Médecine.

— Le lieu où repose le corps est tout près de moi !

L'Anagnoste devait savoir à quel point les cadavres le mettaient mal à l'aise. Il avait dû prendre un malin plaisir à le dissimuler sous le nez du commissaire. D'ailleurs, Daremberg avait été arrêté alors qu'il travaillait clandestinement dans l'impasse des Salicornes.

— Il n'a pas osé !

Plus il y réfléchissait, plus la vérité lui apparaissait de façon évidente : les restes de Daremberg se trouvaient dans l'enceinte même du commissariat. Ragon se redressa sur sa chaise.

Il ne se sentait pas le courage de remuer tout le poste à lui seul. Il préférerait attendre le retour de Fredouille. Cependant, il n'avait pas sommeil. Son regard tomba sur un exemplaire de *La Vie française* sans doute laissé là par Veyne.

Et s'il se penchait sur le feuilleton ? L'Anagnoste n'irait tout de même pas piocher dans la prose de plumitifs comme Carcopino ? Non, il aurait visé plus haut...

Ce fut une illumination.

Ragon poussa une exclamation de colère. Il se dirigea vers la chaise et fouilla dans les piles de publications. Ses grosses mains se posèrent enfin sur un vieux numéro du *Magasin d'Éducation et de Récréation*, daté de juillet dernier. Il l'ouvrit à la page de l'épisode du jour : un

chapitre du dernier Jules Verne, *Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin*.

C'était le moment où le capitaine du Saint-Hénoch, un baleinier, complétait *in extremis* son équipage avant de partir en voyage. Cette histoire, qui faisait référence à un gigantesque serpent de mer, n'avait pas passionné le commissaire. Il en avait d'ailleurs cessé la lecture à la moitié.

Comment l'Anagnoste savait-il que Ragon était abonné à cette revue ? Tout cela était troublant. Il observa par la fenêtre et vit que le jour était sur le point de naître.

Brusquement, l'inspecteur Fredouille surgit dans le couloir de livres. Il semblait surexcité.

— Commissaire, venez vite !

— Vous avez retrouvé le Dégringoleur ?

— Oui, il s'appelle Alfred Feuillâtre. Il était à la Grande Roquette.

— Pourquoi se presser alors ?

— Il sort ce matin. On va le guillotiner l'aube.

* * *

La calèche s'arrêta à l'entrée de la rue de la Roquette.

— On ne peut pas aller plus loin, déclara le cocher. Il y a affluence.

Effectivement, quand Ragon descendit du véhicule, il aperçut une masse de gens qui se pressaient dans le passage. Le commissaire se maudit de ne pas avoir pensé plus tôt à rechercher le Dégringoleur parmi les condamnés à mort. Les exécutions avaient toujours lieu devant la Grande Roquette. Le président Cantel avait décidé de la réouverture de cette prison en plein cœur de Paris.

Fendant la foule, Ragon se fraya un chemin en jouant de ses puissantes épaules.

Tout un peuple curieux s'était réuni là. On y trouvait des marchands de toutes sortes. Portraits du condamné, vin, bière, cognac, pain, saucisson et oranges s'y vendaient à la criée dans un vacarme épouvantable.

Certains bourgeois avaient loué des fenêtres aux premiers étages pour mieux contempler le spectacle. D'autres, moins aisés, avaient simplement posé des échelles contre les arbres de la rue et s'y rassemblaient en grappes humaines.

On chantait des bouts de *Marseillaise*, on s'exclamait, on échangeait des impressions au milieu des lazzis et des cris d'animaux.

— Il a l'air pâle, non ?

— Il paraît qu'il pleure !

— Tous des lâches, ces Apaches.

De temps à autre, des éclairs de magnésium partaient d'on ne savait où. Quelques journalistes avaient pris position sur des toits et

entreprenaient de filmer la scène.

Or, on ne voyait rien. La multitude avide était contenue par un double cordon de soldats d'infanterie auxquels Ragon se heurta au milieu de la presse et du tirage.

Il montra son écharpe tricolore.

— Je suis commissaire ! Je dois parler au condamné !

Le jeune soldat le toisa. Un supérieur passa derrière lui.

— Sans laissez-passer, je ne peux rien faire, monsieur.

Il montra le carré des privilégiés qui bénéficiaient d'une vue directe sur la machine de mort. Le bas de la guillotine était dissimulé par le fourgon du bourreau. Ragon vit simplement la lame tomber brusquement et s'arrêter avec un bruit affreux de chair tranchée. Puis s'éleva le parfum écœurant de la dame en noir.

Des hurras et des applaudissements marquèrent la mort du Dégringoleur. Il y avait sans doute des Apaches parmi le public.

Le commissaire observait la potence vide. Il enrageait intérieurement.

— Que faisons-nous ? demanda Fredouille, arrivé sur ses talons. On ne peut pas arrêter cette moisson rouge ?

Ragon serra les dents et souffla dans sa moustache. Il n'allait pas abandonner maintenant. Il lui fallait le fin mot de cette histoire.

— Trouvez-moi le meilleur spirite de Paris.

L'inspecteur ouvrit de grands yeux incrédules.

— Vous n'allez pas... Que va dire Zehnacker ?

— Faites ce que je vous ai demandé. Et pas un mot au directeur de la Sûreté générale. Nous devons avoir ce message. Il n'y a pas une seconde à perdre !

* * *

La Pomme au lard fut une fois de plus évacuée. Ragon avait besoin d'un lieu proche du cadavre, au moins pendant un temps.

Un homme entra, grand, mince, le regard halluciné. Il avait beaucoup vieilli mais Ragon le reconnut immédiatement.

— Vous êtes monsieur Hatzfeld.

Le médium lui adressa un regard surpris.

— Nous serions-nous déjà rencontrés ?

— Il y a une dizaine d'années. Vous aviez expertisé un tableau pour un suspect de meurtre.

Le visage s'éclaira fugacement.

— Oui, je m'en souviens. Vous aviez déjà cette aura... indéfinissable... Je serais d'ailleurs ravi d'avoir une séance avec vous.

Il demeura pensif quelques secondes avant d'ajouter, devant l'absence de réaction de Ragon :

— Mais, à l'époque, mon aide n'avait pas eu d'impact décisif sur votre enquête si ma mémoire ne me fait pas défaut.

— C'est vrai. Nous n'avions rien pu prouver.

— Pour être franc, la loi Mazon est claire au sujet des arts médiumniques : tout ce que les esprits me dicteront ne pourra être utilisé devant un tribunal.

— Je le sais, mais il me manque une information capitale.

Fredouille restait en retrait, enseveli dans un silence réprobateur.

— De qui s'agit-il ? demanda le spirite.

— Alfred Feuillâtre.

— L'homme qu'on a exécuté ce matin ? Son esprit risque d'être de fort méchante humeur. Je prends des risques.

— Nous vous paierons.

Cette promesse sembla suffire à calmer les craintes du spirite.

— Possédez-vous des objets lui ayant appartenu ? Avez-vous convoqué des personnes qui lui étaient chères ?

— Non.

— Vous ne me facilitez pas la tâche. Que comptez-vous obtenir de lui ?

— Nous avons des questions à lui poser. Il doit nous réciter un texte. Hatzfeld soupira.

— Cela signifie que je dois me laisser posséder par lui. Voilà un défi comme je les aime.

Il s'assit devant un guéridon et tendit les mains de chaque côté. Ragon y joignit la sienne et, du menton, invita Fredouille à l'imiter. Une fois les trois hommes installés, le spirite délivra un dernier conseil :

— À présent, évoquez en vous le souvenir d'Alfred Feuillâtre et ce qu'il représente à vos yeux.

Ils se concentrèrent. Le commissaire songea à l'Anagnoste, à la bande des Chancres, à l'exécution du jour même. La température parut brusquement chuter dans la pièce.

— Est-ce habituel ? murmura Fredouille en frissonnant.

— Ne parlez pas, lui intima Hatzfeld.

Ragon crut percevoir un mouvement à l'extrême limite de son champ de vision. Cela ressemblait à des ombres grimaçantes mais il n'en était pas sûr car les apparitions fuirent son regard.

Un hurlement désespéré, désarticulé, le fit sursauter. Ragon sentit les poils de ses bras se hérissier. Il observa le médium pour vérifier que tout était normal mais ce dernier avait pris un air étrange.

— Où... suis-je ?

La possession avait commencé.

— Tu es mort, Dégringoleur.

— *L'Abbaye de Monte-à-regret* ? gouailla l'esprit.

— Oui.

— *Il fallait bien que ça se termine...*

— L'Anagnoste, il t'a laissé un message pour nous ?

— *J'en ai fini d'obéir... Laissez-moi...*

— Non. Tu dois nous dire ce qu'il t'a enseigné.

L'esprit émit un ricanement espiègle qui s'acheva en un gémissement. Le corps du spirite semblait se tordre de douleur.

— *D'accord... Je vais parler... Mais c'est la dernière fois... Ensuite, je serai libre...*

— À qui parle-t-il ? s'inquiéta Fredouille.

Ragon lui fit signe de se taire. Alors, de la bouche profonde de Hatzfeld s'échappèrent les mots suivants :

« L'Anagnoste prit à gauche sur le boulevard Saint-Michel.

« Le travail des plumes grondait partout, au fond de la terre, maintenant d'un bout de la ville à l'autre. Un mot, et un mot encore, et des mots toujours : tout l'obscur travail du bague souterrain, si écrasé par la masse énorme des machines, qu'il fallait le savoir là-dessous, pour en distinguer le grand soupir douloureux.

« Et il songeait à présent que la violence hâtait les choses.

« Ah ! quel réveil de vérité et de justice ! Le dieu repu et accroupi en crèverait sur l'heure, l'idole monstrueuse, cachée au fond de son tabernacle de cuivre et d'éther, dans cet inconnu lointain où les misérables la nourrissaient de leur chair, sans l'avoir jamais vue.

« Maintenant, en plein ciel, le soleil d'avril rayonnait dans sa gloire, chauffant la terre qui enfantait. De toutes parts, des graines se gonflaient, s'allongeaient, gerçaient la ville, travaillées d'un besoin de chaleur et de lumière. Un débordement de sève et d'encre coulait avec des voix chuchotantes.

« Encore, encore, de plus en plus distinctement, comme s'ils se fussent rapprochés du sol, les hommes écrivaient. Aux rayons enflammés de l'astre, par cette matinée de jeunesse, c'était de cette rumeur que la ville était grosse. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germaient lentement dans les sillons des pages, entre les lignes, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre qui réclamait à boire. À boire. À boire. »

Le fantôme répéta encore deux fois les derniers mots et sa voix s'évanouit. La tête de Hatzfeld retomba sur sa poitrine, inconsciente. Ragon tapa du poing sur la table.

— J'aurais dû comprendre que c'était lui !

— Mais qui ? s'alarma Fredouille.

— Vous n'avez toujours pas deviné que notre coupable est Veyne ?

— Mais comment le savez-vous ? Ce texte ne nous apprend rien.
— Au contraire. L'identité est très claire. Nous avons ici un texte de Zola, n'est-ce pas ?
— Sans doute...
— Mais si ! s'emporta le commissaire. Il s'agit de la dernière page de *Germinal*. Mais ne vous y fiez pas. La triple répétition de « À boire ! » n'est autre que le cri de naissance de *Gargantua*. Et c'est le livre qu'il fait figurer sur sa photo-carte !

Fredouille réfléchit à haute voix :

— Mais oui, il a pu assassiner les six compagnons de Fleur-de-Bagne. Il était présent devant La Pomme au lard quand Ouistiti est mort. C'est lui que Guignol a reconnu avant d'être tué. Et il en savait long sur l'affaire. Dois-je l'arrêter ?

— Inutile. Si vous vous rendez à *La Vie française*, vous découvrirez qu'ils n'ont aucun collaborateur du nom de Jules Veyne. Il s'est paré du faux titre de journaliste et s'est joué de nous depuis le début !

Il se redressa, en colère, bousculant le guéridon. L'inspecteur dut se précipiter pour attraper le spirite qui s'affaissait sur le côté de sa chaise.

— Que faisons-nous du médium ?

Ragon jeta des billets sur la table.

— Payez-le et ramenez-le chez lui. Je dois réfléchir.

Et l'obèse quitta La Pomme au lard dans une bourrasque.

* * *

Ragon, mécontent, se laissait porter par les cahots de la route. Il avait rarement été aussi dérouté par une affaire. L'Anagnoste – car Jules Veyne était à coup sûr une invention – avait étudié ses enquêtes pour lui retourner au visage ses lectures, le docteur Daremberg et le spirite Hatzfeld.

Il sentait vaguement que cette affaire n'était pas terminée. Un texte lui manquait encore, celui que la malheureuse Bouzille n'avait pu prononcer, celui qui devait conduire au corps. En effet, sans le cadavre, il ne pouvait toujours pas accuser l'Anagnoste du meurtre de Daremberg. Une preuve faisait défaut.

Quant aux assassinats de Cœur-d'acier, Bouzille, Guignol, la même Soleil et Ouistiti, il ne se faisait aucune illusion. Personne n'irait fouiller pour élucider la mort de ces Apaches. D'ailleurs, Ragon ne possédait rien sur ces exécutions : pas le moindre indice.

Un médecin, même condamné, déclencherait bien mieux l'appareil policier. Il lui fallait donc découvrir la dépouille de la victime. Il savait qu'elle était proche de lui.

Reprenant le cheminement de ses pensées, interrompu par

l'exécution imminente du Dégringoleur, Ragon se rappela que l'immeuble abritant le commissariat possédait une vaste cave. Il avait déjà eu l'occasion de l'explorer au temps où elle recélait les expériences interdites de Daremberg.

Arrivé devant l'impasse des Salicornes, il quitta le fiacre. Son corps lui parut plus lourd encore que d'ordinaire. Il pénétra dans l'immeuble et obliqua vers la porte du sous-sol qu'il se fit ouvrir par la concierge.

— Vous ne devriez pas y aller seul, murmura la dame. Les escaliers sont étroits.

Le commissaire répondit d'un grognement. Il reconnut sous la voûte du plafond le long tuyau à éther qui alimentait des ampoules disposées à intervalles réguliers. L'odeur de salpêtre, si particulière, le ramena soudain une douzaine d'années en arrière.

Il déboucha dans une salle immense, sculptée dans le calcaire. Le sarcophage était toujours en place, au centre de la pièce. Seules demeuraient ses plaques de cuivre rivetées que l'humidité avait verdies.

Pour le reste, les nombreux fils et tubes avaient disparu, et il manquait le couvercle. Foulant la terre battue, Ragon s'approcha de ce qui avait été jadis le Gynandrator.

Le corps était là.

Avec l'humidité, le temps et les rats, il n'en subsistait plus qu'un blanc squelette. Mais les stigmates de l'éther se distinguaient encore sur le crâne constellé de lésions. Sous l'orbite creuse de l'œil droit, un nouveau trou avait été creusé, comme si un acide avait rongé l'ossature.

L'agonie de Daremberg avait dû être affreuse.

Sur le sternum avait été déposée une lettre. Ragon ne l'avait pas distinguée au premier abord car le papier avait la même blancheur cassée que les os dans l'éclairage trouble de la cave.

Il lut les lignes tracées d'une belle écriture calligraphiée :

Mon Cher Ragon,

Si vous avez eu assez de jugement pour vous rendre ici sans le secours de l'indice que j'avais laissé à votre intention, vous méritez bien d'être mon adversaire.

Je dois dire que vous m'avez agréablement surpris en dénichant la petite Bouzille. J'ai été forcé de modifier mes plans en conséquence.

De même, je ne pensais pas qu'un policier eût la présence d'esprit – si j'ose dire – de faire appel à un médium pour interroger le défunt Dégringoleur.

Tout cela prouve de façon éclatante que je vous avais choisi avec raison. En récompense de vos efforts, et navré de me soustraire à la

justice des hommes pour cette fois, je vous offre de quoi m'inculper un jour prochain, des sortes d'aveux par lettre. Voici ce que Bouzille était chargée de vous dire :

« L'Anagnoste partit sans entendre le grand soupir d'agonie que poussa sa victime, traversa les salles et monta les escaliers de cette maison, suivi de la bande des Apaches qui emportaient le corps. En s'arrêtant au seuil de la rue, il fut heurté par trois jeunes gens qui arrivaient derrière lui, chargé du funèbre fardeau.

« — Imbéciles !

« — Maître !

« Telles furent les gracieuses interpellations qu'ils échangèrent.

« — Quoi ?

« — Maître, dit au bourreau le jeune homme qui avait failli le renverser, venez avec nous.

« — De quoi s'agit-il donc ?

« — Avancez toujours, nous vous conterons l'affaire en marchant.

« De force ou de bonne volonté, l'Anagnoste fut entouré des Apaches, qui l'entraînèrent vers le boulevard Saint-Michel.

« — Maître, dit le garçon en continuant, nous avons dissimulé des corps dans Paris depuis longtemps. Aucun n'a été retrouvé nulle part, ni à Ménilmontant ni rue de la Roquette ! Tout ce qu'il y a dans Paris de mauvais lieux ayant été savamment exploré, il ne reste plus qu'un endroit sûr.

« En ce moment, ils passaient devant un réduit presque invisible où une simple plaque annonçait : impasse des Salicornes. »

Vous aurez bien sûr reconnu l'extrait, je ne vous ferai pas l'affront de vous l'indiquer.

Quoi qu'il en soit, nous nous retrouverons bientôt, mon cher Ragon, pour d'autres duels à plumes mouchetées. Et souvenez-vous bien que tout est dans les livres.

Bien à vous,

L'Anagnoste

Ragon relut les mots partiellement empruntés à *La Peau de Chagrin* de Balzac. Le froid du souterrain mouillait lentement sa redingote. Il frissonna.

Dehors rôdait désormais un ennemi acharné, à demi fou sans doute, amoureux comme lui des livres.

— Je relève le défi, dit Ragon à voix haute.

Et ses mots résonnèrent sous le plafond voûté. Il froissa la lettre avec patience et application, jeta la boule de papier sur la terre humide et repartit lentement vers les escaliers.

Carnet 1902 – Défixion

Oui ! la Stilla chantait !... Elle chantait pour lui... rien que pour lui !... C'était comme un souffle s'exhalant de ses lèvres, qui semblaient être immobiles... Mais, si la raison l'avait abandonnée, du moins son âme d'artiste lui était-elle restée tout entière !

Jules Verne,
Le Château des Carpathes

Le commissaire Ragon relisait attentivement le carnet noir retraçant une seule et unique affaire : l'Anagnoste. Les autres avaient perdu tout intérêt à ses yeux. Même les enquêtes qui s'étaient présentées depuis un an n'avaient guère éveillé sa curiosité.

Un doute l'assaillait. Il avait beau repasser les lignes tracées d'une écriture penchée, il ne trouvait rien de ce qu'il cherchait.

À son bureau, la lampe mourait.

Le tourbillon des lettres lui brouillait la vérité. Il repensait aux morts qui se dissimulaient là, entre chaque caractère, entre chaque délié, chaque lien. Ses feuillets étaient remplis de fantômes.

Enveloppé dans sa couverture, le policier frissonna. L'hiver était rude mais il n'avait pas le courage d'aller remettre du charbon dans le poêle. Il n'avait pas envie de sentir ses articulations le trahir à chaque pas. Genoux, chevilles et hanches. À cinquante ans, il était déjà un vieillard dont les muscles se déchiraient comme du papier à cigarette, un colosse aux pieds d'argile.

Lise s'était envolée depuis bientôt dix ans. Et le chagrin ! Le chagrin ne le quittait jamais. À quoi bon compter les jours, les heures, les minutes qui le séparaient de son unique amour ? Pourtant, il reprenait quotidiennement ce calcul stérile.

Ce n'était peut-être que cela, après tout, le métier de policier : chasser les fantômes et les voir s'échapper, immatériels, d'entre vos mains. Le jour où il en attraperait un, tout s'arrêterait.

— Commissaire ?

Ragon leva la tête. Même son crâne lui pesait péniblement et ses dents le faisaient souffrir. Il se trouva face à l'inspecteur Fredouille.

— Je me doutais que vous ne dormiez pas, expliqua ce dernier.

Il déposa une lettre sur le bureau.

— Le directeur du Moulin Rouge vient de la recevoir par le courrier

du soir.

Le commissaire ne fut pas long à comprendre la raison pour laquelle on s'adressait à lui.

Monsieur le directeur du Moulin Rouge,

J'ai bien conscience que votre établissement est actuellement fermé pour travaux. Je souhaite en profiter pour donner un spectacle privé à un ami très cher. Ne vous inquiétez pas, tout est déjà en place : je me suis permis d'anticiper votre réponse positive.

Aussi vous demanderai-je de bien vouloir transmettre cette invitation au commissaire Ragon. Qu'il se rende au plus tôt dans l'éléphant du jardin, une surprise l'y attendra. En attendant, que personne d'autre ne se hasarde sur les lieux. Cela pourrait entraîner de fâcheuses conséquences.

L'Anagnoste

Le cœur de Ragon manqua un battement en lisant la signature. Ainsi, il retrouvait enfin l'impitoyable assassin des Chancres de Ménilmuche. Cet érudit fiévreux et bibliophile qui avait usé de tout son savoir pour mener le policier par le bout du nez.

Il se releva en grimaçant de son fauteuil, repoussant le bureau récemment monté sur roulettes afin de mieux dégager son immense carcasse.

— En êtes-vous sûr ? s'inquiéta Fredouille. Il pourrait s'agir d'un piège...

— Si je ne me rends pas à cette invitation, siffla l'obèse entre ses dents, nous savons tous les deux que l'Anagnoste trouvera le moyen de tuer plusieurs personnes. Il n'aime pas attendre.

« Et moi non plus », ajouta-t-il *in petto*.

* * *

Les deux hommes traversèrent la moitié de Paris. Les roues du fiacre peinaient à avancer sur la neige épaisse. Les flocons ne cessaient de tomber, ouatant l'atmosphère.

Enfin, ils arrivèrent en vue du Moulin Rouge. Ragon ne connaissait pas l'endroit. Il n'avait pas pour habitude de fréquenter d'autres lieux que son habitation et le commissariat, ce qui, ces dernières années, revenait au même.

— Ne devrions-nous pas en référer au directeur de la Sûreté générale ? demanda Fredouille.

— Monsieur Zehnacker a d'autres chats à fouetter. On ne peut le déranger à chaque enquête. Il veille sur la France entière à présent.

— Si vous le dites...

Quelques personnes allaient dans les rues en chantant. Le commissaire se rappela enfin quel jour du mois finissait.

— Fredouille, ne devriez-vous pas être avec votre famille pour Noël, à manger la fameuse blanquette de veau de votre femme ? Vous avez un enfant, je crois.

L'inspecteur s'assombrit.

— Plus maintenant, commissaire.

Puis, sans rien ajouter, il descendit du fiacre qui s'était arrêté un peu à l'écart, sur le boulevard de Clichy. Ragon se demanda comment il avait pu manquer un tel changement dans la vie de son subordonné. De quoi s'agissait-il exactement ? Les époux étaient-ils séparés ? Il avait toujours vu Fredouille comme un être droit, intègre, solide. Il ne l'imaginait guère avoir des problèmes dans son ménage. Peut-être aurait-il dû soupçonner ce drame muet à quelques remarques amères de son inspecteur...

Il remit ses interrogations à plus tard et entreprit de descendre du véhicule dont les moyeux gémirent à l'excès, comme pour moquer son embonpoint. Ses pieds s'enfoncèrent profondément dans la couche de neige. Le froid permettait à peine d'apaiser l'inflammation de ses chevilles, mécanique usée dont les rouages rougeoyaient sous les frottements imposés.

Malgré la fermeture, les ailes du Moulin scintillaient encore de rouge dans les filaments poudreux qui zébraient le ciel noir, telles les flèches d'une montre folle. Un homme se dressait dans l'ombre. Il s'avança vers les deux policiers, ayant sans doute reconnu Fredouille.

— Êtes-vous le commissaire ? demanda-t-il à Ragon.

Pour toute réponse, l'obèse exhala un long nuage blanchâtre. Il lui semblait que la neige était un manteau de chagrin, couvrant le monde d'une douce brûlure.

— Je suis le directeur du Moulin Rouge, se présenta l'inconnu. C'est moi qui vous ai alertés. Si vous voulez bien me suivre.

Ils lui emboîtèrent le pas. Manifestement, le directeur avait hâte d'en finir avec cette histoire.

— Comment se fait-il que tout soit allumé ? interrogea Fredouille.

— Pendant les travaux, nous avons transformé le Moulin en théâtre concert. Et puis, la réouverture est prévue dans moins d'un mois. Vous imaginez bien que nous nous passerions d'une réclame sanglante.

Son œil brillant semblait démentir ses paroles. Il les guida jusqu'au jardin, longeant de hautes congères qui recouvraient presque entièrement un kiosque. Puis la silhouette massive, énorme, grise, aux plis de peau remplis de neige, se dressa : l'éléphant.

— Il doit bien peser des milliers de livres ! s'exclama Fredouille.

Ragon s'intéressa à peine à la tête large et sérieuse du mastodonte, à sa trompe et à ses défenses doublées d'une couche blanche. Son regard glissa sur les monstrueux genoux qui paraissaient avoir glissé au bas des pattes antérieures.

— Personne n'est entré ? s'enquit Fredouille.

— Non, nous n'avons pris aucun risque.

Il ouvrit une porte dans la patte avant, dévoilant un escalier en colimaçon et une odeur de colle. Ragon soupira en notant l'étroitesse des marches.

— Qu'allons-nous trouver là-haut ?

— D'ordinaire, nous y plaçons une salle de spectacle avec une danseuse du ventre, ou bien le fameux Pétomane. Mais aujourd'hui, je ne saurais vous dire. L'espace est resté désaffecté pendant les travaux. Nous devons terminer par l'éléphant.

— C'est bien. Vous pouvez nous laisser.

Le directeur ne se le fit pas dire deux fois. Il s'éloigna dans les tourbillons de flocons en disant qu'on le retrouverait dans son bureau. Le vent siffla entre les deux policiers, comme pour les couper du monde.

— Après vous, murmura Ragon.

Dès que Fredouille l'eut précédé, il entreprit à son tour l'ascension hélicoïdale. Ses chevilles enflées protestèrent. Son tendon d'Achille, proche de la rupture, se raidit. Il avança, degré par degré, avec une lenteur douloureuse qui lui vrillait le cœur autant que le corps. La révolution se révéla aussi interminable que le mouvement de montée. Après quelques pas, Ragon fut perdu.

Sa vie ressemblait à cet instant : une poussive progression dans le noir. Avec la mort à l'arrivée. Il lui manquait un peu de lumière, ici ou là, quelques éclairs passant, des étoiles filantes, l'éclat des étincelles.

Non, tout s'était éteint et il demeurait prisonnier d'oublieuses ténèbres.

— Attention à la dernière marche, prévint Fredouille de sa voix terne.

Ragon finit par arriver à la fin de son supplice. Il sentait la sueur couler à flots sous son costume noir et le sang battait lourdement dans ses tempes. L'air froid lui consumait la poitrine. Quelques papillons dansèrent devant ses yeux avant de s'évaporer.

En bas, la porte claqua. Des bruits de verrou se firent entendre : ils étaient enfermés dans l'éléphant. Un mécanisme automatique avait sans doute été déclenché.

— Aucun livre, s'étonna Fredouille. Cela me surprend de la part de l'Anagnoste.

Une salle arrondie, éclairée par des bougies disséminées, s'étalait

devant eux. Elle ne comportait effectivement aucun écrit. Le décor se composait de plusieurs plans délimités par des arcs découpés dans du carton-pâte qui exhalait des relents d'alun. Des chérubins rebondis en formaient le motif dominant. Le tout était peint de couleurs agressives et violacées qui conféraient à l'ensemble des allures de carcasse fraîche.

Sur la droite, Ragon remarqua un étrange personnage. C'était un mannequin à taille humaine dont on n'apercevait que le torse et la tête. Il arborait un turban, des yeux gris, une barbe noire et une robe à la manière turque, dont le bras gauche tenait une longue pipe et le droit s'étendait sur un meuble.

Ragon n'eut guère le temps de s'y intéresser car l'automate s'anima, faisant sursauter l'inspecteur.

— *Bonsoir, commissaire*, fit une voix métallique.

Ragon reconnut le timbre de l'Anagnoste. Il oublia aussitôt ses douleurs articulaires.

— *Je vous souhaite la bienvenue dans ma petite galerie personnelle. Vous n'imaginez pas les difficultés que j'ai eues pour vous préparer ce spectacle. Il sera à la hauteur de notre duel, j'en suis sûr. La dernière fois, je vous avais convié à élucider un crime vieux d'un an. Vous y avez presque réussi. Aujourd'hui, je veux vous permettre d'empêcher un meurtre. Rien n'a encore eu lieu. Nous n'avons nulle victime à déplorer. Quant à la suite, elle dépend de vous...*

Ragon tendait l'oreille tout en se concentrant sur l'origine du son enregistré. Il avait identifié les modulations propres à un phonographe.

Tout en ne perdant pas une miette du discours de son ennemi, il ouvrit prudemment la porte du meuble, dévoilant un grand nombre de mécanismes et de roues dentées. Surtout il discerna une dizaine de rouleaux de cuivre gravés de signes complexes. Un seul d'entre eux était en mouvement et deux stylets se plongeaient dans ses sillons en arabesques.

Des engrenages se poursuivaient à l'arrière du meuble, courant sur les flancs intérieurs de l'éléphant, comme autant d'entrailles métalliques.

— *Je suis certain que vous avez déjà fouillé les entrailles du mécanisme*, continuait l'Anagnoste. *Bien évidemment, je vous déconseille d'y toucher, sans quoi vous risqueriez de déclencher l'explosion d'une machine infernale. Vous pourrez simplement observer que j'ai amélioré le paléophone de Charles Cros. Le cuivre y a montré toute sa supériorité sur l'étain et même la cire. Mais vous vous doutez bien que je ne me suis pas arrêté là. Vous avez sous les yeux, non pas seulement un rouleau d'enregistrement, mais encore une table de défexion.*

Fredouille leva un sourcil interrogateur.

— Vous n'êtes pas sans connaître la tradition romaine de ces artefacts d'envoûtement. On s'en servait afin de viser un adversaire dans un procès, un rival amoureux, un concurrent aux jeux du cirque. Cela m'a paru de bon ton pour mettre en scène cette nouvelle étape de notre affrontement. Certes, on utilisait davantage le plomb pour ce genre de pratiques, mais le cuivre fera l'affaire.

— Il est fou à lier, murmura Fredouille. Quel est ce nouveau délire ?

— N'oublions pas la dernière fonction de ces rouleaux. Celle-ci s'apparente aux rouleaux de piano pneumatique. En effet, je peux y programmer des actions de divers instruments que je vous invite maintenant à découvrir. Observez à présent le fond de la salle...

Plusieurs lumières s'allumèrent au même moment, plongeant le ventre du pachyderme dans une clarté aveuglante. Les bougies pâlirent et disparurent. Après quelques instants, Ragon parvint à reconnaître les fameuses ampoules à éther et leur teinte bleutée.

Mais déjà son attention était attirée par les silhouettes qui se dressaient de part et d'autre de la pièce arrondie.

Il en compta huit, par rangées de quatre, disposées à droite et à gauche, devant des rideaux cramoisis. Ragon les détailla lentement.

Il avisa un homme maigre en costume usé, celui-ci arborait des bottines brillantes et un chapeau melon. Il se tenait campé sur ses jambes, la droite légèrement repliée, et tendait ses deux bras levés comme pour célébrer une victoire.

Plus loin, deux danseuses en jupes, à volants blancs pour l'une, et rouges pour l'autre. La première, malgré son visage épais, était assise et tendait une jambe gracieuse devant elle, peut-être pour montrer la finesse de son pied.

Quant à la seconde, elle inclinait la tête sur le côté à la manière d'une petite fille, les bras repliés sur la poitrine. Elle semblait porter des objets invisibles. Un panier peut-être à en juger par la disposition de son poignet.

Un grand homme moustachu en veston de drap rouge et culotte de satin noir serrée aux genoux achevait la première rangée. Il se tenait penché en avant, le derrière dépassant au-dessus d'un bassin rectangulaire, prêt à se livrer à un bain de siège.

En face, Ragon aperçut une sorte de nain barbu et contrefait à la bouche très rouge et souriante, des binocles posés sur son gros nez. Il gardait la main sur son chapeau, prêt à le soulever.

À côté de lui, se tenait un homme tout blanc avec une touffe noire sur la tête. Son air était sévère. Il serrait entre ses mains une grosse clef et dressait un doigt menaçant.

Son camarade était tout noir. Il se pivotait vers lui, levant des mains jointes et suppliantes. Autour de lui étaient semées des espèces de pralines que Ragon se garda bien de toucher.

Et, pour finir, une sorte de maîtresse d'école portant de longs gants noirs. Elle paraissait arriver au bas d'un escalier, à bout de souffle, osant à peine regarder en arrière une trouble menace.

Le commissaire dut s'avouer que cette galerie curieuse ne lui évoquait rien. Une vague familiarité pourtant surnageait parfois au milieu de cette grande étrangeté. Il n'aimait pas cela.

— Oh ! s'exclama Fredouille.

— Vous les reconnaissez ?

— Vous plaisantez, commissaire ? Ce sont toutes les vedettes du Moulin Rouge, passées et présentes !

Il désigna l'homme noir et l'homme blanc.

— Voici le fameux duo de clowns, Footit et Chocolat. Il faut entendre ce dernier se faire duper et s'exclamer, pataud : « Je suis chocolat ». Quand je les ai vus en spectacle, j'ai cru mourir de rire !

Ragon avait du mal à imaginer son inspecteur s'esclaffant devant les facéties de saltimbanques.

— Et les autres ?

Fredouille montra les deux femmes.

— Ce sont les fameuses danseuses de french-cancan : la Goulue et Jane Avril. La première était célèbre pour enlever d'un pied le chapeau des messieurs. Quant à la seconde, elle était seule à porter des jupons rouges, sa marque de fabrique en quelque sorte. Et l'homme tout maigre à côté, c'est leur partenaire, Valentin le Désossé.

Ragon commençait à comprendre.

— Donc, le nain doit être Toulouse-Lautrec. Et la femme aux gants noirs, la chanteuse Yvette Guibert.

— Exactement ! On se croirait au musée Grévin tant ils sont ressemblants ! C'est formidable !

Comme pour les feuilletons de Carcopino, le commissaire peinait à partager son enthousiasme. Il restait sur ses gardes, quoique content que Fredouille trouvât un peu de joie dans cette mission nativale.

— Je m'interroge néanmoins sur l'identité du dernier, le grand.

Les oreilles de Fredouille virèrent à l'écarlate.

— Il s'agit du Pétomane, commissaire. Il possède un spectacle entièrement composé de...

— Vents ?

— Tout à fait. Il est capable de vider un bassin entier d'eau et de le remplir de nouveau un peu plus tard avec son... Vous voyez...

— Vous avez assisté à son numéro, n'est-ce pas ?

— Oui. Il se produisait dans cet éléphant même.

— Et vous avez ri ? s'enquit Ragon avec curiosité.

— Monsieur, jamais je n'ai eu de tels spasmes. Et la salle était aussi hilare que moi à chaque fois qu'il craquait une louise... Cet homme est un véritable phénomène ! J'aurais même aimé y amener mon...

Coupant là sa phrase, la voix du Turc se remit à grincer.

— *Commissaire, maintenant que vous avez fait connaissance avec mes automates, laissez-moi vous expliquer ce que j'attends de vous. L'enjeu est votre vie. Un seul de ces automates est inoffensif. Ils vont bientôt se mettre en marche. Si vous arrêtez le bon, vous serez sains et saufs. Sinon, la mort vous attend. Et ne tardez pas trop, car ma machine infernale viendra punir les hésitants : au bout de cinq minutes, les automates s'arrêteront d'eux-mêmes. Si rien n'a été fait, la bombe explosera.*

Un grésillement affreux remplaça les paroles.

Alors, les mannequins s'agitèrent. Valentin le Désossé se secoua comme un pantin désarticulé, sans jamais perdre son chapeau. La Goulue leva la jambe en souriant d'un air gourmand. Footit se servit de sa grande clef pour frapper sur la tête de Chocolat qui semait des pralines. Le Pétomane s'accroupit sur son bassin et aspira par le derrière toute l'eau qu'il contenait.

— Regardez, commissaire ! s'écria Fredouille. Toulouse-Lautrec est le seul à ne pas bouger !

Effectivement, le peintre rabougri restait immobile, un sourire cruel sur ses lèvres rouges. Ragon se tut, hésitant, tandis que son subordonné poursuivait :

— Ce doit être lui, l'intrus. Il n'était pas un artiste du Moulin Rouge, mais il a peint la plupart des autres personnes présentes ici : la Goulue, Valentin le Désossé, Yvette Guibert et Jane Avril ! Nous avons la solution !

Et l'inspecteur s'avança vers l'avorton souriant.

— Attendez ! l'avertit Ragon. Il nous manque une information. Je pense que vous vous trompez.

Il transpirait à grosses gouttes. Nul doute que l'Anagnoste mettrait sa menace à exécution. Pourtant, cette manière de s'appuyer sur des artistes de music-hall ne lui ressemblait pas. Quand il avait eu recours à des Apaches, c'était en parodiant des œuvres populaires. Il devait y avoir une signification cachée.

— Les automates vont s'arrêter, murmura Fredouille. Avez-vous une autre idée ?

Ragon était pris de court. Il étouffait. Son gros cœur malade martelait sa poitrine. Il avait besoin de temps. De davantage de temps. D'air encore.

— Avez-vous une autre idée ? répéta l'inspecteur.

Le commissaire ne put répondre. Ses pensées s'embrouillaient. Déjà, autour d'eux, les mouvements des automates se faisaient plus saccadés. Les tambours qui les mouvaient étaient sans doute arrivés en fin de gravure.

Alors, Fredouille s'avança jusqu'à Toulouse-Lautrec dont la tête tournait lentement sur le côté. Il lui attrapa le crâne et l'empêcha de

pivoter plus avant.

Tout se figea dans le ventre de l'éléphant.

— J'ai réussi ?

Des voix montèrent du sol. Tendant l'oreille, Ragon parvint à identifier quelques phrases.

— *Apporte-moi cette marmite !*

— *Donne-moi cette chaudière !*

— *Mets du bois dans ce feu !*

— Fredouille, écarter-vous du nain ! hurla le commissaire.

Mais déjà, le sol s'ouvrait sous les pieds de l'inspecteur. Avec horreur, Ragon le vit disparaître dans un trou. La chute fut aussitôt suivie d'un grand bruit d'éclaboussure et d'un hurlement de douleur.

Une véritable purée de poix envahit l'atmosphère.

Bien trop lent, Ragon s'avança vers la fente fumante. Un spectacle affreux l'attendait. Fredouille se tordait dans une grande bassine remplie d'eau bouillante. Sa peau avait viré au pourpre et des plaques blanchâtres se détachaient presque de son visage.

Ragon se mit sur un genou qui craqua. Il tendit la main pour aider le malheureux.

Fredouille ne voyait rien, n'entendait plus rien.

Le commissaire dut recourir à toutes ses forces pour lui saisir le poignet et le remonter hors de la marmite. Il sentit sur sa propre paume la morsure de la cuisson. L'Anagnoste avait sans doute ajouté du vitriol ou de l'éther afin de rendre le liquide plus sûrement corrosif.

Enfin, Ragon étendit sur le sol un Fredouille détrempe et hagard. Un peu de peau morte lui restait dans la main. L'inspecteur n'avait plus qu'un œil. L'autre avait éclaté tel un œuf mal poché.

Il voulut ôter les vêtements souillés de son inspecteur mais ce dernier poussa de tels cris de détresse qu'il y renonça.

Haletant, Ragon recula et examina le corps supplicié. Fredouille n'y survivrait pas. Tout son épiderme semblait prêt à tomber. D'une simple traction, on aurait pu l'écorcher comme un lapin.

— Je n'en réchapperai pas, hein ?

Sa langue brûlée et enflée avait du mal à se mouvoir dans sa bouche aux lèvres désormais absentes.

— Je n'aurais pas dû vous entraîner là-dedans, gémit Ragon. L'Anagnoste n'en avait qu'après moi.

— Il a déjà tué près de dix personnes, siffla Fredouille. Maintenant, vous avez le cadavre qui vous manquait pour enquêter.

— Ne dites pas cela...

Mais Fredouille ne l'écoutait plus. Son œil unique, fixé sur le plafond, semblait observer des scènes visibles de lui seul.

— J'avais un fils, murmura-t-il. Philippe... J'aurais voulu qu'il soit comme tout le monde... Comme moi... Un soldat... Un inspecteur de

la Sûreté... Mais ses jambes... Elles n'ont jamais fonctionné... Il se promenait en chaise roulante... Mon Dieu, comme je l'ai torturé... J'ai été odieux avec lui... Je le rendais coupable... De son infirmité...

Un gémissement s'étrangla dans sa gorge.

— Un soir de Noël... Il a ouvert la fenêtre... Toute la nuit... Au matin, on l'a retrouvé... Inconscient... Il tremblait... Il toussait... Il parlait à ses jouets... La pneumonie l'a emporté... On n'a rien pu faire... Une semaine plus tard... Il nous a quittés... Je ne me le suis jamais... Pardonné... Ma femme non plus... Comment peut-on vivre... Quand son enfant est mort... ?

Il se tut un instant, épuisé. La poitrine serrée, Ragon écoutait. Derrière eux, la lecture du premier rouleau avait repris :

— *Bonsoir, commissaire, je vous souhaite la bienvenue dans ma petite galerie personnelle. Vous n'imaginez pas les difficultés que j'ai eues pour vous préparer ce spectacle. Il sera à la hauteur de notre affrontement, j'en suis sûr...*

Il ne parvenait plus à suivre. Toutes les voix se mélangeaient dans sa tête.

— *Je suis certain que vous avez déjà fouillé les entrailles du mécanisme,* continuait l'Anagnoste. *Bien évidemment, je vous déconseille d'y toucher, sans quoi vous risqueriez de déclencher l'explosion d'une machine infernale.*

— Commissaire... Pensez-vous que... je vais... le retrouver... Philippe ?

— Je ne puis vous le dire, Fredouille. Je ne connais pas ces mystères. Tout est possible.

L'inspecteur hocha la tête. Son visage n'était plus qu'une tache rouge et rose de viande bouillie.

— Je vais le retrouver, chuchota-t-il, à bout de souffle. Et vous retrouverez Lise...

Un dernier soupir s'échappa de sa bouche suppliciée et son crâne roula sur le côté.

Fredouille était mort. Seul s'entêtait son cadavre hideux et grimaçant.

— *Vous n'êtes pas sans connaître la tradition romaine de ces artefacts d'envoûtement. On s'en servait afin de viser un adversaire dans un procès, un rival amoureux, un concurrent aux jeux du cirque. Cela m'a paru de bon ton pour mettre en scène cette nouvelle étape de notre duel.*

Ragon avait bien envie de fracasser ces horribles automates dont les mines réjouies lui paraissaient atrocement moqueuses. Il se redressa au-dessus du corps de Fredouille, essuyant ses mains du reste de liquide acide qui y adhérerait encore.

À présent, il n'avait plus le droit à l'erreur. Son subordonné s'était sacrifié pour lui ménager un délai. Il se mit à réfléchir intensément.

Depuis le début, cette galerie d'artistes du Moulin Rouge l'intriguait. Ce n'était qu'une apparence trompeuse.

L'Anagnoste en revenait toujours à la littérature. Et ce ventre de l'éléphant, c'était sans doute l'intérieur de son propre corps à lui, Ragon, nourri de livres et d'histoires, rendu obèse par les contes, gros comme trois hommes.

Le fait que tout recommençât n'était pas non plus sans signification. Il n'y avait pas de texte, seulement une voix qui se répétait sans cesse et reprenait les mêmes mots. En boucle.

— *Commissaire, maintenant que vous avez fait connaissance avec mes automates, laissez-moi vous expliquer ce que j'attends de vous. L'enjeu est votre vie. Un seul de ces automates est inoffensif. Ils vont bientôt se mettre en marche. Si vous arrêtez le bon, vous serez sains et saufs.*

Et voilà, tout reprenait comme avant. Ragon tenta de faire taire le tumulte de ses émotions.

Les idées se bousculaient. Pourquoi le sol s'était-il ouvert devant Toulouse-Lautrec ? Et pourquoi ces expressions à base de chaudière, de bois et de marmite ? Cela rappelait une sorte de cuisine. Mais quel lien y avait-il entre des préparatifs culinaires et le peintre bancal ?

Il décida de rejeter toute considération sur le Moulin Rouge. Cela ne servait qu'à l'égarer. Il devait se montrer digne de Fredouille qui gisait là, ébouillanté.

Un grésillement annonça la fin des paroles du Turc et le début du mouvement grossier des automates.

Livres, il devait songer livres. Où avait-il lu que la terre s'ouvrait sur un festin ?

Il observa Toulouse-Lautrec. Il était laid, très laid. Quels traits caractéristiques possédait-il encore ? Son chapeau melon couvrait seulement l'arrière de son crâne, redressé sur le front avec un air canaille et dévoilant une houpette.

Dans ses portraits, Lautrec portait plutôt son couvre-chef incliné vers l'avant. Pourquoi cette différence alors ?

— Tonnerre ! Mais c'est... Bien sûr !

Tout venait de lui revenir. Un enfant très laid. Une houpette. Un festin souterrain. C'était l'histoire de Riquet à la houppe, l'un des contes les moins connus de Perrault.

Un enfant affreux naissait et épousait une fille très belle mais stupide à qui il donnait de son esprit. Celle-ci, se promenant en forêt, entendait les préparatifs du mariage de Riquet et se décidait à épouser ce dernier.

Les contes étaient donc la clef.

Ragon observa les automates qui se trémoussaient de leur vie mécanique et factice. Il ne put s'empêcher de comparer la répétition sans fin de leurs gestes avec la manière dont on ne cessait de raconter,

encore et encore, les mêmes légendes.

Son regard glissa sur Valentin le Désossé qui levait les deux bras, victorieux. Il repéra enfin la familiarité qui l'avait frappé au premier abord. L'Anagnoste avait poussé le vice jusqu'à reprendre les positions des personnages sur les gravures de Gustave Doré dans l'édition Hetzel de 1861 des *Contes de ma mère l'Oye*.

Ainsi, Ragon put identifier Valentin au Chat botté.

Un peu plus loin, Jane Avril avec ses jupons écarlates évoquait l'attitude du Petit Chaperon rouge à côté du loup, la tête tournée sur le côté droit et les bras repliés contre la poitrine. Elle aurait dû tenir un panier avec un petit pot de beurre et une galette.

Footit avec son air autoritaire et sa clef rappelait la figure de Barbe-Bleue, tandis que l'air suppliant de Chocolat qui semait ses pralines devait personnifier le Petit Poucet.

Yvette Guibert qui semblait descendre des escaliers avec ses longs gants noirs incarnait Peau d'Âne.

Quant à la Goulue, assise et tendant le pied, elle pouvait être assimilée à Cendrillon.

Il n'avait pas le temps d'aller plus loin dans ses réflexions.

Seul le rôle du Pétomane lui restait encore obscur.

Malgré l'imminence du délai, il passa en revue les contes de Perrault qu'il avait évoqués. Il avait encore dans l'œil le sommaire des *Contes de ma mère l'Oye* : « La Belle au Bois dormant », « Le Petit Chaperon rouge », « La Barbe bleue », « Le Maître chat ou le Chat botté », « Les Fées », « Cendrillon ou la Petite Pantoufle de verre », « Riquet à la houppe », « Le Petit Poucet » et « Peau d'âne ».

Les seuls qu'il n'avait pas attribués étaient « La Belle au Bois dormant » et « Les Fées ». Il ne voyait pas quel rapport il pourrait bien établir entre le Pétomane et le travail du fuseau. Par contre, dans « Les Fées », il était question d'une fontaine !

Ragon enragea.

Il en était revenu à son point de départ. Chacun des automates correspondait plus ou moins à l'un des héros des contes de Perrault. Quel pouvait être l'intrus dans ce cas ? Ou alors, il s'était trompé en identifiait l'un des mannequins ?

Et déjà, les figures hystériques se faisaient languissantes dans leurs gestes. Tout allait de nouveau s'éteindre. Il fallait choisir !

Un éclair dans les yeux, Ragon se redressa. D'un pas décidé, il pivota vers l'entrée et marcha droit sur le Turc mécanique. Il prit la tête entre ses mains et tira d'un coup sec.

* * *

Le visage déformé de Jules Veyne, alias l'Anagnoste, apparut, avec sa joue de lion, hérissé d'une crinière de cheveux fous. Le temps parut s'arrêter.

Les deux hommes échangèrent un regard silencieux. Ragon demeurait immobile, marmoréen, troublé cependant par les yeux inégaux de son ennemi qui souriait largement.

— Félicitations, commissaire ! J'ai vraiment cru que vous alliez pencher pour le Pétomane. Peu de gens se souviennent que l'histoire des « Fées » se déroule au bord d'une fontaine. Mais je suppose qu'un homme tel que vous ne pouvait laisser échapper ce détail. Je savais que je pouvais compter sur votre mémoire... d'éléphant.

Les mâchoires de Ragon grincèrent.

— Vous avez tué l'inspecteur Fredouille, siffla-t-il entre ses dents. Vous avez réussi à détourner les contes de leur propos premier : ils sont là pour aider l'humanité à vivre, pas pour lui nuire !

L'Anagnoste haussa les épaules, le bas du corps toujours enfoncé dans le meuble.

— Vous êtes d'une grande naïveté, commissaire. Vous êtes-vous réellement penché sur l'abîme que sont les contes ? Il y a là toute la boue humaine : craintes, envies, pulsions destructrices. Vous devez être de ceux qui pensent que, lorsqu'on raconte une de ces histoires à un enfant, il va y trouver matière à grandir. Vous vous leurrez. C'est juste tout le fond de violence que nous traînons derrière nous, sans cesse réactivé. Jamais la littérature n'améliore quoi que ce soit. Elle se contente de constater la permanence du mal, voire de l'entretenir.

Un souvenir passa dans ses prunelles sombres.

— Saviez-vous que le fameux Freud, dont *La Science des rêves* a fait grand bruit récemment, fut l'un des spectateurs d'Yvette Guibert lors de son séjour à La Salpêtrière ? Cela remonte à près de vingt ans mais on dit qu'il avait grandement apprécié ses chansons. Sans doute avait-il saisi le même fond d'enfance morbide entre le conte et le cabaret.

Le commissaire n'écoutait qu'à peine. Son regard revenait continuellement sur le cadavre de Fredouille. L'Anagnoste ajouta, après un silence :

— Ce sont les règles du jeu, mon ami. Si vous aviez tenté d'arrêter le Pétomane, vous vous seriez retrouvé dans une fosse remplie de serpents venimeux, comme dans le conte. Comme cette méchante fille condamnée à cracher des vipères et des crapauds. J'avais tout prévu. La Goulue-Cendrillon vous aurait décapité d'un coup de pied. Footit-Barbe-Bleue vous aurait accroché à un croc de boucher. Chocolat-Petit Poucet vous aurait fait tomber sur les couteaux aiguisés de l'ogre...

— Cela ne m'intéresse pas, mentit Ragon.

— Bien que sûr que si. L'aspect littéraire de la chose vous passionne. Vous auriez été capable de voir votre inspecteur mourir plusieurs fois

afin de connaître la mise à mort que j'avais prévue pour chaque conte. En cet instant même, la curiosité vous taraude encore. Pardonnez-moi...

L'Anagnoste actionna un levier.

— Il serait dommage que nous explosions alors que vous l'avez emporté, souligna-t-il. J'ouvre également la porte de l'éléphant. À présent, nous savons ce qu'il va se passer : vous m'arrêtez, vous me jetez en prison. Et je l'accepte. Je ne résisterai d'aucune manière. Mais, dites-moi : comment avez-vous résolu mon nouveau mystère de Paris ?

Une fois de plus, le regard de Ragon passa fugacement sur le corps de Fredouille.

— Il n'y a pas de Turc dans les contes de Perrault, répondit-il, presque malgré lui.

— C'est vrai, l'encouragea l'Anagnoste.

— Et j'ai lu la nouvelle de Poe intitulée « Le Joueur d'échecs de Maelzel » qui détaille comment fonctionne, selon lui, le Turc mécanique inventé par Von Kempelen à la fin du XVIII^e siècle. Je savais donc qu'il s'agissait d'un canular. Un homme placé dans le meuble y disputait des parties d'échecs contre Napoléon et Catherine II de Russie.

— Mais vous ne l'avez pas reconnu immédiatement, n'est-ce pas ?

— Non, avoua le commissaire. Tout s'est mis en place dans les dernières secondes avant l'immobilisation des pantins. J'étais face à deux traditions littéraires, celle de Perrault pour tous les automates et celle de Poe pour le Turc. C'était donc lui l'intrus.

— Et comment avez-vous deviné que je me trouvais à l'intérieur ?

Ragon secoua son énorme tête.

Il osait à peine s'avouer qu'il prenait un plaisir coupable à cette conversation, même s'il aurait préféré l'avoir avec Fredouille. Sa solitude l'envahissait comme une marée chagrine, et l'Anagnoste le savait.

— Lors de l'enquête précédente, vous vous êtes débrouillé pour toujours assister à ce qui se passait. Je me doutais que vous seriez incapable de mener tout cela à bien sans être présent.

— Vous m'avez percé à jour, cabotina l'Anagnoste. Je suis un artiste et j'aime à contempler mes œuvres.

— Et puis, ajouta Ragon, j'ai remarqué qu'il y avait deux stylets sur les rouleaux de cuivre. Je n'ai pas compris tout de suite pourquoi. J'ai fini par me dire que l'un d'eux permettait la gravure et l'autre la lecture. En réalité, vous avez dit la première version de votre discours quand je suis arrivé, la machine l'a enregistrée et l'a relue plus tard. L'élément qui a attiré mon attention là-dessus était le pluriel que vous avez employé dans la phrase : « *Si vous arrêtez le bon, vous serez sains et*

saufs ». Vous avez effectué la liaison après le « s » de « sains ». Or, vous ne pouviez savoir que je serais accompagné en ce jour de Noël. Vous n'avez salué que moi en début de discours. Vous n'attendiez que moi. Vous vous êtes repris quand vous avez constaté que nous étions deux. D'où ce pluriel incongru.

L'Anagnoste hocha le menton, admiratif.

— Commissaire, je vous renouvelle mes félicitations. Vous n'avez laissé passer aucune erreur. Vous êtes le plus fort. Peut-être même avez-vous songé inconsciemment au *Château des Carpathes* de Jules Verne où un savant fait revivre une cantatrice grâce à des rouleaux enregistrés. Mais, même si vous n'avez pas mentionné cette référence, je serai beau joueur : arrêtez-moi.

D'un geste, il ouvrit le meuble en deux et son corps en émergea. Ragon ne bougea pas.

— Vous ne m'avez pas encore dit pour quelle raison vous aviez monté ces meurtres compliqués. Pourquoi une telle mise en scène ? Pourquoi vous adresser à moi ?

L'Anagnoste leva un doigt espiègle.

— Allons, commissaire, si je vous révélais tout maintenant, nous n'aurions plus rien à nous dire lors de vos visites dans ma cellule...

Mais Ragon était déjà ailleurs. La référence au roman de Jules Verne l'avait emporté très loin. S'il avait pu, il aurait enregistré sur ces rouleaux de cuivre la voix chère qui s'était tue, la voix de brume de Lise, et la réécouter, encore et encore, dans la solitude de sa bibliothèque.

* * *

Ragon regarda le commandant Magnien et ses gendarmes emmener l'assassin dans le fourgon cellulaire que l'on surnommait « panier à salade ». Effectivement, entre les pavés et les amas de neige, le véhicule était secoué en tous sens, comme pour essorer ses passagers.

Cette arrestation ne lui donnait aucune satisfaction, aucun réconfort. Il savait que rien n'était terminé. Il ne faisait qu'escorter les âmes damnées vers l'Enfer carcéral ou, plus simplement, vers la mort. La malédiction des tablettes de cuivre était toujours sur lui.

D'un autre côté, une ambulance enlevait le corps de Fredouille. Il faudrait bien prévenir Zehnacker finalement.

Voyant partir l'un et l'autre, Ragon resta un moment sous les flocons qui tombaient toujours en une danse lente et hypnotique. Paris semblait couverte d'un mouchoir ou bien d'un linceul. Seules les maisons ténébreuses y traçaient des lignes irrégulières, l'écriture d'un dément.

Il n'avait pas passé trois heures dans le ventre du pachyderme et,

pourtant, il en ressortait transformé. Il avait attrapé un fantôme après tout. Mais rien ne s'arrêtait. Les étoiles brillaient toujours plus fort dans le ciel nocturne, surtout une qui paraissait le narguer de son éclat.

« Tu es hanté », semblait-elle lui dire.

Enfin, Ragon ôta ses pieds du tapis blanc qui commençait à lui couvrir le bas du pantalon. Il était glacé mais cela n'avait aucune importance.

Quelque part, dans ce Paris endormi sous ses draps de givre, il y avait une veuve qui l'attendait, lui, le veuf noir, le messager du malheur.

Carnet 1903 – Décevantes magies du clair-obscur

Tu as flotté indécis entre les deux systèmes, entre le dessin et la couleur, entre le flegme minutieux, la raideur précise des vieux maîtres allemands et l'ardeur éblouissante, l'heureuse abondance des maîtres italiens. Certes c'était là une magnifique ambition ! Mais qu'est-il arrivé ? Tu n'as eu ni le charme sévère de la sécheresse, ni les décevantes magies du clair-obscur.

Honoré de Balzac,
Le Chef-d'œuvre inconnu

Ragon pénétra dans le bâtiment de la Grande Roquette avec sa lenteur habituelle. Le mois d'août était trop chaud pour lui et il étouffait à chaque pas. Sa respiration n'était qu'une longue brûlure, l'haleine bouillante d'une machine à vapeur. Dans son habit noir, il se sentait des allures de vieille locomotive essoufflée. Il repensa à la *Lison de La Bête humaine*.

Pouvait-on vivre uniquement dans des livres, à travers livres ? Oui, pour assourdir la rumeur ignoble du monde, ce cri vulgaire et souffrant qui lui vrillait le crâne à la manière des portes de prison qui grincent. Et puis oublier son tumulte intérieur aussi, cette noire marmite bouillonnant au rythme des souvenirs.

Le commissaire dépassa l'immense porte d'entrée, flanquée d'un poste d'infanterie sur la droite et de la loge du gardien portier sur la gauche. L'administration était collée au fond, entourée des cuisines et des magasins.

Ragon grimâça en apercevant la volée de marches qu'il fallait gravir pour accéder au guichet de greffe. Conscient que les regards étaient tournés vers son énorme silhouette, il tenta de faire bonne figure.

Les dents serrées, le genou tremblant, il monta les degrés rapidement. Trop, sans doute, car un voile noir passa devant son champ de vision en arrivant en haut et il dut s'arrêter quelques secondes.

Après avoir repris son souffle et essuyé la sueur qui lui coulait dans les yeux, Ragon se présenta au bureau du greffe et signala qu'on l'attendait. Le greffier lui indiqua de passer le parloir et d'avancer jusqu'à la détention. On lui attribua, pour l'accompagner, un gardien à

la barbe en bataille, dont les clefs cliquetaient à chaque geste.

Bientôt, il fallut franchir de nombreuses grilles. Ses épaules touchaient aux extrémités des montants. Plusieurs fois, il dut se baisser.

— Voilà la cour centrale, expliqua l'obligeant guide.

Ragon observa à peine ce trou carré percé dans l'édifice et orné d'une pauvre fontaine autour de laquelle tournaient les prisonniers tels des fauves éperdus.

Ils poursuivirent leur route jusqu'au troisième corps de bâtiment, celui des cachots, de l'infirmerie, de la bibliothèque... Le commissaire esquissa un pâle sourire. L'Anagnoste ne pouvait être que là.

Ils gagnèrent une troisième cour plantée de lilas. Il n'y avait personne dans la galerie voûtée qui en faisait le tour.

— Nous allons vers la rue de la Folie-Regnault, indiqua encore le gardien.

Ragon acquiesça et le suivit en silence. Ils débouchèrent dans une cellule couverte de parquet.

Il y avait un lit à gauche, surmonté d'une vaste étagère. Au fond, une table était appuyée au mur, sous une haute fenêtre. Un vague buffet dans le coin. À droite, un poêle dont le tuyau noir remontait à la verticale avant de traverser la pièce transversalement.

En effectuant un pas en avant, Ragon remarqua que la paroi du fond n'était pas décrépie comme il l'avait cru au premier abord, mais tout entière composée de livres imbriqués les uns dans les autres comme les morceaux d'un puzzle.

Sur la chaise était assis un homme qui le regardait depuis l'ombre.

Ragon alla s'asseoir lourdement sur le siège qui lui faisait face. La lumière tombant de la fenêtre irisait la crinière de l'Anagnoste et soulignait ses traits déformés. Il donnait l'impression de sourire sans cesse sous ses petits yeux ridés.

— Comment faut-il vous appeler aujourd'hui ?

— J'ai donné mon nom au juge.

— Jacques-Firmin Lanvin, compositeur d'imprimerie à livres, âgé de quarante-huit ans, logeant à Paris au 4, rue des Jeûneurs. Mais nous savons tous deux que cette identité est fausse.

— Vraiment ? s'amusa l'Anagnoste. Avez-vous vérifié ?

Ragon soupira.

— C'est inutile. Ces nom et qualité sont ceux que Victor Hugo utilisa en décembre 1851, lorsqu'il prit le train à la gare du Nord pour gagner Bruxelles et l'exil.

L'Anagnoste rayonna.

— Voilà pourquoi j'aime à bavarder avec vous, commissaire. Nous ne sommes plus très nombreux à nous intéresser aux détails. Le grand chiffre a remplacé la lettre. Mais, je vous ai déjà expliqué mon point

de vue sur la question...

— Justement, insista Ragon. Si je comprends bien que vous gardiez l'anonymat à cause de la loi du président Cantel, je n'ai toujours pas saisi pourquoi vous vous confrontiez à moi alors que d'une certaine manière, nous sommes tous deux dans le camp des lettres. Pourquoi ne pas vous attaquer au directeur de la Sûreté générale qui s'évertue à convaincre le ministre de motoriser ses unités pour poursuivre les anarchistes ? Ne travaille-t-il pas à la mécanisation du monde que vous dénoncez ?

— Je ne dénonce pas la mécanisation du monde, je la diagnostique, précisa l'Anagnoste en plissant les yeux. Vous n'utilisez pas votre matière grise correctement.

— Pourtant, vous vouliez assassiner l'ingénieur, si je me souviens bien. C'était, selon vos termes, la seule manière d'éviter l'automatisation du monde, la tyrannie de la machine.

— C'est vrai. Mais il y a d'abord une autre tyrannie à abattre. Et vous pouvez vous féliciter de me l'avoir fait découvrir.

Ragon sentit sa curiosité s'éveiller.

— De quoi s'agit-il ?

L'Anagnoste eut un geste de dédain.

— Ce n'est pas le moment d'en parler. Nous avons des sujets de conversation bien plus urgents.

— Vraiment ?

— Oui. Et puis, rassurez-vous, nous sommes dans la section des condamnés à mort. Je sais que l'on n'attend plus que mon identité pour m'exécuter. On ne guillotine pas un anonyme. Laissez-moi vous aider sur ce point...

Le commissaire ôta son haut-de-forme. Il massa délicatement la partie du front marquée par le cercle du chapeau et que la chaleur avait dû faire enfler. Un mauvais instinct le tenaillait. Il avait suffi d'un frémissement dans l'éternel rictus de l'Anagnoste pour que l'obèse tressaillît.

— Je dois vous dire, mon cher commissaire, que j'avais prévu l'éventualité d'une arrestation. Vous voyez que je ne vous sous-estime jamais. Quoi qu'il en soit, j'ai préparé un nouveau jeu pour vous. Quel jour sommes-nous ?

— Lundi.

— Mais la date ?

— Le 10 août.

— Ah, c'est bien aujourd'hui !

La comédie du criminel mettait Ragon dans un état d'ébullition. Il n'avait pas oublié la mort de l'inspecteur Fredouille l'an passé. Son cadavre supplicié flottait encore à la surface de sa mémoire.

Il frappa du poing sur la table et le bois se fendilla.

— Tonnerre ! Parlez !

Pour une fois, l'Anagnoste parut surpris, et même un peu inquiet de la violence de son adversaire.

— J'oublie parfois quel colosse vous êtes, murmura-t-il.

La moustache de Ragon frémit.

— Puis-je vous demander l'heure ?

— Il est près de dix-neuf heures à présent, répondit le commissaire entre ses dents.

Ses phalanges blanchirent et les fissures du meuble se prolongèrent.

— Alors tout doit être terminé. Rendez-vous à la station Couronnes de la ligne Porte Dauphine-Nation du métropolitain. Vous y trouverez tout ce dont vous avez besoin pour m'identifier. N'est-ce pas ce que vous désirez ?

Ragon se leva et sa chaise racla le sol avec un grand bruit.

— Que vais-je trouver à Couronnes ? demanda-t-il encore.

— Des morts, commissaire. On ne découvre jamais que des morts...

* * *

Quand il parvint à la station, le boulevard de Belleville était noir de monde.

Le commissaire n'avait pu se résoudre à attendre un fiacre. Il avait parcouru près d'une lieue à pied pour atteindre son but. Ses poumons menaçaient de se déchirer et d'éclater. Ses pieds gonflaient dans ses souliers, emplissant le moindre espace avec de la chair tuméfiée.

La bouche du métropolitain crachait des corolles de fumées opaques. Personne ne sortait d'entre les décorations végétales de Guimard.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il, hors d'haleine.

Un ouvrier aux yeux hallucinés, le visage noir de suie se tourna vers lui.

— C'est un incendie. Mon frère est encore là-dedans mais je n'arrive pas à y retourner ! Ça a commencé à Ménilmontant. C'est l'Enfer là-dessous. L'Enfer !

Les larmes l'empêchèrent d'en dire davantage. Effrayé par sa douleur et les mouvements de la foule, Ragon recula sur le côté du boulevard. Il se tint là, muet, épouvanté, avec l'impression que des flammes lui desséchaient la face.

Il vit arriver les pompiers accourus sans doute des casernes de la rue Parmentier et de la place de la Nation. Malgré leurs casques respiratoires, ils ne parvinrent pas à descendre dans la grotte ardente tant le nuage d'encre était épais. Ils tentèrent un moment de noyer l'incendie en versant des trombes d'eau dans la gueule volcanique, mais cela ne fit qu'augmenter les dégagements de fumée. Après une

quinzaine de tentatives avortées des pêcheurs de chair, le colonel des sapeurs finit par déclarer qu'on ne pourrait y accéder qu'en attendant les sept heures du matin.

Le préfet de police était là également, s'efforçant de coordonner les secours. Il chercha même à descendre en personne mais dut renoncer au bout de dix marches. Par le bouche à oreille, Ragon apprit qu'il avait renouvelé sa tentative par la station Belleville mais qu'il avait dû faire demi-tour.

La chaleur atteignait quatre-vingts degrés dans les souterrains. Ceux qui y étaient restés n'en sortiraient plus. On parlait déjà de dizaines de victimes. Un peu plus loin, on affirmait que tout le monde était sorti.

Le commissaire, défait, observait toute cette vaine agitation humaine, ces rideaux d'hommes et de fumées. Il sentait les morts, là, sous la chaussée, déjà couchés, tordus, étouffant.

Lui-même ne parvenait plus à respirer.

Des cavaliers de la garde républicaine venaient de prendre position sur les boulevards. Leurs casques scintillaient aux lumières troubles de la nuit urbaine. Quelques chevaux hennissaient de peur.

Paris avait pris des allures de veillée funèbre.

— Ragon, mon vieux, que faites-vous ici ?

Il leva les yeux pour apercevoir, face à lui, la silhouette décharnée du directeur de la Sûreté générale : Zehnacker. Les joues hâves, l'homme semblait prêt à entamer une danse macabre.

— Il s'agit d'un attentat, monsieur, souffla le commissaire.

Aussitôt, le visage de Zehnacker prit une fixité que Ragon lui connaissait bien. Le directeur observa les alentours pour vérifier que personne ne les écoutait. Il s'approcha tant que leurs nez auraient pu se toucher.

— Dites-moi.

— L'Anagnoste. Il m'a prévenu. Il savait que cela allait arriver.

Les pensées défilaient dans les yeux de Zehnacker.

— Je vais enquêter, répondit-il après plusieurs secondes de silence. S'il y a suspicion, je vous confierai l'affaire. En attendant, pas un mot à quiconque. Entendu ?

— Oui, monsieur.

Le directeur s'écarta, prenant appui sur une très belle canne. Il remit en place le revers de veston de son collègue.

— Maintenant, rentrez chez vous. Ne songez plus à ce serpent d'Anagnoste. J'aurai bientôt besoin de toutes vos qualités d'investigation pour rééditer l'exploit de La Villette.

— Oui, monsieur.

Ragon resta seul. Il devait y avoir plusieurs dizaines de milliers de personnes sur le boulevard désormais.

Après une longue immobilité, le commissaire entama enfin le

Ragon pénétra dans le bureau de Zehnacker, l'inspecteur Grimal sur les talons. Parmi tous les policiers de son commissariat, il avait choisi celui-là pour l'accompagner. Pourtant Grimal, bon vivant avec son fort accent du Tarn, n'était ni le plus intelligent ni le plus efficace, mais sa forte carrure rassurait Ragon : si son corps devait le trahir, son épais subordonné pourrait y suppléer. En outre, il avait pu apprécier son efficacité lors de l'affaire des bouchers de La Villette.

Plusieurs jours avaient passé depuis l'accident de la station Couronnes. Ragon s'était volontairement tenu à l'écart des journaux. Il avait su résister à l'envie de feuilleter les Unes de *La Vie française* ou du *Petit Journal* afin de conserver un esprit clair sur l'affaire.

Il avait également dû réfréner son envie de retourner voir l'Anagnoste : ce dernier ne lui dirait sans doute rien de plus, préférant le laisser dans l'ombre.

Le directeur de la Sûreté générale les fit asseoir d'un geste pressé. Il lança un regard rapide à Grimal, comme pour le jauger. Une seconde à peine lui fut nécessaire.

— Messieurs, dit-il sans passer par les civilités d'usage, laissez-moi vous résumer ce que nous savons sur cet accident.

Ragon tiqua à ce mot mais n'interrompt pas son supérieur.

— Lundi, à dix-neuf heures passées, en pleine heure de pointe, à la station Barbès, le wattman de la voiture 43 remarque de la fumée s'échappant de la motrice avant. Après avoir soulevé la trappe du plancher, il constate que l'électriseur, qui assure la prise de courant sur le rail, est en feu. Il tente de jeter une grenade extinctrice sur le début d'incendie. Sans succès. Après avoir fait descendre tous ses passagers, il repart à vide jusqu'à ce que son moteur donne des signes de faiblesse.

Zehnacker montrait sur un plan la trajectoire suivie par la rame. Son doigt passa les stations La Chapelle, Aubervilliers et Allemagne et s'immobilisa sur Combat.

— À cet endroit, la voiture 43 est rejointe par la voiture 52, ayant également évacué ses passagers à l'arrêt précédent. Le convoi, maintenant composé de quatorze voitures vides, poursuit sa route vers Nation, au lieu d'être dirigé vers une voie de garage. Les responsabilités de ce choix sont encore à établir.

Le doigt traça un chemin, dépassant les stations Belleville et Couronnes et s'arrêta juste avant Ménilmontant.

— Le feu a maintenant gagné les voitures de tête. On note alors un violent court-circuit et une série d'explosions qui immobilisent le

véhicule. Une colonne de fumée noire. Le matériel roulant de type M1 est presque entièrement fabriqué en bois et l'isolant des conduites électriques à base de gutta-percha est hautement inflammable. Les passagers attendant sur le quai et dans les voitures à Couronnes sont rapidement pris au piège de la fumée, d'autant plus que certains d'entre eux refusent d'évacuer en réclamant le remboursement de leurs billets. Des agents sont molestés alors qu'ils tentent de pousser les passagers vers la sortie.

Zehnacker soupira.

— Vous connaissez la suite. Avec l'interruption de l'éclairage électrique et l'obscurité due à la fumée, les passagers ont été pris au piège. La plupart ont suffoqué par manque d'oxygène. Des femmes et des enfants ont été piétinés, d'autres personnes sont redescendues pour sauver leurs semblables. On dénombre quatre-vingt-quatre victimes, certaines horriblement brûlées, noircies. Cet accident constitue d'ores et déjà la plus grande catastrophe du métropolitain.

Le directeur de la Sûreté générale se tut, songeur.

— Vous disiez qu'il s'agissait de la version officielle, reprit Ragon.

— Effectivement, repartit Zehnacker. Il me reste d'autres éléments à vous soumettre. J'ai ici le témoignage de l'agent Percheron qui se trouvait sur les lieux du drame. Il évoque une « étincelle bleuâtre » avant l'explosion.

L'inspecteur Grimal ouvrit une bouche stupéfaite :

— Vous pensez à un attentat à l'éther, monsieur ?

Zehnacker ne s'offusqua pas de son intervention. Au contraire, il parut apprécier que Grimal eût voix au chapitre.

— Exactement, répondit-il. C'est pourquoi je vous charge de la suite de l'enquête à titre officieux. Il reste très exactement six personnes non identifiées, dont une vieille dame manifestement anglaise munie d'un billet de train pour Londres. Les cinq autres sont peut-être la réponse aux questions que nous nous posons encore. Identifiez-les, Ragon. Ils ont été transportés à la Morgue, avec les appareils frigorifiques, parce que les cadavres s'abîmaient trop rapidement.

Le commissaire se redressa, déjà malade à l'idée d'être confronté à ces corps brûlés. Cela devait faire partie des joies morbides de l'Anagnoste.

— Je sais combien cela vous coûte, dit doucement Zehnacker. Mais si vous voulez coincer votre ennemi juré, il n'y a pas d'autre moyen.

Ragon prit le dossier qu'on lui tendait et quitta le bureau, Grimal aux basques.

* * *

— Je vous remercie d'avoir bien voulu vous déplacer, professeur

Jerphagnon.

Le vieux médecin sourit, ce qui eut pour effet de redresser ses pommettes facétieuses et sa moustache.

— Quand il s'agit d'une affaire nationale, comme celle des bouchers de La Villette, vous pouvez toujours compter sur mon aide.

— Vous me pardonnerez si je ne vous accompagne pas dans la chambre, murmura Ragon d'une voix désincarnée. Je ne suis pas certain de supporter la vue des cadavres.

Jerphagnon ne dit rien, même s'il ne semblait pas comprendre cette sensiblerie de la part d'un soldat et d'un policier. Il posa son énorme trousse médicale et pénétra dans la salle où les cinq corps avaient été placés.

Ragon s'était fait un schéma mental de leur disposition afin de mieux suivre les commentaires du médecin. Il se tenait assis, dos aux carcasses calcinées dont la seule odeur de brûlé mêlée de décomposition lui soulevait le cœur. Heureusement, elles venaient à peine d'être sorties des appareils frigorifiques et la puanteur demeurait encore supportable.

— Ainsi, ce sont les derniers anonymes de la tragédie de la station Couronnes ?

— Oui, professeur. L'inspecteur Grimal est occupé à comparer les données anthropométriques à toutes les fiches de la Sûreté mais il y a fort peu de chances pour qu'ils soient déjà enregistrés dans nos services.

Jerphagnon soupira.

— Je dois vous avertir que la récolte risque d'être maigre. Ces malheureux sont très abîmés. Ils sont figés par la chaleur dans des postures qui évoquent les victimes de Pompéi. Je commence à saisir les raisons de votre réticence. C'est un spectacle abominable.

Ragon l'entendit gratter comme dans une bûche carbonisée. Quelques fragments tombèrent sur la paille avec un son arénuleux.

— Quatre sont trop détériorés pour en tirer quoi que ce soit, annonça le praticien.

— Il doit y avoir des indices, marmonna Ragon. L'Anagnoste en sème toujours derrière lui. Il aime les jeux de piste.

— Je n'avais pas terminé, reprit Jerphagnon. Il me semble que je puis tirer quelques informations du dernier. Évidemment, si nous avions de beaux tatouages comme la dernière fois, ce serait bien plus aisé...

De nouveau, le bruit de curetage s'éleva.

— Ah ! s'exclama Jerphagnon.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Ragon, partagé entre l'envie d'aller voir et l'horreur de la chair détruite.

— Je crois que je tiens quelque chose. Une partie du corps a été

épargnée par les flammes. Il possède une blessure au pied qui traverse la partie supérieure du soulier, la peau, les tendons, les os et même la semelle. Le feu n'aurait pu faire cela. Selon moi, cette plaie serait due à un acide très puissant.

— Comme l'éther ?

— Tout à fait. D'après ce que je vois, la blessure a eu lieu juste avant la mort. Le corps n'a pas eu le temps de réagir à cette agression.

Ragon nota le point sur son carnet de cuivre de son écriture ronde et appliquée.

— Voyez-vous autre chose qui permettrait d'identifier notre suspect ?

Une déchirure lui répondit. On avait découpé le pantalon ou la chemise de l'inconnu.

— Vous permettez, j'espère ? demanda poliment Jerphagnon. Je dois tout examiner.

— Faites, je vous en prie.

Les tissus remués dégagèrent de nouveaux relents de cendres. Ragon inspira un moment par la bouche.

— Votre inconnu a été brûlé presque intégralement sur la partie gauche, mais la moitié droite se révèle tout à fait exploitable. Il s'agit d'un homme. Je dirais entre trente-cinq et quarante ans. Cachexie. Des signes d'alcoolisation importante et régulière. Phtisie. Cet homme n'avait plus longtemps à vivre. Quelques mois, peut-être. Attendez...

Ragon se raidit. Tout indice pouvait lui apporter une aide considérable. Et puis, il devait se l'avouer, il rêvait de damer définitivement le pion à l'Anagnoste, ce damné enfermé dans sa geôle et y poursuivant ses méfaits.

— J'ai trouvé quelque chose sous l'ongle du pouce. On dirait de la peinture et des copeaux de papier... Je discerne également une sorte de durillon autour de l'articulation.

— À quoi peut-on attribuer ce phénomène ?

— Si le matériau séché sous l'ongle est bien un mélange de gouaches, je dirais que cela provient de la palette qui se tient en glissant un doigt dans le trou. Le caractère glissant de la peau évoque un contact avec une substance grasse.

— Les peintres huilent leurs palettes pour éviter que le bois absorbe les couleurs ! s'écria Ragon, se jetant sur cet indice comme un dogue sur un os.

— Bien, je pense que nous connaissons le métier de notre inconnu. Je ne puis vous en dire davantage. Peut-être que si vous effectuiez un moulage ou un dessin de la moitié du visage, vous pourriez, au moyen d'un miroir en proposer une reconstitution complète.

Jerphagnon revint vers le commissaire en s'essuyant les mains.

— Je ne sais comment vous remercier, murmura Ragon. Un peintre

famélique, gaucher, un âge, un visage. Je devrais pouvoir le trouver à présent.

— Arrêtez simplement les responsables de ce massacre. Je n'aime pas les gens qui font tendre mon métier vers la nécromancie.

Sur ces mots, le professeur enfila son manteau, reprit sa trousse et quitta les lieux de son pas tranquille.

Ragon réfléchissait à la manière de retrouver l'identité du mort. Il savait déjà où il allait commencer son enquête.

* * *

Quand Ragon et Grimal arrivèrent au coin de la rue Saint-Vincent et de la rue des Saules, sur la pente nord de la butte Montmartre, ils distinguèrent, dans le soir rose, une petite maison pourvue d'une enseigne où l'on voyait un lapin sautant d'une casserole.

— Pourquoi Le Lapin agile et pas Le Chat noir ? demanda l'inspecteur.

— Le Chat noir est fermé depuis des années. Aristide Bruant joue désormais les châtelains à Courtenay. Il ne reste que ce cabaret pour retrouver toute la Bohême parisienne.

Ils entrèrent dans l'établissement. Un très jeune homme pourvu d'une grosse tête y tétait la pipe avec délectation et la fumée rejoignait l'atmosphère embrumée au point d'en devenir opaque, comme si une langue de brume s'était arrêtée là, dissimulant le grand Christ en plâtre qui dominait l'ensemble depuis ses nuages. Des peintres à demi ivres s'efforçaient de barbouiller l'un des murs.

Grimal avisa quelques figures patibulaires qui s'étaient raidies à leur arrivée.

— Je reconnais des voyous de la Goutte d'Or, souffla-t-il à son supérieur. Ils étaient dans les fiches que j'ai consultées pour vous.

— Nous ne sommes pas là pour cela.

Feignant d'ignorer que toute la clientèle interlope avait repéré en eux des policiers, Ragon s'avança vers une dame en tablier.

— Pourrions-nous parler au patron ? demanda-t-il.

Du menton, elle indiqua le fond de la salle. Là-bas se dressait un personnage qui semblait tout droit sorti d'un roman. Petit, courbé, la tête baissée, l'homme paraissait pourtant formidable en raison de son habit qui tenait à la fois du Robinson, du trappeur et du bandit. Ses yeux enfoncés brillaient entre son foulard rouge et son énorme barbe broussailleuse.

Il s'avança vers ses deux visiteurs, soulevant des odeurs animales.

— Je suis le père Frédé, se présenta-t-il, cordial.

— Il paraît que vous êtes la mémoire vivante de la Bohême montmartroise, dit Ragon.

Le père Frédé partit d'un grand rire jovial.

— Je ne suis qu'un chansonnier, joueur de clarinette et vendeur de poisson, répondit-il. Il se trouve simplement que je dirige aussi Le Lapin agile depuis trois ans. J'essaie d'y faire cohabiter peintres, dessinateurs, poètes, comédiens, journalistes, critiques, chansonniers, que sais-je encore ?

— C'est pour cela que nous sommes venus vous voir, reprit Ragon. Vous avez entendu parler de l'accident de la station Couronnes. Nous cherchons à identifier l'une des victimes qui serait un peintre de Bohême. Peut-être pourriez-vous nous aider ?

— Vous avez un portrait ?

Ragon lui montra le dessin réalisé à partir des restes du cadavre.

— Le corps était fort abîmé. Les traits ne seront peut-être pas très ressemblants...

Le père Frédé eut un signe de dénégation.

— Navré, je ne le reconnais pas.

Il tendit l'image au jeune homme poupin.

— Et toi, Pierre, ça te dit quelque chose ?

— Il devait avoir entre trente-cinq et quarante ans, ajouta le commissaire. Il était phtisique, cachectique.

— Vous me décrivez une grande partie de ma clientèle, soupira le père Frédé.

— Gaucher, précisa encore Ragon en sentant ses dernières chances s'envoler.

Le tenancier leva un sourcil hérissé.

— Gaucher ? Pierre, redonne-moi le dessin.

Il examina de nouveau le visage en hochant la tête.

— Ça pourrait être Lebaigue. Je ne l'ai pas vu depuis une semaine. Mais il avait les traits assez dissymétriques. On peut à peine le remettre sur votre esquisse.

Ragon notait déjà le nom dans son carnet à bordure de cuivre.

— Connaîtriez-vous son prénom ? Son adresse ?

— Louis. Louis Lebaigue. J'ignore où il habitait. Il venait parfois m'échanger l'une de ses croûtes contre un repas.

— Vous n'aimiez pas ses œuvres ?

— Mon âne Lolo peignait mieux avec un pinceau attaché à sa queue que Lebaigue avec sa main gauche ! Il faisait partie de ces niais incapables et vaniteux qui encomrent les salons de leurs petites ordures. Mais il avait faim et c'était un bon bougre. Alors, je lui prenais ses toiles.

— Et vous ignorez où il travaillait ?

Comme le père Frédé haussait les épaules, le jeune homme silencieux recracha enfin le tuyau de sa pipe.

— Un jour, il m'a dit qu'il avait un atelier au Quartier Latin. Mais je

ne l'ai pas cru sur le moment. Il avait mentionné la rue Racine...

Ragon se figea aussitôt. Cette évocation venait de le rejeter quinze ans en arrière. Était-il possible que... ? Oui, l'Anagnoste en était capable.

Le commissaire remisa le portrait dans la poche intérieure de sa veste. Il remercia le père Frédé et le dénommé Pierre.

— Venez, Grimal.

Les policiers quittèrent Le Lapin agile, au soulagement manifeste d'une partie de la clientèle. Une fois dehors, l'inspecteur s'autorisa à interroger son supérieur :

— Comment savez-vous où nous devons aller ? Nous ne connaissons pas le numéro de l'adresse.

— Moi, je le connais, répliqua sèchement Ragon. N'avez-vous toujours pas compris ? C'est là qu'habitait Tiphaine Romilly !

Puis, il se souvint que, contrairement à lui et Fredouille, Grimal n'était pas présent lors de l'enquête sur l'androgynie. Il ajouta donc plus doucement :

— Depuis le début, l'Anagnoste s'arrange pour que nous suivions servilement les pistes qu'il veut bien nous laisser. Il savait parfaitement qu'en me donnant un peintre famélique, j'allais l'associer aussitôt aux *Scènes de la vie de Bohème* de Henry Murger. Tous les éléments doivent y être : les réunions au café Momus, les livres mis en gage de Colline, la mansarde parisienne, la maladie fatale... Il me suffisait de trouver l'équivalent réel du café Momus pour obtenir le renseignement manquant !

À peine sur le trottoir, le commissaire héla un fiacre. Il enrageait d'être ainsi promené par son ennemi.

— Rue Racine ! lança-t-il au cocher avant de monter dans le véhicule au prix d'un effort exténuant.

* * *

Ragon crut qu'il ne parviendrait jamais au dernier étage de l'immeuble. Il n'avait pas gravi autant de marches depuis des années. Malgré la nuit tombée, la chaleur augustale s'obstinait, lourde, épaisse, étouffante, comme si des remugles d'incendies empoisonnaient encore la capitale.

Le commissaire aurait pu tordre ses vêtements poisseux. Lui-même cuisait dans son costume en une sorte de bain-marie. De son mouchoir détrempé il s'essuya une nouvelle fois le front avant d'arriver à l'ultime palier.

Il reconnaissait tout.

Les quinze ans passés n'avaient rien pu déguiser. La rampe aux plaques noires de graisse. La marche qui craquait de cette façon

plaintive et aiguë. Les murs lépreux. L'odeur de gaz et de bois chauffé par le soleil du jour.

Comment l'Anagnoste avait-il su ? Par quel mécanisme de pensée déviant avait-il pu remonter le temps et retrouver cette affaire ? Cependant, Ragon aurait dû s'en douter : le professeur Daremberg en avait fait les frais.

Le policier se maudit de n'avoir pas prévu ce rebondissement. Il était logique que son ennemi le renvoyât sur les lieux de ses enquêtes de jadis. La mansarde de l'hermaphrodite n'en était qu'une étape.

Laissant là ses réflexions, il poussa la porte, anxieux de ce qu'il allait trouver derrière. Grimal patientait en silence, à l'arrêt.

Le battant couina légèrement en jouant sur ses gonds.

Des odeurs de vieux papier assaillirent les narines de Ragon. Il en fut surpris, il s'attendait plutôt à des parfums de gouache et de peinture à l'huile. Il pénétra dans la chambre sous les toits.

L'endroit avait subi de vastes changements. La lucarne et le chaume avaient été ôtés pour laisser place à une véritable verrière qui prenait presque tout l'espace du toit. Seul un rideau sombre et à moitié tiré permettait de régler la luminosité.

Même le sol avait été refait et, au lieu de mauvaises tomettes, montrait un élégant dallage noir et blanc.

Pour le reste, le rare mobilier avait disparu. Il restait, sur le pan de mur survivant, un invraisemblable remplissage de livres dont les lourds volumes faisaient ployer les rayons.

— C'est étrange, murmura Grimal. Comment un peintre peut-il travailler sans peinture ?

Ragon examina le sol. Sa propreté impeccable lui parut suspecte. Lebaigue avait manifestement tout nettoyé de fond en comble avant de partir. Voulait-il effacer les traces de la bombe qu'il avait utilisée et peut-être fabriquée ?

— En tout cas, vous êtes dans votre élément, commissaire, glissa Grimal. Il n'y a que des livres ici.

— Effectivement, inspecteur. Pourriez-vous allumer la lumière ?

Ragon alla s'asseoir sur l'unique chaise qui faisait face à la bibliothèque, tandis que son subordonné s'affairait à embraser des lampes à huile. Une atmosphère envoûtante de clair-obscur envahit la pièce.

Confortablement installé, Ragon observa un long moment la muraille d'ouvrages. Ils ne semblaient pas rangés dans un ordre particulier, autre que celui de la taille des éditions et des étagères. De nombreux livres étaient des tomes d'encyclopédies ou de dictionnaires. On pouvait le constater aux reliures semblables qui se suivaient par cinq ou six exemplaires.

Le premier étage était occupé par les gros in-folio, suivis par les in-

quarto, les in-six et les in-octavo et enfin les in-seize. Les volumes paraissaient fondre à mesure qu'ils s'élevaient.

Dans la lumière incertaine, Ragon lut quelques titres : *Histoire du Royaume de Hongrie*, *Dictionnaire de la langue amhara*, *Réflexions sur l'histoire*, *La Théologie de Saint-Augustin*, *Traité de métallurgie*, *Biographie de Julien l'Apostat*, *La Renaissance carolingienne*, *Traité des puits artésiens...*

Il n'y avait nulle trace de roman, alors que les ouvrages historiques et techniques dominaient largement le reste. De plus, le policier ne parvint pas à déterminer des centres d'intérêt particuliers en poursuivant son examen. Les livres semblaient avoir été rassemblés en dépit du bon sens et pourtant une logique devait être à l'œuvre.

Enfin, Ragon reconnut quelques ouvrages déjà consultés naguère. *La Magie angélique de John Dee* et *Les Luttés de classe en France* de Marx. Ces titres, il les avait vus dans la collection de l'ingénieur Goelzer. Il ne pouvait s'agir d'une coïncidence : l'Anagnoste les avait placés là à dessein, adressant un message d'avertissement : il connaissait tout de la vie de Ragon.

Ce dernier décida de ne pas se laisser distraire. Comme l'avait dit Grimal, qui dansait d'un pied sur l'autre dans un coin de la pièce, il était dans son élément.

— Vous y comprenez quelque chose ? demanda l'inspecteur.

— Pas encore, avoua Ragon.

Il s'intéressa aux rares objets qui rompaient parfois la continuité des rayonnages. Il y avait une horloge, un buste à la manière antique et un grimoire couché.

— Grimal, pourriez-vous m'apporter l'horloge et le grimoire, je vous prie ? Ensuite, vous rentrerez chez vous.

L'inspecteur s'exécuta.

— Vous êtes sûr, commissaire ?

— Oui, retrouvez-moi simplement ici demain matin.

Sur ces mots, Grimal se retira. Ragon resta seul avec ses souvenirs.

À présent, il sentait réellement la prégnance du passé. L'odeur de gaz et de décomposition mêlés lui revenait en mémoire. Le corps allongé de Tiphaine brillait encore comme un fantôme de marbre au milieu de la pièce.

Se forçant au calme, Ragon examina l'horloge. Il ne lui fallut pas longtemps pour reconnaître le mécanisme du tourbillon sous trois ponts d'or. Lebaigue avait dû user d'un système similaire pour programmer sa bombe.

Le fragile mécanisme avait sûrement fui pendant le transport, ce qui avait occasionné sa blessure au pied. Cela expliquait sans doute aussi pourquoi l'engin n'avait pas explosé mais seulement déclenché un incendie.

Après cela, Ragon lança un nouveau regard au buste de marbre blanc pour voir s'il le reconnaissait désormais. Mais les traits lui demeuraient étrangers. Il s'agissait sans doute d'un citoyen romain anonyme.

Alors, il ouvrit le livre horizontal qui ne portait aucun titre sur sa reliure. La page le fit sursauter quand il lut : *Magia sexualis* de P. B. Randolph. Mais, quand il eut tourné le feuillet, il se trouva face à un vide. Quelqu'un avait taillé un trou rectangulaire dans les pages avant de les coller ensemble. Seules persistaient les marges autour du texte absent.

Tremblant, Ragon remarqua qu'un papier replié était le seul trésor que renfermait ce faux livre. Il l'ouvrit lentement, sentant le tranchant du buvard d'Arménie lui caresser la pulpe du doigt.

Ce n'étaient pas des mots mais des espèces de codes alignés sur la page. Il les parcourut.

d7-4-Lh-1-599	a4-6-Ln27-3-278	c2-Fol-Lf-1-321	h5-4-Yh-5-454
d6-16-Ll-1-198	b1-8-Ld-1-54	d4-6-P-2-327	f3-Fol-La-2-654
b7-8-K-1-123	d3-8-T-1-289	a6-16-Ln-1-345	...

Cela se poursuivait ainsi sur seize lignes. Ragon compta soixante-quatre codes différents. Peu à peu, il constata que tous étaient bâtis sur le même modèle.

D'abord une lettre comprise entre a et h, puis un nombre entre 1 et 8. Cette première partie lui resta mystérieuse.

Ensuite, des nombres 4, 6, 8, 16 ou bien « Fol ». À ce stade, Ragon esquissa un sourire. Il commençait à comprendre.

La partie suivante lui donna davantage de fil à retordre. On y trouvait une lettre, parfois suivie d'une seconde : Lh, Lf, Yh, Ll, Ld, P, La, K, T, et même la bizarre notation Ln27. Mais ce fut celle-ci qui finit par s'éclaircir et donner au commissaire la clef du code.

La quatrième partie ne comprenait que des nombres compris entre 1 et 10. Il nota que le 1 revenait souvent sans être capable de l'expliquer.

Enfin, la dernière partie ne présentait que des nombres, le plus souvent importants, allant d'une à plusieurs centaines.

Ragon se tint immobile face au message et à la bibliothèque. Les étoiles défilèrent dans la verrière avec leur lenteur obstinée. Les lampes s'éteignirent une à une mais le commissaire continua de fixer les dos nervurés, soutenu par l'éclat des bougies qui traînaient par là. La clarté des étoiles avait pâli dans la verrière.

Après plusieurs heures, il inspira longuement et s'approcha des rayonnages. Peu à peu, il tira de quelques centimètres un certain nombre de livres.

— J'ai réussi, Anagnoste, murmura-t-il.

Il ne s'arrêta qu'après en avoir déplacé exactement soixante-quatre.

* * *

Lorsqu'il revint au lever du jour, après avoir observé les amas de cire fondue sur les chandeliers, Grimal demeura stupéfait devant cette sculpture d'un nouveau genre où des dos de couvertures saillaient çà et là comme des blocs de marbre cameloté dans une carrière.

— Seriez-vous resté ici toute la nuit ?

— Oui, répondit Ragon.

Il lui tendit la page de code. L'inspecteur la parcourut, le front plissé.

— Avez-vous réussi à en saisir le sens ?

— Partiellement. C'est la deuxième partie qui m'a donné la clef. Observez les nombres : 4, 6, 8, 16.

— Ou « Fol »...

— Ce sont des formats de reliure. In-folio, in-quarto, etc. Ils correspondent exactement à ceux de notre bibliothèque. Ces codes, comme on pouvait s'en douter, concernent donc les livres.

Grimal ne montra aucune admiration. L'intelligence de son supérieur était pour lui une évidence dont il n'avait pas à s'émerveiller.

— Et la suite ?

— J'ai d'abord compris à quoi servait la quatrième partie, les nombres de 1 à 10. Regardez les volumes d'une même série. Quelle est la plus importante ?

— *La Renaissance carolingienne*. Elle comporte 10 tomes.

— Comme la majorité des livres sont des volumes isolés, le nombre 1 revient souvent.

— Mais alors, que signifient les lettres du milieu ?

Ragon soupira.

— C'est ce qui m'a demandé le plus de temps. Ce classement m'était familier mais ma mémoire n'est plus aussi efficace qu'avant. J'ai dû tourner et retourner ces notations dans ma tête pour retrouver où je les avais déjà vues.

Grimal ne s'impatiait pas. Il attendit que Ragon sortît de sa rêverie et déclarât d'un ton docte :

— Il s'agit de la cotation historique de la Bibliothèque nationale, dite cotation Clément, du nom du garde de la Bibliothèque du roi qui, à la fin du XVII^e siècle, a mis en place un classement des ouvrages. On utilise encore cette cotation même si elle a été augmentée et précisée à plusieurs reprises. Par exemple, il a fallu introduire en 1730, la cote Y2 pour les « Romans et études sur les romans ». Auparavant, cette distinction n'existait pas. Je pense que c'est pour cette raison que

l'Anagnoste n'a placé aucune œuvre romanesque ici. Cela constituait une sorte d'indice.

Ragon montra les ouvrages qu'il avait tirés de quelques centimètres.

— J'ai donc pu identifier les soixante-quatre livres dont il était question. Il m'a juste fallu un moment pour retrouver à quoi correspondaient les cotes : Lh pour Histoire militaire, Lf pour Histoire administrative, Yh pour Poésie allemande, Ll pour Histoire des classes en France, Ld pour Histoire religieuse, P pour Histoire d'Amérique, La pour Histoire par époques, K pour Histoire d'Italie, T pour les Sciences médicales et Ln27 pour les biographies. C'est cette cote que je me suis rappelée en premier. Il fut un temps où j'apprenais tous ces systèmes de classement dans l'espoir de mettre de l'ordre dans ma propre bibliothèque. Ce fut peine perdue. Jusqu'à aujourd'hui.

— Et maintenant ? s'enquit Grimal avec une certaine appréhension. Faut-il que nous lisions tous les livres que vous avez repérés ?

— Je ne pense pas. Il s'agit d'un leurre de l'Anagnoste. Les livres qui nous intéressent sont les autres. Prenez les séries restantes.

Grimal alla s'emparer d'un énorme volume in-folio. Il eut un geste de surprise.

— C'est très léger !

Il montra le corps du livre qui paraissait avoir été dévoré au trois quarts par des armées de souris. Cependant, la taille était trop nette, trop précise. En outre, quelqu'un avait peint les parties découpées dans des tons sombres et grisâtres.

Puis, Grimal se saisit d'un second tome qui avait subi le même traitement. Le troisième également. On y retrouvait des couleurs et des courbes similaires.

— Mettez-les donc côte à côte, suggéra Ragon. Dans l'ordre des volumes.

Grimal s'exécuta.

Alors se dessina sous leurs yeux une paroi de grotte puis, les tranches s'alignant, un boyau souterrain qui, de volume en volume, ressembla progressivement au tunnel du métro !

Sculptée dans le papier, une rame jaune s'avancait sur les rails. Voilà donc d'où venait le papier sous l'ongle de Lebaigue.

— Prenez les autres volumes que je n'ai pas touchés, ordonna le commissaire.

Ils les placèrent tous à la suite, constituant une longue sculpture de papier.

Peu à peu se forma une chaîne montrant la rame 43, bientôt rejointe par la 52. Les stations elles-mêmes se succédaient : Barbès, La Chapelle, Aubervilliers, Allemagne, Combat, Belleville, Couronnes et Ménilmontant.

Le peintre – puisqu'il s'agissait vraisemblablement du travail de

Lebaigue – avait été jusqu'à reproduire les carreaux de faïence éclatés par la chaleur et les plaques supportant le nom des stations.

Les épisodes s'enchaînaient. On voyait le feu se déclencher, se répandre d'une voiture à une autre avant d'envahir tout le tunnel. À la fin, la fumée dévorait tout.

Un travail admirable, dut s'avouer Ragon.

— À quelques détails près, ce scénario est exactement celui de l'accident. Nous avons la preuve de la responsabilité du peintre.

— Certes, Grimal, mais cela ne nous dit rien sur l'Anagnoste. Il doit y avoir autre chose !

L'inspecteur haussa les épaules.

— Vous savez, pour des gens tels que votre Anagnoste, il existe toujours la possibilité d'une balle perdue au moment de l'arrestation. Personne ne vous en aurait voulu...

Ragon ne releva pas. Il avait une trop haute idée de la justice pour se compromettre dès que le monde lui opposait la moindre résistance.

Il se tourna vers les ouvrages qui n'avaient été ni sculptés ni nommés par la liste. Le dernier élément devait se trouver parmi eux. Il en prit plusieurs et les feuilleta rapidement sans rien découvrir de suspect. Ce n'étaient que des livres ordinaires. Ou d'apparence ordinaire.

Où l'Anagnoste avait-il bien pu dissimuler quoi que ce fût ? Un élément était sûr : il ne valait pas la peine de se pencher sur le texte. Cette fois, les ouvrages étaient pris dans leur réalité concrète.

L'assassin n'avait pas hésité à tailler, creuser, ciseler dans la matière même des livres, comme il avait attaqué les corps, via le savoir-faire du peintre Lebaigue. Il fallait prendre une portion de l'ouvrage où l'on n'aurait pas l'idée de chercher un texte.

Pendant un moment, Ragon explora les marges, en quête d'un filigrane particulier qui aurait fait sens. Mais il ne trouva rien. Il examina ensuite les pages de garde, les plats, les contre-plats. Sans plus de succès.

Grimal observait les ouvrages avec réticence, comme s'il s'agissait d'objets dangereux ou empoisonnés. À plusieurs reprises, Ragon le surprit à s'essuyer furtivement les mains sur ses hanches.

— Pourquoi faites-vous cela ? demanda-t-il après quelques minutes de ce manège.

— La dorure s'en va et je ne voudrais pas passer pour un policier qui manipule de l'or. Ce serait suspect.

— Effectivement. Mais je doute qu'il y ait assez d'or sur la tranche pour que...

Ragon interrompit sa phrase brutalement. Il resta un instant, la bouche ouverte, immobile et silencieux.

— Tout va bien, commissaire ? s'enquit Grimal comme s'il redoutait

une attaque.

— Inspecteur, vous êtes un génie !

— Vraiment ?

— Les tranches, voyons, les tranches ! C'est le seul endroit où nous n'avons pas regardé !

Grimal semblait dubitatif.

— Eh bien, si. Je vous ai dit : elles sont dorées ou marbrées. Il n'y a rien d'autre.

Ragon mit la main sur un énorme volume qui trônait devant eux.

— Vous ignorez qu'il existe une tradition de gouttières peintes – il s'agit de la tranche opposée au dos – depuis le XVII^e siècle et encore vivace de nos jours. On y représentait des scènes invisibles au premier abord. Par contre, si vous pliez doucement les pages, changeant l'angle de vue, le motif apparaît.

Joignant le geste à la parole, Ragon prit le corps du livre entre ses mains et en décala légèrement les pages. L'or uni s'effaça pour laisser place à une scène miniature.

— Voilà pourquoi l'Anagnoste a choisi de gros volumes. Il cherchait à se montrer le plus fidèle possible au détail.

La première image qui apparut montrait deux figures aisément identifiables : l'Anagnoste à gauche et Lebaigue à droite se rencontraient dans ce qui était manifestement une galerie de tableaux. On pouvait observer de nombreuses copies de chefs-d'œuvre en arrière-plan et le nom de l'établissement : Boussod, Valadon & C^{ie}.

Ragon s'empara fébrilement du livre suivant sur l'étagère. Sur cette nouvelle gouttière, Lebaigue était occupé à peindre un tableau que le policier reconnut aussitôt : *L'Ama et le Poulpe* de Hokousaï.

C'était donc Lebaigue qui avait réalisé cette copie pour le compte de Detienne. L'Anagnoste avait tout prévu depuis des décennies ! Il chercha comment ils avaient réussi à capter l'essence d'un bakou pour le glisser dans leur toile mais il ne découvrit aucune indication.

Dès que les pages reprenaient leur position initiale, les tableaux disparaissaient derrière un voile d'or.

Mais pourquoi s'attaquer à lui, Ragon ? Quel intérêt d'épuiser toute son intelligence à poursuivre un seul homme dans la foule, un simple policier à la carrière poussive, un malade de chagrin ?

— Regardez, fit Grimal. Sur celle-là, on le voit discuter avec un horloger.

Quoi qu'eût pu en dire le père Frédé, Lebaigue avait du talent car, malgré le format réduit de l'illustration, Ragon remit instantanément l'ingénieur Goelzer. Il y avait même quelques éclats bleutés pour signaler la présence d'éther.

— Oh, et celle-là ! s'exclama l'inspecteur.

Il tendit l'ouvrage à Ragon qui contempla, stupéfait, le boucher

Chuvin recevant des mains de l'Anagnoste l'une des hélices de *La Mesnie*. Décidément, ce diable d'homme était partout !

Le commissaire vit ainsi défiler les préparatifs de l'attentat de la station Couronnes, mais aussi sa propre vie de policier.

Il apprit ainsi que le fameux volume de *Vingt mille lieues sous les mers* à la reliure de chagrin beige avait été fabriqué par l'Anagnoste lui-même. Les erreurs dans l'exécution avaient dû être volontaires afin de pourvoir Ragon en indices et d'éprouver son érudition.

Tout était là.

Le Turc mécanique de Kempelen.

L'éléphant du Moulin Rouge.

Les hélicoptères de Gustave Ponton d'Amécourt.

La montre de l'ingénieur Goelzer.

Le Gynandrator du professeur Daremberg.

Par une sorte de coquetterie, Lebaigue s'était même représenté en train de peindre les tranches de ses volumes. L'ensemble formait une véritable histoire en images comme dans les œuvres de Christophe et sa *Famille Fenouillard*.

Une fois le dernier tome posé, Grimal soupira :

— Nous avons de quoi condamner votre homme dix fois à l'échafaud ! Zehnacker sera content du résultat de votre enquête.

— Certes, mais il me manque toujours son nom, grinça Ragon.

* * *

Le commissaire pénétra de nouveau dans la cellule de l'Anagnoste. On était en plein midi et le soleil coulait à flots par l'unique fenêtre.

Il alla droit à son adversaire et le toisa en silence.

— Vous avez manqué notre club du mardi, regretta le prisonnier. Cela vous aurait plu : chaque semaine, je brûle un livre avant le dîner. Mardi dernier, mon choix s'est porté sur un Carcopino. Pas terrible, je dois dire.

Tout en parlant, il montrait effectivement un trou dans sa muraille d'ouvrages. Ragon l'arracha à sa chaise qui se renversa en arrière et le souleva au-dessus du sol, le plaquant contre le mur.

— Espèce de fou ! Votre place est à l'asile d'aliénés ! Pourquoi me harcelez-vous ainsi ?

Le visage tordu de l'homme se plissa en un rictus ignoble.

— J'espère que vous avez goûté l'énigme que je vous ai proposée, siffla-t-il tandis que les mains énormes de l'obèse l'étranglaient à moitié. Lebaigue a beaucoup... travaillé...

Ragon finit par relâcher sa victime qui glissa jusqu'au sol avec un bruit mou. Il alla s'asseoir sur la seconde chaise et attendit que son interlocuteur eût fait de même. L'Anagnoste se massa la glotte et prit

place à son tour.

— Je savais que vous seriez capable de reconnaître la cotation Clément, murmura-t-il, enrôlé. Vous avez dû vous souvenir qu'au temps des guerres de Religion, les collections royales ont été transportées à Paris et sans doute entreposées dans le Quartier Latin. C'était un juste retour des choses que je vous envoie là-bas.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, gronda Ragon.

L'Anagnoste soupira.

— Êtes-vous familier de l'essai de Vallès, *Les Réfractaires* ?

Ragon ne répondit pas.

— Je prends cela pour un non. C'est dommage. Dans l'un des chapitres, intitulé « Les Victimes du livre », l'auteur développe la thèse suivante : les lecteurs sont opprimés par la tyrannie de l'imprimé. Persuadés de construire leur vie sur un modèle littéraire, ils sont conduits à se défigurer eux-mêmes ou à torturer les autres. Vallès a raison. Les livres sont partout, omniprésents, dominateurs. De l'enfance à la vieillesse, ils nous suivent, nous indiquant quoi penser et comment agir.

Les yeux de l'Anagnoste étaient devenus deux fentes brillantes, presque rouges dans la lumière rasante.

— C'est pour cette raison que j'ai choisi un tel pseudonyme. L'Anagnoste était un esclave qui, si j'en crois le Littré, faisait la lecture chez les riches Romains pendant le repas. Je suis esclave de l'imprimé. Comme les autres. Pendant que vous vous repaissez de vos lectures tel un ogre insatiable.

Sa voix était devenue un grésillement sourd et désagréable.

— Je suis venu délivrer le monde du livre. L'attentat de Couronnes n'était qu'un essai, un début. Bientôt, je m'attaquerai aux bibliothèques. Un bel autodafé redonnera la liberté au peuple. Il ira retrouver le savoir par lui-même, l'esprit déchargé de toutes les connaissances inutiles dont on l'accable.

— Et la machine ? Irez-vous contre elle ?

— Chaque chose en son temps, commissaire. L'éradication du livre ne se fera pas en un jour.

Ragon avait l'impression qu'un serpent refermait sur lui ses anneaux musculeux, ou bien une pieuvre ses tentacules, lui broyant la poitrine.

— Je vous arrêterai, gronda-t-il.

— Vous m'avez mis derrière des barreaux et cela ne m'a pas empêché de poursuivre mon œuvre salutaire. Vous-même êtes la victime parfaite du mirage que je poursuis. Vous n'êtes pas ce que vous prétendez être. Vous n'êtes qu'une illusion de papier. Vous confondez les deux mots latins : *liber*, le livre, et *liber*, être libre. Il n'y a pas de plus grand mensonge étymologique. Je vous immolerai par les flammes pour une pureté retrouvée ! Une véritable délivrance !

Pris par sa faconde, l'Anagnoste poursuivit :

— Voyez un homme comme ce Laurent Tailhade qui se dit anarchiste. Vous avez dû entendre son panégyrique aux funérailles de Zola. On l'a enfermé pour un appel au meurtre du tsar Nicolas II. Et que fait-il de son temps de détention ? Il se lance dans une traduction complète du *Satyricon* de Pétrone, comblant les manques entre les fragments conservés du texte. Encore du papier ! S'il était réellement anarchiste, il aurait refusé d'écrire la moindre ligne. Il aurait brûlé ses manuscrits et encouragé ses lecteurs à mettre le feu à l'univers !

Ragon s'était déjà levé, nauséeux. Il ne supportait plus ces propos blessants. Il luttait contre la tentation de briser le cou du monstre qui lui faisait face, souriant, triomphant.

— Vous m'avez menti, dit-il en sortant. Vous ne m'avez pas livré votre nom.

— Vous savez bien que cela est faux, ricana l'Anagnoste. Je vous ai donné ce que j'avais promis. Simplement, vous ne savez pas quoi en faire...

— Ce n'est pas fini.

— Oh, non. Je n'en ai pas terminé avec vous, Ragon.

* * *

Les lampes s'étant résignées à mourir, le commissaire alluma quelques bougies qui traînaient. L'éclat des étoiles pâlit dans la verrière.

Dans le laid clair-obscur, Ragon observa les soixante-quatre ouvrages qui dépassaient du mur de la bibliothèque. Son regard glissa sur le sol dallé de la mansarde.

Tout était là.

Il parcourut de nouveau la page de codes :

d7-4-Lh-1-599
d6-16-Ll-1-198
b7-8-K-1-123

a4-6-Ln27-3-278
b1-8-Ld-1-54
d3-8-T-1-289

c2-Fol-Lf-1-321
d4-6-P-2-327
a6-16-Ln-1-345

h5-4-Yh-5-454
f3-Fol-La-2-654
...

Pas besoin d'en relire davantage. Tout devenait clair à présent.

Ces chiffres de 1 à 8, ces lettres de a à h, formaient des coordonnées. Plus précisément, il s'agissait de la notation algébrique des échecs. Le sol était un échiquier de huit carreaux sur huit. Les lettres repéraient les colonnes et les chiffres les lignes.

Suivant ces indications, Ragon prit les ouvrages un à un et les disposa sur les dalles qu'on leur avait prévues. Bientôt, les soixante-quatre carreaux noirs et blancs furent occupés par des livres.

Il ne restait plus qu'à deviner à quoi correspondait la cinquième et dernière partie des codes. Ragon fit le pari que cela devait coïncider

avec des numéros de pages.

Reprenant son enquête, un genou à terre, il entreprit d'ouvrir chaque volume à la bonne page. Il sut rapidement qu'il avait visé juste car les tomes affichaient des traces de peinture.

Plus il avançait dans son entreprise, plus Ragon remarquait que les traits coïncidaient entre eux. Ils se rejoignaient d'un ouvrage à un autre. Mais, pour l'heure, il lui était impossible de deviner ce qu'ils représentaient, un peu à la manière d'un puzzle dont il manque trop de pièces.

La bouche sèche, la gorge serrée, les articulations à l'agonie, Ragon poursuivit la mystérieuse fresque étalée. Il se sentait presque artiste en cet instant, transpirant sur les pages qui absorbaient ses gouttes de sueur comme du buvard.

Enfin, au terme d'un effort exténuant pour le policier obèse, l'échiquier fut prêt. Chaque case avait été révélée, tel un énorme calendrier de l'Avent.

Mais Ragon ne voyait toujours rien.

Il se remit laborieusement debout. Un éblouissement passa devant ses yeux et il lui fallut attendre une bonne minute avant de distinguer quoi que ce fût.

Alors, il contempla l'œuvre morbide de l'Anagnoste. Sa mâchoire s'affaissa.

— Non, murmura-t-il.

Sous ses yeux, immense, le tableau montrait un gigantesque pentacle au centre duquel un sceau était imprimé, accompagné de lettres qui ressemblaient à des variations de l'alphabet hébreu.

Le même mot y était écrit en plusieurs langues, dont le latin et le grec.

Ce fut ainsi que Ragon put déchiffrer le nom véritable de son diabolique ennemi :

Anagog

Carnet 1904 – Une note de cuivre

Dans cette défaite dernière, tout en sachant que la compagnie était anéantie, que pas un homme ne pouvait venir à son appel, il empoigna son clairon, l'emboucha, sonna au ralliement, d'une telle haleine de tempête, qu'il semblait vouloir faire se dresser les morts. Et les Prussiens arrivaient, et il ne bougeait pas, sonnant plus fort, à toute fanfare. Une volée de balles l'abattit, son dernier souffle s'envola en une note de cuivre, qui emplit le ciel d'un frisson.

Émile Zola, *La Débâcle*

Ragon s'éveilla enseveli dans des draps vermeils.

D'ordinaire, il s'endormait sur le divan de son bureau, entouré de livres, et ne s'accordait que quelques heures de sommeil avant de reprendre ses lectures du moment ou bien les enquêtes en cours.

D'ailleurs, il n'avait pas souvenir d'avoir jamais possédé de draps, du moins pas depuis le décès de Lise. Il en ressentit une tension déplaisante dans la poitrine. Depuis des années son cœur le harcelait de palpitations, de douleurs thoraciques, de syncopes brutales. Lui jouait-il un nouveau tour ?

Tout le monde lui disait de perdre du poids, qu'il se tuait avec cette obésité morbide. On lui conseillait des régimes amaigrissants, des produits amincissants, des cures thermales : rien n'y faisait.

Ragon se voyait comme un immense cachalot, échoué sur la plage rouge.

En effet, la pièce de tissu avait pris de l'ampleur. Elle débordait du lit et s'étendait en tous sens, à l'infini. Quand le commissaire voulut l'ôter, car elle commençait à peser sur son ventre, l'étoffe se pulvérisa et tomba en une poussière fine.

Un sable pourpre lui glissait entre les doigts.

— Aïe !

Un fragment plus gros que les autres et plus tranchant venait de lui entamer la paume. Il observa son sang qui prenait exactement la même teinte que le flot arénuleux.

En y regardant de plus près, il reconnut des configurations familières dans les particules. Ce n'étaient pas des grains de granite

érodé, mais de minuscules roues dentées, taillées dans du cuivre.

Peu à peu, il distingua d'autres pièces : ancrs, ressorts, pignons, foliots, cliquets, volants d'inertie... Cela formait une couche meuble et unie dans laquelle il s'enfonçait.

Ragon se débattit mais cela ne fit qu'accélérer le processus. Il était pris au piège de sables mouvants et déjà, tandis qu'il tentait de crier, sa bouche se remplissait d'éléments métalliques qui crissaient sous ses dents et lui blessaient les gencives, une saveur de cuivre sur sa langue et dans ses narines.

Une silhouette se dressa devant lui, qui le dominait de toute sa hauteur. Dans la trouée des nuages d'où tombaient de larges pinceaux de lumière veloutée, il reconnut le corps blanc et nu, au visage serein, d'une perfection angélique. Malgré les circonstances, il ne put s'empêcher d'admirer les seins menus, joliment formés.

— Lise ! murmura-t-il.

Elle tenait le bras droit relevé au-dessus de la tête et rabattu de l'autre côté pour retenir le cul d'une jarre renversée. Sa main gauche en caressait la lèvre d'argile qui déversait en continu un liquide céruléen. Sa jambe droite, délicatement fléchie, provoquait un léger basculement de la hanche, ajoutant à la beauté de l'ensemble.

En fait, elle avait adopté la position exacte de *La Source* d'Ingres. Vénus anadyomène, elle venait de surgir d'un flot invisible.

— Lise ! répéta Ragon.

Il ne pouvait en dire davantage car sa gorge s'étranglait dans les engrenages. La femme muette s'avança et entreprit de verser sur lui le contenu de son vase. Alors, il reconnut l'éclat bleuté de l'éther. La substance acide allait le consumer !

Il rua mais la marée de mécanismes horlogers le recouvrit, achevant de l'aveugler et l'étouffer. La dernière chose qu'il aperçut fut, dans le ciel métallique, un immense pentacle couvrant l'horizon.

— Tonnerre !

Ragon se releva en hurlant, la sueur collant ses vêtements à sa peau brûlante. Il se frotta la poitrine afin de vérifier que son cœur y battait toujours.

Son regard balayait les alentours.

Il se trouvait dans l'appartement de l'impasse des Salicornes. Les rayons interminables de livres lui apportèrent un maigre réconfort.

Il s'assit sur le divan craquant, la bouche pâteuse, et soupira.

Depuis des mois, il hésitait à retourner là où les événements persistaient à le renvoyer. Mais il fallait croire que le moment était venu.

Si Lise n'était pas morte, ils auraient célébré en ce jour leurs trente-deux ans de mariage.

Ragon ricana en pensant au symbolisme associé à cet anniversaire :

Le commissaire dépassa la rue du Canivet, toujours poursuivi par ses spectres nocturnes. Il était très tôt encore et l'aurore bleue couvrait Paris d'un voile de percale triste. Les boutiques du quartier Saint-Sulpice s'ouvraient comme des livres gonflés d'humidité.

Enfin, Ragon s'arrêta devant l'immense 36 rouge du Vénus peint sur sa façade aveugle. Il frappa à la porte. Un judas s'ouvrit après quelques minutes d'insistance.

— Il est trop tôt, monsieur. L'établissement n'accueille pas encore de visiteurs.

— Commissaire Ragon, je viens pour une vérification.

Il dut montrer son écharpe tricolore pour persuader le cerbère de l'entrée. Avec un soupir, on déverrouilla la serrure et le battant grinça en s'effaçant.

— Voulez-vous attendre ici ? dit la soubrette. Je vais chercher Madame.

Le policier examina distraitement le décor. Rien ne semblait avoir changé en un tiers de siècle.

Comme lui, les lieux avaient enflé. Les murs s'étaient épaissis de nouvelles couches de peinture. Le mobilier s'était accumulé, évoquant l'appartement d'une vieille dame qui ne peut se résoudre à jeter d'antiques souvenirs. Partout, des tapis, des statuettes, des bibelots, des tentures envahissaient l'espace. L'ambiance était rendue plus étouffante encore par les relents de champagne, de papier d'Arménie et d'encens.

Avec le temps, Vénus paraissait avoir retrouvé les origines orientales de l'Aphrodite grecque. La traduction nouvelle de Mardrus avait remis *Les Mille et Une Nuits* au goût du jour. Ce n'étaient, sur les tableaux du salon, que banquets, harems, tapis volants, génies promettant les délices de la chair, princesses adorablement cambrées attendant le supplice avec volupté.

Enfin, Madame arriva.

Ragon reconnut instantanément les bésicles rondes de madame Loraux. Les cheveux avaient blanchi et perdu un peu de leur folie d'antan. Mais les yeux restaient minéraux.

Pourtant, la tenancière ne le remit pas immédiatement.

— Mon établissement est parfaitement en règle, déclara-t-elle d'une voix brisée par le temps.

— Je le sais, madame. Je ne suis venu que pour achever une enquête vieille de trente ans.

Les prunelles de la femme s'étrécirent. Elle ouvrit la bouche, à peine

décontenancée.

— Vous êtes ce gardien de la paix qui est parti avec une de mes filles.

— Je suis commissaire à présent.

— Et comment va Lise ?

— Je l'ai épousée et elle est morte. Sans enfant.

Cela ne parut pas émouvoir la maquerelle outre mesure.

— On ne fait pas toujours de vieux os dans nos carrières respectives... Mais vous disiez avoir une affaire à régler ?

— Celle-là même qui m'a amené ici il y a trente-deux ans.

Le visage bouffi de madame Loraux se durcit. Ses yeux n'étaient plus qu'un éclat aigu d'émeraude.

— Je croyais que nous étions d'accord. La petite contre votre discrétion. Si vous arrivez maintenant pour changer les termes de notre contrat, vous venez bien tard, vous ne pourrez plus rien prouver et...

— Il n'est pas question de cela, la rassura Ragon. J'aimerais simplement revoir la chambre où vous avez pratiqué jadis la cérémonie du Mahi Kaligua.

— Ne prononcez pas ce mot trop fort ! dit-elle précipitamment. Je vous en prie. Je ne veux pas que les filles en sachent quoi que ce soit. Suivez-moi.

Ils montèrent les escaliers où des servantes étaient occupées à ôter des verres brisés, des bouteilles vides et des taches suspectes.

Ils arrivèrent dans la pièce aux draps en désordre. Rien ne témoignait plus des pratiques magiques qui y avaient eu lieu naguère. Ragon effectua quelques pas sur le parquet.

— Je me rappelle que vous m'aviez décrit le déroulement de votre rituel. L'homme devait méditer et s'attacher à une influence planétaire par un choix de parfum, de couleur, de métal, de pierre et de note musicale. L'union avec la femme commençait ensuite et se renouvelait en atteignant la jouissance à chaque fois, les fluides de l'homme et de la femme se mêlant au moment de l'acte pour créer l'éthyle, une aura capable d'appeler les entités du monde invisible, les absents et les morts.

Il se tourna vers la tenancière silencieuse.

— Je me souviens également que vous aviez pratiqué le versant noir de cette magie sexuelle théorisée par Randolph. Jusqu'où êtes-vous allée ?

— Vous le savez très bien puisque vous m'aviez percée à jour...

— Jusqu'où êtes-vous allée ? tonna-t-il.

La tenancière, reculant, tremblante, ne répondait toujours pas.

Alors, du talon, Ragon frappa violemment le sol. Un pan de parquet céda sous le coup. Le commissaire se pencha pour en arracher les

lames une à une avec une sorte de fureur incontrôlable.

Un trou se créa, révélant le plancher en dessous, celui de l'époque. Il n'avait pas été ôté, seulement recouvert. Forcené, Ragon fit table rase, projetant au loin les meubles en même temps que le revêtement de bois qui les soutenait.

Il saccagea la pièce jusqu'à avoir dégagé la quasi-intégralité de la surface de la chambre. Il voulut se relever mais ses genoux le trahirent.

— Aidez-moi ! ordonna-t-il à la maquerelle.

Après une seconde de surprise, elle s'exécuta. Il s'appuya sur la vieille femme et parvint enfin à se remettre debout.

Il contempla le fruit de sa frénésie et secoua la tête. D'un geste brusque, il releva les manches de dentelle de madame Loraux, dévoilant des tatouages ésotériques qui lui bardaient la peau.

— Qu'avez-vous fait ? murmura-t-il. Qu'avez-vous fait ?

Il se tourna vers le trou. Devant eux s'étendait, semblable à celui du sol dallé de la mansarde, un gigantesque pentacle au cœur duquel s'inscrivait toujours le même nom, invariablement répété :

Anagog

* * *

Ragon retourna à la Grande Roquette. Il fulminait en chemin : on entachait la mémoire de Lise en la mêlant à ces horreurs. De tous les crimes de l'Anagoste, celui-là était le plus grave.

Le greffier vit bien son état et, malgré l'absence d'autorisation officielle, il laissa le commissaire accéder au quartier des condamnés à mort. À vrai dire, il n'y avait plus que l'Anagoste qui y occupait une cellule.

Le gardien fit entrer Ragon et se retira, l'air soucieux.

Ce fut en voyant le poêle chauffer que Ragon se souvint que c'était l'hiver. Son embonpoint souffrait de la chaleur mais le protégeait du froid. Le mur de livres continuait de se dégarnir peu à peu, signe que l'Anagoste n'avait pas renoncé à ses autodafés hebdomadaires.

Sombre, Ragon considéra son ennemi, assis à sa table, qui lisait paisiblement le journal. Curieux, il ne put s'empêcher de chercher le titre de la publication. Il s'agissait du dernier numéro du *Magasin d'Éducation et de Récréation*.

Un sourire bancal accueillit le policier, suivi d'un froissement de papier que l'on replie.

— Ah, commissaire, j'ai cru que vous ne reviendriez jamais ! Presque six mois sans vous voir ! Heureusement, j'ai eu de quoi m'occuper en attendant votre visite. Jules Verne fait paraître en feuilleton son dernier ouvrage : *Un drame en Livonie*. L'avez-vous

suivi ? Cela traite d'une erreur judiciaire. Je me demande si l'auteur ne s'inspire pas de l'affaire Dreyfus. Voyez-vous, il a en réalité écrit ce roman bien plus tôt. En 1894, si je ne m'abuse. Difficile de ne pas voir que Verne est antidreyfusard. En tout cas, je n'y retrouve aucun signe de cet antisémitisme dont l'auteur nous abreuvait dans *Hector Servadac*. Je trouve d'ailleurs étrange qu'un de vos auteurs de prédilection professe des opinions aussi contraires aux vôtres.

— Taisez-vous ! siffla Ragon, menaçant. Les démons comme vous savent tout du passé. N'est-ce pas, Anagog ?

L'Anagnoste eut un salut modeste.

— Je me demandais quand vous oseriez enfin prononcer mon véritable nom. Quant à la connaissance du passé, ce n'est qu'un mythe colporté par Robert de Boron dans son *Merlin*. J'en sais autant sur l'antan que vous sur l'avenir : ce que j'en ai lu. Nous ne sommes pas très différents, vous et moi.

Ragon secoua la tête.

— Nous n'avons rien à voir ! Vous ne faites qu'apporter le malheur et la mort autour de vous !

— Je n'ai pas demandé à venir au monde, répliqua tranquillement Anagog. Ce sont des gens comme votre épouse qui m'ont appelé. Depuis, je n'ai fait que vous suivre. Et jouer avec vous. Nous sommes tous deux des esprits livresques et littéraires.

— Vous mentez encore. Jamais Lise n'aurait invoqué un monstre tel que vous !

Anagog ricana.

— Vous vous raccrochez à des chimères depuis que vous vivez cette vie. Mais dans le cas présent, je vous l'accorde : votre épouse adorée, la putain sainte, était tout à fait innocente. Seuls la mère maquerelle et l'industriel Mazon étaient de mèche. Ce dernier a fait fortune avec les commandes d'éther du gouvernement. À présent, il est ministre de la Guerre. Tout cela grâce à mes conseils avisés. La magie sexuelle de Randolph est une vaste fumisterie, vous le savez bien.

Ragon était abasourdi.

— Ainsi, Mazon a obtenu son poste en signant un pacte avec le diable.

— Quel manque d'imagination, pas vrai ? Lui et quelques autres : la nature humaine est partout la même. Heureusement, j'ai pu user de mon temps libre pour vous persécuter un peu. Ce prêtre n'a pas eu besoin de grand-chose pour que je le pousse dans les bras de l'androgynie... La suite a dépassé toutes mes attentes.

Sentant ses genoux faiblir, Ragon, malgré sa colère, dut s'asseoir face à son adversaire.

— Je ne comprends toujours pas ce qui vous a incité à me choisir.

Anagog leva les mains, impatient.

— Pour un être intelligent comme vous l'êtes, vous m'apparaissez singulièrement bouché ! Je suis venu vous guérir de vos illusions. Si vous étiez allé au bout de votre dernière enquête, vous ne seriez pas là à m'interroger. Vous pensez être au service de la chose littéraire mais vous n'êtes qu'un rouage parmi les autres. Savez-vous comment l'on nomme les policiers dans l'argot britannique ?

Le commissaire ne répondit pas.

— On les appelle *copper*. Comme le cuivre, sans doute celui de leurs boutons d'uniforme ou de leur insigne. C'est tout dire ! Vous n'êtes qu'une pièce de métal engagée dans l'immense rouage qui va écraser le monde. Ne dites pas que Jules Verne ne vous aura pas alerté face aux dangers de la science. On murmure que son prochain roman, la suite de *Robur le Conquérant*, mettra en scène une machine amphibie, terrible et terrifiante. Nous en sommes déjà là.

Ragon se leva, incapable d'en entendre davantage. Il sentait bien, au fond de lui, qu'Anagog avait déniché une parcelle de vérité dont il se servait pour repeindre le monde aux couleurs du mensonge. Il lui manquait cependant un élément.

Il repoussa sa chaise et, d'un pas chancelant, se dirigea vers la porte.

— Juste une dernière chose, l'apostropha le démon.

Ragon se retourna et aperçut ses yeux rouges et flamboyants.

— Vous rappelez-vous l'intrigue de *Hector Servadac* que je mentionnais tout à l'heure ?

— Oui. Une comète vient toucher la Terre et quelques hommes sont emportés avec elle pour un long voyage dans le Système solaire. Et alors ?

— Ces personnages sont semblables à nous, Ragon. Ils se croient en vie mais ils sont morts. La comète les a tués dès le début du roman. Prenez « Servadac » à l'envers, que lisez-vous ?

— *Cadavres*, murmura Ragon en refermant la porte derrière lui.

* * *

Le commissaire monta dans un fiacre, donna l'adresse de l'impasse des Salicornes, se reprit, hésita et finit par dire au cocher d'avancer sans but dans les rues blanches de Paris.

Ragon repensa longuement à sa conversation avec Anagog.

Il s'était déjà renseigné sur cet esprit malin. Son nom venait du grec *anagoge* et désignait la mauvaise vie, le vomissement, mais aussi l'élévation. Il semblait avoir accompli tout ce que promettait l'étymologie de son patronyme.

Depuis un moment, le commissaire sentait d'étranges souvenirs remuer dans son esprit, tout un passé refoulé qui, telle une épave renflouée, remontait lentement à la surface, émergeant peu à peu des

eaux noires de l'oubli.

Anagog n'avait pas entièrement tort. Le commissaire s'était littéralement farci de livres et d'histoires au point d'oublier la vie. Il avait investi les fictions et s'était perdu dans leurs dédales d'encre et de papier, dévorant les récits de son appétit d'ogre.

Un bout de phrase, néanmoins, revenait obstinément dans la mémoire de Ragon.

— *Si vous étiez allé au bout de votre dernière enquête, vous ne seriez pas là à m'interroger.*

Qu'entendait-il par là ? Ragon avait-il manqué un indice ? Cela semblait peu probable. Il avait décodé et utilisé tous les éléments de l'atelier de la rue Racine.

Brusquement, il se décida et, passant la tête à la fenêtre, interpella le cocher pour lui donner l'adresse de la mansarde.

* * *

Quelques minutes après seulement, Ragon descendit face à la porte de l'immeuble, la voiture s'étant contentée de tourner dans le Quartier Latin. Contemplant le frontispice, il manqua glisser sur une plaque de glace qui avait la lisseur troublante des miroirs.

Le commissaire grimpa ensuite les marches une à une, prenant son temps, s'arrêtant à chaque palier pour souffler, refusant d'écouter ses tendons qui criaient grâce.

Il atteignit enfin le dernier étage.

La porte de la mansarde était encore ouverte. Personne n'avait cru bon de dévaliser la chambre de bonne transformée en atelier. Dans le jour pâle, à travers la verrière, Ragon aperçut la silhouette inflexible de la tour Eiffel.

Son regard balaya les lieux à la recherche d'un détail oublié. Il observa le damier aux cases entièrement occupées de livres ouverts. Du pied, il brouilla l'affreux pentacle qui s'imprimait dans ses prunelles, malgré la couche de poussière que les derniers mois avaient accumulée.

Puis, il examina les gros volumes alignés sur les rayons pour former d'étranges paysages souterrains et ceux qui, horizontaux, cachaient derrière leurs tranches d'or des fresques miniatures.

Il avait tout consulté, passé au crible. Pas un livre ne restait debout sur la bibliothèque.

Seuls demeuraient une horloge et le buste de marbre blanc. La pendule, Ragon l'avait déjà scrutée avec son système d'échappement en tourbillon sous trois ponts d'or. Il se demanda si Anagog n'avait pas manœuvré pour que la mort de l'ingénieur Goelzer eût lieu dans l'auberge homonyme.

Néanmoins, il n'y avait plus rien à tirer de cet appareil. Ce n'était qu'un avertissement de la puissance du démon.

Puis l'attention du commissaire se reporta sur la sculpture. De nouveau, il en scruta le visage sans rien reconnaître. À en juger par les traits secs et précis, il aurait tout aussi bien pu s'agir d'un des multiples bustes romains dont regorgeaient les réserves des musées d'art antique.

D'autres mots, plus anciens, affleurèrent à la mémoire de Ragon.

— *Vous n'êtes pas ce que vous prétendez être. Vous n'êtes qu'une illusion de papier.*

Le mot l'avait blessé, il remuait encore en lui, murmurant à ses oreilles comme une feuille que l'on froisse sans fin.

Ragon s'approcha de la statue. Elle ne comportait aucune caractéristique particulière, à part peut-être sa texture extérieure, étonnamment mate pour du marbre. Peut-être s'agissait-il seulement de plâtre ?

Il voulut la prendre en main pour la soupeser et se retrouva avec un objet d'une légèreté surprenante.

Ce n'était pas plus du plâtre que du marbre.

Sous les yeux stupéfaits du commissaire, le visage se déforma avec lenteur, s'étirant en un serpent blanc, un soufflet d'accordéon.

Du papier !

Il n'épousait pas seulement la forme de l'instrument mais aussi ses sonorités, toutes en craquements minuscules et en frottements infimes. Le déplacement d'air faisait vibrer les feuillets telles des hanches libres.

Fasciné, le commissaire scruta l'objet d'art pour en découvrir l'architecture secrète. Le buste était composé d'un amas de feuilles collées les unes aux autres et ensuite sculptées pour leur donner la forme d'un visage.

Avec délicatesse, Ragon poursuivit son mouvement d'ouverture et remarqua que les pages n'étaient fixées que d'un côté. L'artiste Lebaigue avait fabriqué un livre dissimulé sous l'apparence d'une sculpture.

C'était le dernier tour d'Anagog.

Le monde entier virait au cauchemar bibliophile. Plus rien n'était épargné par la lente « livraison » du monde. Ragon ne trouvait pas d'autre mot pour désigner cette métamorphose générale en livre.

Le travail avait dû être titanesque pour obtenir un tel effet. La sculpture de papier comptait des milliers de pages.

Ragon ne pouvait s'empêcher de faire jouer le dispositif encore et encore, sentant sur ses paumes la caresse multiple des tranches qui s'unissaient en un chatouillement de plume.

Il soupira.

En examinant les pages révélées, il remarqua qu'elles comportaient des inscriptions en leur centre, sans doute pour ne pas risquer, par capillarité, de tacher les bords de l'ouvrage et en trahir la nature.

L'écriture était petite et soignée. Ragon, la mine sombre, en déchiffra les premiers mots.

Alors, il alla s'installer dans la chaise frêle et commença sa lecture d'une main tremblante.

* * *

Il y avait, sous le règne de l'empereur Napoléon III, le 1^{er} corps d'armée.

Après l'écrasement de Froeschwiller, en 1870, les troupes avaient quitté Reims le 23 août et, passant par des chemins défoncés par la pluie, avaient gagné Bétheniville et Saint-Hilaire-le-Petit. Le parcours les emmena ensuite, dans la plus grande confusion, à Juniville, Voncq, Le Chesne, Raucourt, Remilly-sur-Meuse.

Là, on raconte que les chasseurs du 1^{er} corps, profitant du beau temps, firent danser la nuit les filles de Remilly, à même l'herbe grasse.

Enfin, les soldats, ayant traversé la Meuse et le Chiers, parvinrent à Carignan puis Givonne.

Le 1^{er} septembre, ils purent participer à la bataille de Sedan. Il y avait là aussi les 5^e, 7^e et 12^e corps.

Les armées françaises furent hachées par l'artillerie ennemie. Le général blessé, la ville encerclée, les hommes avaient reflué dans Sedan où, sous une pluie d'obus, on se battait, rue par rue. Des incendies se déclenchaient, affolant les chevaux et les soldats effrayés qui résistaient toujours.

On luttait pour les abris dans les maisons dévastées. On insultait les officiers.

C'était la rencontre de l'héroïsme épique et imbécile et de la froide rigueur de la raison réaliste, le couperet d'une équation scientifique tranchant dans la chair. La canonnade machinale fauchait dans les rangs d'hommes.

Au milieu de cet Enfer de feu et de sang, au soir de la bataille, deux esprits parcouraient le champ dont les morts étaient l'unique fruit. Une belle moisson s'annonçait de cadavres recroquevillés, mutilés, affreux, récolte pourrissant avant même d'avoir mûri.

Ces deux anges étaient parmi les plus anciens de leur espèce.

On les appelait Éons.

Contrairement à ce qu'on aurait pu croire, ils n'étaient pas des Moissonneurs ni des Faucheurs. La mort n'était pas leur affaire. Ils

étaient al Moakkibat, les anges archivistes chargés de consigner les activités de l'humanité. Ils allaient toujours par deux car ils devaient se relayer quotidiennement dans leur tâche sans fin.

Le premier s'appelait Raguel – ou Raguhel.

La tradition en faisait un saint que le pape Zacharie, selon Victor Hugo, aurait découvert et évincé du calendrier en même temps que deux autres démons nommés Oribel et Tobiel.

Il devait porter la vengeance sur le monde, dirigeant les anges du froid, de la neige et de la glace, mais il était plein de chaude compassion pour les mortels.

Le second s'appelait Noguel.

La Kabbale l'associait à la planète Vénus mais son caractère était plus rude et plus détaché que celui de son compagnon.

Les deux Éons, rarement réunis, ne se mêlaient guère aux mortels dont ils chroniquaient la geste infime et formidable. L'instant était donc doublement exceptionnel.

Droits et tranquilles, ils traversaient la bataille et les ruines comme des flambeaux épargnés par le vent. Ils avaient pris l'apparence de ceux qu'ils observaient.

En contemplant cette destruction, Raguel versait des larmes tandis que les yeux de Noguel restaient secs.

Un cri, soudain, les attira dans une maison à demi effondrée. Noguel voulait poursuivre sa route, mais Raguel s'arrêta. Il entra et trouva un fantassin coincé sous le plafond écroulé. Une poutre l'avait frappé au crâne et il saignait abondamment.

Un infirmier était à son chevet. Il se redressa en apercevant l'ange d'apparence humaine.

— Je ne puis rester. Tenez-lui compagnie et faites-le parler. S'il s'endort, il ne se réveillera pas.

Et l'homme partit en quête d'autres blessés.

Raguel considéra, entre la poussière et les débris, le pantalon en drap garance et les hautes guêtres de toile blanche. Le soldat avait laissé échapper son fusil Chassepot, modèle 1866, avec son sabre-baïonnette à poignée de cuivre.

— Est-ce que je suis mort ? demanda-t-il avec un fort accent vosgien.

— Pas encore, rétorqua Noguel.

Raguel se pencha sur l'homme avec douceur.

— Comment vous appelez-vous ?

— Anatole.

— Que s'est-il passé ?

— Des obus sont tombés sur le toit et le premier étage n'y a pas résisté. Mes camarades se sont enfuis...

Il se tut et ses paupières se fermèrent.

— Ne dormez pas. Pour vous, le sommeil serait semblable à la mort, prévint l'Éon. Parlez-moi de la façon dont vous êtes arrivé ici.

Anatole rouvrit les yeux.

— J'étais remplaçant d'un bourgeois d'Épinal... Il avait tiré le mauvais numéro... Pour quinze cents francs, j'ai été incorporé à sa place...

— Pourquoi vouloir partir à la guerre alors que vous pouviez l'éviter ?

— Pour l'argent, bien sûr... ! Je travaillais comme ouvrier dans une filature... Mais ce n'était pas assez... Les salaires sont misérables...

— Vos parents sont-ils ouvriers comme vous ?

— Non, ils étaient paysans... Je suis devenu ouvrier en pensant que j'en tirerais plus de bénéfice... C'était une erreur...

Anatole s'épuisait. Son souffle se faisait de plus en plus court. La poutre enfonçait peu à peu les débris et sa cage thoracique. Il parut s'évanouir.

Raguel, donnant à son corps une densité accrue, lui poussa rudement l'épaule.

— Ne vous endormez pas !

Le soldat s'ébroua.

— Je ne dors pas...

— Vous ne m'avez pas encore dit pourquoi vous aviez un tel besoin d'argent.

— Des paris... Je me suis endetté... Et puis, j'ai rencontré Urbaine... Une ouvrière... Je voulais l'épouser... Mais son père voulait que... j'efface mon ardoise...

— C'est donc pour cela que vous vous êtes fait ouvrier ?

— Et fantassin... Pour ce que ça m'a réussi... Juste après mon départ... J'ai su qu'Urbaine... en avait épousé un autre... Elle m'en aura raconté des histoires... Depuis, je n'ai plus personne...

— Que voulez-vous dire ?

— Mes parents sont morts de la dysenterie... Les privations ont épuisé leur vieillesse... La ferme a brûlé... La filature a brûlé... Je n'ai que vingt ans... Et je suis seul... Personne ne me regrettera...

Pour la première fois, l'ange regarda vraiment le visage de son interlocuteur. Il était si jeune ! Pour l'instant, il avait résisté à ses blessures grâce à son physique de colosse. Il était grand, épais, massif. Tout autre que lui aurait déjà succombé sous le poids des gravats.

— Poursuivez votre récit, insista Raguel. Tant que vous parlez, vous ne mourrez pas. Narrez-moi donc votre enfance.

Anatole était très pâle. Il tourna ses pauvres prunelles sans

espoir vers son confident.

— Je suis né dans une ferme, poursuivit-il néanmoins.

Un vague sourire éclaira sa face empoussiérée, masquée de plâtre.

— J'étais heureux alors... Les parents étaient rudes... Ah, ouiche... ! Mais j'aimais courir sur les terres paternelles... Le champ Ragon, qu'on l'appelait... Et les blés... Et les fleurs...

L'ange écoutait à peine. Il était frappé par la proximité des noms. Ragon. Raguel. Fallait-il y voir un signe ?

Il ne se rendit compte qu'avec retard qu'Anatole était mort. Un dernier souffle avait fait trembler les poils de sa moustache. Doucement, l'Éon ferma ses grands yeux vides.

Une tentation le prenait. Et si... ? Après tout le fantassin Anatole Ragon ne possédait plus aucune famille, plus aucune attache. Et le désordre de la guerre était le meilleur moment pour...

Il n'osait encore se formuler son idée.

Indécis, il se tourna vers Noguel pour remarquer que son compagnon s'était éclipsé. Il se redressa, effrayé par cette brusque solitude qui lui rappelait celle d'Anatole.

À cet instant, comme appelé par une voix muette, Noguel refit surface.

— Tu sais, murmura aussitôt Raguel.

— Je te connais depuis le début du monde. J'ai senti immédiatement ton désir.

L'esprit soupira.

— Tu veux essayer une destinée humaine.

— Tu me désapprouves ?

— Non, je te comprends. Je ne t'en empêcherai pas, mon frère. Tu dois en faire l'expérience au moins une fois.

Il eut un sourire aride.

— Alors, qu'attends-tu pour prendre les vêtements de ce malheureux ?

Raguel sentit une vague de chaleur le traverser. Son corps prit une nouvelle épaisseur. Il avait déjà adopté la physionomie large et puissante du défunt Ragon.

Alors, usant de toutes ses forces terrestres, il souleva les poutres écroulées afin de dégager la capote en drap gris fer bleuté et le képi orné du numéro du régiment.

* * *

Ragon avait encore les yeux rouges lorsque le fiacre s'arrêta devant la Grande Roquette. L'Enfer venait de s'ouvrir sous ses pieds comme

un fossé de boue brûlante.

Il avait tant souhaité y croire qu'il avait oublié. Et la réminiscence était un déchirement atroce.

Quand il pénétra dans la prison, le greffier ne lui posa aucune question. On le mena aussitôt dans le quartier des condamnés à mort.

Anagog était toujours dans sa cellule. Il lisait paisiblement un numéro de *La Vie française*. À son arrivée, il sourit largement, à part sa joue de lion toujours immobile.

— Ce Carcopino est décidément impayable... Ah, je vois que vous avez fini par découvrir ma prose, se réjouit-il. Qu'en avez-vous pensé ? Je ne crois pas être tombé trop loin de la réalité. Il m'a fallu un travail acharné pour glaner ces renseignements.

Il parut entrevoir les larmes séchées du commissaire.

— Allons, Ragon. Vous vous êtes pris au jeu d'une vie humaine. Ce ne fut pas faute de vous avertir pourtant. Rappelez-vous, je suis comme la fiction : un mensonge qui dit la vérité.

Il eut un rictus indéfinissable.

— Et nous voilà, tous deux. Vous qui ne pouvez me tuer car je n'ai pas de nom humain. Je n'ai volé l'identité de personne. Moi qui suis enfermé dans cette geôle. La situation pourrait s'éterniser. Mais je sais que vous me ferez sortir d'ici pour que je ne dévoile pas votre nom véritable. Vous ne voulez pas que l'on sache autour de vous que vous êtes un imposteur.

Ragon serra les poings et ses phalanges blanchirent.

— C'est pour cela que vous avez accepté d'être arrêté...

— Bien sûr ! Je savais que vous me relâcheriez. Je n'ai pas à comparaître devant la justice des hommes puisque je n'en suis pas.

— Eh bien, il faudra que quelqu'un d'autre s'en charge.

Anagog et Ragon sursautèrent. En se tournant, ils avisèrent Zehnacker qui se tenait dans l'entrée de la cellule. Les pas du gardien s'éloignèrent.

— C'était donc vous, l'autre, le troisième homme ! s'exclama le démon. J'aurais dû m'en douter ! J'ai été stupide de ne pas y penser.

Le directeur de la Sûreté générale s'avança. Jamais il n'avait paru plus décharné. C'était un squelette en marche, la Faucheuse en costume de ville. Même sa canne de luxe prenait des allures de faux.

— Bien sûr ! poursuivait Anagog. Vous n'alliez pas laisser votre frère tout seul dans le monde hostile des mortels. Je parie que vous vous êtes trouvé un cuirassier de la garde, avec son plastron en tôle d'acier fondu et ses rivets à tête ronde en cuivre, un cavalier mort avec son numéro de matricule bien visible. Il possédait une montre à bracelet prise à l'ennemi. Est-ce que je me trompe ?

Ni Ragon ni Zehnacker ne répondirent.

Le directeur se tourna vers son subordonné. Ses yeux luisaient d'un

éclat azuré qui n'avait rien de naturel.

— Je m'en charge, mon frère. Vous pouvez nous laisser.

— Allez ! insista le démon. J'aimerais savoir si j'ai deviné juste ou pas !

Le commissaire hésita. Puis, lâchement, il pivota sur lui-même et se dirigea vers la porte. Des éclats bleutés envahirent aussitôt la pièce. Il n'avait pas besoin de regarder pour savoir que Zehnacker avait dégainé sa canne-épée dont la lame flamboyait à présent.

— Non, non ! s'écria Anagog. Cela ne devait pas se passer ainsi !

Il y eut un hurlement, et un chuintement de métal chauffé à blanc puis plongé dans l'eau froide. Une odeur de brûlé se répandit jusque dans le couloir.

Le démon eut encore le temps de prononcer quelques mots que Ragon comprit à peine et qui ressemblaient à une malédiction.

— Tu ne seras... pas seul...

La voix se tut. Celle de Zehnacker s'éleva à son tour.

— Gardien ! Je crois que le prisonnier vient d'attenter à ses jours !

Il ne devait rester d'Anagog qu'un petit tas de poussière brillante. Ragon s'éloigna de son pas lent et las, avec une saveur amère dans la bouche.

Un goût de cuivre.

Épilogue

Le cuivre, comme l'or, est associé au serpent mythique : on peut rencontrer la Maîtresse de la Montagne de Cuivre la nuit de la fête des serpents, mais sa rencontre est néfaste. Celui qui la voit est condamné à mourir de nostalgie.

Chevalier, Gheerbrant,
Dictionnaire des symboles

Carnet 1912 – Dit à l'ombre

C'était ainsi quand Dieu se levant

[dit à l'ombre :

« Je suis. » Ce mot créa les étoiles

[sans nombre ;

Et Satan dit à Dieu : « Tu ne seras

[pas seul. »

Victor Hugo, *La Fin de Satan*

Un matin de septembre, le commissaire Ragon montait avec une infinie difficulté les trois étages de l'immeuble haussmannien. Ses genoux peinaient à soutenir son corps obèse et ses poumons, engoncés dans une couverture de graisse, se gonflaient douloureusement.

Les dernières marches furent un calvaire.

Il aurait fallu des ailes à ses souliers.

Son dos s'arrondissait, se cambrait, s'effondrant sous son poids. Sa main droite, nervurée, se crispait sur la rampe, maculée de rousseurs qui trahissaient son âge. Quant à la gauche, elle venait constamment essuyer la sueur de sa face laminée, sa peau parcheminée, marbrée, ébarbée.

Il arrivait maintenant à la soixantaine et la retraite s'ouvrait à lui. Il était temps de se faire curé, pasteur ou moine franciscain. Mais Zehnacker lui disait plaisamment qu'il continuerait ses enquêtes malgré tout, même du fond d'un fauteuil ou d'un divan.

Depuis cinq années, les fameuses Brigades du Tigre recueillaient tous les suffrages. En tant que commissaire divisionnaire, Ragon avait été sollicité pour diriger l'un de ces corps. Sans doute une idée de l'éternel Zehnacker, maintenant préfet de police.

Ragon avait reniflé et décliné. Il n'était plus à la page, dépassé par tous ces moyens modernes d'investigation, comme par ceux des bandits motorisés, telle la bande Bonnot. Et puis, nommer un poussah comme lui à la tête d'une brigade mobile relevait de la mauvaise plaisanterie.

Enfin, il arriva sur le palier, avec l'agent Séchan qui piaffait derrière lui. Séchan était un homme nerveux qui voyait les replis adipeux de son supérieur comme une tare morale. Ragon se rassurait en se disant que Séchan mourrait sans doute d'une tumeur maligne bien avant que lui-même ne fit une attaque.

Pour l'heure, le commissaire n'était pas loin de la crise d'apoplexie. Rajustant sa coiffe en haut-de-forme, lissant les rabats de sa jaquette fendue à la queue, il déplaça son corps pesant jusqu'à l'intérieur de l'appartement.

— Foutre ! murmura Séchan en portant machinalement sa main devant son nez.

Ragon n'eut pas un regard pour le cadavre. Il traversa le salon et alla s'asseoir sur l'énorme divan avec un soupir d'aise. Puis ses yeux errèrent sur les rayons de la bibliothèque. Sa récolte fut maigre : quelques Jules Verne, Victor Hugo et Eugène Sue, la collection complète des *Rocambole*, des romans de Dumas en pagaille. La seule entorse au bon goût fut la présence de plusieurs ouvrages d'Héliodore Carcopino. Sa chère Lise en raffolait mais Ragon avait toujours résisté. Quelques paragraphes lui avaient jadis suffi pour juger de l'indigence du feuilletoniste.

À contrecœur, Ragon en prit un au hasard. Le titre annonçait : *Le Roi des Géants*. Il l'ouvrit et en feuilleta quelques pages.

... Le roi des Géants avait la puissance. Il n'était pas là pour la plaisanterie. Il avait tué tous ses adversaires, ce n'était pas pour laisser le royaume se déliter. Il fallait du changement et il allait en apporter. On attendait quelqu'un comme lui depuis longtemps, quelque chose comme un homme providentiel. C'en était fini de la décadence. Tout allait repartir de l'avant : la volonté était là...

Cela continuait longtemps sur le même mode. Le commissaire poursuivit sa lecture quelques instants, jusqu'à ce que la toux de Séchan devînt trop insistante. Ragon releva ses gros sourcils :

— Oui ?

— Ce serait peut-être bien d'examiner le corps. Il est déjà tard et...

Ragon reposa son livre à regret et daigna enfin s'intéresser au cadavre.

La scène n'était guère agréable à contempler.

La peau de la victime avait été consciencieusement épluchée à la manière d'un oignon. Les différentes pelures restaient attachées au corps, donnant l'impression d'un livre ouvert qu'on aurait pu feuilleter, à cette différence près que les pages étaient couvertes de sang séché, arborant des colorations organiques, semblables aux branchies des poissons. Quant à ses organes sexuels, ils avaient été retranchés et demeuraient introuvables.

Ragon soupira.

— Le corps est-il froid ?

L'agent se pencha à regret sur le cadavre mutilé et posa une main sur une portion du corps que la lame de l'assassin avait épargnée.

— Le corps est froid.

— Est-il raide ?

Séchan lança un regard de haine à son supérieur avant de tenter de mouvoir le bras du mort. Celui-ci résista quelque peu mais finit par plier.

— La mort ne remonte pas à très longtemps, conclut Ragon. Le meurtre a dû avoir lieu dans la nuit. De qui s'agit-il ?

L'adjoint tira un calepin et relut quelques notes :

— C'est un journaliste... nommé Gustave Naquet... célibataire... entre trente-cinq et quarante ans...

Ragon inspira de nouveau. Cette fois, il commença à sentir les premiers effluves de décomposition, cette odeur douceâtre des chairs qui se délitent et qu'il désapprenait peu à peu à oublier, bien malgré lui. Il avait mal choisi son métier, comme le lui répétait souvent Zehnacker.

— Ses ennemis devaient le détester cordialement pour lui faire subir un tel sort. Regardez le visage, Séchan. Il est resté vivant tout au long des sévices. La plaie à l'entrejambe n'a pas beaucoup saigné par contre. On l'a émasculé une fois mort...

L'autre se taisait, pressé de quitter la pièce.

— Vous allez enquêter dans le voisinage. Puis vous irez à son journal. Trouvez-moi les articles sur lesquels il travaillait. Ce sera peut-être la clef de notre mystère. Ah, envoyez-moi Grimal pour m'assister.

— Et vous, commissaire ? s'enquit l'agent en glissant un regard horrifié au cadavre.

— Moi ? J'attendrai Grimal ici. Je crois que je vais lire un peu.

Puis, sans attendre, il récupéra le livre entre ses doigts boudinés. Il n'entendit même pas son subordonné quitter les lieux. La lecture heureusement avait conservé son pouvoir : plongé dans un ouvrage, Ragon repoussait le monde.

Le Roi des Géants avait paru l'année précédente en feuilleton dans le journal *La Vie française*. Il avait été repris en volume tout récemment. À en croire l'avertissement de l'éditeur, le succès avait été énorme. Ragon en avait vaguement entendu parler.

L'histoire était simple.

La patrie des Géants était en plein marasme car elle se complaisait dans un pacifisme efféminé. Pendant ce temps, leurs ennemis d'Orient, les Nibelungen, en profitaient pour monter une armée et tenter d'envahir le pays des Géants. Heureusement, un Géant se dressait contre la décadence de son peuple et le relevait en prenant le pouvoir par la force. Il est vrai que les conseils interminables des vieux sages ne menaient à rien. Le temps de l'action était venu.

Quand Ragon interrompit sa lecture, le Roi des Géants comprenait

qu'il était temps d'épurer la nation de l'ennemi intérieur, à savoir des Nibelungen au nez crochu qui avaient infiltré le pays et en dévoraient les richesses tels des parasites.

L'inspecteur Grimal entra dans la pièce au moment précis où le Roi des Géants découvrait la preuve de la trahison de ces voleurs de Nibelungen.

— Commissaire Ragon, salua-t-il.

Puis, après un regard distrait sur le cadavre, il se mit à fouiller dans les tiroirs du journaliste mort. Ragon se releva avec difficulté de son divan et se dirigea vers la porte.

— Est-ce que quelqu'un va venir prendre le mort ? s'enquit-il sur le seuil.

— La Morgue est en route, commissaire.

Il acquiesça.

— Vous m'apporterez les documents sélectionnés chez moi demain matin.

— Bien, commissaire.

Ragon descendit de nouveau les escaliers gémissants. Au deuxième étage, il croisa Séchan qui interrogeait les habitants. Ceux-ci appréciaient peu d'être réveillés à une heure aussi matinale et le faisaient vertement savoir à l'agent.

Une fois au rez-de-chaussée, Ragon appela un fiacre et monta dans la voiture après avoir indiqué l'adresse.

Il avait pris *Le Roi des Géants* avec lui, ainsi que les quatre autres romans d'Héliodore Carcopino qui se trouvaient là.

On traversa Paris dans la lumière grise de l'aube jusqu'au boulevard. Là, on s'arrêta. Ragon paya et descendit devant la petite impasse des Salicornes.

Il monta les marches en entendant presque grincer ses genoux. Enfin, écumant, il ouvrit la porte de chez lui. La bonne était repartie depuis longtemps.

Des lueurs d'incendie emplissaient l'appartement : le soleil jetait ses clartés naissantes à travers les petites fenêtres.

Depuis le sol jusqu'au plafond, des étagères couvraient la moindre parcelle de mur. Le tout était rempli de livres sur deux rangées, parfois trois. On ressentait la masse écrasante des ouvrages lorsqu'on frôlait les rayonnages, toujours menacés d'écroulement. Seul un buste romain brisait la continuité des pièces de titre.

Dans la lumière de l'aube, les couvertures paraissaient prêtes à s'embraser.

Ragon s'enfonça dans la tranchée entre les deux bibliothèques, le doigt glissant sur le dos des reliures. Il relisait le nom des auteurs disparus.

Baudelaire ? Mort.

Flaubert ? Mort.

Hugo ? Mort.

Maupassant ? Mort.

Zola ? Mort.

Verne ? Mort.

Le XIX^e siècle s'éteignait peu à peu. Il n'y avait pas à chercher bien loin pour trouver les spectres d'écrivains. Ils étaient tous là, aisés à invoquer par un simple mouvement de pages, plus sûrement que n'aurait pu le faire un spirite de haut vol, comme Hatzfeld.

Mais la présence des défunts, au lieu de l'inquiéter, l'apaisait.

C'était une véritable forteresse de bois, de cuir et de papier que le commissaire s'était bâtie contre le monde extérieur. Elle faisait le pendant de son blindage de graisse. Ainsi son cœur, bien au chaud dans son carcan de saindoux, demeurait toujours à l'abri.

Hormis la quantité invraisemblable d'ouvrages empilés, la pièce ne comprenait qu'un épais tapis, une table, des chaises et un divan. Le reste de l'appartement n'était occupé que par les livres.

D'aucuns lui avaient fait la remarque qu'il était dangereux de tant alourdir son mobilier, qu'un accident était imminent. Le policier répondait que, sans ces feuillets, il ne lui resterait plus que le chagrin.

Et le souvenir des paroles d'Anagog.

Qu'avait-il voulu dire ? Ragon s'interrogeait. La question lui revenait de façon intermittente mais il sentait que le feu couvait sous les cendres. Et si le démon avait été responsable de la maladie de Lise ? L'incertitude devenait chaque jour plus insupportable. Mais il était trop tard pour le lui demander.

Ragon s'assit sur son divan favori, incurvé au milieu, là où son corps avait usé les ressorts.

Le Roi des Géants s'ouvrit de nouveau devant lui. Il en lut les pages une par une avec une grimace d'insatiable gourmandise.

* * *

Ce fut la bonne qui le retrouva le lendemain matin.

Le commissaire ronflait éperdument sur son divan, des livres renversés autour de lui. Il s'éveilla en entendant la porte s'ouvrir et un grincement se communiquer, depuis le parquet jusqu'aux étagères en bois de hêtre. L'appartement paraissait respirer difficilement, s'étirer après une nuit de sommeil.

Ragon grogna, ébouriffa ses rares cheveux, fourragea sa moustache broussailleuse de vieux morse fatigué.

La bonne, petite souris, se glissa discrètement dans l'appartement et commença à nettoyer furtivement les endroits les plus sales. De temps à autre, elle soupirait ou toussait à cause de la poussière.

Le commissaire se redressa, marcha jusqu'au récipient de faïence que la bonne avait rempli d'eau tiède et s'en aspergea le visage.

Ses grands sommeils ressemblaient à des étouffements, ses nuits à des agonies interminables. Aussi loin qu'il s'en souvenait, c'était cela qui l'avait poussé à lire. Lire pour ne pas dormir, pour ne pas mourir la prochaine nuit, pour fuir la pieuvre des mauvais rêves.

Lorsqu'il réussissait à veiller, penché sur un roman, il s'estimait presque heureux.

Dans la journée d'hier, il avait lu les cinq livres d'Héliodore Carcopino pris sur les lieux du crime.

Rarement, il avait eu sous les yeux si mauvaise littérature. Le style était creux, racoleur, l'émotion vulgaire. Les personnages se limitaient à des noms et des stéréotypes. Les rebondissements incessants pouaient l'artifice. Tout y était forcé.

Pourtant, sous l'effet d'un charme étrange, il avait dévoré les histoires de bout en bout.

Il avait vu comment le roi des Géants avait finalement réussi à repousser l'envahisseur avant d'être ignoblement assassiné par un traître de Nibelung au nez crochu.

Le deuxième roman, *L'Incube*, racontait les périples d'un jeune homme de la Renaissance courant sur les traces d'un démon qui fécondait les femmes et les faisait accoucher d'avortons contrefaits.

Le troisième se déroulait dans une manufacture au XVIII^e siècle. Un ouvrier qui souhaitait poursuivre son travail une partie de la nuit afin d'augmenter sa paye se trouvait accusé par ses camarades de les trahir. Ils fabriquaient alors de fausses preuves de vol contre lui et l'envoyaient aux galères.

Les deux derniers étaient si mauvais que Ragon n'en conservait que des souvenirs flous. Il se rappelait à peine un titre déjà rencontré jadis : *La Baronne Fée*. Lise s'en délectait. Ce n'étaient que monstres médiévaux occis par des chevaliers à l'armure étincelante, des légionnaires romains repoussant les invasions barbares aux frontières de l'Empire. C'était du Leroux au rabais, du Le Rouge asthmatique, du Leblanc indigent.

Ragon repensait à ces intrigues rocambolesques avec un mélange de faim et d'écœurement, quand on frappa à la porte.

La bonne alla ouvrir.

Séchan entra dans l'appartement, lançant des regards inquiets aux étagères croulantes.

— Eh bien ? s'enquit Ragon en reprenant place sur son divan.

L'agent attendit qu'on l'invitât à s'asseoir puis, l'invitation ne venant pas et remarquant qu'il n'y avait pas d'autre siège, il consentit à parler :

— J'ai interrogé tous les voisins. La récolte est maigre...

— Allez-y.

Séchan sortit ses binocles de la poche de son veston et entreprit de consulter son carnet.

— Voyons... Sur l'heure du crime, on ne sait pas grand-chose. Personne n'a rien entendu ni vu cette nuit-là. D'après la concierge, Gustave Naquet est rentré chez lui vers dix heures du soir. Je me suis rendu au siège du journal où il travaillait et ils disent qu'il a quitté son office vers neuf heures et demie. Je n'ai pas pu retrouver le fiacre qui l'a ramené, mais j'ai calculé que le trajet entre son appartement et la rédaction de *La Revue socialiste* réclame une demi-heure. Il ne s'est donc pas arrêté en route.

Ragon, d'un signe du menton, encouragea son subordonné à poursuivre.

— Toujours d'après la concierge, Naquet était seul ce soir-là. Il a quelques maîtresses, des demi-mondaines qui m'ont vu arriver avec effroi. Je ne pense pas qu'elles soient coupables. Naquet ne semblait pas éveiller la passion. Il ramenait parfois des filles soumises chez lui mais toujours de façon très discrète. Ses voisins en brossent tous le même portrait : un homme effacé, grisâtre. Par contre...

Ragon poussa un soupir ennuyé. Il n'aimait pas cette manière qu'avait l'agent de se faire prier pour donner ses conclusions. Séchan eut un sourire faux et reprit :

— *La Revue socialiste* est bien évidemment une publication d'opinion. Notre journaliste si transparent y écrivait des articles sur l'art et la revue des livres, qui dérivait souvent vers l'analyse politique. Ainsi le président Cantel et le ministre Mazon étaient ses cibles favorites. On peut penser qu'il possédait des ennemis politiques qui ont voulu lui faire comprendre sa douleur.

— C'est tout ?

Séchan eut une grimace outragée.

— Oui, monsieur le commissaire.

Et le grade sonna dans sa bouche comme une insulte.

— Je vous remercie, agent Séchan. Vous avez bien travaillé. J'attends les conclusions de Grimal et je vous donnerai de nouvelles instructions. Au fait...

L'autre fut arrêté au moment il s'apprêtait à partir.

— Vous m'avez apporté des exemplaires de *La Revue socialiste* ?

— Non, monsieur le commissaire.

— Allez-y, mon garçon. Prenez tout ce que vous pourrez des derniers numéros.

L'agent s'en alla avec sa colère rentrée. Il dut croiser Grimal dans les escaliers car l'épaisse silhouette de l'inspecteur s'encadra bientôt dans l'entrée.

— Entrez, Grimal, entrez !

— Bonjour, commissaire. Je n'ai pas découvert grand-chose, annonça-t-il tout à trac. En fouillant dans ses papiers, j'ai retrouvé des brouillons d'articles, des notes d'enquêtes. Gustave Naquet écrivait les éditoriaux de son journal. Il parle sans arrêt d'une « société sans contraintes » et d'« autogestion ». Je n'ai pas tout compris, mais cela me paraît séditieux. Certains monarchistes ont pu lui en vouloir... Sinon, j'ai également retrouvé des chroniques littéraires. Il a l'air d'avoir la dent dure, surtout vis-à-vis du président de la République et du ministre de la Guerre, mais il n'y a pas de quoi déclencher un meurtre aussi sauvage. À ce sujet...

Grimal prit une longue inspiration avant de continuer :

— Je suis passé à la Morgue. On a retrouvé les organes de la génération de la victime. Ils avaient été enfoncés dans sa gorge.

Ragon hocha doucement la tête.

— Merci, vous pouvez retourner aux autres enquêtes. Je vais prendre celle-là en charge personnellement.

Une fois seul, le commissaire réfléchit, s'efforçant de ne pas songer aux détails sordides.

Pour l'instant, les lacunes étaient nombreuses : il n'y avait pas de réel mobile, pas d'arme du crime, pas de suspect. Et pourtant, un détail l'étonnait : comment un homme de goût et de gauche comme Gustave Naquet pouvait faire voisiner sur ses étagères des œuvres de Victor Hugo et Eugène Sue avec celles d'Héliodore Carcopino ?

Un toussotement de souris effarée le tira de ses réflexions. La bonne se tenait là, timide.

— Monsieur, fit-elle, je n'ai pu m'empêcher d'entendre. Je crois que vous travaillez sur l'enquête du monsieur épluché comme un oignon, auquel on a retranché... ce que vous savez... Eh bien, je connais cette histoire, monsieur.

— Vraiment ? fit distraitement Ragon. Et d'où la connaîtriez-vous ?

— Monsieur, je l'ai lue.

* * *

Ragon descendit du fiacre noir.

On était au 36, avenue de la Grande-Armée. L'immeuble était cossu, comme il s'y attendait. Il frappa à la porte de l'hôtel particulier. Un majordome vint lui ouvrir et lui demanda avec une pointe d'accent anglais ce qu'il désirait.

— J'ai rendez-vous avec Héliodore Carcopino.

Le domestique eut un air pincé et le pria de le suivre.

Une atmosphère renfermée accueillit le commissaire qui suait à grosses gouttes malgré la fraîcheur du matin. Sa transpiration était si chaude qu'elle tendait à se vaporiser presque immédiatement.

Autour de lui, le décor respirait la bourgeoisie parvenue et satisfaite. Les rideaux empêchaient la lumière d'entrer directement, les bustes de marbre clouaient les secondes au sol, les tableaux pompiers faisaient croire à une France éternelle et souveraine. Tout était lourd, étouffant.

Enfin, on introduisit Ragon dans un salon dont les tentures paraissaient moisies avec leurs motifs étranges. On allait le recevoir bientôt. Le commissaire ne profita pas des largesses du fauteuil qui s'offrait à lui. Il savait à quel point il avait du mal à se relever une fois assis.

Il ne s'asseyait plus que chez lui et chez les morts.

Ragon remarqua, chagrin, que la pièce ne comportait aucun livre.

On y trouvait des objets dignes d'un antiquaire malade : plusieurs tablettes de ouija qui permettaient d'interroger les esprits en pointant sur le bois les lettres de l'alphabet. Sans originalité, Héliodore Carcopino devait avoir adhéré au Cercle spirite comme la plupart des gens en vue.

L'attention du commissaire se porta sur une belle amulette de bronze composée de deux cercles concentriques, aux rayons torsadés. Les motifs tressés étaient en fait formés par des hélicoïdes de cuivre enroulés autour de ce qui devait être un soleil. L'ensemble évoquait vaguement le filament d'une ampoule.

Au milieu, un personnage apparaissait, mi-homme, mi-serpent. Sa queue rejoignait la circonférence en dessinant une spirale, tandis que le torse surgissait au centre, affichant un long visage masculin, rempli d'une souveraine indifférence.

Après quelques minutes d'attente, réclamées par le snobisme de son hôte, le même majordome au visage endeuillé revint et le surprit devant l'objet.

— Jolie pièce, murmura le policier pour engager la conversation. C'est de l'art nègre ?

Le domestique eut une moue dégoûtée :

— Il s'agit d'un gris-gris offert à mon maître par le lieutenant Desplagnes au retour de son expédition sur le plateau central nigérien. Ce bijou représenterait la divinité des Habbès, Ammo, dispensatrice des événements heureux ou malheureux...

L'homme se tut brusquement, tourna les talons et le fit passer dans le bureau d'Héliodore Carcopino.

Ragon pénétra dans la pièce en boitillant.

L'écrivain se tenait devant lui, au milieu d'eaux-fortes féeriques sans doute inspirées de ses histoires. Il portait une moustache impeccablement taillée et des cheveux blancs ramenés en arrière. En robe de chambre molletonnée, il tétait un long cigare, lançant des nuages de fumée vers les moulures grossières du plafond.

— Monsieur le commissaire Ragon, on m’a averti de votre visite.

— Commissaire divisionnaire, rectifia l’intéressé.

— Bien sûr. Asseyez-vous donc. Que puis-je pour vous ?

Ragon déclina l’invitation, ôta enfin son chapeau et tira de son veston un journal plié en quatre dont le titre était apparent : *La Vie française*.

— Monsieur Héliodore Carcopino, commença-t-il, est-ce bien vous qui écrivez dans ce quotidien ?

L’auteur acquiesça et releva orgueilleusement le menton.

— Vous y publiez en ce moment un roman en feuilleton intitulé *La Vengeance du Dieu-Hêtre*.

Le sourire de l’auteur s’élargit. Ragon n’aimait ni son air supérieur ni sa voix mielleuse.

— Effectivement, monsieur le commissaire. Il s’agit de la suite de mon fameux roman *Le Roi des Géants*, paru l’année dernière dans ces mêmes colonnes. Pour le titre, je me suis inspiré d’un fameux sonnet de Théodore de Banville : « Le Dieu Hêtre ».

— José-Maria de Heredia, fit Ragon.

— Je vous demande pardon ?

— Le sonnet du « Dieu Hêtre » est tiré des *Trophées* de Heredia.

Carcopino ne se décontenança pas pour autant.

— Peu importe l’auteur. Seule la force de l’expression m’intéresse.

Le commissaire jeta un regard circulaire à la pièce. Ici non plus ne se trouvait pas le moindre ouvrage, à part un gros grimoire à couverture de cuir qui trônait sur le bureau.

— Mais je suppose que vous n’êtes pas venu me parler littérature, monsieur.

— À moitié seulement, répondit Ragon.

Il déplia le journal.

— J’ai ici l’édition datée d’il y a deux jours. Si j’ai bien compris les épisodes précédents, après l’assassinat du roi des Géants, le royaume est de nouveau menacé. Un jeune Géant se lève parmi son peuple, horrifié par les exactions des Nibelungen qui ont infiltré tous les échelons de la société et tentent de persuader les Géants que la guerre n’est pas faite pour eux. Ce Géant découvre un jour une massue enfoncée dans un crâne. Or ce crâne est celui du roi des Géants. Il réussit à ôter l’arme et devient alors le chef des libérateurs.

— Jusqu’ici, vous avez admirablement résumé mon intrigue, monsieur le commissaire, fit Carcopino, onctueux.

— Je poursuis. Ce jeune Géant est en fait l’ élu du Dieu-Hêtre, un arbre magique dans lequel le roi des Géants s’est réincarné. Ce dernier épisode conduit les jeunes Géants à lyncher un Nibelung qui voulait les dénoncer. Je vous lis le passage de son supplice :

... Les jeunes Géants voulaient faire un exemple. Ils le devaient pour faire comprendre au monde que l'heure de la paix, l'heure de la soumission était révolue. Le Nibelung, aussi lâche dans la mort que dans la vie, les suppliait de l'épargner, leur promettait des trésors sans fin, des richesses inépuisables.

Alors, armés d'un canif fort aiguisé, ils commencèrent à lui prélever des morceaux de chair, ils le pelèrent ainsi que les Nibelungen pelaient le pays des Géants.

Lorsqu'ils en eurent fini, ils lui ôtèrent les organes virils, qu'ils trouvèrent atrophiés, afin d'exprimer leur désir que cette engeance ignoble ne se reproduisît plus jamais, et les lui enfoncèrent dans la gorge...

Ragon s'interrompt. Il se sentait épuisé soudain.

— Je vous épargne la suite. Vous la connaissez déjà.

— En revanche, je ne connais toujours pas le motif de votre visite. Êtes-vous venu m'accuser de crime contre la Littérature ?

Il eut un petit rire fat qui fit trembler sa moustache.

— Cela ne relève pas de mes compétences, trancha le commissaire. Il se trouve par contre que, le soir même où votre épisode a paru, un journaliste du nom de Gustave Naquet a été ignoblement assassiné dans des conditions semblables à celles que vous décrivez dans votre feuilleton. C'en est troublant.

— Que voulez-vous dire ? s'étonna l'écrivain. J'aurais assassiné cet homme ? Pour quelle raison ?

— Gustave Naquet n'a-t-il pas écrit sur votre œuvre un compte-rendu incendiaire dans *La Revue socialiste*...

Carcopino balaya le soupçon d'un geste de la main :

— Cela ne fait pas un mobile ! Si je devais assassiner tous les critiques qui ont conspué mes romans en quarante années de métier, je serais le plus grand criminel de ce monde ! Cette conversation est ridicule, fit-il en se calmant soudainement. Brisons là et quittons-nous bons amis, commissaire. Voulez-vous un cigare ?

Il attrapa le grimoire qui décorait son bureau et l'ouvrit. Les pages en avaient été creusées afin d'accueillir de longs cigares alignés comme des obus.

— Je pense que vous avez payé des hommes pour tuer Gustave Naquet.

— Commissaire, répliqua Carcopino, vous devenez insultant...

— Au moins, vous avez inspiré ce crime.

L'écrivain eut de nouveau son petit rire mesquin.

— Inspiré ? Je ne suis pas responsable de ce que mes romans peuvent inspirer. Si des gens croient reconnaître des Gustave Naquet dans le portrait que je fais des Nibelungen, cela n'est pas de mon

ressort. En outre, vous savez bien qu'il est fort peu probable que l'on puisse lire un journal dans l'après-midi et passer à l'acte le soir même, surtout pour un crime aussi horrible. Et comment aurais-je pu préméditer un tel assassinat ?

Il secoua la tête.

— J'écris mes histoires à la chaîne, au jour le jour, à mesure qu'on me paie. Comme une prostituée à la maison d'abattage. Quant aux guerres que j'évoque dans mes romans, elles ne sont qu'un écho de ce que l'histoire nous rapporte : je pense au conflit italo-turc qui menace de s'étendre dans les Balkans. En outre, avant que vous ne me le demandiez, le soir dont vous parlez, j'étais à une réception d'un ambassadeur de je-ne-sais-quel pays. Mon majordome vous renseignera. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je dois me mettre au travail. Les lecteurs m'attendent. Vous reviendrez me voir si vous avez des éléments solides.

Morne, le commissaire se retira.

* * *

Sa conversation avec Carcopino poursuivit Ragon jusqu'au soir.

Qu'avait-il espéré ? Qu'en se présentant devant l'écrivain, ce dernier se serait décomposé et aurait avoué ? Il aurait pu lui jeter au visage son activité de spirite, mais cela n'aurait rien changé. Certes le faisceau de présomptions était dense, mais il ne possédait aucune preuve contre lui. Carcopino avait eu beau jeu de le lui rappeler.

Comme l'obscurité envahissait son appartement, il alluma l'éclairage au gaz. Dans un ronflement, une flamme bleutée projeta ses lueurs fantomatiques sur les rayonnages muets. Il n'y avait que la vue des dos de livres qui lui prodiguait un peu de sérénité.

Ragon s'était fait apporter par un Séchan contrarié les *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, en particulier le volume 7 de l'année 1906 où se trouvait l'article de monsieur le lieutenant Desplagnes, parti en quête de nouveaux gisements d'éther dans les colonies. Le majordome de Carcopino devait avoir consulté ces pages car il en avait repris des expressions entières en présentant l'amulette au policier.

Les Habbès en question dans la communication s'étaient installés au pied des falaises de Bandiagara, sur un site qu'ils disaient tenir d'hommes rouge cuivré venus du Nord.

Ils avaient attiré sur eux la protection des génies du lieu grâce à des alliances symbolisées par des signes sacrés sur lesquels Desplagnes se faisait très discret. Il les appelait « Gris-Gris », tout en soulignant combien ce nom était impropre. Certaines populations avaient été chassées de la région au cours d'affrontement et obligées de laisser sur

place les Gris-Gris qu'ils avaient dissimulés. Depuis, les divinités abandonnées par leurs adorateurs étaient devenues méchantes et accablaient les hommes de malheurs pour leur réclamer des offrandes.

Une sorte de sorcier, le Laggam, était chargé de faire l'intermédiaire entre les génies et les hommes. Utilisait-il un pendentif de bronze semblable à celui que possédait Carcopino ?

Ragon sursauta quand on frappa à la porte.

Qu'avait-il à craindre ? Des idées vagues effleuraient la surface de son esprit, mais il refusait de les voir. Il se leva lentement, une froide sueur sur les reins. Il se rappelait le regard de l'écrivain. Ce n'était que la bonne.

— J'ai votre journal, monsieur. J'ai eu du mal à l'obtenir, fit le petit museau.

— Merci. Vous pouvez y aller. Je n'ai pas besoin de vous ce soir.

Un air surpris s'imprima sur le visage de la soubrette qui se retira en le saluant. Ragon se retrouva seul. Le plancher craqua plus fort que d'habitude quand il retourna sur son divan.

Il allongea *La Vie française* sur la table de lecture. Ses mains tremblaient. Il se décida pourtant à ouvrir le quotidien. Les pages craquèrent sous ses gros doigts, comme s'il pulvérisait des brindilles. Il arriva aux colonnes du feuilleton, étrangement ému.

La Vengeance du Dieu-Hôte. Épisode 36.

Suivait un résumé des épisodes précédents. Ragon le passa rapidement, il connaissait déjà l'intrigue. Ses lèvres frissonnèrent lorsqu'il lut les premières lignes.

Un matin de septembre, le quartenier Rougon montait avec difficulté les trois étages du palais. Ses genoux peinaient à soutenir son corps obèse et ses poumons, engoncés dans une couverture de graisse, se gonflaient douloureusement.

Les dernières marches furent un calvaire.

Enfin, il arriva sur le palier, il traversa le salon et alla s'asseoir sur l'énorme divan avec un soupir d'aise. Puis ses yeux errèrent sur les rayons des bibliothèques. C'était ainsi qu'il s'engraissait. Il se nourrissait du chagrin de ses semblables. Il buvait leurs malheurs, engloutissait leurs souffrances. Incapable de vivre par lui-même, il lisait la vie des autres.

Depuis le sol jusqu'au plafond des étagères de grimoires couvraient la moindre parcelle de mur. Le tout était rempli de livres sur deux rangées, parfois trois. On ressentait la masse écrasante des ouvrages lorsqu'on frôlait les rayonnages, toujours menacés d'écroulement. C'était une véritable forteresse de bois, de cuir et de papier que le quartenier s'était bâtie contre le monde extérieur. Elle faisait le

pendant de son blindage de graisse. Ainsi son cœur, bien au chaud dans son carcan de saindoux, demeurait toujours à l'abri.

Ragon s'interrompit, le front baigné de sueur. Ce qu'il avait soupçonné, ce qu'il avait craint arrivait finalement. Il jeta un regard sur ses livres. Tout ce qu'Héliodore Carcopino avait écrit était rigoureusement exact, comme s'il l'avait lu dans ses pensées.

Les reliures devenaient grimaçantes. Ce n'étaient plus des ouvrages rassurants, amicaux, mais des peaux étirées et ricanantes qui se moquaient de lui. Même le gaz exhalait des parfums chlorés et irritants. Il reprit sa lecture, son gros cœur battant.

Comme l'obscurité envahissait son appartement, il alluma l'éclairage à l'éther. Dans un ronflement, une flamme bleutée projeta ses lueurs fantomatiques sur les rayonnages muets.

Le quartenier Rougon sursauta quand on frappa à la porte.

On frappa de nouveau à la porte. Ragon eut un sursaut et son cœur manqua s'arrêter dans sa poitrine. La bonne avait peut-être oublié quelque chose ?

Il savait qu'il se mentait.

Les coups s'étaient arrêtés. Cela n'avait aucun sens. Ragon avait lu trop de livres. Comme certaines jeunes filles, cela lui avait tourné la tête. Les chimères de son imagination prenaient vie. Finalement, c'était peut-être lui-même qui évoquait ces ombres.

Deux heures du matin sonnèrent à l'église toute proche.

Brusquement des souvenirs jaillirent dans son crâne, tel un afflux de sang. Il devait mettre la main sur le fameux traité, *Le Livre des esprits* d'Allan Kardec. Où se trouvait-il ? Ragon s'enfonça dans les rayonnages croulants, le souffle court.

Il leva le bras pour attraper le livre sur l'étagère haute. Une douleur intense lui comprimait l'estomac, comme s'il digérait mal. Il se sentait un ventre de plomb. Le livre glissa entre ses doigts moites et tomba à terre, ouvert à la page de titre.

Les pieds trébuchant sur les lames disjointes du parquet, le commissaire obèse dut se mettre pesamment à genoux pour pouvoir lire les premières lignes. Ses articulations craquèrent et le parquet craqua davantage encore. Sa respiration lourde faisait trembler les feuilles. La page de garde s'ouvrait devant ses yeux : *Le Livre des esprits*.

Il feuilleta rapidement l'ouvrage. Sa mémoire cherchait un passage précis qu'il savait se trouver en note de bas de page. Malgré ses efforts, il ne parvint pas à remettre le doigt dessus.

Le sang battait sourdement à ses tempes. Il referma le livre,

désorienté.

Soudain, son œil aperçut au verso, sur la quatrième de couverture, le même symbole runique que sur le pendentif : les deux cercles concentriques et les rayons dorés qui les reliaient. Seul l'homme serpent faisait défaut.

Un élément manquait encore. Carcopino n'avait pas de raison de tuer Gustave Naquet pour une simple critique. Il y avait autre chose. Ragon grogna : il n'aurait sans doute pas dû déléguer la lecture des critiques du journaliste. Heureusement, il s'était fait apporter les numéros de *La Revue socialiste*.

Ses yeux fatigués peinaient à lire l'impression de mauvaise qualité. Néanmoins, il parvint à mettre le doigt sur une récente critique de Naquet au sujet de Carcopino. C'était la seule qu'il eût jamais écrite sur une œuvre du feuilletoniste.

Un passage marqua particulièrement le commissaire :

À lire la prose de Carcopino, on en vient presque à regretter ces années où, entre 1904 et 1906, les pages des journaux sont restées indemnes de l'éternel feuilleton de notre auteur. Pour le reste, le succès d'une plume aussi faible et répétitive ne peut tenir qu'à une sorte de miracle inversé.

Le musicien Tartini racontait qu'il avait une nuit rêvé que le Diable était à son service et lui avait présenté une sonate complète au violon que Tartini s'était empressé de noter à son réveil.

Cela se passait en 1713.

La sonate dite du Diable est unanimement considérée comme un chef-d'œuvre. Il est dommage que, deux cents ans après, le pacte que Carcopino a conclu ne dût lui apporter que le succès sans le génie.

Le commissaire tressaillit. Il voyait enfin la vérité.

Gustave Naquet l'avait découverte malgré lui et en était mort : Carcopino avait bel et bien passé un pacte avec Anagog. Ce dernier avait glissé un jour qu'il avait établi des contrats avec d'autres que Mazon. Cela expliquait pourquoi aucun roman de Carcopino n'avait paru après 1904, date de la mort du démon.

Les publications avaient repris deux ans après, une fois que le feuilletoniste avait réussi à s'approprier les gris-gris du lieutenant Desplagnes revenu de son expédition en 1906.

Ainsi Carcopino n'avait pas tué un critique hostile mais un homme qui avait peut-être découvert son secret : l'auteur n'écrivait que grâce à la magie des démons ou des génies. Et maintenant, celui qui connaissait aussi la vérité n'était autre que Ragon lui-même !

Ragon chassa les pages. Il devait savoir, il devait connaître la fin. Un étau lui broyait la cage thoracique, comme si les anneaux du reptile se refermaient sur lui.

Dans un immense effort, pour les cinq dernières minutes qui lui restaient, il parvint à redresser son corps à l'abandon, naufragé. S'appuyant sur les étagères, le commissaire renversa plusieurs rayons d'ouvrages, plusieurs années d'archives et d'enquêtes qui churent en une pluie de cuivre. Les formes enchevêtrées des reliures lui firent penser à des champs multicolores vus du ciel.

Enfin, il revint vers le journal.

Ses yeux errèrent sur le papier à la recherche du passage où il s'était arrêté.

Ce fut l'esclave Nibelung qui le retrouva le matin suivant. La scène n'était guère agréable à contempler...

On frappa de nouveau à l'entrée. En même temps, une douleur fulgurante lui descendit dans le bras gauche, irradiant dans le dos et la mâchoire. Il ne parvenait plus à respirer.

S'il avait possédé le téléphone, il aurait appelé Zehnacker à la rescousse. Ils ne se parlaient plus guère depuis la mort d'Anagog. Un fossé s'était creusé entre eux. Le démon avait finalement réussi à les séparer.

Il prit appui sur la table qui bascula sous son poids et s'abattit comme un arbre coupé. La lampe au loin fut prise de vertige et traça un halo blond dans l'air.

Ragon songea une dernière fois à la chevelure vaporeuse de Lise.

On ne tuait pas les anges, mais les démons se vengeaient toujours. Il comprit enfin les paroles d'Anagog : elles le mettaient en garde contre sa vengeance. Ragon aurait voulu crier la vérité mais il n'avait plus que l'ombre comme interlocutrice.

Alors qu'il perdait conscience, il crut entendre sur son plancher craquant le galop des Géants qui chargeaient, affamés des massacres à venir.

Postface

Dans un article sur le steampunk, Denis Mellier comparait ses fictions à de gigantesques machines où « des univers imaginaires, à l'origine littéraires, et hérités, pour la plupart, de la seconde moitié du XIX^e siècle, se connecte[nt] entre eux – *s'assemble[nt]* ou se *monte[nt]* [\(1\)](#) », ressemblant ainsi aux gigantesques ballons qui font partie des symboles du genre. Si les romans de Fabien Clavel sont tous d'audacieux édifices intertextuels, ses *Feuillets de cuivre* constituent un montage hyperbolique qui jette dans le chaudron du roman de nombreux ingrédients patiemment ajustés et assemblés en une machine extraordinaire – et formidable ? Car, comme le dit Ragon lui-même, « tous les détails sont importants », et les détails littéraires sont, bien entendu, les plus significatifs.

Comme dans nombre d'œuvres steampunk, l'idée de montage est thématifiée tout au long de la fiction : l'androgynie est un montage entre féminin et masculin, les différentes machines – pour remonter dans le temps ou pour conduire la Mesnie dans les cieux parisiens – sont des assemblages techniques, les réécritures littéraires de l'Anagnoste, son puzzle de livres et le journal codé de Tiphaine sont des collages littéraires, et bien entendu, les carnets de Ragon ne sont autre qu'un arrangement de feuillets qui donne à lire, dans un effet de mise en abyme troublant, l'ouvrage que nous, lecteurs, nous tenons entre nos mains.

Mais le montage le plus visible est celui de la littérature, qu'elle soit classique ou populaire. Commençons par la littérature classique : nous pouvons croiser tous les écrivains du XIX^e siècle français canonisés par l'école et plus généralement la postérité : Baudelaire, Hugo, Musset, Dumas, Maupassant, Balzac, Flaubert, Zola, Rabelais. Et nous en croisons d'autres, presque aussi célèbres, peut-être un peu moins classiques ou un peu moins lus : Goncourt, Péguy, Mallarmé, Grimm ou Heredia.

Ces apparitions prennent de nombreuses formes pour venir hanter le texte. Certains auteurs sont mentionnés en passant, comme des figurants sur le grand théâtre littéraire du monde : ainsi Péguy est-il mentionné en tant que locataire d'un appartement et journaliste. D'autres font une apparition, presque un caméo, remarqué mais fugace : l'ombre de Maupassant rôde dans les couloirs mélancoliques de la clinique Blanche qui accueillera la femme de Ragon. Les auteurs et leurs œuvres fonctionnent également comme des indices : ils fournissent parfois le mobile, la victime ou l'assassin, le lieu ou l'arme

du crime, voire ils jouent le rôle de témoin. Le *Gargantua* de Rabelais permet à Ragon de démasquer l'Anagnoste sous les traits de l'irritant Jules Veyne. Les auteurs et leurs œuvres sont utilisés comme des pièces du puzzle dément que l'Anagnoste monte pour Ragon, qu'il s'agisse du montage élaboré grâce au savoir-faire de Lebaigue, des réécritures de passages célèbres qu'il fait réciter à ses comparses-marionnettes ou encore de la mise en scène macabre des automates tueurs dans le ventre de l'éléphant, qui repose sur les contes de Perrault. Certains auteurs sont directement cités en exergue, plaçant le récit qui s'ensuit sous leur patronage prestigieux et le colorant de manière particulière. Mais certaines citations sont plus indirectes et forment un tissu de clins d'œil : elles émaillent le texte comme autant de réminiscences ou d'éclats brillants qui attirent l'attention du lecteur par un léger scintillement. Ainsi, Ragon se fait tour à tour baudelairien, lorsqu'il se sent tel un « albatros », ou mallarméen car il a « lu tous les livres ». Et, tel le poète des *Fleurs du mal*, il ne résiste pas au charme d'une inconnue, sa future épouse, qui « pass[e] en coup de vent » et l'éblouit de sa chevelure...

Mais les références littéraires des *Feuillets de cuivre* ne sont pas seulement académiques : la littérature populaire y trouve une caisse de résonance particulière, discrète, mais omniprésente comme peut l'être la figure de Jules Verne qui apparaît dans chaque récit et constitue un patronage obsédant revenant comme un leitmotiv, sous la forme d'un ouvrage, d'une réminiscence, d'un clin d'œil ou d'une citation. Eugène Sue et ses *Mystères de Paris* constituent l'autre dieu tutélaire du récit, pas tant par la citation réécrite de l'Anagnoste que dans l'ambiance générale des récits qui constituent, en définitive, de nouveaux mystères, les Mystères d'un Paris steampunk qui voient se croiser, dans un ballet des plus étranges, des androgynes, des anges, des machines volantes, des démons, des rituels de magie sexuelle, une Mesnie, des vampires « d'un nouveau genre », des histoires de fées, de l'éther, des machines à remonter dans le temps, un spirite et une gravure apotropaïque. Autant dire que la recette de nos feuillets est largement pimentée de tous les genres des littératures de l'imaginaire, dans la plus pure tradition steampunk de l'hybridation : une pincée de fantasy, avec les fées et les géants de Carcopino, quelques louches de gothique et de fantastique, avec les meurtres étranges, le spirite Hatzfeld ou la gravure dans la clinique psychiatrique, un nuage de science-fiction avec l'éther et ses machines, volantes ou temporelles.

Et bien entendu, la référence première en terme de littérature populaire n'est autre que le roman policier : Ragon travaille dans la police et résout des affaires criminelles. Notre obèse génial condense d'ailleurs les plus prestigieuses des figures d'enquêteur : Hercule Poirot et ses « petites cellules grises » qui constitue le modèle de

l'enquêteur dans un fauteuil ; Sherlock Holmes, avec son amour du détail et son compagnon candide, le Dr Watson, que remplace avantageusement le fidèle Fredouille. Ainsi, chaque feuillet est une histoire policière qui joue sur les codes du genre : journal crypté, mystère de la chambre close, meurtres étranges de prostituées, course-poursuite contre un criminel machiavélique...

Des montages, des assemblages, certes... Mais comment expliquer, à partir de ces hybridations typiques du steampunk, le parfum profondément original des *Feuillets de cuivre* ? Cette sensation de parcourir quelque chose qui ressemble aux modèles du genre, mais qui ne leur est pourtant pas tout à fait semblable ? Ce petit « je ne sais quoi », somme toute assez clavellien ?

D'abord, si certains auteurs francophones, comme Johan Heliot dans *La Lune seule le sait*, nous ont habitués à respirer un parfum littéraire français et classique dans leurs assemblages steampunk, les *Feuillets de cuivre* poussent l'expérience à son comble. En effet, s'ils abritent un mélange détonnant de littératures de l'imaginaire, ce mélange se fait sur un fond facilement reconnaissable : celui du réalisme et du naturalisme à la française, qui constituent la toile sur laquelle ressortent les éclats d'imaginaire. Ainsi, l'enquête sur la gravure apotropaïque d'Hokousaï nous conduit... chez Edmond Goncourt, l'un des pères du naturalisme. La traque de la Mesnie se déroule dans un Paris qui est tout autant le Paris de Zola que celui de Sue. Et l'ouvrier de la machine à remonter le temps est également un militant socialiste qui lit Marx.

Nos feuillets mettent également les fragments d'imaginaire en valeur en les faisant résonner avec des sources prestigieuses. Le vampire de la littérature gothique et fantastique entre en harmonie avec la poésie baudelairienne et l'androgynie du *Banquet* de Platon se trouve modernisé en frôlant les rouages de cuivre du sarcophage de Daremberg, le savant fou par excellence, et en appliquant les théories du sublime d'Hugo.

En outre, le montage des *Feuillets de cuivre* n'est pas seulement littéraire : il fait appel à d'autres formes d'art qui donnent une coloration très particulière à nombre d'affaires. Le beau Tiphaine est donc à la fois l'androgynie de Platon et l'*Hermaphrodite endormi* du musée du Louvre. « Croire à la pieuvre » repose certes sur une réécriture frauduleuse du *Vingt mille lieues sous les mers* de Verne, mais également sur une gravure d'Hokousaï et un opéra de Bizet, *Pêcheurs de perles*. Et le pauvre Fredouille trouve la mort lors d'un spectacle d'automates tout à fait mortel au cœur du Moulin Rouge en travaux.

Ces références permettent de distraire un peu le lecteur de l'omniprésence de la littérature qui constitue non seulement

l'ornement du récit, comme des brillants venant rehausser une parure de bal, mais également son propos central. Car tous ces récits n'affirment qu'une seule chose : tout est littérature. Toutes ces affaires policières se résolvent grâce à la littérature et Ragon lui-même livre le secret des *Feuillets* : lorsqu'il n'y a pas de livre à la clef, « il s'agit d'un meurtre sans intérêt et sans finesse. Ces affaires ne méritent même pas d'être mentionnées. Elles reposent toujours sur les mêmes canevas primitifs. On les résout en un claquement de doigts. » Ragon lui-même n'est qu'un être de chair et de papier : « Et ce ventre de l'éléphant, c'était sans doute l'intérieur de son propre corps à lui, Ragon, nourri de livres et d'histoires, rendu obèse par les contes, gros comme trois hommes. » Cette confusion entre littérature et réalité est poussée à son comble par l'Anagnoste, pour le meilleur – les affaires sont résolues – et pour le pire, ce que souligne la référence aux « Victimes du Livre » de Jules Vallès dans *Les Réfractaires*. La mention de *Madame Bovary* et de l'influence pernicieuse de certains livres dans « Croire à la pieuvre » va dans le même sens : la littérature est partout et elle peut se révéler néfaste – jusqu'à envahir la ville de Paris : « Les boutiques du quartier Saint-Sulpice s'ouvraient comme des livres gonflés d'humidité » et le réel, alors que l'épilogue se termine sur une conclusion troublante où les Géants de Carcopino pénètrent dans l'appartement-bibliothèque de Ragon.

Mais nous étions prévenus par Heidegger dès l'exergue de la seconde partie : l'irréel n'est pas le contraire du réel, ce qui ne fait qu'apparaître est pourtant réel, de même que « le cuivre doré est tout de même quelque chose de réel. » Les *Feuillets de cuivre* sont un gigantesque jeu sur le réel, l'irréel et l'apparence. L'Anagnoste effectue des montages entre textes authentiques et réécritures. Les œuvres authentiques de nos auteurs classiques et populaires côtoient les romans fictifs du non moins fictif Carcopino, qui est presque aussi omniprésent que Jules Verne. Il y avait bien une fresque antisémite à La Villette – *L'Échaudoir* de Gaston Dumay, représentant Morès en tenue de tueur égorgeant un Juif avec la mention « Mort aux Juifs ! » – mais pas *La Mesnie* que découvre Ragon. Cette mise en garde sur l'apparence, le réel et l'irréel est la clef de toutes les affaires policières – de Ragon ou autres : l'enquêteur doit démêler les fausses pistes des vraies et les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être – tout en étant néanmoins réelles : le journal de l'androgynie n'est pas ce que croient les observateurs, l'exemplaire de *Vingt mille lieues sous les mers* n'est pas authentique, l'ouvrier socialiste est en vérité un voyageur dans le temps. Ragon et Zehnacker ne sont pas ce qu'ils semblent être – mais ils sont !

Parfois, le trompe-l'œil se fait clin d'œil – humour potache ? Ragon et Zehnacker sont policiers. Et anges. Et... de respectables

antiquisants. En effet, toute l'onomastique des *Feuillets* repose sur un montage-caméo : les latinistes et les hellénistes auront repéré facilement Gaffiot et Bailly, Feuillatre ou Allard. Ragon a donné son nom à une célèbre grammaire grecque, Zehnacker et Fredouille sont de respectables universitaires, auteurs d'une littérature latine non moins respectable et Veyne, au visage dissymétrique, n'est autre que l'illustre historien latin Paul Veyne.

Cette poétique du clin d'œil se fait plus sérieuse lorsque l'on connaît l'œuvre de Fabien Clavel. En effet, chacun de ses romans est relié à d'autres, dans un gigantesque réseau fait de chemins de traverse qui attirent l'œil du fidèle lecteur attentif. L'ensemble de ses écrits forme ainsi une fresque cosmique où les personnages se croisent, reviennent et s'approfondissent, alors même que les genres et les univers changent. Ragon est un personnage de commissaire tiré de son premier roman encore non publié, *Les Héritiers*, dans lequel Hatzfeld fait également une apparition remarquée. La tragique histoire du fils malade de Fredouille est narrée dans « Cheval-vapeur » une courte nouvelle du recueil *Mon cheval mon espoir*. Quant à Zehnacker, il est un personnage-clef du multivers clavelien : il est le Noguel des *Adversaires* et apparaît dans la série des *Nephilim*, dans *Homo Vampiris*, *Le Miroir aux Vampires II* et *Décollage immédiat*.

Ainsi, dans *Feuillets de cuivre*, tout est littérature : les personnages, les intrigues, les citations, les indices... Tout ? Vraiment tout ?

Non, pas vraiment tout. Paradoxalement, alors que l'ensemble de l'édifice, du tissu textuel semble n'être fait que de petits carrés de littérature assemblés en un patchwork des plus originaux, la structure de l'ensemble vient d'ailleurs : elle s'inspire des nouvelles narrations sérielles, et plus précisément des séries télévisées.

Cette influence est immédiatement sensible dans l'emprunt aux cultures de l'imaginaire : les enquêtes traitées par Ragon s'apparentent de manière troublante à des *X-Files* steampunk, influence revendiquée pour le feuillet « Décevantes magies du clair-obscur ». Et l'ambiance XIX^e siècle, avec ses allusions à la littérature classique et populaire, saupoudrée parfois d'une scène digne du Grand Guignol, qui fait une apparition explicite dans « Aux cadavres jeté ce manteau de paroles », n'est pas sans rappeler une légère parenté avec *Penny Dreadful*.

Mais surtout, si Ragon fait figure d'enquêteur littéraire – Hercule Poirot et Sherlock Holmes – il est également un modèle d'enquêteur de série télévisée, entre Colombo et ses questions qui font mouche, Patrick Jane, le mentaliste adepte du détail et peut-être l'écrivain Richard Castle dans la série qui porte son nom. Tous les motifs sont là : l'enquêteur et son double, Fredouille, qui meurt au moment où la série devient feuilleton ; la Némésis, qui prend les traits de

l'Anagnoste et qui nourrit avec sa victime policière une relation presque perverse de dépendance mutuelle ; la méthode étrange de l'enquêteur, qui ici ne se fie qu'à la littérature.

Les récits de la première partie fonctionnent en « formule », selon la terminologie consacrée par les études des séries télévisées : on découvre un cadavre spectaculaire ou du moins intrigant – le cadavre du marin tatoué, le cadavre de l'androgyn... – et l'enquête échoit à Ragon ; celui-ci consulte les livres ou les écrits relatifs à l'affaire – dans « Fleur d'encre, fleur de chair », Fredouille ironise sur l'absence de livre jusqu'au moment où Ragon lui fait remarquer que le tatouage du marin est un livre de chair – et mène l'enquête ; le coupable est démasqué et l'épilogue du récit insiste sur l'un des détails remarqués par Ragon et l'ayant conduit à la résolution du mystère. La seconde partie marque un changement dans la « formule » : la série se fait feuilleton, avec une histoire développée sur plusieurs épisodes, qui font appel à des éléments de la première partie. Et, comme dans beaucoup de séries policières, c'est alors la Némésis qui initie l'intrigue, par ses jeux compliqués ou par ses révélations sibyllines – alors même qu'il est en prison. C'est elle qui tire les ficelles, en étant là sans être là : de sa prison ou de la mort elle-même, dans l'épilogue.

Ragon lui-même fait figure de personnage de série. Il est d'abord un être vide et caricatural, un obèse mélancolique, qui se construit au fil des épisodes. Sa vie se trouve meublée de personnages récurrents et d'une histoire perlée, avec sa femme et sa mort tragique. Puis il trouve sa Némésis, qui lui permet de se révéler à lui-même et de retrouver sa véritable identité. L'être même de Ragon, s'il est fait de papier, est également construit comme celui d'un personnage de série télévisée, avec des *gimmicks* : ses vêtements, dont il ne se sépare jamais, et son chapeau, son obésité, qui est sans cesse répétée, et ses problèmes afférents de cœur et d'articulations, son amour des livres et sa méthode d'enquête.

Cette construction du récit pose ainsi la question du genre littéraire des *Feuillets de cuivre*. D'une part, ces derniers sont constitués de courts récits autonomes, qui ressemblent à s'y méprendre à des nouvelles, faisant ainsi du recueil un *fix-up* complexe. D'autre part, l'unité organique et feuilletonnante du recueil, qui est complètement orienté autour de la figure de Ragon et suit un ordre chronologique, tend à en faire un roman constitué de nombreux chapitres indépendants. Toutefois, l'indépendance même de ces chapitres pose problème. Ainsi, les *Feuillets de cuivre* ressemblent-ils plus à une production télévisée des années 2000 qu'à un roman, oscillant entre série et feuilleton, entre épisodes indépendants et longue histoire. Ils constituent, pour tout dire, une narration sérielle sortant des cadres littéraires ordinaires, montée autour d'un axe de symétrie parfait qui

met en regard le prologue et l'épilogue, la première et la seconde partie, comme s'ils constituaient la couverture du grand livre du monde en ultime hommage à la Littérature.

Isabelle Perier, juillet 2015

Précédentes publications :

Une première version de « Dit à l'ombre » a déjà paru sous le titre « La Vengeance du Dieu-Hêtre » in *Crimes en Imaginaire*, Solstice Anthologie volume 2, Mille Saisons, 2008.

« Tourbillon aux Trois Ponts d'or » a déjà paru sous le même titre in *Montres enchantées*, Éditions du Chat Noir, 2014.

Également disponible :



rehsf

L'Évangile cannibale, roman

Aux Mûriers, l'ennui tue tout aussi sûrement que la vieillesse. Matt Cirois, 90 ans et des poussières, passe le temps qu'il lui reste à jouer les gâteaux. Tout aurait pu continuer ainsi si Maglia, la doyenne de la maison de retraite, n'avait vu en rêve le fléau s'abattre sur le monde. Et quand, après quarante jours et quarante nuits de réclusion, les pensionnaires retrouvent la lumière et entrent en chaises roulantes dans un Paris dévasté, c'est pour s'apercevoir qu'ils sont devenus les proies de créatures encore moins vivantes qu'eux. Que la chasse commence...

Fabien Clavel, lauréat d'une douzaine de prix et auteur d'une vingtaine de romans, est l'une des voix les plus connues de l'imaginaire. Sa plume caméléon s'adapte à sa volonté d'en explorer tous les sous-genres. Avec L'Évangile cannibale, il revisite le mythe du zombie et du survival dans un roman court, rythmé et caustique.

Ouvrage publié sous la direction de Charlotte Volper.

Actusf

Les Trois Souhairs

45 chemin du Peney 73000 Chambéry

www.editions-actusf.fr

ISBN : 978-2-36629-357-9 EAN : 9782366293579

Retrouvez nos livres numériques sur
www.editions-actusf.fr/pages/numerique

{1} Denis Mellier, « Steampunk. Transfictionnalité et imaginaire générique (littérature, bandes dessinées, cinéma) » in *La fiction, suites et variations*, sous la direction de René Audet et Richard Saint-Gelais, Nota Bene (PUR), 2007.

Table of Contents

Préface

Prologue

PREMIÈRE PARTIE

Carnet 1889 - Pour un nouveau festin de nos chairs androgynes

Carnet 1893 - Croire à la pieuvre

Carnet 1895 - Tourbillon aux Trois Ponts d'or

Carnet 1899 - Fleur d'encre, fleur de chair

SECONDE PARTIE

Carnet 1901 - Aux cadavres jeté ce manteau de paroles

Carnet 1902 - Défixion

Carnet 1903 - Décevantes magies du clair-obscur

Carnet 1904 - Une note de cuivre

Épilogue

Postface